



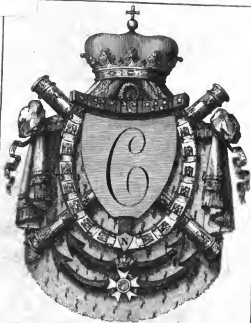
NAZ.
Manuele III

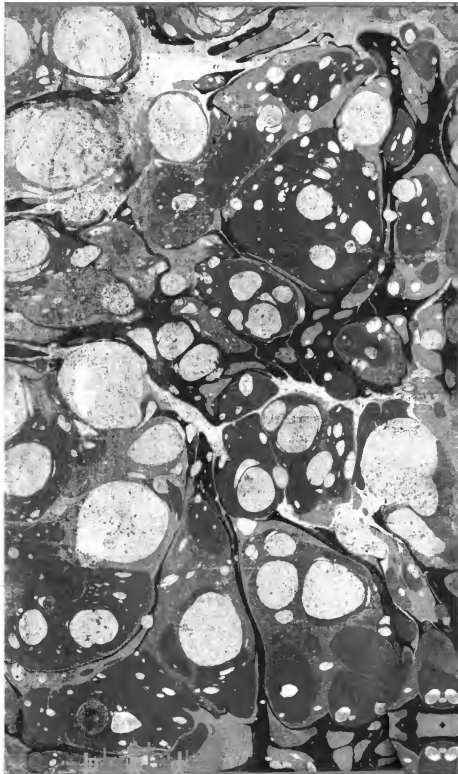
II
PPL.
ATINA

B

39

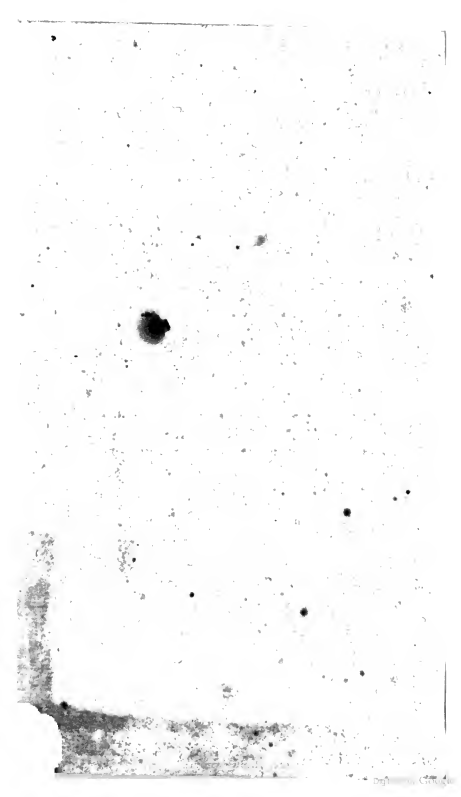
POLI





762. vi

I Suppl. Paket B. '33'9





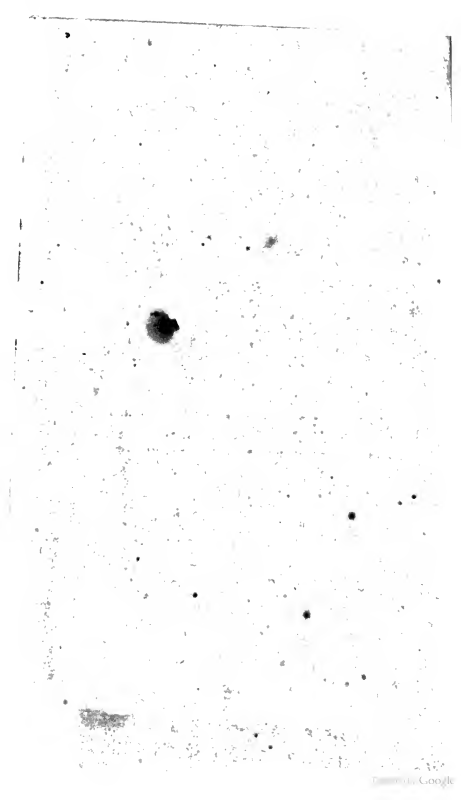
Œ U V R E S

CHOISIES

DU COMTE DE TRESSAN,

AVEC FIGURES.

TOME SIXIEME.





Œ U V R E S

CHOISIES

DU COMTE DE TRESSAN,

AVEC FIGURES.

TOME SIXIEME.

2009

2009

2009

2009

2009

658622

ROLAND
FURIEUX,
POÈME HÉROÏQUE
DE L'ARIOSTE,
AVEC FIGURES.

TOME SIXIÈME.



A PARIS;
RUE ET HÔTEL SERPENTÈRE

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.





R O L A N D

F U R I E U X.

P O È M E

TRADUIT DE L'ARIOSTE.

C H A N T X X X I I.

JE me souviens dans ce moment que j'avois
quelqu'autre chose à vous dire : je vous l'avois
même promis ; mais cela m'est passé de la tête.
Je me rappelle cependant que je devois vous
parler des soupçons qui perçoient le cœur de
Bradamante, ainsi que du nouveau rapport qui
lui fut fait , & qui rendit ses maux mille fois
plus cruels encore que tout ce qu'elle avoit

Tome VI.

A

appris de Richardet; je conviens que je devois en parler plutôt. Renaud & son frère Guidon m'ont causé cette distraction : j'ai passé trop légèrement d'un objet à l'autre ; je me suis occupé d'eux, & j'ai mis leur sœur en oubli ; mais aussi je ne vous parlerai plus ni de Renaud, ni de Gradasse, jusqu'à ce que j'aie réparé tout ce que je dois au juste intérêt que vous inspire Bradamante : cependant, avant que je m'occupe en entier d'elle, il faut absolument que je vous dise un mot d'Agramant que nous avons laissé ramassant les débris de son armée dans la ville d'Arles, avec ce qui s'étoit pu sauver de la terrible camifade qu'il avoit essuyée.

La ville d'Arles étoit la plus propre au dessein qu'avoit Agramant de former une nouvelle armée ; elle est voisine de l'Espagne, elle n'est pas loin de l'Afrique, & le beau fleuve qui l'arrose est très près de la mer. Marsile envoie ses ordres dans toutes les Espagnes, pour rassembler infanterie, cavalerie, & pour faire, de force ou de bonne volonté, prendre les armes à tous ceux qui sont en état de les porter ; Agramant, de son côté, emploie les plus grands efforts ; il tient son Conseil tous les jours pour arrêter son projet de campagne, & les villes d'Afrique sont ruinées par la quantité d'hommes & d'impôts qu'il y fait lever ; il fait même offrir en

mariage à Rodomont, une de ses cousines, fille d'Almont, avec le beau Royaume d'Oran, pour le rappeler à son service: mais le fier Roi d'Alger le refuse, & s'obstine à ne pas quitter la défense du pont, jusqu'à ce que la sépulture d'Isabelle soit absolument couverte des armes qu'il enlève sans cesse aux Chevaliers que leur mauvais sort conduit en ce lieu.

Marphise plus généreuse que Rodomont, dès qu'elle sçut qu'Agramant avoit été défait, & forcé de se retirer dans Arles avec le peu de troupes qui lui restoit, accourut offrir son bras & son épée à cet Empereur, avant même qu'il eût pu la prier de venir à son secours.

Marphise remit Brunel entre les mains d'Agramant; elle s'étoit contentée, pendant les dix ou douze jours de son absence, de tenir sans cesse cet insigne larron dans la crainte du supplice; elle avoit attendu vainement que quelqu'un se présentât pour le dérober à sa vengeance, mais elle avoit dédaigné de l'exercer sur une aussi vile créature; & lui pardonnant les injures qu'elle en avoit reçues, elle l'avoit conduit sain & sauf avec elle.

Agramant fut pénétré de reconnaissance de ce que Marphise faisoit pour lui: ce Prince sentit la joie la plus vive, de recevoir un aussi puissant secours; sensible même aux égards qu'elle avoit

observés en remettant Brunel à sa justice, il ne put souffrir que ce scélérat profitât de la clémence de la Guerrière, & le fit conduire au supplice. La Justice divine parut choisir le tems où son unique protecteur ne pouvoit demander sa grâce : Roger auroit pu peut-être lui sauver la vie, mais étant alors accablé par ses blessures, ce ne fut qu'après la mort de Brunel qu'il sçut que le corps de ce misérable, attaché dans un lieu sauvage, servoit de pâture aux corbeaux. Revenons à présent à Bradamante.

Elle attendoit avec la plus vive impatience, que le terme de vingt jours, qu'avoit pris Roger, fût expiré : le prisonnier ne peut avoir un plus ardent desir de voir le jour qui doit le remettre en liberté, ni le banni celui qui doit le rendre à sa chère patrie. Plus Bradamante approchoit du moment heureux de revoir Roger, plus son retard lui paroissoit long ; son imagination exaltée la portoit à se dire : Etois, ou Pyrrhoüs ne sont-ils pas boiteux ; quelque roue du char du soleil qu'ils traînent, n'est-elle pas fracassée ! Tous les jours lui paroissoient encore plus longs que celui que l'Eternel fit luire pour Josué combattant contre les Amalécites, & même que la nuit où Jupiter dans les bras d'Alcmène s'occupoit si doucement à faire présent d'Hercule à la terre. Ah, combien de fois ne desira t-elle pas

le long sommeil des ours, des loirs & des blairaux ! elle eût voulu que le repos l'eût privée de ses sens inutiles, jusqu'au moment de voir l'amant qu'elle adoroit venir les rapimer ; mais bien loin de goûter quelque tranquillité, une agitation cruelle la désespéroit pendant la nuit ; foulant tour-à-tour tous les côtés de son lit, elle s'en relevoit souvent pour courir à sa fenêtre ; elle tournoit ses yeux, en soupirant, vers l'Orient ; elle sembloit vouloir presser l'aurore de quitter le vieux Titon, pour venir répandre les lys, & les roses qu'on voit semés sur ses premiers pas ; & dès que le jour avoit embelli la terre, elle en desiroit la fin, ainsi que le spectacle de la voûte céleste brillante d'étoiles.

Lorsqu'enfin il ne resta plus que quatre ou cinq jours à s'écouler, l'inquiète Bradamante attendoit d'heure en heure que quelque Messager vînt annoncer le retour de Roger ; souvent elle montoit sur une tour très-élevée du château, d'où l'on découvroit au loin le pays & tous les chemins qui conduisoient de la France à Montauban. Si par hasard elle appercevoit quelque Chevalier ou quelque chose d'assez brillant pour ressembler à des armes, ses beaux yeux en devenoient plus doux & plus brillans, elle croyoit voir son cher Roger ; un voyageur qui suivoit à pied le même chemin, devoit être, selon ses desirs, un

homme envoyé par son amant pour la prévenir de son retour. Vaines espérances ! que vous trompâtes de fois cette tendre amante qui ne pouvoit ni ne vouloit cesser de l'être ! Quelquefois elle se couvroit de ses armes, & descendant dans la plaine, elle alloit au-devant de Roger sur l'un des chemins qui conduisoient à Montauban : trompée dans cette attente, elle venoit promptement sur ses pas : Ah, peut-être, se disoit-elle, il est déjà dans Montauban ! il aura suivi quelque autre route ! Elle reprenoit dans cette douce espérance, mais elle ne trouvoit que de nouvelles inquiétudes & de nouveaux regrets. Ce fut en s'y livrant plus que jamais, qu'elle vit arriver le terme qu'elle croyoit devoir être celui de sa mortelle douleur ; mais plus de vingt jours au-delà s'étant écoulés encore sans qu'elle reçût aucune nouvelle, cette douleur devint un vrai désespoir, ses plaintes eussent attendri jusqu'aux implacables Furies ; sa main égarée meurtrissoit ses yeux, son beau sein, & n'épargnoit pas ses cheveux blonds : Ah, s'écrioit-elle, malheureuse & foible que je suis, devrois-je chercher & désirer l'ingrat qui se cache à mes yeux & qui m'évite ! Puis je supporter l'humiliation d'aimer celui qui me dédaigne, de l'appeler, quand il est sourd à ma voix ! Quelle est donc sa présomption ? Croit-il ne devoir être sensible que

pour quelque Habitante de l'Olympe ! Hélas , il ne fait que trop que je l'adore , & que son absence me tue ! Cruel Roger ! attends-tu donc ma mort , pour avoir l'air de venir me secourir ? Crains-tu mes reproches ? crains-tu de voir mes larmes & d'entendre mes gémissemens ? es-tu donc pour moi comme le cruel aspic pour la voix de l'homme ? les accens plaintifs de la mienne te font ils donc horreur ?

Arrête , Amour ! arrête celui qui fuit & brise la chaîne , & qui me laisse immobile , accablée sous le poids de la mienne ! ou plutôt , cruel Amour , fuis toi-même loin de mon triste cœur , & rends-lui sa première liberté ! mais , que dis-je ! hélas , insensée que je suis ! puis-je espérer quelque pitié de toi , barbare enfant ? toi , qui ne te plais qu'à rendre tes esclaves malheureux ; toi , qui veux te baigner sans cesse dans leurs larmes ! mais , malheureuse Bradamante , ne dois-tu pas t'accuser toi-même de t'être livrée trop follement aux espérances , aux desirs qu'une première passion fit naître dans ton cœur ? Tu te crus aux cieux , lorsque tu pensas que Roger seroit à jamais tendre & fidèle pour toi , te voilà précipitée dans l'abysme du désespoir ; hélas ! malheureuse , tu ne peux cesser de l'aimer encore ; ta foible raison t'a trop mal défendue , quand il en étoit peut-être encore tems ;

A iv

maintenant elle se tait , elle n'existe plus ; un amour impérieux , une flamme impétueuse brûlent & déchirent mon cœur ; nul frein ne peut arrêter la passion qui m'emporte & qui me conduit à la mort : cependant Roger n'est-il donc pas mille fois plus coupable que moi ? pourquoi m'imputer tout mon malheur ? hélas ! jeune , sans expérience , ignorant les peines & les plaisirs de l'amour , suis-je donc si coupable de m'être laissée toucher ? quels charmes , quelle noblesse , quel respect ne trouvais-je pas dans Roger ? que pouvois-je opposer à cet air si séducteur , à ce Chevalier qui ne me parla jamais que le langage de l'amour & de la sagesse ? Quel est celui qui se refuseroit à voir la clarté du jour ? Mon destin m'entraîna peut-être ; mais ne l'étois-je pas aussi par tout ce qui pouvoit toucher un jeune cœur ; tout ne se réunissoit-il pas pour lui faire espérer que ses vœux seroient comblés ? Dès ce moment , ne me fut-il pas permis de voir dans Roger celui qui devoit être mon époux ? O Merlin , pourquoi m'a-tu trompée ! pourquoi m'as-tu séduite par de vaines promesses ! Roger , hélas ! tu ne m'aimes plus , & moi je ne peux cesser de t'aimer ! Cruel Merlin , trompeuse Mélisse ! étiez-vous donc jaloux du calme , de la douce paix , dont jouissoit mon âme innocente ? pourquoi cruels avez-

C H A N T X X X I I.

9

vous évoqués tous ces Esprits infernaux pour me présenter des prestiges & me montrer tous ces héros qui devoient naître de mon sein & de l'amour de Roger? pourquoi captiver mon cœur en le remplissant d'une aussi douce espérance?

C'est ainsi que Bradamante s'abandonnoit à son désespoir; un rayon d'espérance luisoit encore dans son âme : on ne condamne jamais tout à-fait un amant tendrement aimé. La promesse & l'air de Roger en lui jurant de l'aimer toujours, & de hâter le plus qu'il pourroit son retour, ce souvenir si cher à son cœur, la calma pendant quelques jours encore : elle continua de sortir souvent pour se distraire, & bien plus encore pour aller sur ces mêmes routes que son amant devoit prendre à son retour; mais une malheureuse rencontre qu'elle fit, acheva de détruire ses dernières espérances. Ce fut celle d'un Chevalier Gascon qui revenoit du camp d'Agramant, où, pendant quelque tems, il avoit été retenu prisonnier, depuis le jour où Charles, après sa défaite, avoit été forcé de rentrer dans Paris. Bradamante lui fit quelques questions indifférentes, elle finit bientôt par la seule qui pût intéresser son cœur; elle lui parla de Roger; & dès que ce nom fut prononcé, auroit-elle pu lui parler de tout autre! Ce Chevalier, très-bien instruit de tout ce qui s'étoit passé dans le

combat d'Agramant, lui raconta comment Roger avoit triomphé de Mandricard, & comment, en lui donnant la mort, il étoit resté couvert de blessures, qui, pendant plus d'un mois, avoient fait craindre pour sa vie. Que ce Chevalier ne termina-t-il pas là son histoire ! elle suffisoit pour excuser Roger de son long retard ; mais ce Gascon, aimant à parler, ne tarda pas à peindre Marphise comme étant aussi belle que courageuse, comme égalant Roger par la figure & par la valeur. Tout les deux paroissent s'aimer, ajouta-t-il, on les voit rarement l'un sans l'autre ; on croit même qu'ils se sont promis mutuellement une éternelle foi ; c'est lorsque Roger sera guéri de ses blessures, qu'on espère voir l'accomplissement de ces promesses ; & tous les Rois Sarrasins, continua-t-il, & toute l'armée, en témoignent la plus grande joie, ne doutant pas qu'il ne naisse des héros d'un sang aussi valeureux. ♣

Le Gascon n'étoit nullement coupable en tenant ces propos, puisqu'il ne rapportoit que le bruit public de la Cour & de l'armée d'Agramant : en effet Marphise avoit fait naître cette idée par la tendre amitié qu'elle témoignoit à Roger ; le premier bruit qui s'élève d'un amour que chacun approuve, vole bientôt de bouche en bouché. Ce qui paroissoit même le confirmer, c'est que Marphise avoit rejoint la Cour

d'Agramant sans être attendue ; & l'on ne douta pas que ce ne fût pour revoir Roger, lorsqu'on sçut que ce n'étoit point à la prière d'Agramant qu'elle s'étoit rendue, & qu'elle avoit ramené Brunel. On le crut bien davantage, lorsqu'on vit qu'elle ne quittoit presque jamais Roger qui gardoit le lit pour ses blessures, & qu'elle passoit tout le jour dans sa chambre; complaisance qu'une Héroïne, aussi fière pour tous les autres, n'eût point eu sans doute pour Roger si l'amour ne l'eût touchée pour lui.

Le Gascon ayant assuré Bradamante de la vérité de tous ces faits, elle fut si saisie qu'elle pensa tomber de cheval; mais ranimée par la rage de la jalousie, & voyant toute espérance perdue pour elle, furieuse, désespérée, elle retourna brusquement à Montauban, & s'enferma dans sa chambre.

Eperdue de douleur, Bradamante se jette toute armée sur son lit, en posant son visage & sa bouche sur les oreillers; elle veut étouffer ainsi ses cris: hélas! ils s'élevoient si vivement de son cœur déchiré que, sans cette précaution, ils eussent pénétré jusqu'aux extrémités du château; c'est alors qu'elle se rappella le cruel rapport du Chevalier, & ne pouvant plus soutenir une douleur qui l'oppressoit, elle l'exhale en partie par ces mots:

Croirai-je désormais que tout homme ne soit pas perfide & cruel, puisque Roger l'est, ce même Roger que je croyois si fidelle? fut il jamais une trahison aussi lâche? tout ce que tu me devois, barbare, ne met-il pas le comble à ta perfidie? pourquoi, Roger, possèdes-tu plus que tout autre la valeur, la noblesse, la beauté? pourquoi te donne-t-on la réputation d'être vertueux? Ah! si tu l'étois véritablement, tu serois jaloux d'en conserver la réputation; on ne peut l'être quand on ne garde pas la foi qu'on a jurée: tu sçais que c'est la première des vertus, & cependant tu l'as violée. Crois-tu, perfide, que la valeur, la noblesse, les charmes extérieurs puissent pallier la fausseté du cœur & l'inconstance? Quelle espèce de victoire crois-tu donc avoir remportée? ne t'étoit il donc pas bien facile de séduire un jeune cœur qui voloit au-devant de toi, & de persuader un esprit si soumis au tien qu'il t'étoit aisé de lui faire croire les choses les plus impossibles! Non, si tu n'éprouves pas des remords, les plus grands crimes n'en pourroient plus faire naître en ton âme; dis-moi donc, comment imaginerois-tu contre un implacable ennemi quelque supplice aussi cruel que celui que tu me fais souffrir? ne crains-tu pas que la Justice céleste ne venge mon injure? ne sçais tu pas que celui de tous les crimes qu'elle

pourfuit le plus, c'est l'ingratitude ? n'a-t-elle pas précipité dans les noirs abymes les Anges ingrats & rebelles ; & si le plus grand crime mérite la plus grande punition, lorsque le cœur n'est plus capable du repentir, frémis, ingrat, de m'avoir si cruellement outragée ? vas, je ne me plains pas que tu m'enlèves mon cœur, puisqu'il m'est impossible de le reprendre ; mais, tu m'avois donné le tien, perfide ! & tu le reprends, tu me l'arraches ! hélas ! je l'ai donc perdu ! tu m'abandonnes ; mais je n'imiterai pas le lâche exemple que tu me donnes : oui, je t'aimerai jusqu'à la fin d'une vie qui ne peut plus être longue, & mon dernier soupir sera pour toi ! Malheureuse, que je suis ; ah ! que ne l'ai-je perdue dans le tems où tu m'aimois encore ! ma mort alors m'eût été douce ; mes yeux en expirant se fussent tournés tendrement sur les tiens, & le désespoir n'eût pas forcé mes lèvres mourantes de prononcer les mots affreux d'ingrat & de perfide !

Bradamante, en achevant ces mots, saute du lit ; emportée par sa jalouse rage, elle tire son épée, elle en porte la pointe sur son cœur ; elle s'apperçoit (alors seulement) qu'elle est encore armée ; sa cuirasse repousse cette pointe cruelle. Cet instant ramène enfin une sage réflexion : Ah, s'écrie-t-elle alors, puis-je donc oublier ainsi

le sang illustre dont je suis née? imprimerai-je donc une tache éternelle sur ma race & sur ma mémoire? Ne vaut-il donc pas mieux que j'aille chercher une mort honorable dans les combats? Que fais-je? ah, peut-être, ingrat Roger, me trouverai-je devant toi dans la mêlée? peut-être ton épée moins cruelle que toi, percera-t-elle mon triste cœur, & la mort me fera plus chère, en la recevant de ta main, qu'une vie que tu rends si malheureuse! Mais que dis-je? Ah, peut-être aussi la rencontrerai-je, cette superbe Marphise! Peut-être ma main pourrat-elle la punir des lâches artifices qu'elle a sans doute employés pour te rendre infidèle, & pour me donner la mort.

Cette dernière réflexion fustit pour arrêter le bras que Bradamante avoit porté contre son propre cœur, & l'espoir de se venger d'une rivale, ou de mourir de la main de Roger, la détermina sur le champ à se couvrir d'une nouvelle armure: elle choisit une cotte d'armes de cette triste couleur que les premiers frimats font prendre aux feuilles qu'ils dessèchent; elle la fait broder avec des tronçons de cyprès, & l'emblème de cet arbre qui perd pour toujours sa sève & ses rameaux, dès qu'il est entamé par le fer, est l'image de l'état présent de son triste cœur.

Bradamante monta sur Rabican, & prit la lance d'or d'Astolphe. Ce Prince les avoit confiés à ses soins, mais elle ignoroit le pouvoir que cette lance avoit de renverser tous ceux qui recevoient sa plus légère atteinte. Elle part seule de Montauban, descend dans la plaine, & prend le chemin le plus sûr qui conduit à Paris : elle marche vers le camp des Sarrazins, ignorant encore que Renaud, & tous ceux de sa famille, les aient entièrement défaits ; elle traverse le Quercy, laisse Cahors derrière elle, & la montagne où le rapide Dordogne prend sa source : elle découvre déjà Montferrant & Clermont, lorsqu'elle voit venir au-devant d'elle une Dame belle & richement vêtue, qui porte un écu couvert devant elle, & que trois Chevaliers d'une haute apparence accompagnent : plusieurs autres femmes, des écuyers, & beaucoup de chevaux & de valets étoient à leur suite. Bradamante en passant demanda qu'elle étoit cette Dame à l'un de ceux qui la suivoient ; elle apprit qu'elle étoit partie d'une Isle voisine du pôle arctique, que quelques-uns nommoient l'Isle Perdue & d'autres l'Isle d'Islande, & que la Reine de cette isle l'envoyoit à Charlemagne. Cette Reine, lui dit-on, est douée de la plus rare beauté ; cet écu d'or, que porte son envoyée, doit être remis à Charlemagne pour

que ce Prince le donne au Chevalier qu'il estimera le plus dans sa Cour.

Cette charmante Reine pense assez noblement, pour vouloir, que sa couronne & sa main soient le prix de la plus haute valeur ; elle ne veut passer dans les bras que d'un Chevalier capable de faire tomber tous les autres Chevaliers sous ses coups ; elle sait quel est le haut renom de ceux de la Cour de Charles : c'est entre eux qu'elle espère trouver l'époux dont elle s'est formé la noble idée. Les trois Chevaliers qui servent d'escorte à son envoyée sont Rois tous les trois ; l'un règne sur la Suède , l'autre sur la Gothie , & le troisième sur la Norwége : tous le trois se sont acquis une glorieuse renommée ; leurs Etats sont voisins de l'isle Perdue. Cette isle souvent, obscurcie par les épais brouillards du Nord étant ainsi nommée par des Mariniers , aux yeux desquels elle paroît quelquefois être disparue. Ces trois Princes ont fait mille exploits incroyables ; ils ont vainement employé tous les moyens de plaire à notre Reine : ils n'ont pu vaincre la résolution qu'elle a prise de ne donner sa main qu'au premier Chevalier du monde. Je vous estime , leur a-t-elle dit à tous trois ; mais je ne veux m'en rapporter qu'au choix que voudra faire le plus grand & le plus sage de tous les Rois : j'envoie ce bouclier d'or à Char-

lemagne

lemagne; je le prie de le donner à celui que sa haute sagesse choisira comme le plus vaillant, soit parmi ses sujets, soit parmi ceux d'un autre Souverain. Lorsque Charles aura remis le bouclier, celui de vous trois qui pourra l'enlever par les armes au Chevalier que ce Prince aura choisi, peut venir me le rapporter, & je donne ma parole royale qu'il deviendra sur le champ mon seigneur & mon époux.

Cette promesse, continua l'Islandois, entraîne les trois Princes à la suite de la Dame envoyée : tous trois se proposent de perdre la vie ou de rapporter le bouclier.

Bradamante fut très-attentive au récit de cet écuyer, qui rejoignit les siens dès qu'il l'eut satisfait avec politesse ; elle continua de marcher au pas en rêvant à l'ambassade de la Reine d'Islande : elle réfléchit que ce bouclier pouvoit exciter bien du désordre dans la cour de Charles, & qu'il auroit le même effet que la pomme d'or entre les Paladins François. Cette idée lui causa quelques soucis ; mais ils cédèrent soudain à ceux qui lui ferroient le cœur ; elle croyoit voir Roger donner le sien à Marphise. Abîmée dans la douleur que lui causoit cette idée funeste & toujours présente, elle ne regardoit pas seulement, quelle étoit la route qu'elle tenoit ; & ce fut dans cette sombre rêverie qu'elle vit ar-

river la nuit sans savoir où se retirer pour la passer à couvert.

De même qu'une galère que quelque accident a détachée du port où le cable la tenoit amarée vogue au gré du vent sans Pilote vers des côtes différentes, ainsi la Guerrière affligée & pensive se laissoit conduire au hafard par Rabican : levant enfin les yeux, & voyant déjà le Soleil caché par les côtes d'Afrique, elle craint de se trouver en pleine campagne pendant une nuit dont le vent de bise & la pluie redoublent le froid ordinaire. Elle presse alors le léger Rabican, & ne va pas loin sans trouver un Pâtre qu'elle prie de lui enseigner l'asyle le plus près pour passer cette nuit. Je n'en connois pas un que je puisse vous enseigner, lui répondit le Pâtre, si ce n'est à quatre lieues d'ici ; il est vrai cependant que vous pourriez trouver assez près un château, que l'on nomme la Roche de Tristan ; mais je ne vous conseille pas de vous y présenter, car personne n'y peut être reçu sans qu'il acquiere à coups de lance, & sans qu'il défende de même l'hospice qu'il reçoit. Lorsqu'une chambre, préparée par le Châtelain pour soutenir cette coutume, se trouve vacante, on y reçoit, sans difficulté, le premier Chevalier qui se présente ; mais il faut qu'il jure au Châtelain que s'il survient pendant le soir ou la nuit

quelqu'autre Chevalier qui demande l'entrée du château, il sortira sur le champ pour jouter contre lui, & ce n'est que par le vainqueur alors que la chambre peut être occupée; l'autre est obligé de lui céder sa place, & de passer la nuit à la belle étoile: si deux, trois, quatre Chevaliers se présentent ensemble les premiers, on les reçoit tous avec le même honneur; mais malheur à celui qui viendrait après se présenter tout seul, car il seroit obligé de les combattre tous & les vaincre pour les déloger; il n'en seroit peut-être pas même quitte pour cette expédition, car s'il en survenoit le même nombre, après avoir renvoyé coucher dehors les quatre premiers, il seroit alors forcé de défendre son lit contre les quatre autres: il en est de même pour les Dames; la première arrivée est très-bien reçue, mais s'il en survient une seconde plus jolie qu'elle, la pauvre Dame est obligée de lui céder la place; cette seconde seroit aussi excluse à son tour en faveur d'une troisième qui la surpasseroit encore en beauté. Bradamante curieuse, & de plus mouillée, pria le bon Pâtre de lui enseigner le chemin du château; ce que l'autre fit à l'instant, en le lui montrant de loin avec sa main.

Malgré la vitesse ordinaire de Rabican, le chemin étoit si mauvais, qu'elle fut retardée

dans sa marche ; & n'étant arrivée que lorsque la nuit étoit déjà très-obscuré , elle trouva la porte du château fermée. La Guerrière appelle la garde ; elle demande qu'on la reçoive ; mais le Commandant lui répond que cela ne se peut , parce que le logement est occupé par une Dame & trois Chevaliers qui sont arrivés avant elle , & qui se chauffent près d'un bon feu en attendant qu'on leur serve le souper. Ma foi , répondit-elle , le Cuifinier pourroit bien ne l'avoir pas fait cuire pour eux , s'ils ne l'ont pas encore mangé : courez vite les avertir que je connois la loi du château que je prétends soutenir , & que je les attends. Le Commandant s'acquitte en diligence d'une commission qui ne pouvoit être agréable à des gens qui se voyoient obligés de quitter un bon feu pour s'aller exposer à la pluie ; ils se levent cependant , ils prennent leurs armes assez lentement , & sortent enfin pour se rendre où Bradamante les attend.

Ces trois Chevaliers que peu d'autres éga-loient , étoient précisément ces Rois du Nord que la Guerrière avoit rencontrés l'après-midi suivant la Dame à l'écu d'or qu'ils avoient juré de rapporter l'un ou l'autre en Islande. N'étant occupés que d'arriver au gîte , il leur avoit été facile de précéder la Guerrière ; ils se croyoient en état de tenir tête aux plus braves ; Brada-

mante en pensoit autant d'elle ; & de plus elle n'avoit envie ni de se morfondre ni de passer cette soirée sans souper. Tous les habitans du château se placèrent vite aux fenêtres des galeries, pour voir cette joute au clair d'une lune bien pâle, & dont les rayons étoient obscurcis par une grande pluie. Bradamante eut le même plaisir (lorsqu'elle vit ouvrir les portes & baisser le pont) qu'un amant heureux qui desirant le moment d'un rendez-vous, entend enfin le bruit de la ferrure d'une porte secrète qui le sépare de celle qu'il desire.

Dès qu'ils eurent passé le pont, Bradamante ayant pris le champ nécessaire, revint rapidement sur Rabican tenant sa lance en arrêt ; & cette lance étoit celle de son cousin Astolphe, cette lance d'or qui ne touchoit jamais un Guerrier sans le renverser. Le Roi de Suède ayant couru le premier, fut aussi le premier qui vola des arçons ; le moment après on vit en l'air les deux pieds du Roi de Gothie, & même fort loin derrière son cheval ; le pauvre Roi de Norwége, qui se présenta le troisième, fut jeté dans un borbier où son corps & ses armes furent presque ensevelis.

Des que les trois tristes Rois du Nord eurent été vus par tous ceux du château la tête bien basse & les pieds bien hauts, Bradamante passa

promptement le pont pour aller s'emparer du coin du feu & du logement qu'elle venoit de conquérir; le Châtelain admirant sa haute valeur, lui fit prêter le serment usité, la conduisit lui-même, & lui rendit les plus grands honneurs. La Dame messagère de la Reine d'Islande ne fut pas moins polie: & venant au-devant de Bradamante qu'elle prenoit pour le plus brave des Chevaliers, elle la prit par la main, la conduisit auprès du feu, la priant de s'asseoir auprès d'elle.

Bradamante se débarrassa bientôt de ses armes, & lorsqu'elle ôta son casque on aperçut avec étonnement un raiseau d'or d'où les plus beaux cheveux s'échappèrent de toutes parts, & tombèrent jusques sur sa ceinture; alors tout le monde la reconnut pour une jeune fille qui joignoit une beauté céleste à la plus haute valeur; ce spectacle fut aussi surprenant pour les assistans, que l'aspect d'un riche théâtre où l'on voit des arcs de triomphe & des statues dorées qui brillent au milieu de mille lampions allumés dans l'instant qu'on lève la toile; ou lorsque dans une prairie, le Soleil sortant tout-à-coup d'un nuage obscur, répand & fait briller ses rayons éclatans; la beauté de Bradamante excita la même admiration.

Quoique ses beaux cheveux n'eussent pas en-

core repris toute leur longueur depuis que sa blessure avoit obligé le bon Hermite de les couper, elle en pouvoit déjà former près de deux tours sur sa tête; ce fut alors que le Seigneur du château la reconnut pour être cette belle & célèbre fille du Duc Aimon, & s'empresça plus que jamais à lui rendre les plus grands respects: ils s'assirent tous auprès du feu, & leur conversation fut agréable & gaie en attendant qu'on fêrvît le souper.

La Guerrière saisit ce moment pour prier le Seigneur Châtelain de lui dire depuis quel tems & pour quel sujet cette coutume singulière étoit établie. Il se fit un plaisir de la satisfaire, en commençant ainsi son récit:

Lorsque Pharamond régnoit sur la France, son fils Clodion habitoit presque toujours ce château qu'il tenoit de son père. Une des plus belles personnes qui vécut dans ce siècle antique, l'habitoit avec lui. Clodion, amoureux & jaloux, ne cessoit de lui donner des marques de ces deux passions; il l'adoroit, la caressoit sans cesse; mais dix vaillans Chevaliers, nuit & jour, partageoient avec lui le soin de la garder: Jupiter n'alma jamais plus tendrement Io; mais Clodion eût désiré de plus d'avoir Argus pour veiller sur cette belle. Un soir, le brave Tristan arriva dans ce lieu, conduisant sous sa garde

une jeune Dame qu'il avoit délivrée d'un géant discourtois. Tristan se trouvant à l'entrée de la nuit, éloigné de dix milles de tout endroit habitable, pria qu'on le reçût pour cette nuit ; mais Clodion porta la jalousie jusqu'à ne vouloir pas souffrir qu'un étranger couchât sous le même toit que sa maîtresse. Tristan employa d'abord les prières les plus pressantes pour obtenir la grâce qu'il demandoit ; mais à la fin , aussi piqué qu'ennuyé de n'éprouver que des refus : Puisque vous m'y forcez , dit-il , je saurai bien me faire donner de force ce que je devrois obtenir de votre politesse. Je vous défie , vous & vos dix Chevaliers , & je vais vous prouver la lance ou l'épée à la main , que vous êtes le plus discourtois de tous les hommes ; mais auparavant je veux faire avec vous un traité ; le dernier qui restera de nous tous dans les arçons , sera seul le maître du château ; les autres seront forcés d'en sortir sur le champ. Clodion , honteux de se voir défier par un seul Chevalier dans son propre château , crut ne devoir pas le refuser ; mais il fut renversé par terre cruellement blessé ; ses dix Chevaliers le furent de même ; & Tristan , sans aucune pitié , les chassa tous honteusement.

Tristan , paisible maître du château , se mit à le parcourir , & parvint bientôt à l'appartement

qui renfermoit la plus charmante personne ; il sembloit que la nature n'eût jamais autant prodigué ses trésors pour une autre belle ; il se mit à causer fort tranquillement avec elle.

Le malheureux Clodion , pendant ce tems , n'étoit pas si tranquille ; bien blessé , bien jaloux , il frémissoit lorsqu'il savoit le plus aimable des Chevaliers tête à tête avec sa maîtresse : il lui fit faire les prières les plus pressantes , les plus humbles de la lui envoyer. Quoique l'aimable & brave Tristan de Léonois n'eût vu cette maîtresse qu'avec indifférence ; quoique le boire amoureux agit également sur son cœur & sur celui de la belle Yseulte , & que ni l'un ni l'autre ne pussent brûler d'une autre flamme que de celle que ce philtre avoit allumée , il n'imagina pas de meilleur moyen de se venger de la brutalité dont Clodion avoit osé lui donner tant de marques , que de lui faire dire qu'il ne pouvoit se résoudre à faire sortir une si charmante personne de chez elle. Dites à Clodion , ajouta-t-il , que si la solitude l'ennuie , si la fraîcheur de la nuit l'incommode , j'ai conduit avec moi ce soir une jeune fille très-fraîche & très-jolie , que je peux envoyer lui tenir compagnie. Ajoutez , dit-il , que quoiqu'elle ne soit pas tout-à-fait aussi belle que sa maîtresse , l'autre l'en dédommagera par sa complaisance , d'autant plus

qu'elle consent à sortir pour l'aller trouver; mais représentez-lui qu'il est bien juste aussi que la plus belle des deux passe la nuit avec le vainqueur. Clodion, plus désespéré que jamais de cette réponse, passa la nuit sous les arbres voisins du château, sans partager un instant le repos que goûtoient les autres; un homme jaloux croit voir sans cesse tout ce qu'il craint, & les charmes de sa maîtresse lui parurent, pendant cette cruelle nuit, reposer tout nus entre les bras de Tristan. Il en fut quitte cependant pour la peur; le fidèle & courtois Tristan lui rendit le lendemain sa maîtresse, en lui faisant serment qu'il n'avoit fait que l'admirer: Je vous la remets, lui dit-il, telle qu'elle étoit avant que je m'en fusse rendu maître pour vous punir d'une folle jalousie qui change votre caractère jusqu'à le rendre incivil & féroce; car ne croyez pas que vous puissiez me donner l'amour pour excuse. Cette douce & délicieuse passion ne porte dans l'ame que des sentimens délicats propres à faire le bonheur de la nature entière, & n'offense jamais un objet aimé. Dès que Tristan de Léonois se fut éloigné, Clodion changea bientôt d'habitation; il donna le gouvernement de celle qu'il quittoit, sous la condition de faire exécuter la loi qui maintenant vous est connue: depuis ce temps, le plus brave Chevalier & la

Dame la plus belle jouissent des appartemens, & sont traités avec honneur dans ce château; les autres, ainsi que ceux que votre valeur a terrassés, vont dormir au serain sur l'herbe ou sous les arbres voisins. A peine finissoit il ces mots que le Maître-d'Hôtel vint servir le souper.

On avoit préparé la table dans une grande salle voisine; les deux Dames y furent conduites à la clarté d'une infinité de flambeaux de cire blanche, & cette grande salle étant éclairée, elles apperçurent que ses murs étoient couverts par de nombreux & magnifiques tableaux; ils leur firent même une si vive impression, qu'ayant toujours les yeux fixés sur ces belles peintures, elles ne buvoient ni ne mangeoient, quoiqu'elles dussent en avoir grand besoin. Le Maître-d'Hôtel, le Cuisinier même, qui voyoient tous les plats se refroidir, en prirent de l'humeur: Eh, de grace, Mesdames, leur dirent-ils, commencez par bien souper, vous aurez tout le temps de satisfaire votre curiosité.

Elles trouvèrent l'avis très-raisonnable, & toutes deux avançaient déjà leurs mains vers les plats, lorsqu'une réflexion troubla tout-à-coup le Châtelain: A quoi pensois-je, dit-il! comment puis-je aller ainsi contre la loi jurée! Voilà deux Dames assises à cette table, tandis que je n'y dois admettre que la plus belle, &

que l'autre doit aller braver toutes les injures du tems & de la saison : il faut absolument que l'une des deux cède la place à l'autre.

Aussi-tôt il appelle deux vieillards & quelques autres femmes qui servoient dans la maison ; ceux-ci sachant ce qu'ils ont à faire, regardent attentivement les deux Dames : ils décident que la fille d'Aimon mérite la couronne de la beauté. Bradamante triomphé deux fois dans le même soir ; l'une par ses charmes, l'autre par sa valeur. Le Châtelain alors dit assez maussadement à la Dame Islandoise, qui n'étoit pas sans inquiétude : Il faut absolument que vous sortiez d'ici, & que vous alliez chercher un autre logement : il est prouvé que quoique la beauté de Bradamante n'ait le secours d'aucune parure, elle surpasse infiniment la vôtre.

Comme on voit quelquefois d'épais brouillards s'élever subitement des humides vallées, former des nuages épais qui remplissent l'air en étendant un voile obscur ; de même aussi la Dame Islandoise s'attriste, se décolore, & ses yeux se remplissent de larmes en écoutant le dur arrêt qui la condamne à quitter un bon souper, une bonne compagnie, une maison bien chaude, pour aller passer la nuit à la pluie hors du château. Elle regarde la guerrière en pâlisant d'effroi ; mais Bradamante aussi-tôt émue par une



Heureusement triumphe deux fois dans le même sort,
L'une par ses charmes, l'autre par sa valeur.



tendre pitié, ouvre un avis bien *différent, & dit : Rien ne me paroît plus injuste que cette décision ; nul cas litigieux ne peut être légitimement jugé sans que les raisons pour & contre aient été bien discutées. Moi, qui me charge de la cause de la Dame que vous condamnez, je dis que nous ne devons point disputer ensemble sur la beauté : ce n'est point comme femme que je suis entrée dans ce château, mes actes l'ont assez prouvé ; personne de vous d'ailleurs ne connoit avec certitude quel est mon sexe ; mes cheveux longs ne prouvent rien ; beaucoup d'hommes en portent de pareils : ne m'avez-vous pas vu me comporter comme un bon Chevalier ? quel droit avez-vous donc d'affirmer que je suis une femme, quand tout ce que vous voyez de moi vous assure que je suis un homme, & puisque tous les faits que vous pouvez alléguer vous prouvent en effet que j'en suis un ? Accomplissez donc votre loi strictement comme elle est portée ; une femme ne peut être vaincue que par une femme, elle ne doit point l'être par un guerrier. Posons encore en avant cette supposition, qu'en effet je sois une femme, (ce dont je n'ai garde de convenir,) & que ma beauté se trouve inférieure à celle de cette Dame, auriez-vous donc l'injustice de me priver du prix de mon courage & de ma victoire ?

Certes, je ne dois pas perdre par un peu moins de charmes ce qui m'est acquis par ma valeur : je dois donc vous dire que si vous jugiez ainsi contre moi, je me servirois de moyens aussi sûrs que prompts pour casser votre arrêt ; l'inégalité de mes droits avec ceux de cette Dame rendent donc les miens trop supérieurs pour qu'elle puisse en souffrir ; par conséquent quand même ces droits, souvent abusifs, lui seroient contraires, la singularité de cette affaire mérite une exception en sa faveur, & je conclus qu'elle doit demeurer. Au reste, si quelqu'un osoit dire que ma conclusion est fautive, il seroit bien hardi, continua Bradamante en les regardant tous d'un œil fier ; car je déclare ici que je lui soutiendrai les armes à la main que j'ai raison, & qu'il n'a pas le sens commun.

Toutes les raisons adroites qu'un tendre intérêt fit apporter à Bradamante en faveur de la Dame, & sur-tout la dernière, firent trop d'impression sur le Châtelain pour qu'il ne se rendit pas sur le champ. Telle que la fleur desséchée par la chaleur ardente du jour, se ranime lorsqu'une douce rosée la rafraîchit, & fait relever sa tête languissante ; tel on vit la Dame Islandoise reprendre des couleurs & de la sérénité.

Cette dispute étant terminée, on s'occupa

très-sérieusement alors d'un excellent souper ; bientôt il fut animé par la gaieté ; nul Chevalier indiscret ne survint pour la troubler. Bradamante seule poussoit de tems en tems des soupirs , en pensant à Roger : à peine put-elle même manger de quoi réparer un peu ses forces. On sortit cependant de table de très-bonne heure ; la curiosité qui renaissoit, fut la plus forte : le Châtelain fit un signal ; dans un instant la clarté des lumières égala celle du jour en cette salle : mais je remets au chant suivant à vous parler de ce qui dut bien intéresser Bradamante & la Dame Islandoise , qui s'étoient levées de table ensemble pour satisfaire leur curiosité.

Fin du trente-deuxième Chant.



CHANT XXXIII.

TIMAGORE, Parrhasius, Polignotes, Protogènes, Timante, Apollodore, Xeuxis, le célèbre Apelles, tous ces grands Peintres dont les Grecs & les Latins ont consacré les noms, & dont les ouvrages méritoient l'immortalité, jouissent encore de la célébrité qu'ils eurent dans l'antiquité.

André Mantegna, les Bellins, les Dosses; Michel-Ange Bona Rotta, Ange véritable descendu des cieux pour porter la vie & la lumière sur l'Architecture & la Sculpture comme sur le grand art de peindre; Léonard de Vinci, si célèbre par son savoir & par sa mort dans les bras de François premier; cet aimable Coloriste, ce Titien qui fait autant d'honneur à Cadore, que Venise en reçut par les Véronèses, & Urbin par la naissance de Raphaël, dont la gloire doit même rejaillir sur le Perrugin qui dirigea les premiers crayons; les Parmesans, les Corrèges, les Carraches, & beaucoup d'autres dont l'art sublime égale & surpasse quelquefois les premiers de ceux que je nomme, ne peignirent jamais que les choses présentes ou passées, soit qu'ils
les

les fissent vivre sur la toile , ou qu'ils les rendissent éclatantes sur les murs par leurs fresques brillantes ; ils n'ont jamais imaginé de peindre des événemens futurs ; & ni les anciens , ni les modernes de ces grands Peintres , n'ont eu le mérite d'une pareille invention : il faut l'avouer , ces Peintres , si justement renommés , doivent céder aux Démons dans cette partie ; un seul des ouvrages de ces esprits infernaux présentoit de bien plus grandes merveilles dans la grande salle dont je vous ai parlé au chant précédent. Merlin , avec un seul livre que l'Avérne ou l'affreuse grotte de Norfa vomirent pour ce fameux Enchanteur , avoit forcé les Démons à peindre dans cette salle mille événemens futurs dans une seule nuit. C'est grand dommage qu'un si bel art soit ignoré : mais revenons à ceux que nous avons laissés dans cette salle éclairée par un si grand nombre de flambeaux que la clarté sembloit égale à celle du jour. Le Châtelain prit la parole , & leur dit : Peu d'événemens arrivés sont peints ici : ces tableaux ont été destinés à mettre d'avance sous les yeux , les succès ou les malheurs que l'Italie doit éprouver.

Merlin fit peindre également par les Peintres noirs qu'il s'étoit soumis , tous les avantages passagers , & toutes les défaites que les François

devoient éprouver pendant les mille années suivantes, toutes les fois qu'ils franchiroient les Alpes. Le Roi de la Grande Bretagne, à la prière du successeur de Marcomir, avoit engagé Merlin à venir en France, & je vais vous apprendre quel étoit l'objet de son voyage.

Pharamond, qui fut le premier à passer le large fleuve du Rhin à la tête d'une grande armée pour conquérir la Gaule, voyoit qu'il devenoit facile alors de mettre un frein à la puissance de la superbe Rome. L'orgueil, le courage & l'empire des Romains tomboit dans une décadence facile à reconnoître; Pharamond crut ne pouvoir mieux faire que de se lier avec le célèbre & puissant Artus: ce Prince Breton ne faisoit jamais rien sans le conseil du Prophète Merlin; on disoit assez communément que ce Prophète étoit le fils du Diable, qui n'avoit pu mieux faire pour cet enfant chéri, que de lui donner le don de prédire avec celui des enchantemens. Artus avoit appris de Merlin, & voulut faire sçavoir à son allié Pharamond, les périls & les pertes que les François devoient essuyer toutes les fois qu'ils auroient l'inprudence d'attaquer l'Italie, & de s'enfermer d'eux-mêmes dans un pays qu'entourent & défendent les Apennins, les Alpes, & la mer. Merlin ayant donné ses premiers avis à Pharamond, lui fit connoître

aussi que tous ceux de ses successeurs qui voudroient attenter sur l'Italie, verroient presque toujours leurs sujets détruits par le fer, la famine, & même par la peste; qu'ils se réjouiroient peu de tems de quelques premiers avantages, suivis par la défaite & par un long deuil, & que les lys seroient bien long-tems à prendre racine en Italie.

Pharamond eut une si grande confiance dans les prophéties de Merlin, qu'il porta ses armes ailleurs, & voyant que tous les événemens futurs étoient présens pour cet Enchanteur, il crut ne pouvoir donner une meilleure leçon à ses successeurs, que de le prier de peindre par ses enchantemens toutes ces guerres & ces pertes si menaçantes pour la France; ce que Merlin fit exécuter par ses Démon dans cette grande salle.

C'est ainsi qu'il vouloit prévenir les Rois de France que toutes les fois qu'ils entreroient en Italie pour y combattre ses oppresseurs, ou les barbares qui l'attaqueroient, ils se couvriroient d'une gloire immortelle; mais aussi que s'ils avoient la témérité de passer les Alpes pour mettre sous le joug cette même Italie, leurs sujets y trouveroient une mort certaine, & creuseroient eux-mêmes leur tombeau.

Le Châtelain alors conduisit Bradamante & la Dame Ilandoise pour voir le tableau qui représentoit le premier de tous ces grands évènements.

Vous voyez ici , leur dit-il , Sigebert qui descend du mont Jura dans les plaines que le Tésin & le Lambro rendent si fécondes ; il est attiré par les promesses & les trésors de l'Empereur Maurice : mais Eutaris , Roi des Lombards , l'attaque , taille en pièces son armée , & le force à fuir dans les montagnes.

Dans ce second tableau, c'est Clovis : il a déjà passé les Alpes à la tête de cent mille hommes : le Duc de Bénévent , avec des troupes bien moins nombreuses , se présente pour lui résister : l'Italien dresse un camp , qu'il remplit d'une grande quantité de ces vins doux & fumeux de Lombardie ; il feint d'être forcé d'abandonner ce camp au pillage : les François s'en emparent , perdent bientôt la force avec la raison ; le Duc de Bénévent revient alors sur eux , & des flots de sang françois coulent avec le vin sur la terre qui va les engloutir.

La Lombardie devient l'écueil de Childebert comme de Clovis. Cette fois-ci c'est le glaive céleste qui semble punir les malheureux habitants de la France de cette entreprise ; des mala-

dies épidémiques les attaquent , les enlèvent , & la dixième partie de ces troupes échappe à peine à leur malignité.

Les tableaux suivans & d'un coloris plus agréable , montrent l'un après l'autre Pepin & le grand Charles ; ils descendent avec des armées brillantes en Italie , & loin de venir pour l'attaquer , l'un défend le Pape Etienne alors opprimé , l'autre vient au secours d'Adrien & de Léon ; Pepin triomphe d'Astolphe Roi des Lombards ; Charles bat & soumet le successeur d'Astolphe , & tous les deux se couvrent de gloire en affermissant la Chaire de Saint Pierre à laquelle ils rendent sa première splendeur.

Un autre jeune Pepin , moins prudent , étend ses troupes depuis le Pô jusqu'à ces fameuses lagunes adriatiques ; il imite la folie de Xerxès , & veut enchaîner par un pont Rialte à Malamocco : la mer s'émeut , se soulève , brise , disperse les débris de cet ouvrage insensé ; elle engloutit pour toujours cette armée trop follement audacieuse.

Louis de Bourgogne forme une nouvelle entreprise sur l'Italie ; vaincu , prisonnier , ce Prince jure de ne jamais renouveler un pareil projet il devient parjure ; il tombe une seconde fois entre les mains des Italiens justement indignés , les yeux arrachés sont la punition de son max-

que de foi, & c'est privé de la lumière que le malheureux, mais infidèle Prince repasse les Alpes. Voyez, au contraire, dans cet autre tableau cet Hugues d'Arles qui chasse Bérenger de l'Italie, & qui semble enchaîner la victoire à son char; mais il a la foiblesse de traiter avec ce même Bérenger, quand il le voit secouru par les Huns & par les Bavares, & n'ayant pas vécu longtemps au-delà, ce même Bérenger défait & chasse son successeur.

Charles d'Anjou, dont la gloire paroît si brillante sur cet autre tableau, vient au secours de l'Italie; les deux Conradin & Mainfroy tombent tour-à-tour sous ses coups en deux grandes victoires; il s'établit en Italie. Cette riche & belle île, célèbre par le supplice de Typhée, est en sa possession; mais le désordre & la licence des François appelle la rébellion & la vengeance: une cloche sonne, & tous les soldats de Charles sont égorgés; les cris des mourans remplacent le chant des Pseaumes que la cloche de Vêpres venoit d'annoncer.

Après d'autres événemens & près d'un siècle après un grand Capitaine François descend en Italie pour attaquer l'illustre Maison des Viscontis: il entoure la célèbre ville d'Alexandrie, & ce Comte d'Armagnac remplit d'une nombreuse armée les deux pays où cette Place est située;

mais le Duc de Milan lui dresse un piège adroit, l'y fait tomber, & l'armée du Comte d'Armagnac attaquée à la fois en avant, en arrière & sur les flancs, est défaite à la première charge, & grossit de son sang le cours du Tanaro & de l'ancien Eridan: un guerrier de la Maison de la Marck, & trois Princes de celle d'Anjou, ont d'abord quelques avantages; mais ils sont à la fin défaits & chassés par Alphonse & par Ferdinand réunis.

Ici Charles VIII descend des Alpes comme un torrent impétueux roule à gros bouillons des montagnes; il est à la tête de cette noblesse nombreuse & brillante qui suit ses loix & son exemple; il inonde l'Italie, il la soumet en passant; & sans tirer l'épée, sans éprouver de résistance, il passe le Liris: rien ne lui résiste, jusqu'à ce rocher énorme dont le corps de Typhée est accablé; il y trouve un Héros de l'illustre sang d'Avalos, & le brave Inigo du Guast ose lui résister. Mais, (dit le Châtelain à Bradamante en lui montrant l'île d'Ischia,) je veux avant de vous mener plus loin vous raconter ce que j'appais de mon bifayeul, qui le tenoit du sien instruit par la tradition orale de ses pères: cette tradition sûre rapporte que lorsque Merlin fit exécuter sans pinceaux toutes ces vives

& brillantes peintures, il dit à Pharamond ce que je me fais un devoir de vous raconter.

Sire, dit Merlin, cette isle d'Ischia doit être défendue lorsqu'elle sera couverte de troupes jusqu'à son phare, par un Chevalier qui surpassera tous ceux de son siècle; alors Merlin lui dit l'année & le jour de la naissance de ce Chevalier. Plus beau que Nirée, brave comme Achille, aussi prudent qu'Ulysse, ayant la légèreté d'Hypomènes & la prudence de Nestor, il surpassera César par sa clémence & sa libéralité. Cette île d'Ischia deviendra célèbre à jamais par sa naissance; la Crète n'aura plus d'avantage sur elle par celle de Minos; Thèbes n'osera pas même se croire supérieure pour avoir vu naître Hercule & Bacchus, non plus que celle de Délos par la naissance des brillans Enfans de Latone: c'est cette isle d'Ischia qui verra naître dans son sein cet incomparable Marquis du Guast, dans le tems où l'Italie aura le plus pressant besoin de son secours pour défendre sa liberté; mais c'est dans une autre occasion que je me propose de vous parler encore de lui, je dois retourner à vous raconter la suite des premiers succès de Charles.

Louis le More se repent bientôt d'avoir attiré ce Roi dans l'Italie, par un motif de vengeance;

il voit que le bras victorieux de Charles est prêt à le chasser lui-même de Milan : il forme alors une ligue avec les Vénitiens ; & lorsque Charles VIII revient couvert de gloire , après avoir conquis le Royaume de Naples , il l'attend aux défilés des montagnes espérant faire ce brave Roi prisonnier ; mais Charles , à la tête de la noblesse françoise , fond sur ces lâches ennemis , les écrase , leur passe sur le ventre , & revient couvert de lauriers dans ses Etats.

Cependant ce Monarque , plus brave que prévoyant , n'a pas assez assuré sa belle & riche conquête ; Ferdinand d'Arragon , aidé par le Duc de Mantoue , attaque les François trop foibles dans le Royaume de Naples ; & peu de mois lui suffisent pour les détruire en entier. Le grand homme qu'il perd alors par le coup d'un traître , l'empêche de jouir de la joie qu'il eût sentie de sa victoire.

Le Châtelain alors montre à Bradamante l'illustre Alphonse de Pescaire : Ce Héros , lui dit-il , réussira , se couvrira de gloire en mille entreprises différentes ; mais un Ethiopien , un vil Nègre lui perce le cœur d'une flèche par la plus noire des trahisons.

Otez vos yeux de ce funeste tableau , continua-t-il , & regardez celui qui vous fera voir Louis XII , accompagné de quelques troupes

italiennes. Il chasse Louis Sforce de son beau Duché de Milan, & les lys sont arborés sur les tours qui portèrent la couleuvre des Viscontis; il veut, comme son prédécesseur, s'étendre en Italie, & faire construire des ponts sur le Garil-lan; mais son avant-garde est absolument défaite: il ne réussit pas mieux dans la Pouille; le célèbre Gonzalve de Cordoue, bat deux fois son armée: Louis se porte alors entre le Pô, l'Apennin, & le Golfe Adriatique, où la fortune lui devient plus favorable.

Le Châtelain alors se rappelle quelques faits oubliés, il revient sur ses pas, & leur fait voir Louis Sforce trahi par les Suisses auxquels il s'est confié: ces Suisses livrent Milan à Louis, sans qu'il perde un seul homme de son armée. Louis devient alors plus puissant en Italie; il protège ouvertement César de Borgia; les Seigneurs Romains opposés à César sont exilés; les armes des Bentivoglies ne parent plus bientôt les remparts de Bologne, celles de la Rovere les remplacent. Les Génois révoltés contre Louis sont vaincus, & la superbe Gènes est soumise; le reste de cette contrée cède à ses armes; il les porte jusqu'auprès de Venise. Le belliqueux Jules Second est chassé de Modène; Louis défend contre ce Pape ambitieux, Alphonse Duc de Ferrare; il enlève Bologne à ces mains qui portent

également les clefs de Pierre & l'épée sanglante d'un Guerrier ; il y rétablit les *Bentivoglies* ses anciens Seigneurs ; il reprend & saccage la ville de Bresse ; il repousse les troupes de Jules , & se porte alors vers Ravenne , où Jules voyant son armée grossie par les troupes espagnoles , hasarde enfin de se livrer au sort d'une grande bataille.

Cette mémorable bataille est terrible , & long-tems disputée ; des flots de sang inondent la campagne jonchée également d'Italiens , d'Espagnols & de François. Mars balance entre ceux qui recevront de sa main , la palme de la victoire ; mais un Alphonse d'Est le détermine ; il charge les Espagnols ; il les renverse , & les François sont vainqueurs. Ravenne emportée d'assaut est saccagée ; Jules , furieux , donne jusqu'à des marques extérieures de sa rage ; il appelle du haut du Tirol , une armée innombrable d'Allemands , supérieurs en nombre. Ces nouvelles troupes forcent les François à se retirer dans les Alpes ; Louis ignore encore qu'ils ont mérité cette punition du ciel par les horreurs qu'ils ont commises dans Ravenne ; & Jules , triomphant à son tour , rétablit un jeune Sforce dans le Duché de Milan : les François retournent sur leurs pas pour attaquer une seconde fois le Milanès ; mais le Duc de Man-

toute s'avance sur les bords du Tesin, & leur en ferme le passage. Les François arrêtés sont encore attaqués par les braves Helvétiens ; cette Nation si renommée pour sa fidélité, veut réparer ce qu'elle a fait contre Louis le More ; c'est elle qui défend son jeune successeur qui vient de lui confier ses Etats & sa liberté : le reste des François battus de tous côtés repasse les Alpes, la fortune semble alors les avoir précipités du haut de sa roue ; mais un jeune & nouveau Roi de France se prépare à l'enchaîner désormais à son char.

C'est l'aimable & brave François Premier, qui paroît de nouveau contre une Nation féroce encore alors, & qui se donnoit le titre de Dominatrice des Princes & de Protectrice du Saint-Siège. François à la tête de sa Gendarmerie François, s'avance en avant de ses rangs, fond sur ces Helvétiens belliqueux ; les glaives françois les renversent & les moissonnent ; mais aucun d'eux ne reçoit que des blessures honorables, & la faulx de la mort les abat, sans leur faire perdre leurs rangs.

Malgré tous les efforts de la ligue, François reprend le Milanès ; le jeune Sforce le reçoit alors de sa main : le Connétable de Bourbon défend Milan, & repousse les Allemands qui viennent l'assiéger ; & cependant, tandis que

François Premier se prépare à de nouvelles entreprises, il perd encore cette belle ville de Milan par un malheur qu'on ne peut attribuer qu'à l'orgueil & la licence de la garnison françoise.

Le jeune Frédéric, dont un léger duvet commence à peine à cotonner les joues, se couvre de gloire par sa prudence & par sa valeur; il repousse les François; il met à couvert Pavie; il confond les projets & la politique cachée des Vénitiens; & deux hommes la terreur de leurs ennemis, & l'honneur de leur patrie, lui prêtent leurs secours; tous deux ont le même titre de Marquis, tous deux sont nés du sang d'Avalos.

L'un d'eux qui porte le même nom que son illustre père, ce célèbre Alphonse du Guast assassiné par la trahison d'un Nègre, & l'autre, aussi beau qu'il est brave, chassent jusqu'à quatre fois les François d'Italie; c'est du dernier, dont je vous ai déjà parlé, lorsque je vous ai montré l'île d'Ischia, c'est celui dont Merlin avoit annoncé tant de faits mémorables, en disant à Pharaon qu'il naîtroit lorsque l'Empire & le Saint-Siège auroient le plus de besoin de son secours.

Voyez les deux cousins avec Prosper Colonne, inonder la Bicoque du sang françois & du sang helvétique; loin d'être découragé par ces pertes, François descend à la tête d'une nouvelle armée

en Lombardie, tandis qu'il en envoie une seconde pour faire la conquête de Naples; mais cette fortune aveugle & légère qui se joue de la destinée des hommes, comme un tourbillon élève quelquefois la poussière jusqu'aux nues, & la laisse le moment d'après retomber sur la terre, éblouit les yeux de François qui se croit à la tête d'une armée formidable sur le faux rapport de ses Ministres; il a l'imprudence de n'avoir pas reconnu ses forces; & les Espagnols, mieux informés que ce Prince même de l'état de son armée peu nombreuse, prennent le dessein d'attaquer son camp pendant la nuit, conduits par les deux célèbres d'Avalos. Combattant avec courage, mais en désordre, déjà la Noblesse françoise tombe & couvre la terre. Voyez, (dit avec douleur le Châtelain), voyez François entouré de lances & d'épées, faire encore tomber les téméraires qui l'attaquent de plus près; il voit ses plus fidèles Chevaliers étendus sur le sable; personne ne vient à son secours; il est seul, son cheval tombe, & quoiqu'à pied il se défend encore, & son bras & son épée se baignent dans le sang de ses ennemis: mais il faut enfin que son courage cède à la force; il rend son épée à du Guesst, qui ne le quitte plus lorsqu'on le conduit en Espagne; & tout l'honneur de cette journée mémorable & de la prise de

ce grand Roi n'est dû qu'à la conduite ainsi qu'au courage des deux héros du sang d'Avalos.

L'autre armée françoise qui marche vers Naples, apprend la fatale nouvelle de la perte de la bataille & de la prise de son Roi; elle s'arrête; & de même qu'une lampe qui manque d'huile s'éteint tout-à-coup, elle se sépare d'elle-même, & se dissipe en un moment: François reste prisonnier en Espagne, & ne revient en France, qu'en se faisant remplacer par ses fils dans la prison de Charles; il veut entretenir la guerre en Italie, tandis qu'on l'attaque dans ses propres Etats.

Le tableau suivant doit vous effrayer par sa sombre horreur: Rome attaquée, emportée, est en feu; le sacrilège y marche à côté de la mort; le sang coule, le crime impuni lève sa tête coupable, & cette ligue de Princes Italiens réunis est assez près pour entendre les cris qui s'élèvent avec les flammes de la Capitale du monde; elle n'y porte aucun secours; l'armée de cette ligue s'éloigne, & laisse le Chef visible de l'Eglise chargé de fers.

François fait partir une nouvelle armée, commandée par Lautrec, non pour attaquer de nouveau la Lombardie, mais pour délivrer le Pape & les Cardinaux: sa marche est retardée; Charles

faïsit le tems de ce retard pour mettre le Pape en liberté; celui-ci ne la doit point à Lautrec, qui marche aussi-tôt à Naples, en fait déclarer le Royaume en faveur de François, & assiège aussi-tôt cette belle Ville.

L'armée impériale s'embarque pour voler à son secours, mais Doria attaque, submerge & brûle cette flotte; la fortune alors paroît favorable aux François qui restent maîtres paisibles de Naples: mais bientôt la fièvre consume le sang du soldat, bientôt un poison mortel, & nouveau même dans les mains de l'amour, s'introduit & coule dans ses veines; tous les malheureux François périssent presque jusqu'au dernier, & Naples qu'ils ont conquise leur sert de tombeau.

Le Châtelain finit ainsi son récit, sans leur parler de plusieurs autres tableaux dont le sujet seroit trop long à rapporter. Bradamante, ainsi que la Dame Islandoise, retournèrent à plusieurs reprises admirer ces savantes & brillantes peintures, & relisoient de même ce qui se voyoit écrit en lettres d'or au-dessous de chaque tableau; elles avoient peine à s'arracher de cette salle, & se plaisoient à s'entretenir des grands événemens qu'elles avoient vu représentés.

Le Seigneur Châtelain, toujours attentif à rendre les plus grands honneurs à ses hôtes, conduisit

conduisit les deux Dames à des chambres agréables & commodes. Bradamante espère en vain goûter le repos; le plus mauvais de tous les lits est celui des amans jaloux : elle se tourne & se retourne sans cesse : ce n'est que vers le point du jour qu'elle dort d'un léger sommeil. Comment la fille d'Aimon auroit-elle pu rêver d'un autre que de son cher Roger ! Elle croit le voir, & l'entendre dire à ses genoux : Ah ! Bradamante, souveraine unique de mon âme, pourquoi te tourmentes-tu pour de vaines chimères ? Tu verrois plutôt les fleuves remonter vers leur source, que de me trouver un instant sans être occupé de toi. La vie, la lumière du jour ne me sont pas si chères que mon amour. Oui, chère Bradamante, je viens pour recevoir l'eau salulaire, & faire tout ce que je t'ai promis ; des blessures cruelles m'ont seules retenu ; nul autre amour que celui que je t'ai juré, ne peut avoir de pouvoir sur mon cœur. Bradamante s'éveille dans son transport de joie ; mais l'image de Roger fuit de ses yeux, & cet instant de bonheur fuit avec lui.

Bientôt cette amante affligée recommence ses plaintes, & dit en elle-même : Hélas ! l'image & l'idée qui m'enchantotent ne sont qu'un songe, & mes malheurs sont une triste vérité ; pourquoi n'ai-je pu voir, n'ai-je entendu qu'un inf-

tant ce qui ravissoit mon âme ? mes yeux n'ont-ils vu la lumière du bonheur que comme un éclair ? ils se r'ouvrent dans la nuit d'un malheur sans bornes : ce songe heureux portoit la paix dans mon ame ; mais , hélas ! il me trompe , ce n'est qu'une vaine illusion ; je veille , mon cœur est déchiré par la douleur , & je ne peux rejeter une vérité cruelle : ah ! si le sommeil adoucit mes maux , s'ils renaissent tous à mon triste réveil , ne puis-je dormir toujours ! Heureux animaux , vous dont un doux sommeil ferme les yeux pendant six mois , que j'envie votre sort ! que m'importe que le tems que l'on dort soit celui d'une mort anticipée ! ah ! si le seul sommeil est un bonheur pour moi , & si veiller n'est plus qu'un supplice , puisse une prompte mort me fermer à jamais les yeux !

Déjà le Soleil commençoit à rougir les bords de l'horison , les nuages obscurs paroissoient se dissoudre & se dissiper ; un jour plus brillant & plus serein que le précédent s'annonçoit à l'Orient , lorsque Bradamante reprit ses armes , rendit grace au Seigneur du château de sa bonne réception , & se remit en chemin.

Bradamante en sortant du château , trouva sur le pont la Dame Islandoise , qui partoît avec ses écuyers & sa suite ; elle alloit rejoindre sous les arbres ces trois pauvres Rois du Nord , que

la lance d'or avoit si rudement renversés , & qui venoient de passer une très-mauvaise nuit battus sans cesse par le vent & par la pluie : eux & leurs chevaux bien affamés frappaient la terre de leurs pieds pour se réchauffer ; on entendoit claquer leurs dents , & tous les trois étoient de fort mauvaise humeur ; ce qui la redoubloit, c'étoit d'avoir pour témoin de leur défaite la Dame du Nord qui ne manqueroit pas de dire, qu'à peine étoient-ils entrés en France qu'ils avoient été abattus d'un premier coup de lance.

Résolus de mourir ou de venger cet affront, dès qu'ils apperçurent Eulalie , (dont j'avois oublié de dire le nom ,) qui sortoit du château avec Bradamante ; ils s'avancèrent près de l'entrée du pont, & tout contribuant à leur persuader que la Guerrière étoit un Chevalier, ils la défièrent : la fille d'Aimon les refusa d'abord n'ayant pas le tems de s'arrêter ; mais à la fin impatientée de quelques mauvais propos qu'ils lui tinrent, elle baissa la redoutable lance ; de trois coups , elle les renversa tous trois un peu plus rudement que la veille , & paroissant dédaigner ce léger triomphe , elle leur tourna le dos , & s'éloigna d'eux au grand galop.

Les trois Rois du Nord ayant perdu la parole avec le courage, se relevèrent honteux & stupéfaits, sans oser même lever les yeux sur Eulalie,

avec laquelle ils s'étoient vantés souvent en chemin qu'aucun Paladin de France ne pourroit leur résister; la malicieuse Eulalie s'amusa alors à les punir de leur présomption, & pour redoubler leur honte, elle leur apprit avec quelle espèce de Paladin ils avoient combattu: Comment pourriez-vous croire, leur dit-elle, après avoir été si facilement abattus par une jeune Demoiselle, que vous pourriez tenir un seul moment contre Renaud ou son cousin Roland, dont la renommée est si brillante: rendez-vous justice, si vous ne vous montriez pas plus braves & plus adroits contre ces fiers Paladins que contre la belle Bradamante, leur enleveriez-vous l'écu d'or que Charles auroit pu donner à l'un des deux; pour moi, je vous avoue que je ne le crois pas, & en vérité vous ne pouvez pas le croire vous-mêmes.

Les tristes Princes voyant leur ancienne renommée absolument ternie par cette cruelle aventure, qu'un grand nombre de témoins pouvoient divulguer, comme Eulalie, furent saisis d'une douleur mêlée de tant de rage, qu'ils pensèrent tourner contre eux leurs propres armes: sur le champ ils les arrachent, ils s'en dépouillent de honte & de dépit; ils quittent jusqu'à leurs épées, & les jettent dans les fossés du château; ils jurent que puisqu'ils ont eu la foiblesse de se laisser

battre par une fille, ils feront un an sans porter les armes ; qu'ils feront tout ce tems marchant à pied, quelque rude que puisse être le chemin, & qu'ils ne se couvriront point d'une cuirasse ni ne monteront sur un cheval, à moins qu'ils ne les enlèvent par force à quelque Chevalier : ce fut donc en cet état humiliant qu'ils s'en retournèrent, tandis que le reste de leur suite voyageoit à son aise sur de bons chevaux.

Bradamante, ce même jour, arriva vers la nuit dans un château dont le Seigneur lui raconta la grande victoire que Renaud, ses autre frères & ses cousins avoient remportée sur Agramant ; mais cette nouvelle, la bonne chère & les honneurs qu'on lui rendit ne purent calmer son âme agitée par l'amour & par la jalousie ; cependant quelque pitié que j'aie d'elle, je ne peux m'en occuper plus long-tems ; il faut que j'en revienne absolument à ces deux braves Chevaliers qui venoient, d'un commun accord, d'attacher leurs chevaux près d'une fontaine ; ce n'étoit pour aucune riche & brillante possession qu'ils étoient prêts à se battre ; il n'étoit question que de sçavoir lequel des deux resteroit en possession de Durandal, & de Bayard.

Sans que le son de la trompette ou quelqu'autre signal annonçât le commencement de leur combat, la colère, la valeur & l'intérêt les ani-

moient assez pour leur en servir; tous les deux en même tems, tirent leurs épées; & malgré leur adresse à parer, les coups commencent à retentir sur leurs armes; il n'existoit pas deux épées d'une trempe pareille à celle de Durandal & de Flamberge: toute autre n'eût pu supporter deux ou trois coups pareils à ceux qu'elles portoient sans se briser; mais les deux lames qui n'avoient pas de pareilles, pouvoient se rencontrer sans se rompre, & ne faisoient qu'étinceler: cependant Renaud qui connoissoit la force & le tranchant de Durandal, évitoit-avec adresse & légèreté les grands coups que lui portoit Gradasse. Celui-ci se servant du même art, presque toujours les coups ne portoient qu'en l'air ou ne frapportoient qu'en glissant; Renaud cependant frappoit souvent des coups plus assurés; il cherchoit à pouvoir engourdir les bras de son ennemi par leur pesanteur; il essayoit de porter la pointe de Flamberge dans toutes les jointures de ses armes; mais tous les deux en avoient de si bonnes, qu'elles n'avoient pas encore perdu de leurs mailles. Ce combat duroit déjà depuis long-tems, sans qu'ils eussent repris haleine, lorsqu'un grand bruit les arrêta, leur fit détourner leurs regards, & tous les deux virent le bon Bayard dans le plus grand péril.

Ils reconnurent donc que Bayard étoit aux pri-

ses avec un oiseau monstrueux dont le bec avoit trois brasses de long , & dont le corps & les ailes ressembloient à la chauve-souris ; son espèce de plume étoit noire ; ses serres étoient longues & tranchantes ; son œil de feu lançoit des regards affreux , & ses ailes avoient l'étendue de deux voiles de vaisseau.

Peut-être étoit-ce un véritable oiseau ; mais je ne sçais de quel pays il pouvoit être , car je n'en ai jamais connu de pareil ; je crois n'en avoir vu la description que dans Turpin , mais il me semble vous avoir accoutumés à la confiance que j'ai & que vous devez avoir pour cet Auteur si véridique ; cependant je ne voudrois pas toutefois vous assurer que ce ne fût encore quelque Diable envoyé par Maugis pour détourner les deux Chevaliers de leur combat ; Renaud dans le fond de l'âme en fut si persuadé , qu'il fit une scène terrible à Maugis quelque tems après , & le sorcier de cousin s'excusa , jura même par la lumière du soleil qu'il étoit innocent , craignant un peu que l'impatient Renaud ne le corrigeât de ce nouveau tour.

Vous voyez bien que je ne peux vous rien dire de positif ; mais soit que ce fût ou quelque Diable ou quelque oiseau , les Chevaliers frémirent en voyant qu'il soulevoit Bayard entre ses griffes ; cependant le vigoureux cheval

rompant à la fin ses rênes, se défendit si bien à force de ruades & de coups de dents, qu'il fouvent il obligeoit son ennemi de quitter prise, & de s'élever en l'air; mais bientôt celui-ci foudroia sur lui de nouveau, attaquoit & tourmentoit Bayard au point qu'il prit enfin la fuite vers la forêt; alors s'enfonçant dans le bois le plus épais, il se déroboit aux atteintes de l'oiseau qui le poursuivoit toujours, mais qui le perdit de vue assez long-tems pour lui donner celui de trouver une grotte obscure & de s'y cacher: l'oiseau ne pouvant plus le découvrir, finit par s'élever dans les airs, & chercher quelque autre proie.

Gradasse & Renaud ayant vu fuir Bayard, convinrent d'aller à sa poursuite, & que le premier des deux qui pourroit le joindre, reviendrait attendre l'autre sur le bord de la même fontaine avec ce cheval pour lequel ils finiroient le combat, qu'ils avoient commencé; tous deux suivirent donc les premières traces de Bayard; mais bientôt l'épaisseur des arbres & des baliveaux les leur firent perdre: Gradasse avoit l'avantage d'être monté sur l'Alphane, & devança de beaucoup Renaud qui ne pouvoit aller qu'à pied. Celui-ci parcourut avec beaucoup de peine les rochers & les taillis les plus épineux où son cheval avoit pu se mettre le plus sûrement hors des

atteintes de ce maudit oiseau ; mais après s'être bien fatigué , toutes ses recherches étant vaines , il revint tristement sur les bords du ruisseau , dans l'espérance que Gradasse auroit été plus heureux que lui , qu'il ramèneroit Bayard & qu'il lui tiendrait la parole qu'ils s'étoient donnée : mais sçachons un peu ce que Gradasse fit de son côté ; la fortune le favorisant , lui fit bientôt entendre le hennissement du bon cheval , & le lui fit trouver tremblant encore de frayeur & n'osant sortir de la grotte. Gradasse l'eut donc en son pouvoir ; mais le Sarrafin , quoiqu'il se souvînt très-bien de la parole qu'il avoit donnée de le ramener à la fontaine , prit le méprisable parti de ne la pas tenir , se disant en lui-même : Il m'est beaucoup plus commode & plus agréable de posséder tout ce que je desirois par un hasard heureux que par un grand nombre de périlleux combats : je suis venu pour m'emparer de Bayard , je le tiens ; bien sot qui croira que je le sois assez pour aller le remettre au sort des armes ; je suis venu tout exprès en France pour le chercher ; que Renaud , s'il veut le ravoir , vienne à son tour jusques dans l'Inde ; il sera tout aussi bien dans la Séricane que je peux l'être en France. En disant ces mots , il prit tout au-travers de la plaine pour aller rejoindre l'armée sarrafine campée sous Arles , & c'est

de-là que possesseur de Durandal & de Bayard , il partit pour la Séricane dans une bonne galère fraîchement espalmée ; mais cessons quelque tems de parler de lui , de Renaud , & même de tout le reste de la France.

Je veux chanter Astolphe qui par le moyen d'une bonne bride gouverne aussi facilement l'hypogriffe que la douce haquenée d'une belle Dame : on sçait que l'aigle & le faucon ont un vol moins rapide que celui du cheval ailé.

Après qu'il eût vu la terre sous lui d'une mer à l'autre & des Pyrénées au Rhin , il tourna vers les montagnes qui séparent la France de l'Espagne ; il passe sur la Navarre , l'Arragon ; il laisse loin de lui Tarragone , & la Biscaye à sa droite ; il jette un coup d'œil sur la Galice , & se trouve sur la Castille : il tourne ensuite vers Cordoue & Séville , & ne laisse ni sur les bords de la mer ni dans l'intérieur de l'Espagne aucune Ville qui s'échappe à sa vue. Il arrive enfin près de Gades , où les premiers Navigateurs furent long-tems arrêtés par les Colonnes d'Hercule : il passe après sur l'Afrique & sur la mer Atlantique ; il arrive enfin sur les confins de l'Egypte : il voit les célèbres îles Baléares & Yvica ; il tourne ensuite vers Maroc , Fez , Oran , Hypone , Alger , Bugie : ces villes superbes sont les capitales d'autant de souverainetés différen-

tes, portant des couronnes qui ne sont ni d'ache ni de rameaux, mais d'un bel or bien pur : il dirige alors son cheval vers Biserte, Tunis, l'île d'Alferbe, Capfa, Tripoli, Bérénice, la Ptolémaïde, & parvient enfin sur les lieux où le Nil traverse l'Asie, & la sépare de l'Afrique.

Astolphe contempla les beaux pays qui sont entre la mer & le sommet chenu du haut Atlas, tournant le dos aux monts Caréniens : il dirige son vol vers les Cyrénées, traversant les déserts, & ces vastes mers de sable; laissant derrière lui le tombeau de Battus & les ruines du Temple d'Ammon, il arrive sur les confins de la Nubie.

Il voit un autre Trémisène qui croit en Mahomet; il est bientôt au-dessus des Abyssins qu'on pense être voisins des sources du Nil : ceux qui sont un peu plus loin suivent un autre culte; il ressemble assez au nôtre, & le nom d'Ethiopiens les distinguent.

Les Abyssins & les Ethiopiens séparés de Religion, avoient sans cesse les armes à la main l'un contre l'autre ; Astolphe traversant alors entre Dobada & Coallé, s'arrête enfin sur l'Ethiopie, qui reconnoît Sénapes pour son maître, & ce puissant Empereur porte une croix pour sceptre; ses richesses & son pouvoir sont immenses; ses vastes Etats s'avancent jusqu'auprès de la

mer Rouge. La Religion de ce pays, presque semblable à la nôtre, pourroit peut-être sauver de la peine du dam; mais on dit que dans ce pays ils suppléent par le feu, à l'eau salutaire du Baptême.

Astolphe descendit alors dans la grande ville de Nubie, & vint rendre visite à l'Empereur Sénapes qui l'habitoit; le château de ce puissant Empereur est encore plus riche qu'il n'est fort; les chaînes des ponts-levis, les gonds, les ferrures des portes sont de l'or le plus pur; ce riche métal sert à tous les usages où nous employons le fer. Quoiqu'il y soit très-commun, on y préfère le cristal de roche pur, dans lequel toutes les colonnes qui supportent ce palais ont été taillées; les pierreries de différentes couleurs rendent les balcons éblouissans, & le rubis, l'émeraude, le saphyr, & la topase y forment différens dessins; les murs, les toits, jusqu'aux parquets sont couverts de perles.

C'est dans ce pays que naît en abondance ce vrai baume dont la Judée ne nourrit que quelques foibles arbrisseaux; le musc, l'ambre gris, mille parfums délicieux, les gommes & les résines précieuses si chères dans notre Europe, se trouvent sous les pas & dans tout le pays des Ethiopiens. On dit même que le Soudan d'Egypte paye à leur Empereur un gros tribut

pour qu'il ne lui coupe pas le cours des eaux du Nil, qu'il pourroit facilement détourner, & qui n'iroyt plus porter l'abondance dans le grand Caire & dans le Delta : Sénapes est communément appelé le Prêtre par ses Sujets, & de ce nom nous avons fait celui de Prêtre Jean.

Le malheureux Sénapes ne pouvoit plus jouir alors de sa puissance ni de ses richesses : il avoit perdu la vue, & ce n'étoit point encore son plus rigoureux supplice ; un autre bien plus affreux faisoit le tourment de sa vie ; cet Empereur si riche, ce maître d'un pays si fertile & si délicieux, souffroit perpétuellement toutes les horreurs d'une faim dévorante, sans pouvoir la calmer.

Dès que ce malheureux Prince vouloit ou manger ou boire, une troupe infernale d'Harpies paroissoit ; leurs mains destructives, armées d'ongles tranchans, déchiroient, arrachotent les viandes, renversoient tous les vases, & ces monstres dévoroient la plus grande partie des alimens présentés à Sénapes, & salissoient, infectoient tout le reste : Sénapes essuyoit cette affreuse punition, parce que trop jeune encore, enivré de sa puissance, il avoit égalé l'orgueil de Lucifer, en formant le dessein de faire la guerre au Créateur de l'Univers ; & se mettant à la tête d'une armée formidable, il l'avoit

conduite jusqu'à la montagne élevée où le Nil prend sa source.

Sénapes avoit entendu dire que sur le sommet de cette montagne, qui se perd dans les nues, le Paradis terrestre étoit situé, & que c'étoit le même que nos premiers parens avoient habité : il se porta donc sur cette montagne avec un grand nombre de chameaux & d'éléphans, bien résolu de soumettre ceux qui l'habiteroient ; l'Eternel, indigné d'une pareille audace, envoie son Ange exterminateur dont l'épée flamboyante commence par renverser morts cent mille de ses soldats ; il frappe ses yeux d'aveuglement, & le livre à la persécution des Harpies qui sortent des gouffres infernaux pour voler sur sa table & dévorer ou gâter tout ce qu'on lui présente. Ce qui désespère le plus Sénapes, (dit celui qui racontoit les malheurs de ce Prince à celui d'Angleterre,) c'est la prophétie qui le menace de n'être délivré de ces monstres affreux & dégoûtans que lorsqu'un Chevalier fendra les airs sur un cheval ailé pour venir à son secours ; & voyant qu'il n'est nullement vraisemblable qu'un événement pareil puisse arriver, Sénapes s'étant repenti trop tard de l'énormité de sa faute, fait en vain bâtir des Temples & couler le sang des victimes.

Tout en parlant ainsi, on conduisit Astolphe dans l'intérieur du palais : Sénapes en ce moment ordonnoit qu'on lui servît un grand dîner, espérant que peut-être quelque partie pourroit en échapper à la voracité des Harpies.

On prépare aussi-tôt un festin dans un riche fallon ; Sénapes fait asseoir Astolphe à côté de lui ; les Maîtres-d'Hôtels apportent & servent les plats ; l'air retentit aussi-tôt du sifflement aigu des Harpies ; il frémit jusques dans la salle par le battement de leurs aîles ; elles fondent sur la table de Sénapes attirées par l'odeur des viandes.

Elles étoient sept ; leur visage avoit les traits de celui d'une femme ; mais une pâleur livide, plus horrible encore que celle de la mort, rendoit leur aspect hideux ; l'effet de l'inanition leur donnoit un air exténué ; leur voracité se faisoit connoître dans leurs regards inquiets ; leurs aîles étoient grandes & mal formées ; leurs mains portoient des ongles crochus ; elles avoient un large ventre d'une puanteur extrême, & leur longue queue avoit l'air d'un serpent qui s'agite & forme des nœuds en se repliant sur lui-même.

A peine avoit-on entendu le bruit qu'elles avoient excité dans l'air, qu'on les vit ravir les plats & renverser tous les vases ; personne ne put alors prendre d'autre parti que de se bien serrer

le nez pour se défendre un peu de leur puanteur exécration. Astolphe seul, bien en colère, tira son épée, & vainement il leur en porta des coups sur le col & sur les ailes : il voulut leur percer la poitrine, mais leur corps paroissant n'avoir pas plus de consistance que des étoupes, cédoit à tous les coups sans en être offensé ; il ne resta pas un seul plat, ni un seul vase, sur la table qui ne fût absolument infecté, & tout ce qui demeura, lorsqu'elles furent parties, n'inspiroit plus que du dégoût & de l'horreur.

Sénape avoit eu d'abord quelque espérance dans le secours d'Astolphe ; mais lorsqu'il se vit traité comme il l'étoit déjà depuis long-temps, il la perdit, & ne put s'empêcher de gémir sur son sort : Astolphe, à la fin, se ressouvenant de son cor, jugea qu'il ne pouvoit employer un meilleur moyen pour chasser ces abominables monstres. Il pria sur le champ le Roi de se remplir les deux oreilles de cire chaude, & dit à tous ceux qui l'entouroient de prendre la même précaution : il prit l'Hypogrieffe, & futa légèrement dessus ; il fit signe au Maître-d'Hôtel de faire recouvrir les tables de linge blanc, & de faire apporter promptement un autre repas.

Au même moment où l'on couvre la table de mets nouveaux, les Harpies s'approchent pour fondre

fondre dessus selon leur coutume : Astolphe aussi-tôt a recours à son cor, les Harpies sont saisies d'épouvante, & leurs oreilles ouvertes ne pouvant soutenir ce son horrible, elles s'enfuient épouvantées, & sans être arrêtées par les viandes, elles s'éloignent à tire-d'ailes. Le Paladin sort promptement pour les poursuivre dans les airs; il redouble les sons aigus & terribles de son cor; il les pousse vers la Zone Torride: elles volent enfin vers ce mont élevé que l'on dit renfermer dans son sein la source du Nil, s'il est bien vrai toutefois qu'il y en ait une.

C'est au pied de ce mont qu'une grotte profonde entre dans le sein de la terre, & chacun dit qu'il n'est point de route plus certaine pour pénétrer dans les Enfers; c'est-là que la troupe infernale des Harpies va chercher un asyle, & soudain elle vole jusqu'aux bords du Cocyte pour éviter les sons du cor qui la poursuit : Astolphe, voyant les Harpies s'abîmer dans les Enfers, arrêta l'Hypogriffe, cessa de sonner; mais avant que je le conduise plus loin, & d'ailleurs, afin de ne me point départir de mon usage ordinaire, je finis mon chant, voyant mon papier couvert de tous côtés de vers que je chante, & je vais un peu me reposer.

Fin du trente-troisième Chant.

Tome VI.

E

CHANT XXXIV.

HARPIES faméliques & cruelles, qui dévorez les biens & la substance des meilleures maisons de l'Italie; non, ce ne peut-être que par une punition divine que vous avez le pouvoir de rendre malheureuses tant de mères tendres qui se voient enlever jusqu'à la nourriture de leurs enfans; vous engloutissez ou vous infectez dans un seul de vos repas, ce qui pouvoit soutenir pendant long-temps l'existence de plusieurs familles nombreuses.

Que maudite soit la main coupable qui vous rouvrit la porte des noirs abîmes qui vous renfermoient depuis long-temps; tous les vices vous ont suivies du fond des Enfers; lors vous êtes revenues ravager, dévorer, infecter cette malheureuse Italie. La guerre, la pauvreté la tiennent plongée dans le deuil: la douce paix, les mœurs honnêtes n'habitent plus dans son sein: ô ma chère patrie, le courage & la vertu ne peuvent-ils donc plus réveiller quelques-uns de tes enfans? Ne s'en trouvera-t-il plus qui se sentent animés comme Calais & Zethès à vaincre, à poursuivre les monstres qui nous dévorent &

hous infectent de leurs poisons ? Scrons-nous plus malheureux que Phinée ou que l'Empereur d'Ethiopie ? les enfans de Borée délivrèrent le premier de ces Harpies cruelles ; le Paladin Astolphe rendit le même service à Sénapes.

Ce Paladin après les avoir chassées par son terrible de son cor , jusques dans la caverne où leur effroi les avoit forcées à se précipiter , s'arrêta près du soubirail ouvert au pied de la montagne ; & prêtant l'oreille au bruit confus qu'il entendoit , des cris , des hurlemens , des gémissemens perpétuels lui firent juger que cette caverne devoit être une des portes des Enfers. Le courageux Astolphe prit le parti d'entrer dans cette caverne. Je veux voir (se dit-il) les malheureux privés pour toujours de la clarté des cieux ; je veux pénétrer jusqu'aux fonds de la terre , parcourir toutes ces sombres demeures. Qu'ai-je à craindre ? Je peux avec mon cor faire fuir Pluton , Satan même ; je peux dompter le chien à trois têtes , & le chasser du passage qu'il défend par son triple aboiement.

Astolphe aussi-tôt descend du cheval ailé. Un arbrisseau sert pour l'attacher , & portant le cor dans lequel il met sa confiance , il descend dans la caverne. Bientôt une épaisse fumée , plus désagréable & plus forte encore que celle du soufre & de la poix fondues ensemble , blesse éga-

lement ses yeux & son odorat ; mais rien ne l'arrête ; il poursuit sa route ; cette fumée obscurcissoit tellement le peu de jour qui pénéroit dans cette grotte , qu'il ne put distinguer qu'à peine , quelque chose qui sembloit s'agiter en l'air au-dessus de lui. Le Paladin , à tout hasard , veut tâcher de s'éclaircir , en essayant de frapper ce qu'il entrevoit avec son épée ; mais il ne sent aucune résistance : une neige nouvelle en eût fait davantage.

Une voix triste se fait entendre alors : Descends , lui dit-elle , sans me nuire encore ; cette fumée détestable ne me tourmente-t-elle pas assez ? Le bon Astolphe , très-étonné , s'arrête , & dit à l'ombre : Je prie l'Eternel d'arrêter cette fumée , & de l'empêcher d'aller jusqu'à toi ; mais , de grace , apprends-moi quel est ton sort , si tu veux donner de tes nouvelles dans le monde où tu n'es plus ; je te promets d'exécuter ta volonté. L'ombre lui répondit : Ce que tu me proposes m'est assez agréable pour m'engager à te satisfaire ; je suis bien aise qu'on parle encore un peu de moi dans le monde , & je vais te conter mon histoire , quoique ce récit ne puisse que me rappeler un bien triste souvenir.

Je me nomme Lydie , poursuivit l'ombre ; fille du plus puissant Roi de la Lydie , cette

naissance illustre fut peut-être la cause de ma perte ; c'est pour avoir été dédaigneuse , ingrate & cruelle pour le plus fidèle des amans , que la Justice éternelle me condamne à rester à jamais exposée à cette horrible fumée ; une infinité de celles qui m'ont ressemblé remplissent cette caverne , & subissent la même peine. Anaxarette , suspendue au-dessous de moi , souffre un tourment encore plus rigoureux ; sur la terre , son corps devint un rocher : mais son ame , descendue dans ce triste séjour , souffre la plus cruelle torture , pour avoir vu sans pitié le malheureux Iphis mourir & se suspendre lui-même à la porte qu'il avoit si souvent couverte de guirlandes. Près de moi Daphné se repent en vain d'avoir fui le Dieu du jour ; il seroit trop long de te raconter l'histoire du grand nombre de celles qui souffrent ici pour avoir fait le crime insensé de rendre leurs fidèles amans malheureux.

Il seroit encore bien plus long de te dire tous les crimes , toutes les injustices d'une multitude d'hommes ingrats qui sont encore bien plus sévèrement punis dans cette grotte ; non-seulement ils sont exposés à la même fumée , mais ils sont de plus dévorés intérieurement par des flammes ardentes ; en effet , il est bien juste que des femmes presque toujours faciles à sé-

duire, soient moins punies que les perfides qui les trompent. Thésée, Jason, cet amant de Didon même, qui troubla depuis le pays Latin, sont les victimes d'une juste vengeance; on en voit ici de tout pays, & l'amant incestueux de la jeune Thamar passa dans ces lieux en sortant de dessous l'épée sanglante de son frere Absalon. On ne peut compter dans ce lieu le nombre des infidèles de l'un & de l'autre sexe parmi ceux qui s'étoient jurés la foi conjugale; mais je m'arrête pour te dire quel fut mon crime, & pour en dévoiler moi-même toute l'atrocité.

La beauté la plus parfaite paroit mes jeunes ans; mais, si j'effaçois toutes les femmes parmes attraits, je les surpassois par mon orgueil; défaut qui naît souvent de l'habitude & de l'assurance qu'on a de plaire. Dans ce temps, un des plus valeureux Cheva'iers qui fussent en Thrace, entendit parler de moi comme de la plus belle Princesse de l'univers; il devint sur le champ amoureux en idée, & résolut de s'attacher à moi, dans l'espérance qu'à force d'exploits éclatans il réussiroit à mériter ma foi. Il vint en Lydie; & dès qu'il m'eût vue, les chaînes idéales qu'il s'étoit forgées prirent une force indestructible dans son ame; il donna bientôt les preuves les plus éclatantes de sa valeur; & se distinguant sans cesse parmi les autres Che-

valiers, ce fut son bras qui soumit à mon père la Pamphilie, la Carie & la Cilicie; il n'est point de dons que mon père n'eût offert à ce Chevalier qu'on nommoit Alceste; mais un seul étoit cher à son cœur. Alceste osa lui demander ma main. Mon père voulant me choisir un époux d'une richesse égale à la sienne, rejetta sa demande. La vertu, seule & sans richesses, avoit (il faut l'avouer) peu de pouvoir sur mon père: uniquement occupé de ses trésors, & d'en accumuler sans cesse de nouveaux, le bruit de la plus éclatante renommée le laissoit insensible autant que l'animal aux longues oreilles peut l'être aux sons d'une lyre. Alceste, outré de se voir refusé, méprisé même par mon père, le menaça de l'en faire repentir: il quitta sa Cour, & passa dans celle du Roi d'Arménie qu'il faisoit être le plus mortel ennemi de la Lydie.

Il fut bientôt ranimer l'ancienne haine du Roi d'Arménie, & lui fit prendre les armes: il se mit à la tête de ses troupes: il remporta quatre victoires, & subjuga tous les Etats de mon père en moins d'un an, sans lui laisser d'autre asyle qu'un fort château dans lequel il se retira, n'ayant pu sauver que sa famille & son cher trésor. Alceste l'assiégea, & bientôt il nous réduisit au point de ne plus espérer de pouvoir nous y défendre. Mon père désespéré,

& se repentant de son refus, eût offert alors la moitié de ses Etats ; il eût donné sa fille pour femme, pour esclave même à ce Chevalier pour sauver son trésor & sa liberté. Me regardant alors comme l'unique cause de ses malheurs, il m'envoya vers Alceste, en lui mandant qu'il me remettoit entre ses mains, à condition qu'il le laisseroit jouir en paix de ce qu'il lui laisseroit conserver de ses Etats.

Alceste sachant que j'allois venir le trouver, vint au-devant de moi : je fus frappée au premier coup-d'œil de le voir pâle, tremblant : il avoit moins l'air d'un vainqueur que d'un prisonnier couvert de chaînes. Je connus alors toute la puissance que l'amour me donnoit sur lui. Je changeai bien promptement le ton supp'iant que je me proposois de prendre ; & au contraire, avec un air de hauteur & de colère, je commençai par lui dire que je détestois & son amour & sa cruauté. Quels affreux sentimens (lui dis-je) ont pu te porter à réduire mon père dans un pareil état ? Quelle rage t'a fait prendre le parti d'arracher par la force ce que tu pouvois espérer de ton amour ? Ne connoissois-tu pas l'humeur de mon père ? Devois-tu te révolter par ses premiers refus ? Ne devois-tu pas au contraire continuer à le servir, & mériter une récompense qui ne pouvoit t'échapper ? Ah !

cruel, crois-tu donc que je n'eusse pas su toucher mon pere, & que je ne l'eusse pas conduit au point de t'offrir ma main? crois-tu que si je l'avois vu déterminé dans ses refus, Lydie n'eût pas trouvé les moyens d'en dédommager son amant? Non, tu ne m'as jamais aimée, puisque ta main cruelle a pu former l'obstacle éternel qui s'oppose à présent à notre bonheur : vas, quoique je vienne ici par les ordres de mon père me livrer moi-même en tes mains, n'espère pas en être plus heureux ! je percerois plutôt mille fois ce cœur que tu viens d'outrager, que de rester exposée à tes violences & même à ton amour, qui maintenant me fait horreur.

Ce fut par ces discours adroits que je portai la soumission & le plus douloureux repentir dans son ame ; il n'est de si saint Hermite qui puisse pleurer ses péchés avec autant d'amertume qu'Alceste tombant à mes genoux : il tira son épée, me conjura de la saisir & de percer son cœur coupable : c'est où j'attendois ce foible amant, & sachant alors profiter de tout l'empire que j'avois sur lui, je lui fis entrevoir qu'il m'étoit peut-être encore possible de lui pardonner, & de le ramener au point d'obtenir ma main, s'il vouloit réparer ses torts, renoncer au coupable projet de me conquérir par les

armes, en former un plus doux & plus certain, & m'obtenir par ses services & par son amour.

Alceste jura mille fois de m'obéir, me renvoya libre à mon père, & celui qui s'étoit proposé d'user des moyens les plus violens, n'osa même me demander un baiser. Vois donc, continua Lydie, en parlant au Paladin, vois si j'avois bien su courber sa tête sous mon joug, & faire pénétrer dans son cœur le trait dont il étoit blessé ! Alceste part, va trouver le Roi d'Arménie, & saisit la moins mauvaise tournure qu'il put imaginer pour engager ce Prince à faire la paix avec mon père, à lui rendre son trône, & même à retourner jouir en paix de ses beaux & florissans Etats d'Arménie.

On croira sans peine que ce Roi surpris & indigné, rejetta bien loin de pareilles propositions ; il jura même au contraire qu'il ne cesseroit point de combattre, jusqu'à ce qu'il n'eût pas laissé la plus petite possession à mon père, & que, si la passion qu'il avoit pour une femme le fouettoit à faire une pareille demande, il ne sacrifieroit pas à son fol amour une année de travaux, de combats, & sa conquête : Alceste redoubla ses instances ; mais voyant qu'elles étoient absolument inutiles, la colère, & sans doute l'amour, le portèrent à menacer le Roi

d'Arménie qu'il emporteroit par la force ce qu'il ne pouvoit obtenir par sa prière. Le Roi lui répondit avec fierté, & de paroles en paroles, tous les deux s'échauffèrent au point qu'Alceste mettant l'épée à la main renversa tous ceux qui voulurent défendre le Roi d'Arménie, & la plongea dans son sein; alors se faisant un passage, il appella les Ciliciens & les Thraces à son secours, se mit à leur tête, fondit sur les Arméniens & les mit en fuite : poursuivant sa victoire, & se prêtant à l'avarice de mon pere, faisant tous les frais de la guerre à ses dépens, non-seulement il lui rendit tous ses Etats en moins d'un mois, mais encore il lui soumit l'Arménie avec la Cappadoce voisines de la Lydie, & l'Hircanie qui s'étend jusqu'à la mer.

Au retour de tant de victoires, ingrate que je fus! au lieu de couronner le triomphe d'Alceste en lui présentant ma main, nous formâmes mon père & moi l'affreux projet de lui donner la mort; voyant cependant que tous les Lydiens étoient attachés par l'amour & la reconnoissance à ce héros, je fus forcée de feindre qu'il avoit touché mon cœur : je lui donnai l'espérance d'unir mon sort au sien; mais je le priai d'achever de soumettre le peu d'ennemis qui nous restoit : souvent j'eus la coupable adresse de

l'exposer seul , ou suivi de peu de troupes , aux plus grands périls , mais il en sortit toujours vainqueur. Je le fis battre contre des Géans & les farouches Lestrigons , qui paroissoient souvent sur nos frontières : Alcide sur le Lerne , dans la Némée , dans la Thrace , dans la forêt d'Erimante , dans la Numidie , & les vallées d'Étolie , sur le Tibre & dans l'Hibérie , ne reçut pas des ordres plus injustes & plus périlleux du barbare Eurysthée.

C'est ainsi que j'éprouvai la constance de ce malheureux amant : voyant qu'il surmontoit tous ces périls par sa valeur , j'employai des ruses plus secrètes ; je fus l'engager à maltraiter ceux qui l'avoient le mieux servi : je voulus faire partager ma haine pour lui , mais rien ne me réussit , Alceste étoit trop respecté : cependant le pouvoir que j'avois sur son ame le rendoit souvent injuste ; car , au moindre signal , il m'obéissoit aveuglément : je réussis enfin à détruire l'amour qu'on avoit pour lui ; bientôt je connus qu'il ne lui restoit plus d'amis , & son bras ayant détruit tous les ennemis de mon père , je levai le masque ; je lui dis ouvertement que je le détestois , & que je désirois sa mort : cependant , voyant qu'on m'accuseroit de la plus lâche ingratitude si je la lui faisois donner , je me con-

tentai de lui dire de ne paroître jamais à mes yeux, & que je ne voulois plus en aucune façon entendre parler de lui.

Alceste ne put résister à ce dernier trait de cruauté : ce héros, que rien jusques-là n'avoit pu vaincre, ne put supporter un coup si cruel ; abattu par son désespoir, une langueur mortelle se répandit sur tous ses sens, & sa vie s'éteignit en peu de jours : Hélas ! dit Lydie, c'est en punition d'une cruauté si coupable que je suis exposée pour toujours au tourment affreux de cette épaisse fumée qui remplit & ma bouche & mes yeux.

Lydie se tut à ces mots ; Astolphe la jugea trop coupable pour la plaindre : il eut envie de pénétrer plus avant pour voir encore quelques-unes de ces ombres malheureuses ; mais l'épaisseur & la chaleur de la fumée le forcèrent à retourner promptement sur ses pas, de peur de perdre la route qui l'avoit conduit en ce lieu : ce fut plutôt avec l'air de fuir que de marcher qu'il quitta cet affreux séjour. Bientôt il s'aperçut que la fumée devenoit moins épaisse, une foible lumière commençoit à dissiper l'ombre : il parvint enfin à l'entrée de la grotte, & sortit de cette caverne enfumée. Il s'occupa sur le champ à boucher exactement le soupirail de cette grotte : il employa les troncs d'arbres,

les quartiers de roche, la terre & les épines, pour le fermer : il parvint à faire un si fort rempart à cette ouverture, que jamais les maudites Harpies ne purent le rompre pour sortir & recommencer leurs anciens ravages.

Le bon Astolphe, quand il fut au jour, fut assez fâché de voir que la fumée infernale avoit pénétré même entre ses armes, & que son corps d'ivoire étoit pareil à celui d'un Nègre. Astolphe étoit fort propre, & savoit un peu qu'il étoit fort joli; son état présent lui déplut : il chercha sur le champ une fontaine, & l'ayant trouvée dans le creux d'un rocher, il se débouilla depuis les pieds jusqu'à la tête.

Remontant alors sur l'Hypogriffe, le Paladin le fit s'élever jusques sur la cime de la montagne, qui n'étoit pas sûrement fort éloignée du cercle de la lune. Le desir ardent qu'il avoit de monter jusqu'à la voûte céleste lui faisoit un peu dédaigner la terre, & continuant à s'élever sans cesse, il parvint enfin jusqu'au sommet de cette montagne.

On auroit pu facilement comparer à toutes les pierreries Orientales les plus brillantes, les fleurs que les larmes de l'Aurore avoient fait naître sur cette belle planimétrie, l'herbe, les feuillages & les rameaux des arbres, couverts de fruits, surpassoient en vivacité le verd bril-

lant de l'émeraude ; mille oiseaux des couleurs les plus variées faisoient doucement retentir l'air de leur ramage : le murmure des ruisseaux , le cristal pur des lacs , le souffle agréable & léger du Zéphyr , tout embellissoit ce beau lieu , tout contribuoit à tempérer la chaleur , & l'air frais qu'on y respiroit ; les objets qui se présentoient à l'œil , l'air parfumé qui rétentissoit mollement des sons les plus harmonieux , tout se réunissoit pour faire la plus voluptueuse impression sur tous les sens.

L'ame sembloit être nourrie par le parfum délicieux qui s'exhaloit de tant de productions agréables. Un palais s'élevoit au milieu de cette belle plaine ; mais il resplendissoit d'une si vive lumière , qu'on jugeoit qu'il ne pouvoit être l'ouvrage des foibles mortels. Astolphe porta son cheval ailé vers ce palais qui paroissoit bien avoir trente milles d'étendue : il le fit planer doucement en l'air , pour avoir le temps d'admirer ce beau pays : ce fut en le comparant à notre habitation terrestre qu'il pensa que la nature n'avoit pu produire celle-ci que dans sa colère , & qu'elle avoit réservé toute espèce de perfection & de félicité pour celle qu'il venoit de découvrir. Le Paladin , en s'approchant de ce superbe Palais , remarqua qu'une seule & brillante escarboucle formoit en entier ses murs :

O sublime ouvrage ! si supérieur à nos foibles efforts ; ô Dédale , ton labyrinthe ; ô pyramydes célèbres , & vous autres merveilles si souvent chantées par les Poëtes , qu'êtes-vous pour être comparées à cet aimable édifice !

Lorsqu'Astolphe s'approcha du vestibule étincelant de ce palais , il vit accourir à lui le vieillard le plus vénérable : cet homme divin étoit vêtu d'une longue simare plus blanche que la neige ; un long manteau de pourpre couvroit ses épaules , & descendoit jusqu'à terre ; une barbe blanche tomboit sur sa ceinture , des cheveux pareils ombrageoient ses joues fleuries , & ses regards étoient si radieux , qu'Astolphe crut sans peine que ce devoit être quelqu'heureux habitant des lambris célestes.

Celui-ci souriant doucement au Paladin , (qui par respect étoit descendu promptement de cheval ,) lui dit : O noble Chevalier , apprends que c'est par la volonté divine que tu viens de t'élever jusques dans le Paradis terrestre : il n'étoit point dans ta nature humaine de parvenir de l'hémisphère arctique jusques dans ce lieu de repos & de félicité , si l'Eternel n'eût voulu que tu fusses instruit des moyens de secourir Charles , & de soutenir la gloire de notre sainte foi : tu viens recevoir mes conseils ; mais garde-toi de t'attribuer la puissance & la volonté même d'être
arrivé

arrivé dans ce séjour ; sans la puissance divine ,
 ton cor & ton cheval ailé ne t'eussent été d'au-
 cun secours.

Nous raisonnerons plus à notre aise ensemble ,
 (continua le vieillard ,) sur tout ce que tu dois
 faire ; mais auparavant viens t'amuser avec nous :
 je me doute bien qu'un long jeûne & ce voyage
 doivent t'avoir donné grand appétit. Tout ce
 que le vieillard dit d'ailleurs au Paladin l'éton-
 noit merveilleusement ; mais sa surprise cessa ,
 lorsque le vieillard lui dit qu'il étoit l'un des
 quatre Apôtres auquel nous devons le saint
 Evangile. Astolphe se rappella la tendre amitié
 que le Rédempteur avoit pour son Disciple
 Jean auquel il avoit dit que la mort ne tran-
 cheroit pas le fil de ses jours ; ce qui même
 fut cause que le Sauveur fut obligé de dire assez
 sévèrement à Pierre : Ne suis-je pas le maître
 que celui-ci puisse attendre mon règne , sans
 perdre la vie ? Quelle espèce de représentation
 auriez-vous donc à me faire ?

Saint Jean conduisant Astolphe rejoignit
 bientôt sa compagnie. Le premier qui parut fut
 le Patriarche Hénoch ; il étoit suivi par le
 grand Prophète Elie : ni l'un ni l'autre n'avoit
 encore vu son dernier jour , & loin de l'air
 empoisonné de ce monde corrompu , tous deux
 goûtoient les charmes d'un printems éternel

jusqu'au terrible jour où des légions d'AnGES viendront, au son de leurs trompettes éclatantes, annoncer que le Christ vient sur les nuées.

Les trois saints Habitans du Paradis terrestre reçurent Astolphe avec une politesse infinie; ils le conduisirent dans un agréable appartement: ils prirent grand soin de l'hypogresse, & lui donnèrent une nourriture convenable: ils présentèrent ensuite au Paladin des fruits si délicieux, qu'il ne put qu'excuser nos premiers parens d'avoir transgressé l'ordre formel du Très-Haut pour une pomme.

Après qu'Astolphe eut réparé ses forces, non-seulement par ces excellens fruits, mais aussi par un doux sommeil, son appartement étant meublé d'un bon lit, & pourvu de tout ce qui lui pouvoit être nécessaire, il se leva dès ce moment où la jeune Aurore quitte le lit de cet époux, qu'elle aime encore malgré la vieillesse; & dans le moment qu'il sortoit, il trouva le Disciple favori du Sauveur qui venoit à lui. Saint Jean le prit par la main, & s'entretint quelque tems avec lui de plusieurs choses que je ne dois pas répéter; ensuite il lui dit tout haut: Peut-être, mon cher fils, ignorez-vous ce qui se passe à présent en France, quoique vous en arriviez dans ce moment: apprenez donc que votre célèbre Paladin Roland est puni

de plusieurs fautes graves qu'il a commises, & que l'Eternel châtie ses enfans coupables d'autant plus sévèrement qu'il les aime plus.

Ce Roland qui reçut en naissant une force surnaturelle avec le plus grand courage; ce Paladin, qui seul entre les hommes reçut en don de la Divinité d'être invulnérable contre le fer des armes les plus meurtrières, afin qu'il devint le bouclier de la sainte loi; ce même Roland que l'Eternel avoit élu, comme il choisit autrefois Samson pour combattre les Philistins, s'est rendu coupable de la plus grande ingratitude, en abandonnant l'armée chrétienne lorsqu'elle avoit le besoin le plus pressant de son secours. Amoureux avec fureur d'une Sarrafine, il a voulu déjà deux fois arracher la vie à celui de ses parens qui lui devoit être le plus cher. L'Eternel, pour le punir, a voulu que sa raison fût troublée au point qu'il court tout nud par monts & par vaux, & que sa folie le prive de toute espèce de connoissance: c'est ainsi qu'il punit autrefois Nabuchodonosor qu'il fit errer pendant sept ans parmi les troupeaux & les bêtes sauvages, broutant l'herbe comme elles; mais la faute du Paladin n'étant pas aussi grave que celle du Roi d'Assyrie, la volonté divine a borné le tems de sa punition à trois mois; c'est le terme qu'il a mis à sa pénitence. Sache

donc, ô mon fils, que le même pouvoir ne t'a permis de monter jusques dans ce lieu, que pour apprendre de nous les moyens de rendre au Paladin Roland le bon sens qu'il a perdu. Il est vrai, (poursuivit Saint Jean,) que tu seras obligé de faire encore un voyage avec moi, & nous serons forcés d'abandonner absolument la terre pour aller jusqu'au cercle de la Lune qui, de toutes les Planettes errantes autour de nous, est la plus proche: c'est dans la Lune que nous pouvons trouver le remède propre à la folie du Paladin, & ce soir dès que cette Planette paroîtra sur notre tête, nous nous mettrons en chemin ensemble.

Pendant le reste du jour, la conversation fut diverse & toujours intéressante entre l'Apôtre & le Paladin; mais dès que le Soleil se fut retiré sous les mers, & que la Lune eut fait briller les extrémités pointues de son disque lumineux, le Saint fit préparer un char dont il étoit en usage de se servir pour se promener aux environs dans les cieux, & dont l'on s'étoit autrefois servi sur une montagne en Judée, pour enlever le Prophète Elie aux yeux mortels des Hébreux.

Le Saint attela de sa main à ce char quatre bons chevaux tous resplendissans de feu: il fit asseoir Astolphe à côté de lui, prit les rênes,

& rendant la main à ses chevaux, il les fit élever avec la plus grande rapidité ; ils parvinrent bientôt dans la région du feu ; mais le Saint en rendit tout l'effet insensible, à peine Astolphe put-il s'en appercevoir.

Cette sphère ardente étant traversée, ils arrivèrent au vaste Royaume de la Lune : ils virent que presque toute sa superficie paroissoit être d'un acier si fin & si poli, que la moindre rouillure n'en pouvoit ternir l'éclat. Le Paladin fut très-surpris de voir que le globe de la terre avec les mers qui l'entourent, lui paroissoit beaucoup plus petit que celui de la Lune. Ses yeux en effet se portoient au loin dans ce vaste pays, & lorsqu'il les plongeoit vers la terre, comme notre planète ne réfléchit point la lumière, à peine pouvoit-il la distinguer dans l'immensité de l'espace.

Le Paladin découvrit dans ce pays nouveau pour lui des fleuves, des lacs & des campagnes : il y distingua des plaines, des montagnes & des vallées ; plusieurs belles cités, de nombreux châteaux enrichissoient ce beau pays : il remarqua que presque toutes contenoient des maisons plus grandes que celles qu'il avoit vues jusqu'alors, & depuis il n'en vit jamais de pareilles. Il remarqua de plus, dans l'éloignement, de vastes forêts isolées, & le bruit des cors. & la

voix des chiens lui fit préfumer que les Nymphes y poursuivoient les bêtes fauves.

Astolphe ne s'amusa point à considérer tous les nouveaux objets qui frappoient ses yeux; il étoit trop occupé du sujet de son voyage: il fut conduit par l'Apôtre, dans un vallon étroit entre deux hautes montagnes. Ce vallon devoit être fort riche; car il contenoit tout ce qui se perd sur notre terre, ou par notre faute, ou par celle du tems & du hasard: tout ce que nous perdons se retrouve donc en ce lieu.

On croit bien que je ne parle point ici des Royaumes ni des trésors: ce sont des jouets que la Fortune dispense en faisant tourner rapidement sa route. Je ne parle donc que de ceux qu'il n'est pas en son pouvoir de nous enlever, ou de nous donner.

J'entends parler de ces réputations qui paroissent d'abord si brillantes, & que le tems qui les ronge sourdement, finit enfin par détruire. C'est dans ce vallon que se trouvent tant de prières, tant de vœux souvent indiscrets que nous élevons au ciel. On y voit aussi les larmes & les soupirs d'un grand nombre d'amans ennuyeux ou ridicules. Le tems que l'on perd à des jeux ruineux, à de trop longues toilettes, & l'oïveté des ignorans; les projets insensés, bien des systèmes, les vains desirs, remplissent

une grande partie du vallon : on peut en général y retrouver tout ce que l'on fait & tout ce que l'on sent que l'on a perdu.

Astolphe avoit grand soin de se faire expliquer par son guide tout ce qui lui paroissoit le plus extraordinaire. Il vit entr'autres une petite montagne de grosses vessies gonflées par le vent, d'où sortoit un bruit tumultueux. Le Saint lui fit connoître que c'étoit ces célèbres Dominations Mèdes, Perses, Assyriennes & Grecques qui firent autrefois l'admiration de la terre, & dont il ne reste presque plus que le nom.

Astolphe ne put s'empêcher de rire avec le Saint, lorsque celui-ci lui dit : Ce gros monceau d'hameçons d'or & d'argent que tu vois, ce sont les dons & les services qu'une espérance trompeuse fait prodiguer à des grands Princes, à des protecteurs avides, & dans lesquels on ne trouve que l'avarice & l'ingratitude ; vois ces guirlandes de fleurs qui cachent des filets bien forts, quoiqu'ils paroissent déliés & subtils, ce sont les flatteries adroites & séductrices ; mais rien n'égale le spectacle risible de toutes ces pauvres petites eignes crevées ; ce sont les Sonnets, les Odes, les Epithalames que de pauvres Poètes faméliques adressent aux grands Seigneurs ; ces chaînes d'or & de perles que des amans malheureux croyent porter, sont ici,

tandis qu'ils languissent accablés sous des chaînes de fer.

Vois en frémissant , continua-t-il , ces longues & sanglantes griffes ; elles sont l'existence réelle de l'autorité dangereuse que des Princes foibles laissent prendre à quelque Ministre altier, injuste & prodigue : pour ces soufflets crevés & ces pots d'argile cassés , ils sont moins dangereux ; ce n'est que cette faveur passagère que les Rois accordent à ces bas Courtisans qui s'avilissent sans cesse même auprès d'eux pour réussir à leur plaire pendant le printems de leur âge.

Astolphe apperçut plus loin des villes & des châteaux ruinés & des trésors épars sur la terre ; il apprit du Saint que c'étoit ces foibles ligues , ces conjurations faciles à découvrir qui ruinent & détruisent bientôt ceux qui les ont tramées : chemin faisant , le Paladin vit un grand nombre de serpens qui portoient des têtes de femmes & ne parut point en être surpris ; mais Saint Jean , de peur qu'il ne s'y méprît , lui dit bien vite que ce n'étoit que l'emblème des filoux , des faux monnoyeurs , & de ceux qui savent tromper avec adresse. Une quantité de bouteilles toutes étoilées , fêlées , & même fracassées , n'étoient autre chose que cette troupe immense de Courtisans du second ordre qui se ruinent en importunant les grandes cours qui les dédaignent.

Astolphe fut assez étonné lorsqu'il vit une espèce de lac formé par des soutes accumulées. Eh ! ne voyez-vous donc pas , lui dit Saint Jean , que ce sont les aumônes que les gens avarés & durs pour les malheureux pendant le cours d'une longue vie , lèguent en frémissant à l'heure de la mort ?

Le Paladin fut dédommagé de ce vilain spectacle par la vue d'une colline émaillée des plus brillantes fleurs ; il crut qu'elles devoient parfumer l'air , & fut très-surpris , en s'en approchant , de sentir que cette colline exhaloit , au contraire , une odeur âcre & fétide : il regarda le Saint pour en demander la raison , mais il lui trouva une mine très-embarrassée ; il fut long-tems à lui répondre , (& puisqu'il faut le dire ,) ce ne fut qu'en hésitant & bien bas , que le fils de Zébédée convint que c'étoit la donation que Constantin avoit faite au Pape Sylvestre ; le Saint , pour le distraire , lui fit promptement porter les yeux sur une immensité de petits gluaux de mille formes différentes ; & le voyant aussi-tôt sourire : Vous y êtes , lui dit-il ; je vois bien que vous devinez que ce sont toutes ces petites ruses , ces lorgneries , ces agaceries , & ces riens agréables que les jolies femmes employent pour vous séduire vous autres pauvres mortels. Il me faudroit chanter

trop long-tems si je voulois peindre dans mes vers tout ce que le vallon contenoit : de plus , tous les défauts , les petitesse , les prétentions ridicules , les vices cachés , les vertus simulées , tout s'y trouvoit en abondance , hors la folie ; car , en ce bas monde , elle ne peut se résoudre à nous quitter un seul moment.

Astolphe apperçut , par hafard , bien des jours qu'il avoit perdus , bien des démarches imprudentes qu'il avoit faites : il eût bien voulu ne les pas reconnoître ; mais le Saint eut la satisfaction de l'arrêter , jusqu'au moment où le bon Paladin fut forcé de convenir qu'il ne pouvoit méconnoître tout ce qu'il voyoit accumulé. Le Paladin vit aussi parmi tant de choses perdues , ce qu'il croyoit , & ce que nous croyons tous posséder en si grande abondance , qu'à peine prions-nous quelquefois le Ciel de nous l'accorder , hélas ! c'est le bon-sens ! oh ! que le vallon en contenoit ! un bon tiers de son espace en étoit rempli : le bon-sens y paroïssoit sous la forme d'une liqueur très-subtile & très-prompte à s'évaporer ; il étoit en conséquence renfermé dans une multitude de petites bouteilles , plus ou moins grandes ; toutes étoient hermétiquement fermées : la plus grande de toutes fut facile à reconnoître ; elle renfermoit le bon-sens du malheureux Comte d'An-

gers ; elle en étoit pleine en entier , & de plus il étoit écrit dessus : *Bon-sens du Paladin Roland.*

Toutes les autres bouteilles portoient chacune leur étiquette ; sans cela le bon Astolphe eût été bien tenté de passer sans reconnoître la sienne ; mais Saint Jean lui prit la main , lui fit soulever la bouteille , & lui fit voir qu'elle étoit plus qu'à moitié pleine : il fut très-surpris d'en voir beaucoup d'autres qui renfermoient presque tout le bon-sens de gens qu'il croyoit fort sages. Ah ! qu'il est en effet facile de le perdre ! l'amour ou l'ambition l'enlèvent à la moitié des hommes ; quelques-uns le perdent en allant au loin braver les tempêtes & les écueils pour acquérir des richesses ; quelques autres , en espérant trop de la reconnaissance des grands Seigneurs qu'ils servent ; plusieurs méritent de le perdre par leur imbécille confiance dans les prestiges de la magie , par leur amour effréné pour les bijoux , les pierres précieuses ou les tableaux , & presque tous par la foiblesse qu'ils ont de se laisser entraîner à quelque penchant favori : on croira facilement que toutes les bouteilles des Sophistes , des Astrologues , des Fabricateurs de systèmes , & sur-tout celles des Poëtes doivent se trouver bien grandes & bien pleines dans cette singulière collection.

Astolphe se faisoit promptement de sa bouteille ; l'Ecrivain de l'obscur & mystérieux Apocalypse l'aimoit trop pour le lui refuser : le Paladin la mit sous son nez , la respira toute entière , (& Turpin convient lui-même ,) que pendant quelque tems il fut assez sage ; mais le véridique Archevêque rapporte aussi qu'une sottise assez complete que fit Astolphe dans la suite , sçut faire évaporer ce qu'il avoit repris , & le fit revenir remplir sa bouteille un peu plus qu'auparavant. Il prit aussi celle qui devoit rendre la raison au Comte d'Angers : outre qu'elle étoit grande & toute pleine , elle étoit d'ailleurs assez pesante ; elle paroissoit contenir une liqueur un peu moins subtile que les autres si promptes à s'évaporer.

Avant de quitter cette sphère resplendissante de lumière, le Paladin, devenu sage, fut conduit par le saint Apôtre dans un palais situé sur le bord d'un grand fleuve. Astolphe aperçut d'abord un immense salon entièrement plein de pelotons de soie, de lin, de coton & de laine ; mille couleurs différentes, ou brillantes, ou ternies, ou même très-sombres, se trouvoient variées dans tous ces différens pelotons. Dans la première galerie qui tenoit à ce salon, une vieille femme devoit, choisissoit & mêloit ensemble différens fils, comme on voit pendant

L'été la villageoise industrieuse tirer & devider la soie des cocons qu'elle a mis tremper dans l'eau tiède. Lorsque cette vieille avoit achevé le peloton qu'elle devoit, une autre du même âge le prenoit, & l'alloit arranger avec les autres; une troisième enfin s'occupoit à démêler & choisir dans ces pelotons les fils les plus fins & les plus beaux. Le Paladin ne pouvant rien comprendre à cette espèce de travail, eut recours à son guide. Ces vieilles femmes, lui dit le Saint, ce sont les Parques qui filent, qui comptent, qui colorent & qui terminent les jours de la vie des mortels: tant qu'il reste un fil dans l'un de ces pelotons, on jouit de la lumière du jour; mais la nature & la mort sont également attentives à fermer les yeux de celui dont le dernier fil vient d'être compté. Les plus beaux qu'une de ces vieilles a choisis sont destinés aux ornemens qui tapissent les lambris des voûtes célestes; les plus grossiers & les plus sombres sont employés à former les cables qui doivent attacher ceux qui sont précipités dans les noirs abîmes.

Chacun de ces pelotons arrangés, après avoir été démêlés, portoit une petite plaque d'or, d'argent ou de fer; & cette plaque marquoit le nom de chaque mortel auquel elle étoit destinée.

Un vieillard qui, malgré le poids des ans, paroissoit infatigable & léger, accouroit sans cesse pour remplir les pans de son manteau, de ces étiquettes dénuées de leurs fils, & les emportoit avec lui; si vous êtes curieux de savoir où ce vieillard alloit, & quel étoit le motif de ses voyages prompts & multipliés, prêtez encore, comme vous l'avez bien voulu jusqu'à présent, une oreille favorable à mes chants.

Fin du trente-quatrième Chant.



CHANT XXXV.

O SOUVERAINE de ma vie ! quel est le mortel , touché de mon état présent , qui voudra bien voler jusques dans le disque de la lune , pour me rapporter le bon sens que j'ai perdu ? Tu le fçais , cruelle !... un seul trait parti de tes yeux égara ma raison , & sçut fixer à jamais mon cœur. Hélas ! ma folie me paroît si douce , que jusqu'à ce moment je n'ose encore m'en plaindre ; mais prends garde !... n'achève pas de déchirer un cœur qui t'adore , par de nouvelles cruautés ! il n'en faudroit que bien peu de plus rigoureuses encore que celles que j'éprouve , pour me rendre tel que j'ai peint Roland. Ecoute-moi : non , il n'est pas nécessaire pour me guérir , que je vole dans les airs , que je m'élève jusqu'à la Lune , ni même jusqu'à ce Paradis terrestre que je n'imagine pas être situé si haut pour moi ; je le trouve sur tes joues fleuries & dans tes yeux charmans ; je crois même le voir souvent changer de place ; il me semble qu'il passe de ton cou d'ivoire sur ton beau sein ; il paroît s'arrêter sur ces deux agréables collines d'albâtre , que la rose naissante embellit : permets à mes lèvres

de le poursuivre; c'est à ma bouche à l'y fixer, à me faire jouir de tous ses charmes.

Astolphe parcouroit ce vaste Palais, en admirant un nombre prodigieux d'écheveaux destinés pour les mortels qui devoient naître; dès qu'ils étoient filés, on les arrangeoit sur un grand dévidoir, pour en former des pelotons.

Parmi tous ceux qui s'y trouvèrent alors, le Paladin en vit un qui brilloit plus que l'or pur: s'il étoit possible au même art qui tire des fils de ce métal, d'en tirer de même des perles, ils ne seroient pas encore si brillans que ceux de ce bel écheveau. Voyant qu'aucun autre ne lui pouvoit être comparé, le Paladin pria son guide de lui dire dans quel tems il régleroit le cours de la vie de l'heureux mortel pour lequel il étoit destiné: l'Evangéliste lui désigna, par des chiffres romains, qu'en comptant selon l'Ere chrétienne, cet enfant devoit naître en mil cinq cent vingt &, de même que cet écheveau (dit-il) surpassât tous ceux que vous voyez ici par sa beauté, de même ce siècle-là l'emportera sur tous ceux qui l'ont précédé. L'illustre mortel dont les jours sont comptés par ces fils brillans, joindra les plus riches dons de la nature avec tous ceux que le plus beau génie peut acquérir; la fortune même, cessant d'être aveugle pour lui, le comblera de ses faveurs, & des plus grandes dignités.

tes. Entre l'embouchure du roi des fleuves & des marais profonds, on voit un petit bourg de peu d'apparence, qui tout-à-coup deviendra la plus célèbre ville dont les bords du Pô soient enrichis; la force de ses remparts, la magnificence de ses édifices contribueront moins à sa réputation, que la gloire de renfermer dans son sein la perfection des Arts, des Sciences & de la Philosophie: le hasard n'aura point de part à l'élévation subite de ce simple bourg qui sera désormais compté parmi les villes les plus célèbres: l'Eternel veut qu'il soit digne de voir naître dans son sein l'un de ses favoris; & c'est celui d'ont je vous parle. C'est ainsi qu'une main habile ente sur un sauvageon la branche qui doit produire les fruits les plus délicieux; c'est ainsi que le joaillier épure & polit l'or qui doit entourer la pierre la plus précieuse.

Jamais une plus belle ame ne peut descendre des sphères célestes; jamais une créature plus noble & plus agréable ne peut en être animée, que lorsque l'Eternel voudra donner l'être au grand Hippolyte d'Est: c'est le nom du Prince sur lequel il veut répandre tous ses dons. Hippolyte rassemblera tous ceux qui, pris séparément, suffiroient pour embellir les autres hommes, & rendre leur renommée brillante: protecteur des hommes vertueux, son génie éclairera les

Sciences & les Arts ; mais je borne ici les louanges qu'il mérite , pour ne pas retarder ce qui nous reste à faire pour Roland.

C'est ainsi que S. Jean causoit avec le Paladin, tandis que celui-ci voyoit d'un œil attentif tout ce qui régit la destinée des mortels. Tous les deux passèrent ensuite sur les bords du fleuve dont l'eau trouble rouloit du sable & du limon ; ils virent accourir bientôt le vieillard qu'ils avoient vu se charger de tant de noms gravés sur différentes plaques. Je ne sçais si vous vous souvenez que je vous ai dit dans l'autre Chant, que, quoique son visage eût l'empreinte de la caducité, il surpasseoit la vitesse d'un cerf dans sa course, & qu'il ne cessoit pas d'aller remplir son manteau d'étiquettes pour accourir les précipiter dans ce fleuve qui porte le nom de Léthé. Dès que le vieillard arrivoit sur ses bords, il secouoit le pan de son manteau ; presque toutes les petites plaques alloient à fond, & restoient submergées pour toujours : un si petit nombre de ces noms surnageoit, qu'à peine en voyoit-on un sur cent mille.

Des nuées de corbeaux, de chouettes, de vautours, & d'autres oiseaux de proie fondonnent sur les étiquettes jettées par le vieillard, en poussant des cris horribles ; ardens à cette proie, les uns les saisissoient avec leur bec, les autres

avec leurs serres; mais ils ne les pouvoient enlever bien loin : le poids de ces plaques les forçoit à les laisser retomber dans le fleuve qui les engloutissoit; & c'est ainsi que des noms, dont quelques-uns méritoient peut-être un meilleur sort, restoient plongés dans le Lethé: deux beaux cygnes seulement, d'une blancheur éclatante, revenoient, en donnant des signes de joie, rapporter quelques noms qu'ils avoient conservés dans leur bec: c'est ainsi que, malgré la méchanceté du vieillard qui desiroit submerger tous ces noms, quelques-uns échappoient par le secours de ces deux cygnes bienfaisans. Bientôt ces beaux oiseaux nageoient jusqu'au rivage, en battant des ailes, & s'approchoient d'une colline où l'on voyoit un temple élevé.

Ce temple avoit été consacré par le Destin à l'Immortalité: une belle Nymphe descendoit de la colline, dès qu'elle voyoit les deux cygnes, & prenoit dans leur bec les noms qu'ils avoient sauvés du naufrage; elle les portoit dans le Temple, & les attachoit pour toujours sur la colline sacrée qui portoit la statue de l'Immortalité. La curiosité d'Astolphe augmenta par tous ces nouveaux objets; il ne pouvoit rien comprendre à ce vieillard qui se plaisoit à submerger tant de noms, aux oiseaux voraces qu'ils enlevoient, aux cygnes qui se plaisoient à sauver

quelques noms du naufrage, & le temple & la belle Nymphé étoient de nouveaux mystères pour ce Paladin; il eut recours à S. Jean qui lui répondit en ces mots.

Tu sçauras, lui dit-il, qu'une seule feuille ne se meut pas sur la terre, qu'on ne le voie de ce lieu : la correspondance éternelle est entre le Ciel & la Terre; mais tous les événemens terrestres paroissent ici sous une autre face, & sont éclairés par la vérité : le vieillard n'est autre chose que ce que les mortels nomment le Temps; les écheveaux qui tournent sur le dévidoir, sont le symbole des jours de la vie humaine qui s'écoulent. Tous les noms des hommes que ces étiquettes représentent, pourroient parvenir à l'immortalité, si le vieillard ne les submergeoit dans le fleuve de l'éternel oubli. Quant à tous ces oiseaux voraces qui font de vains efforts pour sauver quelques-uns de ces noms, ce sont les vils flatteurs, les ministres des plaisirs secrets des Princes; ce sont les bouffons, les délateurs, les médifans qu'on voit sans cesse infecter les Cours, où presque toujours ils sont admis dans la plus haute faveur, tandis que les gens éclairés & vertueux en sont rejetés. Ces vils complaisans veulent en vain sauver de l'oubli le nom des maîtres qu'ils ont séduits; ils voudroient rappeler leur mémoire, pour conserver aussi les avan-

tages dont ils ont joui sous leurs règnes : on les traitoit bien alors ; ils passaient pour des courtisans aimables , parce que les uns faisoient l'apologie de l'ignorance , & que les autres jetoient des ridicules sur le savoir & la vertu ; mais lorsque l'abus des présens de Bacchus ou des faveurs de la Vénus sans pudeur de Paphos , a soumis le fil de ces Princes au ciseau des Parques , les louanges que des bouches aussi viles osent encore élever quelque tems , ne peuvent empêcher que le nom de leurs maîtres corrompus par eux , ne tombe dans un éternel oubli.

Mais , continua S. Jean , (en reprenant un air plus ferein) ces cygnes , qui , pénétrés de joie , élèvent des chants harmonieux , en portant quelques noms au temple de Mémoire , ce sont les grands Poëtes qui sauvent d'un oubli plus cruel que la mort même pour une ame élevée , les noms de ceux qu'ils jugent dignes de jouir de l'immortalité. O vous , Souverains de la terre ! souvenez-vous de ce qu'Auguste doit à Virgile ; il ne dédaigna pas d'être l'ami d'Horace , & combla d'honneurs & de dons plusieurs Poëtes célèbres de son siècle : si vous l'imitiez , vos noms seront consacrés à l'Immortalité. Il est vrai que ces espèces de cygnes sont bien rares : il est bien peu de Poëtes qui soient vraiment dignes d'en porter le nom ; souvent c'est la faute de ceux

qui pourroient soutenir les premiers élans du génie , & qui laissent tomber dans une misère humiliante, ceux dont les premiers écrits annoncent de la force & de la lumière. Quelle faute pour un grand Prince ! lorsqu'il semble favoriser le vice couvert d'un masque agréable, qu'il paroît dédaigner les Muses, & qu'il se montre insensible aux charmes répandus sur les Beaux-Arts. On seroit tenté de croire que la Divinité se plaît à priver les ignorans de toute intelligence, & qu'elle les aveugle sur leurs propres intérêts, afin que la mort les dévore tout entiers. S'ils eussent protégé le vrai génie, de légères foiblesses n'eussent point empêché les Muses de répandre quelques fleurs sur leurs tombeaux. Peut-être, poursuivit l'Evangéliste, oui, peut-être bien des hommes ont-ils eu la piété d'Enée, l'ame élevée d'Achille, & le courage d'Hector; mais les descendans de ces Héros, devenus si célèbres, n'ont point sçu porter de grands Poètes à les chanter. Qui peut ignorer qu'Auguste ne fut ni libéral, ni magnanime au point où Virgile nous l'a peint dans ses vers ? & peut-être sans ce grand Poète on ne se souviendrait que de ses détestables proscriptions. Qui pourroit être sûr de toutes les affreuses cruautés de Néron, si les Poètes & les Historiens ne les avoient pas fait passer à la postérité ? Croirez-vous le sublime

Homère lorsqu'il célèbre son grand Agamemnon, & qu'il peint les Troyens comme des peuples lâches & subjugués ? Aurez-vous la duperie de croire que Pénélope ait été si religieusement fidèle à la foi conjugale, & qu'elle ait résisté sans cesse au violent amour de tant d'Amans rassemblés auprès d'elle ? Eh bien ! si vous voulez que je vous dise la vérité, c'est précisément tout le contraire ; ce furent les Grecs qui furent défaits, Ilion fut victorieuse, & ce modèle de fidélité, cette chaste Pénélope, fut tout au moins une femme très-galante : j'avoue même que je ne me console pas de la fausse réputation que Didon a chez vous autres mortels ; on l'a donnée à tort pour une veuve jeune & facile, qui fut fort aise de se trouver dans la grotte qui la défendit de l'orage, & qui la soumit à son Amant. Virgile ne l'a calomniée dans ses vers, que parce qu'il l'avoit prise en aversion.

Au reste, poursuivit avec vivacité le saint Evangéliste, ne soyez pas surpris que j'appuie long-tems, avec tant de force, sur tous les inconvéniens qui résultent de déplaire à ceux dont les écrits passent à la postérité. J'aime les Ecrivains : mon devoir est d'en convenir, puisque je l'étois moi-même dans votre bas-monde, & , mieux que tous les autres ensemble, j'ai sçu me faire un fort heureux & plein de gloire, que le

tems ni la mort ne peuvent m'enlever : il étoit bien juste aussi que le meilleur de tous les maîtres, me recompensât de l'avoir aussi dignement célébré ; mais je plains bien les pauvres Ecrivains d'aujourd'hui : souvent les portes leur sont fermées avec dureté ; souvent leur mine maigre & pâle annonce-t-elle le mal secret qui les tourmente & les humilie jour & nuit. Il n'est donc pas étonnant que ceux que les Muses inspirent se taisent, & que, semblables aux animaux qui fuient les lieux déserts & sans pâture, ils abandonnent leur ingrate patrie. En disant ces mots, le vieillard bienheureux parut enflammé de courroux ; Astolphe crut voir deux charbons embrasés dans ses yeux ; mais bientôt le Saint s'apaisa, la sérénité reparut sur son front, & un doux sourire rassembla ses traits agréables, que la colère avoit un peu dérangés.

Mais que désormais le Paladin reste avec l'Evangéliste, tant que cela pourra leur convenir, je me sens le desir de faire un furieux saut ; je ne peux me soutenir si long-tems sur les voûtes célestes, & je vais revenir sur la terre, pour m'occuper de cette aimable & brave fille d'Aymon, dont le cœur est si cruellement percé par les traits de la noire jalousie.

Nous avons laissé Bradamante dans le moment où les trois Rois du Nord venoient d'être ren-

versés par cette guerrière ; elle s'étoit éloignée d'eux ; & le soir du même jour, étant arrivée dans un château sur le chemin de Paris, elle avoit appris que ses frères & ses cousins, commandés par Renaud, avoient mis en fuite l'armée d'Agramant, qui s'étoit retiré dans sa ville d'Arles. Occupée sans cesse de Roger, & ne doutant point qu'il ne fût alors près d'Agramant, elle prit sur le champ la route de Provence, d'autant plus qu'elle sçut que Charles se préparoit à s'y porter.

Elle s'avançoit en diligence vers cette belle Province, lorsqu'elle fit rencontre d'une jeune Dame qui parut avoir un air aussi noble qu'agréable, quoiqu'elle eût la douleur peinte sur son front ; c'étoit la tendre Amante du fils de Monodant ; elle revenoit du tombeau d'Isabelle, & de ce pont fatal où Brandimart, vaincu par Rodomont, étoit resté prisonnier ; elle accouroit pour tâcher de trouver quelque Chevalier assez brave, assez entreprenant pour combattre le fier Sarrazin sur ce pont dangereux. L'Amante affligée de Brandimart aborda civilement l'Amante jalouse de Roger, qui lui demanda le sujet de sa douleur.

Fleur-de-Lys, qui crut voir dans Bradamante un Chevalier qu'elle desiroit pour délivrer son Amant, lui fit tous les détails que nous connois-

sons déjà, sur le pont étroit & sur l'avantage que Rodomont en retiroit pour s'opposer au passage des Chevaliers & pour les vaincre. Si l'audace & la force, lui dit-elle, répondent en vous à l'air noble & martial que je vous vois ; ah ! de grace, venez délivrer mon époux , ou du moins apprenez-moi comment je pourrai trouver un Chevalier assez adroit & redoutable pour faire perdre à Rodomont tout l'avantage que lui donnent, & ce pont étroit, & le fleuve profond sur lequel il l'a fait construire : non-seulement vous acquerez une gloire immortelle en combattant ce Sarrazin , mais aussi vous remplirez les loix de la Chevalerie en secourant une Dame affligée , & vous délivrerez le plus tendre & le plus fidèle des Chevaliers. Je serois peut être suspecte si je m'étendois sur les louanges de mon cher Brandimart ; mais son nom & ses exploits ont assez occupé la voix de la Renommée , pour que vous ne puissiez ignorer quel est son mérite & sa haute valeur.

Bradamante qui ne laissoit jamais perdre une occasion d'acquérir de la gloire , n'hésita pas à marcher vers le pont : elle connut bien cependant quel étoit le péril d'un pareil combat ; mais dans son état présent , Roger, qu'elle croyoit infidèle , lui rendoit la vie odieuse. Jeune & tendre Amante , dit-elle à Fleur-de-Lys, quel

que puisse être ma force & mon courage, je vous l'offre; je veux braver pour vous tous les dangers de cette entreprise. Ah! non-seulement je desire vous servir, mais que ne doit-on pas faire en faveur d'un Amant fidèle? Hélas! il en est bien peu qui ne soient légers & parjures. Un soupir, qui partoît du cœur, accompagna ces mots. Marchons, lui dit-elle.

Dès le jour suivant, elles arrivèrent au pont, & la sentinelle qui les vit s'en approcher, avertit, par le son de son cor, Rodomont qui prit aussitôt les armes, & se plaça sur le pont, selon sa coutume, tout prêt à combattre. Le présomptueux Sarrazin commence par menacer la guerrière d'une prompte mort, & lui commande de quitter ses armes, pour qu'elles soient attachées sur le tombeau d'Isabelle. La fille d'Aimon, qui sçavoit de Fleur-de-Lys quelle avoit été la fin tragique de cette aimable Princesse, lui répondit avec hauteur : Pourquoi prétends-tu, Sarrazin orgueilleux & féroce, que l'innocence expie le crime que ta brutalité t'a fait commettre? Tout le monde ne sçait-il pas comment Isabelle a péri par ta main barbare? Que peuvent servir à sa mémoire les armes accumulées que tu suspends à son tombeau? Va! la seule dépouille qui puisse être agréable à son ombre indignée, ce sont tes propres armes

toutes baignées de ton sang ; cette offrande lui fera d'autant plus agréable , qu'elle la recevra de la main d'une vierge qui n'est venue que pour te combattre & venger sa mort. Mais , avant de nous éprouver l'un contre l'autre , conviens avec moi des conditions du combat : si tu m'abats , tu me traiteras comme tes autres prisonniers ; mais si je te renverse , j'exige que tu me cèdes ton cheval & tes armes , & qu'elles restent seules attachées par ma main à ce tombeau. Je veux d'ailleurs que tu me rendes tous les prisonniers qui sont tombés en ta puissance. Rodomont lui répondit : Votre demande est juste ; il ne fera pas cependant en ma puissance de vous rendre sur le champ mes prisonniers Chrétiens , les ayant déjà fait passer en Afrique ; mais s'il arrive par hasard que , toujours ferme dans les arçons , vous me les fassiez vider , je vous promets de les faire remettre à votre volonté dans un mois ; j'exige aussi que si je vous renverse , comme j'en suis certain , vous me laisserez votre nom & vos armes , & l'un & l'autre resteront attachés à ce monument. Vos yeux , votre visage , ces beaux cheveux remporteroient une victoire plus douce & plus certaine sur moi , si , loin de me montrer de la haine , vous vouliez répondre à mon ardeur. Après tout , dit-il d'un ton plus avantageux que jamais ,

quand même je vous renverserois, on ne pourroit vous reprocher de n'avoir cédé qu'à l'homme le plus renommé pour la valeur & pour la force.

La guerrière sourit amèrement en écoutant cet insolent propos ; & pour toute réponse, elle s'éloigna brusquement pour prendre l'espace nécessaire, & pressa son cheval des éperons, pour courir sur ce pont étroit, & l'attaquer armée de sa lance d'or. Rodomont aussi-tôt met la sienne en arrêt, & fond sur la guerrière ; le pont tremble, & retentit sous les pieds de leurs chevaux, au point de frapper l'oreille de gens éloignés, qui se retournent à ce bruit : la lance d'or produit son effet ordinaire ; elle enlève très-haut le Paladin, & le fait retomber la tête la première sur le pont. Etadamante eut à peine la place nécessaire pour passer à côté de lui ; mais Rabican étoit trop adroit & trop léger pour la précipiter dans le fleuve ; le petit bord du pont lui suffit pour poser ses pieds ; il eût eu l'adresse de courir de même sur le tranchant d'une épée. La guerrière se retourne alors vers le Sarrazin abattu : Tu peux voir à présent, lui dit-elle, lequel de nous deux est vainqueur ; & continua-t-elle en riant, quel est celui qui devoit abattre l'autre. Rodomont honteux, étonné de se voir renversé par une femme, reste

muet, soit qu'il ne puisse, ou qu'il ne veuille pas lui répondre; il se relève triste & furieux dans le fond de l'ame; il fait trois ou quatre pas, arrache lui-même toutes ses armes, les jette sur des roches, appelle un écuyer, ordonne qu'on délivre ses prisonniers, part seul, à pied; & depuis on fut très-long-tems sans entendre parler de lui: l'on dit même alors qu'il s'étoit retiré dans une grotte obscure.

Bradamante fit aussi-tôt attacher les armes du Sarrazin au tombeau d'Isabelle; elle en fit enlever celles qu'elle reconnut avoir appartenu aux sujets de Charles; mais elle voulut que toutes celles des Chevaliers Sarrazins y restassent suspendues.

La guerrière reconnut facilement les armes de Brandimart, d'Olivier & de Sanfonnet. Ces trois guerriers ayant quitté la Cour de Charles pour chercher Roland, avoient malheureusement pris le chemin du pont où Rodomont les avoit vaincus & désarmés; tous les trois ayant été conduits en Afrique, ils étoient prisonniers dans Alger.

Parmi les armes des Sarrazins qui restèrent suspendues au monument d'Isabelle, on voyoit celles du Roi de Circassie, qui n'avoit fait encore que d'inutiles efforts pour s'emparer de son Frontalet; il avoit encore perdu son second

cheval & ses armes. Le pauvre Sacripant, bien affligé d'être forcé de partir à pied de ce pont où Rodomont ne retenoit point ceux de sa secte, n'osa pas retourner vers le camp ; il n'eût pas voulu montrer à la Cour d'Agramant un front humilié. La belle Angélique ne sortant ni de son cœur ni de son souvenir, il se remit à suivre ses traces ; il apprit, chemin faisant, de quelque homme qui m'est inconnu, qu'Angélique étoit retournée dans le Cathay ; & sur le champ il prit le parti de l'y suivre. Mais retournons à la fille d'Aymon.

Dès que Bradamante eut fait poser sur la grande tour une inscription qui portoit comment elle avoit rendu le passage libre, elle fut trop touchée de voir Fleur-de-Lys répandre toujours des larmes, pour ne lui pas demander quel étoit son projet en partant de ce lieu ? Celle-ci lui répondit qu'elle n'en avoit pas d'autre que de retourner au camp rassemblé sous Arles : Mon espérance, lui dit-elle, est d'y trouver un vaisseau pour passer en Afrique, & je ne m'arrêterai point que je n'aie trouvé mon Epoux, & celui que je regarde toujours comme mon Amant : je veux tout tenter pour le remettre en liberté ; il n'est rien que je n'entreprenne de nouveau pour y réussir. Si Rodomont ose manquer à la parole qu'il vous a donnée, je m'offre, lui répondit

Bradamante, à vous accompagner une partie du chemin , & jusqu'à ce que vous découvriez la ville d'Arles, où je vous prie d'aller pour l'amour de moi. Vous trouverez Roger à la Cour d'Agramant, & ses exploits le rendent célèbre parmi les Sarrazins; je vous prie de lui remettre le bon cheval que montoit le fier Chevalier que j'ai renversé; j'exige de votre amitié, que vous lui disiez ces propres mots : Un Chevalier qui veut prouver à l'univers que vous avez manqué de foi, vous envoie ce cheval; il desire que vous vous en serviez, & que vous vous couvriez de vos armes pour le venir joindre au plutôt; il vous attend pour vous en demander raison & pour vous combattre.

Dites-lui cela seulement, je vous prie; & s'il vous demande mon nom, ayez absolument l'air de l'ignorer. Fleur-de-Lys lui promit non-seulement d'obéir à ses ordres, mais elle l'affura qu'elle desiroit trouver l'occasion d'exposer sa vie pour elle. Bradamante la remercia tendrement, & lui remit la bride de Frontin. Les deux belles voyageuses marchent ensemble à grandes journées le long du fleuve; elles arrivent à la vue d'Arles; elles entendent déjà ce bruit sourd, ce frémissement que produit la mer, en venant étendre & briser ses vagues sur le rivage. Bradamante s'arrête à l'extrémité des dernières barrières des fauxbourgs,

fauxbourgs , pour donner le tems à Fleur-de-Lys de conduire Frontin à Roger.

Fleur-de-Lis , en arrivant à la porte d'Arles , se fait conduire à l'hôtel que Roger habite; elle descend , & , selon l'instruction qu'elle a reçue , elle parle à ce Chevalier , lui présente Frontin , & , sans attendre sa réponse , elle se retire promptement pour exécuter le dessein qu'elle a formé.

Roger demeure surpris d'un pareil message; il a beau réfléchir , il ne peut imaginer quel est celui qui le défie , & dont les procédés sont assez étranges pour attaquer son honneur , dans le même moment qu'il le prévient par le présent le plus agréable pour lui. Il ne peut se reprocher d'avoir manqué de foi : l'homme qui seroit en droit de l'en accuser ne peut se présenter à son idée , & Roger est bien éloigné de penser à Bradamante : le seul avec lequel il eût une querelle étoit Rodomont; mais il ne l'avoit jamais mis dans le cas de l'accuser de manquer à sa parole : il restoit en suspens ; & cependant Bradamante , sonnant fortement de son cor , l'appeloit au combat.

Cet événement parvint promptement à la connoissance d'Agramant & de Marfile : on leur dit qu'un Chevalier étoit à la barrière des fauxbourgs , qui demandoit le combat. Par hasard

Serpentin apprit le premier cette nouvelle ; il obtint des deux Rois , de s'armer & de partir pour aller punir & s'emparer de ce téméraire. Tout le peuple courut sur les remparts de la ville , pour voir lequel des deux remporteroit la victoire. Serpentin de l'Etoile , couvert d'une cotte brillante sous ses autres armes , se présenta , la lance en arrêt ; mais celle d'or le renversa par terre à la première atteinte , & son cheval s'enfuit loin de lui : la guerrière courut après , le prit , & présenta sa bride à Serpentin avec politesse , en lui disant : Remontez à cheval , & dites à votre Empereur qu'il m'envoie un Chevalier plus ferme dans les arçons. Agraimant , qui fut témoin de cette joute , s'étant placé , suivi de toute sa Cour , sur les remparts , fut également surpris de la politesse du Chevalier inconnu , & du peu de résistance qu'avoit fait Serpentin. Celui-ci revint lui dire bien ingénument , que ce Chevalier le prioit d'envoyer le meilleur de ses Chevaliers pour le combattre. A ces mots , Grandonio de Volterre , l'un des plus orgueilleux Chevaliers d'Espagne , pria le fils de Trojan de lui permettre d'être le second , & sortit de la ville , en faisant mille rodomontades : Ta politesse , dit-il en abordant la guerrière , ne me touche nullement , & je

prétends bien te mener prisonnier à mon Empereur, à moins que je ne te tue du premier coup, comme c'est assez mon usage.

Bradamante lui répondit gaiement : Tes mauvais propos ne m'empêcheront pas d'être encore plus honnête pour toi ; c'est pour t'obliger que je te conseille de prévenir la rude culbuté dont mon bras te menace : crois-moi, retourne à ton maître ; dis-lui de ma part que je ne suis pas venu pour m'éprouver contre des gens de ton espèce ; je le plains s'il ne peut m'envoyer un adversaire qui soit plus digne de moi. Cette plaisanterie amère mit en fureur le Sarrazin ; il tourna promptement la bride pour prendre le terrain nécessaire, & revint la rage dans le cœur contre la guerrière, qui, le frappant de la lance d'or au milieu de son bouclier, lui fit faire une pirouette les pieds en l'air, & l'envoya tomber loin de la croupe de son cheval. Alors Bradamante courant après son coursier, le lui ramena d'un air poli, mais assez malin, en lui disant : Je te l'avois bien prédit ; conviens qu'il valoit beaucoup mieux aller faire mon message, que de jouter contre moi ? Dis donc, je t'en prie, à ton Roi, qu'il choisisse le meilleur Chevalier de son armée ; car il est fort inutile que je me fatigue & m'ennuie à vous renverser tous comme des polissons l'un après l'autre.

Ceux qui du haut des crénaux regardoient ce combat, ne purent imaginer quel pouvoit être ce Chevalier inconnu ; ils nommoient tour-à-tour ceux qui leur avoient paru les plus redoutables dans les combats, & qui leur avoient quelquefois glacé le cœur pendant la plus grande chaleur de l'été : les uns nommoient Brandimart, les autres Renaud ; & s'ils eussent ignoré la folie de Roland, ils l'eussent nommé le premier. Ferragus alors voulut combattre le troisième, & dit : J'ignore si je serai vainqueur ; en tout cas, si je suis porté par terre, je ne pourrai me plaindre, & l'on ne pourra me blâmer après avoir vu la défaite de deux aussi bons Chevaliers. Alors il se prépara bien pour cette joute, & choisit le plus vite & le plus vigoureux cheval qu'il put trouver entre plus de cent bons coursiers.

Ferragus sortit donc pour attaquer Bradamante : ils se saluèrent très-poliment en s'abordant ; & la guerrière, frappée de son air martial, lui dit : Si je ne commets pas une indiscretion, Sire Chevalier, j'ose vous prier de m'apprendre qui vous êtes. Ferragus ne craignoit point de dire un nom si célèbre, & satisfait à sa demande : Seigneur, lui dit-elle, votre haute renommée m'est trop connue pour que je ne trouve pas de l'honneur à vous combattre ;

mais je vous avoue qu'il est un autre Chevalier avec lequel je desirois encore plus vivement d'avoir affaire. — Eh! quel est-il donc, dit Ferragus?... — Roger, lui dit-elle d'une voix mal assurée; & son beau visage prit alors les couleurs de la rose: sa renommée est si brillante, que c'est lui que je suis venue chercher; c'est Roger dont je desirerois éprouver la force & la valeur.

La modeste Bradamante répondoit alors bien simplement selon son idée, & ne méritoit pas que de mauvais plaisans ossassent entendre malice à ce propos. Essayons-nous en attendant Roger, lui dit Ferragus; & si j'éprouve le même sort que les deux braves Chevaliers qui m'ont précédé, je vous réponds de vous envoyer celui contre lequel vous avez un si grand desir de combattre. Pendant tous ces propos, Bradamante avoit tenu la visière de son casque levée; Ferragus la regardoit avec admiration, & déjà le desir de combattre cédoit en son cœur à ceux qu'une si belle personne faisoit naître. Par Mahom! disoit-il en lui-même, il faut que ce soit une des Houris de notre saint & charmant Paradis; ma foi, je n'ai pas besoin d'être frappé par sa lance, je ne le suis déjà que trop par les traits qui partent de ses yeux. Cependant, ne pouvant pas refuser cette joute,

il s'y présenta de bonne grace ; mais ce ne fut que pour éprouver le même sort. Bradamante arrêta sur le champ son cheval , & lui dit , en lui présentant sa bride : Seigneur , souvenez-vous de la promesse que vous m'avez faite. Ferragus un peu humilié , retourna vers Agramant , & dit à Roger qu'il trouva près de lui , que le beau Chevalier qui venoit de l'abattre , vouloit absolument jouter contre lui.

Roger ne se doutant point encore du nom de celui qui le défioit , & se croyant bien sûr de vaincre , sentit une vraie joie , s'arma promptement : sans penser seulement à la défaite des trois autres Chevaliers , son cœur ne fut ému que par l'ardeur de combattre ; mais , selon mon usage , je m'arrête ici , & vous ne saurez que dans le Chant suivant comment il s'arma , comment il sortit , & quel fut l'évènement de ce combat.

Fin du trente-cinquième Chant.



CHANT XXXVI.

PUISSENT tous les guerriers avoir la générosité pour principe ! Cette vertu naît communément dans notre cœur ; c'est à l'éducation à nous la rendre si naturelle, qu'il nous devienne impossible de ne la pas exercer sans cesse. Une ame basse s'écarte de ce noble sentiment, & finit par s'avilir pour toujours, de même que l'ame élevée se perfectionne de plus en plus. Si la nature quelquefois nous porte au mal, malheureux celui qui se laisse entraîner ; il ne se relèvera jamais d'un état vil & méprisable. Quels grands exemples ne nous ont pas donnés les anciens Chevaliers, dont la mémoire est si célèbre ? Pourquoi n'en reçoit-on pas aussi souvent de pareils de la Chevalerie de notre siècle ? Pourquoi faut-il que nous frémissions souvent au récit des horreurs & des lâchetés dont quelques-uns se rendent coupables ?

Vous les imitâtes ces anciens Héros, ô généreux Hippolyte ! lorsque vous ornâtes les murs de nos Temples des pavillons arrachés de ces galères ennemies que vous amenâtes captives dans les ports de votre patrie.

H iv

Quelle dut être votre consternation, nobles & sages Vénitiens, lorsque vous apprîtes que vos troupes mercenaires s'étoient livrées aux mêmes excès de scélératesse & de cruauté, que des Tartares & des Infidèles sans frein eussent exercés contre nous ! Ces troupes, à votre solde, portèrent le fer & la flamme dans nos cités, & jusques dans l'asyle agréable de nos campagnes.

Cette conduite, ô magnanime Hippolyte ! fut d'autant plus criminelle contre vous, qu'absent alors de vos malheureux Etats, vous étiez près de l'Empereur au siège de Padoue ; ces barbares auroient dû se souvenir que souvent vos mains victorieuses avoient éteint les feux que la première fureur de la guerre avoit allumés dans les cités de la domination Vénitienne, & que vous aviez toujours traité les sujets de cette République avec la générosité qui vous est si naturelle.

Je ne veux point vous rappeler ici tous les actes injustes & cruels qu'ils ont exécutés contre nous ; je ne veux en rapporter qu'un seul ; & l'âme la plus dure, le rocher le plus insensible, doivent être attendris par mon récit. Souvenez-vous, Seigneur, du jour où vous envoyâtes deux troupes à la poursuite des ennemis, qui, chassés de leurs vaisseaux, couroient chercher

une retraite dans quelque citadelle ; semblables aux Héros Troyens , lorsqu'ils voloient pour embraser la flotte des Grecs , je vis les jeunes Hercule Cantelme & Alexandre Ferrusin , qui , tels qu'Hector & le brave fils de Vénus , s'étoient avancés hors des rangs pour suivre de plus près les ennemis jusques dans leurs retraites : l'un & l'autre se livrant trop à l'impétuosité de leur âge & de leur valeur , furent entourés ; Ferrusin eut le bonheur de s'échapper ; Cantelme seul demeura prisonnier. O malheureux Duc de Sora ! quel dut être ton désespoir , lorsque tu vis mille épées étincelantes levées sur la tête de ton brave fils , & qu'ensuite ces barbares le conduisirent sur le tillac d'un de leurs vaisseaux , & lui tranchèrent la tête à tes yeux ? Hélas ! comment le même coup ne t'arracha-t-il pas aussi la vie ? Barbares Esclavons ! quel est l'homme féroce du Nord , qui vous enseigna les loix de la guerre ? Le Scythe vous a-t-il appris à massacrer de sang froid le prisonnier qui ne peut plus se défendre & qui vous a rendu les armes ? Quoi ! vous avez l'air de punir comme coupable le jeune combattant qui sert sa patrie ! O soleil ! cesse de répandre tes rayons purs & bienfaisans dans un siècle cruel , que des Tantaïes & de nouveaux Atrides ensanglantent & déshonorent ! Monstres avides de sang , vous

avez répandu celui d'un jeune héros qui n'eût point eu d'émule de l'un à l'autre pôle ! Oui, les Antropophages, Polyphème même l'eussent épargné ; mais votre cœur est moins humain que celui des Cyclopes & des farouches Lestrigons. Non, les guerriers antiques ne donnèrent jamais un pareil exemple de fureur à la terre ; contens de vaincre, la douce humanité renaissoit en leurs cœurs après la victoire ; & les vaincus trouvoient un asyle sûr, & les secours nécessaires dans leur générosité. Voyez comment cette vertu fut celle de la belle & victorieuse Bradamante ! A peine eut elle renversé trois redoutables ennemis, qu'elle courut à la poursuite des chevaux échappés de leurs mains, & qu'elle vint elle-même les leur ramener, & leur en présenter la bride.

Je vous ai dit dans l'autre Chant, comment Bradamante avoit abattu Serpentin de l'Etoile, Grandonio de Volterne & Ferragus ; &, qu'après leur avoir rendu leurs chevaux, elle avoit prié ce dernier de défier Roger de sa part : ce défi fut accepté par ce brave Chevalier ; il demanda sur le champ qu'on lui portât ses armes. Pendant qu'il s'en couvroit, les Chevaliers d'Agramant élevoient avec raison l'excellence du Chevalier étranger, & demandèrent à Ferragus s'il ne le connoissoit pas. Soyez sûrs, leur

dit-il, que ce n'est aucun de ceux que vous avez nommés jusqu'ici : je l'ai d'abord pris pour un jeune frère de Renaud ; mais, depuis que j'ai si bien éprouvé sa force & sa valeur, je ne peux croire que ce puisse être Richardet ; je croirois plutôt que ce pourroit être sa célèbre sœur Bradamante, ayant ouï dire qu'ils se ressemblent beaucoup. On assure que cette sœur est égale en force à Renaud, & qu'aucun Paladin François ne la surpasse. Quant à moi, je suis payé pour croire qu'elle est encore supérieure à son frère, & même à son cousin Roland.

Roger se sentit ému bien vivement en écoutant Ferragus : la couleur rouge dont le soleil colore l'air à son lever, est moins vive que celle de ses joues ; il frémit ; il ne sçait quel parti prendre : plusieurs sentimens différens l'agitent à-la-fois ; les feux les plus vifs de l'amour sont dans son cœur, & cependant un froid mortel coule dans ses veines ; il craint que sa Bradamante ne l'aime plus, & que la haine n'ait éteint les sentimens qu'elle avoit pour lui ; dans cette incertitude mortelle, il ne sçait quel parti prendre.

Marphise, présente à ce que Ferragus venoit de dire, se sentit naître le desir le plus ardent d'aller jouter contre ce Chevalier. On sait qu'elle

étoit toujours armée, & qu'elle ne supportoit que cette espèce de parure ; elle craignit que Roger qui s'armoit ne lui dérobat cette victoire ; elle prit son parti de le prévenir ; & , sautant sur son cheval, elle courut promptement à la barrière où la fille d'Aymon sentoît palpiter bien vivement son cœur, au moment de voir Roger qu'elle attendoit. Son dessein étoit bien de le faire son prisonnier ; mais où porterai-je le fer de ma lance, se disoit-elle ? mon cœur ne recevra-t-il pas le coup que ma main tremblante osera lui porter ?...

Marphise ayant franchi les portes de la ville, arriva dans ce moment, portant un phénix sur son casque. On ignore si Marphise avoit choisi cet oiseau célèbre pour emblème, par une élévation d'ame qui la portoit à se croire supérieure à tout son sexe, ou si c'étoit pour annoncer qu'elle imiteroit cet oiseau qui se suffit à lui-même, & qui dédaigne toute espèce d'union. Bradamante la regardant avec attention, ne reconnut point ce Roger, dont l'air & le moindre trait étoient si bien gravés dans son cœur. Bradamante ne revoyant point son Amant, demande avec humeur à ce nouvel adversaire quel est son nom ?... Quel mouvement impétueux s'élève dans son ame, lorsqu'elle apprend qu'elle voit sa rivale, & que c'est cette ennemie

mortelle qui fait le malheur de sa vie, en lui ravissant le cœur de Roger ?... Résolue de mourir ou de se venger, Bradamante furieuse tourne son cheval pour retourner fondre sur elle. Ce n'est plus une simple joute, ce n'est plus le dessein de renverser seulement son ennemie qui l'anime; c'est le desir ardent de la percer d'outre en outre de sa lance, & de donner la mort à celle dont elle est jalouse jusqu'à la fureur.

Marphise, pour la première fois de sa vie, fut renversée durement sur le sable; & cet affront, qu'elle n'avoit jamais essuyé, la remplit de dépit & de colère. A peine fut-elle relevée, qu'elle mit l'épée à la main pour se venger. Que fais-tu, Marphise, lui cria la fille d'Aymon aussi courroucée qu'elle? n'es-tu donc pas ma prisonnière?... Si j'ai bien voulu traiter les autres avec courtoisie, sçache que tu n'en éprouveras aucune de ma part; & je prétends te punir, & de tes sentimens coupables, & de ton fol orgueil. Marphise, à ce propos, frémit de rage: l'espèce de murmure qui sort de son casque ressemble à celui de l'Aquilon dont le souffle se brise contre un rocher; elle crie, mais sans pouvoir articuler un seul mot, & ne lui répond qu'à coups d'épée; aveuglée par sa fureur, elle veut frapper également, & la fille

d'Aymon, & son cheval : mais Bradamante détourne Rabican ; & , sans ménager Marphise, quoiqu'elle soit à pied, elle lui porte un autre coup de lance qui la renverse une seconde fois. Marphise se relève à l'instant ; elle attaque plus furieusement que jamais la fille d'Aymon, qui la renverse encore. Quoiqu'en effet Bradamante fût d'une force & d'une valeur extrêmes, elle n'eût pas été cependant assez supérieure à Marphise pour la renverser aussi facilement, sans le charme attaché sur la lance d'or.

Ce combat, qui se passoit entre les murs d'Arles & l'armée Chrétienne qui s'en étoit approchée déjà d'assez près, attira plusieurs Chevaliers de Charles qui n'étoient éloignés que d'un mille de ce champ de bataille : ils admiroient Bradamante sans la connoître ; ils jugeoient seulement qu'elle devoit être de leur parti. Le fils de Trojan voyant approcher des remparts d'Arles beaucoup de Chevaliers François, craignit quelque surprise, & fit sortir promptement un nombre égal des siens. Roger, auquel Marphise, en le prévenant, avoit enlevé l'honneur de ce combat, sortit avec eux.

A peine l'amoureux Roger eut-il vu les deux guerriers aux mains, qu'il reconnut sa chère Bradamante, & qu'il frémit du péril qu'elle couroit en combattant contre la redoutable

Marphise; mais voyant le désavantage que cette guerrière avoit dans ce moment, il resta dans l'étonnement; l'instant d'après, il éprouva la même crainte, voyant qu'elles combattoient avec plus de fureur qu'auparavant : il aimoit tendrement les deux guerrières; mais la tranquille & douce amitié seulement, le portoit vers Marphise, & le plus ardent & le plus fidèle amour l'entraînoit pour Bradamante; il les auroit volontiers séparées, si les loix de l'honneur & des combats l'eussent permis : mais les Chevaliers d'Agramant qui se trouvoient avec lui, voyant le désavantage que Marphise à pied avoit avec Bradamante, s'avancèrent pour interrompre le combat; alors les Chevaliers Chrétiens se présentèrent contre eux, & sur le champ ils en vinrent aux mains ensemble.

L'alarme se répandit également dans Arles & dans le camp de Charles : comme souvent peu de chose l'excitoit, les uns montent à cheval, les autres s'arment en diligence; & tous vont se ranger sous leurs bannières. Les cavaliers se rassembloient au son éclatant de la trompette, & l'infanterie au bruit des clairons; l'escarmouche dans laquelle les deux partis se mêlèrent ensemble avec fureur, fut longue & très-sanglante. Bradamante, outrée que son combat fût inter-

rompu dans le moment où la victoire sembloit lui promettre la mort si désirée de sa rivale, portoit ses pas de tous côtés, bien moins occupée à combattre, qu'à chercher ce Roger toujours si cher à son cœur; elle le reconnoît bientôt à l'aigle blanc éployé sur son bouclier : elle s'arrête à le regarder ; elle contemple cet air noble & fier, ces mouvemens où la force & la grace se réunissent ; mais bientôt elle cesse de s'attendrir, & sa colère se rallume en pensant que tous les charmes de son amant font le bonheur de Marphise. Quoi ! s'écria-t-elle alors, une autre que moi baiseroit tes lèvres charmantes ! Non, non, ma rivale ne te possédera jamais, non, tu ne seras à personne, si tu n'es pas à moi. Cruel ! plutôt que d'expirer seule de la juste fureur qui me transporte, tu vas périr de la main de ton Amante; la mort du moins nous réunira, & , puisque tu me fais expirer de douleur, il est bien juste que tu meurs de ma main. Mais quelle différence entre nous ! je ne mérite pas de perdre la vie, & tu te montres indigne de jouir de la tienne, en la rendant criminelle par ton parjure. Grands Dieux ! je ferai donc mourir, hélas !... l'Amant, l'Epoux que mon cœur desire ! Pour toi Roger, mille fois plus cruel & plus barbare, c'est sans nulle pitié que tu déchires l'ame de celle qui t'adore !... Mais pourquoi balançai-je
encore

encore ? pourquoi ma foible main n'a-t-elle pas encore percé ce cœur perfide, qui ne craint point les effets mortels de mon désespoir ? Quoi ! lorsque tu n'es plus sensible pour moi, je pourrois avoir la lâcheté de le souffrir ! Ah ! perfide Roger, il faut que je te punisse ; il faut qu'un seul coup me venge de mille & mille que tu m'as portés !... Alors la guerrière furieuse presse les flancs de Rabican, & le porte contre son Amant : Prends-garde à toi, lui crie-t-elle, perfide Roger ; non, si mon bras seconde ma juste fureur, tu n'auras pas le vain orgueil d'aller loin de moi braver le cœur que ton parjure déchire. La voix de Bradamante fut trop bien reconnue par celui de Roger, pour qu'il pût s'y méprendre ; il crut alors que le seul reproche qu'elle eût à lui faire, étoit de n'avoir pas exactement tenu la convention qu'ils avoient faite ensemble ; il veut lui parler ; il lui fait en vain des signes pour l'arrêter : plus furieuse que jamais, & la visière baissée, elle court, portée par son désespoir, pour le renverser. Lorsque Roger la voit déterminée à l'attaquer, il s'affermi dans ses arçons ; il met sa lance en arrêt ; mais... il en élève le fer !... Bradamante baissée la fienne ; & dans l'instant même qu'elle s'approche de cet Amant adoré, elle ne peut plus se résoudre à le frapper : l'amour détourne le

fer de sa lance ; ils passent donc tous les deux sans s'atteindre , & le seul coup qui les blesse , c'est un nouveau trait qui leur est lancé par l'amour. Bradamante , voyant que son bras se refuse à frapper l'Amant qu'elle adore , s'éloigne , porte plus loin sa fureur , & se jettant au milieu des Sarrafins , elle fait des exploits dignes d'être élevés jusqu'aux Cieux : en peu de momens , elle porta plus de trois cents Sarrafins par terre ; & , toute seule , elle mit en fuite le reste de ceux qui s'étoient présentés à ce combat.

Letendre & fidèle Roger , qui ne pouvoit s'empêcher de la suivre de loin , la joint un moment à la fin , & s'écrie : Ah ! Bradamante , je meurs , si je ne te parle un moment. Ah ! Dieu ! que t'ai-je donc fait pour t'obliger à me fuir ?... Ah ! Déesse unique de mon ame , daigne enfin m'écouter !....

Comme la douce haleine du vent du midi , qui , s'élevant de la mer , ramène la chaleur , fond les neiges accumulées & les glaçons les plus solides , les dissout , & les fait se répandre en torrens ; de même la voix suppliante de Roger , ce peu de mots qui partoient du cœur , ces plaintes si tendres , amollirent sur le champ ce cœur que Bradamante en sa colère croyoit être de marbre. Dans ce premier moment , elle ne veut ni ne peut encore moins lui répondre ; mais elle détourne Rabican ; & , sortant de la mêlée , sa

main, guidée par son sensible cœur, fait signe à son amant de la suivre : elle pousse son cheval au travers d'un pavillon, où se trouve une petite planimétrie plantée de cyprès de même âge & rangés avec soin ; elle entre sous ces arbres, & s'arrête.

On voyoit entre ces cyprès un tombeau de marbre blanc, nouvellement élevé : une inscription pouvoit instruire les passans ; mais l'ame de Bradamante étoit trop fortement occupée pour s'arrêter à la lire. Roger, qui suivoit de près Bradamante, la joignit en ce moment. Mais retournons à Marphise, qui pendant ce tems étoit remontée à cheval ; elle couroit pour trouver ce guerrier qui, d'un seul coup, l'avoit portée par terre.

Marphise ayant vu celui qu'elle prenoit encore pour un Chevalier sortir de la mêlée, & Roger le suivre, courut après eux : elle étoit bien loin de penser que ce fussent des Amans conduits par l'amour ; elle crut, au contraire, que ces deux Chevaliers ne s'éloignoient que pour terminer ensemble une querelle : elle frappe son cheval des éperons ; elle vole, & les joint au moment où tous deux arrivoient sous les cyprès. Amans ! tendres Amans ! jugez à quel point son arrivée fut fâcheuse & cruelle pour ceux qui devoient vous servir de modèles !.... Bradamante ; en

voyant Marphise , sentit renaître toutes les fureurs de la jalousie ; elle ne douta pas un instant que l'amour ne l'eût conduite sur les pas de Roger : Perfide , lui dit-elle , il ne t'auroit donc pas suffi que je fusse ton infidélité par des rapports fidèles , si tu ne m'avois fait voir celle que tu me préfères ! Tu voudrois déjà me voir bien loin de toi ; mais ne crois pas que je remplisse ta vaine espérance ; je vais mourir , ingrat ! mais , avant que d'expirer , je vais entraîner mon odieuse rivale dans ma chute.

A ces mots , elle s'élance avec la vitesse d'une vipère en fureur ; elle atteint Marphise au milieu de son bouclier , & la renverse avec tant de force , que son casque entra presque à moitié dans le sable. Cependant Marphise s'étoit préparée à la joute , mais rien ne put l'empêcher de frapper la terre avec la plus grande violence. Bradamante , qui veut mourir , ou donner la mort à sa rivale , est si furieuse , qu'elle ne pense pas à la frapper une seconde fois avec sa lance ; elle saute à bas de son cheval , jette la lance d'or , & court sur Marphise pour lui couper la tête ; mais cette guerrière s'étoit déjà relevée ; & , furieuse de se voir une seconde fois abattue , elle court , & s'élance l'épée haute contre la fille d'Aymon. Tous les cris de Roger sont impuissans pour arrêter les deux guerrières qui s'attaquent avec une

fureur égale; elles se joignent de si près, que leurs épées, se croisant jusqu'à la garde, leur deviennent presque inutiles pour se frapper; plus animées que jamais, elles laissent tomber leurs épées, se prennent au corps, & cherchent mutuellement à se renverser, & se percer à coups de poignard. Roger les presse, les conjure de s'arrêter, mais toutes ses prières sont vaines.

Voyant que ses cris ne peuvent rien sur elles, il se dispose à les séparer de force; il leur arrache leurs poignards de la main, les jette au pied d'un cyprès; &, ne leur voyant plus d'armes meurtrières, il redouble de prières; il en vient même jusqu'à la menace: mais il ne fait que de vains efforts; les pieds, les mains, tout est employé par les guerrières pour parvenir à se nuire. Roger s'empare tour à tour de leurs bras; il les saisit dans les siens pour les séparer; il emploie même sa force avec tant de violence, qu'à la fin Marphise entre en fureur contre lui; elle oublie qu'elle est l'amie de Roger; elle le croit d'accord avec son ennemie pour l'insulter & pour l'attaquer. Alors elle se détache de Bradamante; elle court à son épée, & revient sur lui: Tu fais un acte indigne d'un Chevalier, lui dit-elle avec fureur. Pourquoi troubles-tu notre combat, contre toutes règles? Mais mon bras t'en fera repentir; il me suffit pour vous vaincre tous les

deux. Roger veut en vain lui parler pour appaiser sa colère ; elle refuse de l'écouter : il est enfin forcé de tirer son épée pour se défendre de Marphise , qui le frappe à coups précipités , & le feu de la colère commence à se répandre sur son front. Jamais aucun spectacle ne put enchanter les Athéniens , jamais le peuple vainqueur de la terre ne put voir les grandes fêtes remplir ses cirques de chars , & l'arène de ses amphithéâtres de gladiateurs , avec autant de plaisir , que Bradamante en sentit en voyant le combat de Marphise & de Roger ; elle s'arrête avec délices à contempler ce spectacle , qui détruit en un instant les noirs soupçons qui l'agitent. Elle venoit de ramasser son épée ; elle s'appuie sur son pommeau. Roger , attaqué , combattant vivement contre celle qu'elle avoit regardée comme sa rivale , fixoit ses yeux attentifs ; elle croyoit voir le Dieu de la guerre en son Amant : Roger , les armes à la main , en avoit la valeur & la grace : pour Marphise , elle lui parut être une Furie déchaînée qui se révoltoit contre Mars. Il est vrai que le brave Roger , maître de lui même & ménageant ses coups , avoit l'art de n'en porter aucun qui pût être dangereux : il connoissoit qu'elle étoit la trempe de la redoutable balifarde ; l'expérience l'avoit rendu certain , que presque tous ses coups étoient mortels , & que nul enchante-

ment n'y pouvoit mettre obstacle. Il avoit donc grand soin de ne frapper jamais, ne de son taillant ni de la pointe, & ne portoit des coups sur les armes de Marphise, que du plat de cette dangereuse épée. Roger, quoique souvent irrité de voir que la fureur de Marphise se soutenoit avec la même impétuosité, avoit eu long-tems la constance de ne frapper que de manière à ne pouvoir la blesser : il perdit enfin patience ayant reçu le coup le plus furieux que Marphise lui porta sur la tête : le bouclier d'Hector pouvoit seul le parer, & si Roger ne l'eût opposé promptement à l'épée de Marphise, son casque peut-être n'auroit pu résister à sa violence. Le guerrier sentit son bras gauche engourdi par sa pesanteur ; à peine pouvoit-il soutenir son bouclier : un instant de colère lui fit porter un coup de pointe à Marphise ; & si ce coup eût atteint sa cuirasse, balifarde l'eût percée d'outre en outre ; mais heureusement (& moi-même je ne pourrois vous dire par quel heureux hasard) l'épée de Roger ne frappa qu'un des cyprès de ce bosquet funèbre ; balifarde entra dans son tronc d'une palme de profondeur.... Dans ce moment même la terre trembla sous leurs pieds, les cyprès agitèrent leurs têtes ; & bientôt une voix rauque & terrible s'éleva du fond de ce tombeau, qu'à peine ils avoient remarqué.

Arrêtez, leur cria cette voix effrayante, & cessez un combat odieux ; il est également injuste & barbare, que le frère ou la sœur se donnent la mort. Ecoute-moi, mon cher Roger ; & toi, Marphise qui ne m'es pas moins chère, croyez ce que je vais vous révéler. . . . Le même père, la même mère vous ont donné la vie, & tous les deux jumeaux le même jour vous a vu naître. Roger II fut votre père, & votre mère fut la belle & malheureuse Galacienne. Les cruels frères de votre mère donnèrent la mort à Roger ; & , sans avoir pitié de leur sang, & de l'état de leur sœur prête à devenir mère, ils la firent porter sur un foible & mauvais esquif, & l'abandonnèrent à la fureur des flots. Mais la fortune, quoique vous ne fussiez pas encore nés, vous destinoit dès ce temps aux plus glorieuses entreprises ; elle fit aborder paisiblement cet esquif au-dessus de Sirthes, sur un rivage inhabité : c'est-là que votre mère vous mit au jour ; mais la douleur profonde & tout ce qu'elle avoit essuyé, la priva de cette vie mortelle ; sa belle ame s'envola dans le sein du Père céleste. La Providence voulut que je me trouvasse en ce moment assez près pour vous sauver la vie.

Je donnai la sépulture à votre mère, continua la même voix, & , vous enveloppant après tous les deux dans ma robe, je vous portai sur le

mont Carène ; je fis , par mon pouvoir , sortir une lionne de la forêt ; elle abandonna pour vous ses petits , & vous nourrit tous les deux de son lait , pendant l'espace de vingt mois. Pendant un jour malheureux , des affaires pressantes me firent éloigner de mon habitation ; une horde d'Arabes arriva chez moi (peut être même vous pouvez vous le rappeler) ; ils s'emparèrent de vous , ma chère Marphise , & vous emportèrent ; votre frère , un peu plus fort , se déroba de leurs mains par la fuite. A mon retour , je donnai bien des larmes à votre perte , & tous mes soins se portèrent à conserver bien chèrement le seul élève qui me restoit.

Hélas ! tu le sçais , mon cher Roger , tu dois être sensible aux tendres soins que ton maître Atlant a pris de toi , tant qu'il a joui de la lumière. La plus noire des trahisons menace tes jours chez les Chrétiens ; il n'est rien que je n'aie fait pour te dérober à la maligne influence des astres qui présidèrent à ta naissance ; tous mes efforts ont été vains : ton courage , en t'arrachant de mes bras , te livre à tout ce que je crains pour toi. Cher Roger ! le malheureux Atlant , accablé par ta perte , a succombé sous le poids des ans & de la douleur ; mais mon art m'ayant fait prévoir qu'un jour tu devois com-

battre ta propre sœur dans l'endroit où nous sommes , j'ai choisi ce lieu pour y faire construire mon tombeau ; mes cris , mes larmes ont obtenu de l'impitoyable Caron , de ne point passer mon ombre jusqu'au moment de ce combat dont la seule idée me faisoit horreur ; j'erre autour de ce tombeau depuis que j'ai rendu mon dernier soupir , & je vous attendois tous les deux. O Bradamante ! bannis donc de ton cœur une injuste jalousie , & crois que notre cher Roger ne respire que pour t'adorer & mériter ton amour. Mais , ô mes chers enfans ! recevez mes derniers adieux ; je sens que la lumière me blesse , & qu'il est tems que je m'enfvelisse dans l'ombre éternelle.

La voix d'Atlant cessa de se faire entendre à ces mots. Bradamante , Marphise & Roger , restèrent quelques momens dans une surprise mêlée d'attendrissement : Roger alors reconnoît Marphise pour être sa sœur ; l'un & l'autre sont pénétrés de tendresse & de joie ; ils courent en ouvrant leurs bras , & Bradamante jouit sans trouble , du spectacle agréable de leurs embrassemens fraternels. Le frère & la sœur se plaisent également à se rappeler l'un à l'autre les jeux de leur enfance ; mille petits détails qu'ils se racontent avec feu , leur font encore mieux

sentir le bonheur de leur réunion, & confirment tout ce qu'ils ont appris de l'ombre de l'Enchanteur.

Roger ne voulut point cacher à Marphise l'amour qui l'avoit soumis à Bradamante. Avec quel feu, quelle reconnoissance ne parla-t-il pas de tout ce que cette guerrière avoit fait en lui rendant deux fois la liberté ! Marphise, touchée de leur amour & des vertus héroïques de Bradamante, lui tendit les bras, & la plus tendre amitié bannit la haine & la colère de l'ame de ces deux belles guerrières ; l'une & l'autre furent remplacées par l'admiration & l'amour. Marphise pria son frère de lui faire connoître quels étoient la maison, l'état & les événemens de la vie de leur père ; de quelles mains il avoit reçu la mort, & si c'étoit dans une bataille ou dans un combat particulier qu'il avoit perdu la vie ; elle desira de sçavoir aussi quel étoit le barbare dont l'ordre avoit fait livrer leur malheureuse mère à la fureur des flots. La guerrière n'étoit encore qu'une enfant lorsqu'elle avoit entendu ces faits ; ils étoient depuis long-tems sortis de sa mémoire.

Roger commença par lui dire comment ils descendoient en droite ligne d'Hector & de son fils Astianax, qu'un serviteur adroit & fidèle avoit sçu sauver à la prévoyance cruelle d'U-

Iysse , en faisant remplacer le fils du Héros par un autre enfant Troyen ; il lui raconta comment le fils d'Hector , soustrait aux Grecs , étoit sorti de la Troade , avoit long-tems erré sur les mers , étoit enfin abordé dans la Sicile , & s'étoit acquis la domination de Messine. Ses descendans , continua-t-il , partirent de son célèbre phare pour s'emparer de la Calabre ; leurs successeurs parvinrent à s'établir dans la ville de Mars. Plus d'un Empereur de leur nom régna dans Rome depuis Constance & Constantin , jusqu'au grand Charles , fils de Pepin. Roger , premier du nom ; Jambaron , Beuves , l'un des ancêtres de la Maison de Clermont ; Raymbaud , & Roger II , furent tous de cette illustre race : ce fut ce dernier Roger qui fut (comme on vous l'a déjà dit) l'époux de notre mère Galacienne. Vous trouverez dans l'Histoire , ce que la Renommée a publié de leurs exploits immortels.

Après avoir instruit sa sœur de ce qui concernoit leurs aïeux , il lui raconta comment Agolapt avoit conduit avec lui , dans le voyage qu'il avoit fait en France , ses deux fils Almont & Trojan , & sa fille Galacienne , dont la force & la valeur surpassoit celle des Paladins François ; & comment cette jeune Princesse , cédant à l'amour de Roger , avoit reçu le baptême ,

& n'avoit pas craint de braver la colère de son père pour épouser son jeune & brave Amant : il poursuivit en lui racontant avec horreur comment l'incestueux & coupable Bertrand, frère du malheureux Roger, avoit trahi toute sa famille, dans l'espérance de posséder sa belle-sœur Galacielle dont il étoit éperdument amoureux. Il finit par le récit de l'infâme trahison de Bertrand, qui lui-même avoit livré la ville de Rizza, devenue bientôt le théâtre sanglant de la cruauté des Sarrazins, & sur-tout de l'acte inhumain d'Agolant, & de ses deux fils Almont & Trojan, qui condamnèrent l'infortunée Galacielle, dont ils avoient massacré l'époux, à la mort longue & certaine qu'elle devoit subir, exposée grosse, pendant l'hiver, dans un esquif sans agrès, sans vivres & sans gouvernail, sur une mer orageuse.

Marphise regardoit fixément son frère en écoutant ce récit : son ame élevée passoit toute entière sur son front & dans ses regards animés, en apprenant qu'elle étoit d'une race illustre & si renommée. Elle sçavoit que la Maison de Montgraine & celle de Clermont étoient deux branches de cette même race, & n'avoient jamais produit que des Paladins redoutables, tels que Roland & Renaud ; mais lorsque Roger en fut à la fin tragique de son récit, & que Mar-

phise apprit que son père Roger & sa mère Galacielle étoient tombés sous les coups des pères & de l'oncle d'Agramant, elle ne put s'empêcher de l'interrompre. Ah ! mon frère ! dit-elle à Roger, comment se peut-il que tu n'aies pas encore vengé la mort de ton père?... Puisque la mort d'Almont & de Trojan, punis déjà de leurs crimes par la main de Roland & par celle de Charlemagne, ne te laisse plus le devoir de te baigner dans leur sang, tu dois venger la mort de notre père dans celui du superbe Agramant. Comment pourras-tu te laver de la tache honteuse d'être à son service & dans sa Cour, au lieu de lui donner la mort ? Oui, je fais le serment au Dieu vivant que notre père servoit, & qui dès ce moment élève mon ame à croire en lui, je jure que jamais je ne me dépouillerai de l'armure qui me couvre, jusqu'à ce que j'aie vengé Roger & Galacielle dont j'ai reçu le jour : crois que tu me perceras le cœur, tant que je te verrai tirer ton épée pour le service d'Agramant & des Sarrazins, toi qui ne dois la lever que pour l'abaisser sur leurs têtes.

Dieu ! que ce discours véhément de Marphise fut agréable à Bradamante ! Avec quel feu n'appuya-t-elle pas tout ce que cette digne sœur avoit dit à son Amant ! Venez trouver

Charles , lui dit-elle ; faites-vous reconnoître pour être le fils de ce Roger dont la mémoire est toujours si chère & si présente à son cœur, & foyez sûr que ce grand Prince vous comblera d'honneurs. Roger répondit doucement à Marphise : Oui , ma sœur , je conviens que je devois commencer par faire tout ce que vous venez de me dire ; mais j'ai long-tems ignoré moi-même qui j'étois , & , lorsque j'ai pu le savoir , je n'étois plus à tems. C'est d'Agramant même que j'ai reçu l'ordre de la Chevalerie ; c'est lui qui m'a ceint l'épée que vous voyez à mon côté. Puis-je donc lui donner la mort , sans manquer à la religion de mes sermens ? Oui ; ma sœur , je vous promets , comme je l'ai déjà promis à celle qui règne sur mon ame , que je saisirai la première occasion de quitter son service avec honneur , & que même je chercherai les moyens de la faire naître ; je l'aurois déjà fait peut-être , si les cruelles blessures que j'ai reçues de Mandricard ne m'en eussent empêché.

Marphise , qui n'avoit pas quitté le chevet du lit de Roger pendant un mois , écouta ses raisons ; les deux guerrières lui suggéroient tour-à-tour différens moyens de rompre avec Agramant ; mais elles convinrent qu'il ne pouvoit pas se dispenser de retourner auprès de ce Prince ,

jusqu'à ce que l'occasion qu'ils desiroient, parût naître d'elle-même. Laissez-le aller, dit Marphise à Bradamante; je vous réponds bien qu'avant qu'il soit peu de jours, je trouverai les moyens de le dégager de l'odieux service d'Agramant; mais elle ne leur découvrit pas ceux qu'elle projettoit d'employer.

Roger tournoit déjà la bride de Frontin, en prenant congé de celles qu'il aimoit si tendrement, lorsqu'une plainte fort vive s'éleva d'une vallée voisine; & leurs oreilles attentives distinguèrent que c'étoit une voix de femme qui pouffoit ces cris douloureux. Mais je veux que mon Chant finisse ici; j'exige même que vous le trouviez bon: soyez sûr aussi que je ferai de mon mieux pour vous en dédommager, si vous continuez à m'écouter avec quelque plaisir.

Fin du trente-sixième Chant.



CHANT

CHANT XXXVII.

TROP contentes des dons que la nature leur a prodigués ; si les femmes vouloient acquérir le talent d'écrire, que les hommes ne possèdent qu'après une longue étude , & bien des veilles laborieuses ; si celles qui se sont fait un grand nom dans les armes , par leur valeur, eussent pris autant de peine à se former à la gloire qu'on peut acquérir par les Belles-Lettres ; ah ! qu'il leur eût été facile de mériter des honneurs immortels ! Alors , elles auroient pu rendre compte elles-mêmes à la postérité de leurs vertus & de leurs exploits ; leurs louanges , leur mémoire n'eussent pas été souvent profanées par la foible plume de quelques Ecrivains vulgaires , & souvent jaloux de leur gloire. Les plus beaux traits de la vie des femmes illustres , échappent volontairement à cette espèce d'Ecrivains ; ils exagèrent le peu de foiblesses qu'ils peuvent leur reprocher , & souvent ils ne rendent pas justice à celles dont la réputation pouvoit égaler la renommée des hommes que l'on regarde comme des Héros.

Plusieurs Auteurs anciens semblent s'être occu-

Tome VI.

K

pés à répandre avec profusion des louanges sur les écrits de leurs contemporains, dans l'espérance qu'elles leur seroient rendues ; mais, n'attendant pas la même grace des femmes célèbres de leur tems, il semble que leur plume injuste & maligne se soit occupée à découvrir les défauts, à dénigrer celles qui méritoient de se faire un nom. Cependant la méchanceté même de ces Auteurs découvre quelle étoit leur foiblesse ; ils craignoient que l'esprit perçant, agréable & délicat des femmes, passé dans leurs écrits, n'obscurcît les productions du leur, autant que la neige obscurcit le soleil.

Ces Ecrivains injustes n'ont pas toujours réussi : malgré leur attention à cacher ce qui pouvoit illustrer un grand nombre de femmes qu'ils auroient dû célébrer, malgré les soupçons & les calomnies même dont ils ont osé les noircir, la renommée de plusieurs d'entr'elles passe encore de siècle en siècle, quoiqu'elle ne soit pas éclatante & pure, comme peut-être elle le seroit s'ils eussent dit la vérité.

Que savons-nous s'ils ont pleinement rendu justice à la célèbre Harpalice ? à cette Thomyris qu'ils ont accusée de cruauté ? Virgile seul a dignement chanté cette Héroïne, qui combattit pour Turnus ; mais n'a-t-il pas attaqué la foiblesse de cette grande Reine de Phénicie, qui

fonda la superbe Carthage ? Quelles atrocités les Anciens n'ont ils pas mêlées dans le récit qu'ils ont fait des actes de Sémiramis , si digne des palmes immortelles ? Mais ils n'ont pu s'empêcher d'avouer qu'un grand nombre de femmes n'aient mérité , par leurs vertus & par leur courage , que leurs noms restent à jamais inscrits dans les fastes de l'univers ; & l'Assyrie , la Perse & l'Inde retentissent encore du nom de Zénobie.

Non-seulement l'ancienne Grèce & Rome se font honorées d'avoir vu naître dans leur sein des femmes illustres par leur courage , leur fidélité , leurs lumières , & leur haute sagesse ; mais il en fut une infinité d'autres , depuis les rives du Gange jusqu'au jardin des Hespérides , dont les noms seroient passés jusqu'à nous , si les Ecrivains de leur tems eussent été plus éclairés & plus véridiques.

O femmes vertueuses , aimables & spirituelles , ne soyez point découragées par l'injustice que vos pareilles ont éprouvée : continuez à faire l'honneur de votre sexe & le bonheur du nôtre ! Les tems changent ; & si les écrits des Anciens ne vous sont pas aussi favorables qu'ils devroient l'être , vous en serez dédommagées par ceux que les Auteurs de nos jours se plaisent à publier en notre faveur. Marulle , Pontan , & les deux

Strozzi, ont déjà chanté vos louanges ; le Bembe, le Capello , Louis Alamani, qui joignent la politesse des Cours aux dons qu'ils ont reçus des Muses, se plaisent à vous célébrer ; mais ce qui doit assurer à jamais votre gloire, c'est de voir ces deux Princes également favoris de Mars & d'Apollon, se servir de la lyre de ce dernier pour chanter vos vertus & vos charmes. Celui qui règne dans cette belle cité que le Mincio baigne de son onde, étoit porté naturellement à vous rendre justice dans ses beaux vers ; quelle haute idée la courageuse , la sublime Isabelle , son épouse , n'a-t-elle pas dû lui donner de votre sexe enchanteur !... Mais aussi n'étoit-il pas juste qu'il élevât sa voix harmonieuse pour chanter l'amour, le courage & la fidélité d'une épouse qui fait sa gloire & son bonheur, & que les plus cruelles menaces n'ont point ébranlée dans ses sentimens pour lui ? Les louanges que mérite Isabelle se répandent sur toutes celles qui l'imitent de la bouche de ce Prince : non-seulement, sexe aimable , Alphonse a consacré sa Muse à célébrer votre gloire & vos charmes, mais il fait aussi l'employer à vous défendre, & jamais Chevalier ne peut se montrer un plus zélé protecteur de l'innocence. Ce même Prince, en vous célébrant, fait animer les autres Poëtes à le célébrer lui-même. Alphonse fut bien digne, sans

doute, que le Ciel unit sa destinée à celle qui porte toutes les vertus jusqu'à l'héroïsme. La constance d'Isabelle fut inébranlable comme la colonne dont elle porte le nom; ses sentimens, fondés sur la vertu, eurent la solidité de la colonne élevée sur l'épais & dur rocher. Isabelle ! Alphonse ! illustre couple , réuni par la Divinité même , vous êtes également dignes d'un si beau sort ; les rives de l'Oglio se parent de nouveaux trophées élevés par vos mains ; & , malgré les horreurs de la guerre qui les entourent , les chants qui retentissent sur ses rives , rendent le fleuve voisin jaloux de leur gloire.

Oui , sexe enchanteur , les noms les plus illustres par la naissance , ou les plus célèbres par les talens , sont comptés au nombre de ceux qui vous consacrent leurs ouvrages. Hercule Bentivoglio , René Trivulce , Guidetto , qui m'est si cher ; Le Molza , qui l'est également au Dieu du Parnasse ; Hercule , fils de mon illustre Souverain ; ce Marquis du Guast , digne par ses exploits d'animer la trompette d'Homère & de Virgile ; tous aiment à vous rendre hommage par des vers sublimes , & des chants que les Muses aiment à répéter ; mais tous les grands Poëtes qui se plaisent à vous célébrer , ne peuvent contribuer à votre gloire autant que vous-même. Lorsque , quittant l'aiguille & le fuseau , vos

doigts légers accordent , touchent une lyre ,
 l'onde Aganippide alors semble ne couler que
 pour vous ; les Muses vous prennent pour de nou-
 velles filles de Mnémosine ; chacune d'elles quitte
 l'instrument dont elle est prête à tirer des accords ,
 pour écouter les vôtres ; chacune forme une guir-
 lande de fleurs pour en parer la nouvelle sœur
 qui charme ses oreilles par des sons harmonieux.

Si je voulois citer ici toutes celles dont j'ad-
 mire les talens divins , mon Poëme ne contien-
 droit plus que leurs noms & les louanges qu'elles
 méritent ; mais si je me borne à n'en célébrer
 que cinq ou six , combien n'en feroit-il pas qui
 se plaindroient , avec justice , de cette préférence ?
 Je ne parlerai donc que d'une seule , mais je la
 choisirai si bien , que son nom seul fera taire
 jusqu'à la plus secrète jalousie. Celle dont j'ai
 déjà parlé n'avoit besoin que de l'agrément
 de son style & de ses chants , pour être sûre
 de l'immortalité ; elle l'est également de la donner
 à tous ceux & celles qu'elle croira devoir célé-
 brer. De même que le soleil ne fait briller sur
 aucune planète une lumière aussi resplendissante
 que celle qu'il répand sur sa sœur ; celle dont
 je m'occupe en ce moment paroît être l'astre
 radieux des Belles-Lettres , par la noblesse , la
 force & l'harmonie de ses sublimes écrits. Vic-
 toire est son nom ; ce nom est celui de tous

qui lui convient le plus, puisque étant née dans le sein de la victoire, elle remporte sans cesse de nouveaux triomphes, & qu'elle est entourée des trophées qui s'élèvent d'eux-mêmes autour d'elle. On peut la comparer à cette Artémise célèbre par le mausolée dont elle consacra le nom de son époux; mais n'a-t-elle pas une grande supériorité sur cette reine, veuve d'un époux adoré? N'est-il pas plus glorieux de faire vivre à jamais ce que l'on aime par ses écrits, que d'élever pour lui le plus superbe monument?

Si Laodamie, la femme de Brutus, Arrie, Evadné, Alceste & plusieurs autres, ont voulu mourir avec leurs époux, quelle supériorité Victoire n'a-t-elle pas sur elles, lorsque, malgré les Parques, elle arrache de ces tristes lieux entourés cent fois par l'Achéron & la Léthé, l'ombre de son époux? Si le grand Alexandre regretta de ne pouvoir être célébré par le Chantre d'Achille, ô victorieux François de Pescaire! si le fils de Philippe vivoit, combien ne regretteroit-il pas encore plus de n'être pas chanté par ton illustre veuve, lorsqu'il entendroit l'Europe & l'Afrique retentir aux sons de la trompette qui rend ta gloire immortelle?

Si je continuois à célébrer tes louanges, ô sublime Victoire! aussi long-tems que je le desire, je ne m'occuperois plus que de toi: je n'en pour-

rois cependant dire encore assez ; mais , Seigneur , je vous dois la continuation de l'Histoire de Marphise , de son frère & de Bradamante ; j'ai promis de le suivre dans ce Chant , si vous voulez m'écouter ; & puisque je m'aperçois que vous me préparez une oreille attentive , il faut bien que je tienne ma promesse. Je réserverai donc pour un autre tems , illustre Isabelle , les louanges que tout m'invite à vous donner ; non que je prétende ajouter de nouveaux lauriers à ceux que vous sçavez si bien cueillir vous-même , mais je crois honorer ma lyre lorsque je me livre au desir de vous célébrer.

Et vous , sexe enchanteur , concluez donc par tout ce que je viens de dire , que j'ai voulu prouver combien vous avez été digne d'être célébré dans tous les âges , & qu'il ne vous a manqué que des Historiens plus fidèles : mais ne craignez plus un pareil oubli ; continuez à vous rendre immortelles par vos propres ouvrages ; comptez aussi sur ma foible Muse qui vous est consacrée , & qui regrette beaucoup que Marphise & Bradamante n'aient pas écrit aussi bien qu'elles savoient combattre. J'ai beau rassembler tout ce qu'il est possible de sçavoir de leurs vertus & de leurs exploits , à peine en connois-je peut-être la dixième partie : j'aurai bien du plaisir du moins à chanter le peu que

Turpin m'en apprend ; car j'ai la même ardeur à célébrer vos vertus, ô femmes illustres ou charmantes ! que j'en aurai toujours pour vous servir & pour vous adorer.

Roger, comme je vous l'ai déjà dit, étoit prêt à se séparer des deux guerrières ; il avoit retiré Balifarde du cypres, lorsqu'il courut aux cris que tous les trois ils avoient entendus dans la vallée prochaine. Plus ils s'avancèrent, & plus ils entendirent redoubler ces plaintes : ils trouvèrent enfin trois femmes très-embarrassées de leur contenance, & dont les ajustemens étoient bien étrangement dérangés. Quelques coquins, peu courtois, leur avoient coupé tous leurs vêtemens depuis la ceinture ; & les pauvres créatures se tenoient assises par une modestie qu'elles ne pouvoient entièrement conserver, & qui leur faisoit bien douloureusement connoître tout le danger qu'elles couroient à se lever. De même que le fils de Vulcain qui vint au monde sans mère, & que la chaste Pallas eut la générosité de faire élever par Aglaure, inventa l'art des petits chars pour cacher ses pieds d'aigle ; ainsi ces trois jeunes femmes s'étoient assises sur le gazon le plus touffu. Les deux magnanimes guerrières furent très-scandalisées d'un spectacle si déshonnête ; leurs joues prirent une couleur plus vive que celle de la rose du printems, Bra-

damante regardant enfin leur visage qu'elles tenoient baissé sur leur sein, reconnut Ulanie, cette même jeune Dame que la Reine de l'Isle perdue envoyoit en France; elle crut reconnoître aussi les deux autres pour être de sa suite. Eh! grands Dieux! dit-elle modestement, ma chère Ulanie, quel est l'infâme scélérat, assez inique, assez déloyal pour vous avoir arraché des voiles si nécessaires aux secrets qu'on ne doit point révéler?... Ulanie fut bien contente lorsqu'elle reconnut la guerrière au son de sa voix, comme à ses armes. Hélas! dit-elle, ce sont de bien méchantes gens qui demeurent dans un château vobisn; car, outre l'infamie qu'ils ont commise en coupant nos robes, les vilains nous ont bien battues, & nous ont fait encore mille autres affronts plus outrageans que leurs coups. J'ignore ce que le bouclier d'or est devenu, ni ce qu'ils ont fait de ces trois pauvres Rois qui sont restés pendant une si longue route avec nous; peut-être sont-ils morts ou prisonniers tous les trois. Quoiqu'il soit, en vérité, bien fâcheux de marcher à pied, vêtues comme nous le sommes, je m'étois mise en chemin pour aller trouver Charlemagne; ce grand Prince seroit sûrement touché de nous voir en cet état, & ne différeroit pas à nous venger d'un pareil affront.

Les deux guerrières & Roger, qui n'étoient

pas moins humains que courageux , furent si surpris de tout ce qu'ils voyoient & venoient d'entendre , que l'injure faite à ces trois Dames leur parut plus grande de momens en momens : ils en murmurèrent entr'eux ; & , prenant le parti d'abandonner toute autre affaire , ils n'attendirent pas que la Dame Islandoise les en priât , pour voler à sa vengeance. Ils lui dirent de leur montrer le chemin du château ; mais tous les trois s'étant promptement dépouillés de leurs cottes d'armes , ils les donnèrent à ces trois Dames infortunées , pour leur servir du moins de quelque défense. Bradamante prit Ulanie en croupe ; Roger & Marphise en firent autant pour les deux autres ; & les trois Islandoises & les cottes d'armes s'arrangèrent de leur mieux pour se mettre en chemin.

Ulanie montra celui de la citadelle à Bradamante , qui la consola de son mieux , & lui promit de la venger. Ils sortirent de la vallée , suivirent un chemin tortueux , & marchèrent sans s'arrêter jusqu'au coucher du soleil. Ils se retirèrent pour passer la nuit dans un village , & n'eurent point à se plaindre , ni des lits , ni du souper ; mais ce qui les surprit beaucoup , ce fut de ne voir que des femmes dans ce hameau ; pas un vieillard , pas un petit enfant même ne parut à leurs yeux.

Jafon & les Argonautes ne furent pas plus furpris de ne pas trouver un seul homme dans l'île de Lemnos, dont les habitantes cruelles avoient massacré pères, frères, époux, & jusqu'à leurs enfans mâles, que Roger & ses compagnes de voyage le furent de trouver ce hameau pareillement dépeuplé. On eut soin de remplacer promptement les cottes d'armes par des vêtemens d'étoffes un peu grossières, mais toujours fort utiles pour celles qu'on avoit forcées de s'en passer. Roger s'adressant à l'une des habitantes, du hameau, la pria de lui dire quelle raison ou quel ordre avoit exclu tous les hommes de ce lieu; cette femme lui répondit en ces mots :

Seigneur, vous nous voyez ici sans aucun homme avec nous, & vous sentez combien il nous doit être cruel de ne pouvoir prendre soin de nos pères, de coucher seules, & de ne plus caresser nos enfans; c'est l'ordre absolu de notre cruel Tyran qui nous prive de remplir les devoirs les plus doux de la vie. Nous sommes nées sur ses terres qui ne sont qu'à deux lieues d'ici : le méchant homme nous en a bannies; & c'est après nous avoir fait essuyer mille actes de sa violence, que nous ayant toutes exilées sur cette frontière, ils nous a séparées de tous ceux qui nous étoient chers, en leur défendant,

ſous peine de la vie , de ſ'approcher jamais de notre retraite. Ce Tyran hait de nous juſqu'au nom de femme ; notre préſence eſt tellement odieuſe pour lui , qu'il ſemble qu'elle le rende malade : les arbres ſe ſont dépouillés déjà deux fois de leur verdure , depuis qu'il a fait cette loi barbare , que rien n'a pu changer juſqu'à ce jour. Tous ſes ſujets le craignent autant que la mort ; il eſt d'une taille gigantesque ; cent hommes robuſtes ne pourroient pas lui réſiſter ; & ſ'il traite ſes malheureuſes ſujettes avec tant de barbarie , il eſt encore plus cruel pour les femmes étrangères. Si votre honneur vous eſt cher , & ſi ceux & celles qui vous accompagnent veulent éviter les plus mortels affronts , croyez-moi , n'allez pas plus loin , & prenez promptement une autre route.

Marganor eſt le nom de ce Tyran , (continua-t-elle ;) maître d'un fort château , il y ſurpaſſe la cruauté de Néron : ſ'il aime à répandre le ſang humain , il aime bien plus encore à répandre le nôtre ; il en paroît avide autant qu'un loup vorace l'eſt de celui d'un agneau. Les femmes qu'il traite le moins cruellement ſont chaffées de la citadelle , après avoir eſſuyé mille outrages.

Les deux guerrières & les Iſlandoïſes , deſirant vivement ſavoir d'où pouvoit naître une

pareille rage dans Marganor, Roger pria la même femme de leur en dire la raison ; & c'est ainsi qu'elle commença son Histoire.

Marganor, leur dit-elle, fut dès sa naissance injuste, orgueilleux & cruel ; mais il fut un tems où ses défauts furent cachés. Il avoit deux fils qui ne tenoient rien des mœurs féroces de leur père ; ils aimoient & recevoient bien les étrangers ; leur cour étoit polie ; ils s'y montroient affables ; & , quoique leur père fût avare, il les aimoit assez pour leur prodiguer ce qu'ils desiroient pour satisfaire leur générosité. Ceux qui venoient alors dans cette petite cour, étoient accueillis avec tant d'honneurs, qu'ils faisoient en partant l'éloge des deux frères, que leurs vertus naissantes avoient déjà fait décorer de l'ordre de la Chevalerie. L'un s'appelloit Cylandre ; l'autre portoit le nom de Tanacre. Tous les deux étoient braves, beaux & bien faits ; ils eussent peut-être mérité toujours des louanges, s'ils n'eussent été séduits par l'amour, & si cette passion dangereuse ne les eût entraînés par sa violence à commettre des actes qui noircirent la réputation qu'ils avoient commencé de s'acquérir. Un Chevalier de la Cour Impériale de Grèce, arriva dans le château de Marganor avec une Dame de la plus rare beauté ; Cylandre en devint si follement amoureux, qu'il

crut perdre la vie si sa passion étoit malheureuse, & si cette Dame s'éloignoit de la Cour de son père. Il avoit tenté vainement toutes les prières si touchantes que font les Amans; il fut assez insensé pour oser employer la force; &, lorsque le Chevalier Grec partit, il fut l'attendre à quelque distance, pour enlever de ses bras celle qu'il conduisoit sous sa garde. Dès qu'il le vit approcher, il courut sur lui la lance en arrêt. Il ne doutoit point de le porter par terre du premier coup, & d'enlever sa Dame; mais ce Chevalier, expert & valeureux, lui passa le fer de sa lance au-travers du corps: il tomba mort; son corps fut rapporté sur un brancard baigné des larmes amères de Marganor, & déposé dans le tombeau de ses pères. Cet événement fâcheux cependant ne changea rien au ton ordinaire de la Cour; Tanacre n'étoit ni moins prévenant, ni moins aimé que son frère; & la même année un jeune Baron voisin vint chez Marganor avec sa nouvelle épouse, qu'il sembloit que l'Amour & les Graces eussent embellie de leurs mains. Elle étoit aussi vertueuse que belle; elle se nommoit Drusille, & le Baron de Longueville se nommoit Olindre. Cet époux étoit un Chevalier accompli. Tous les deux s'adoroient dès leur enfance, & venoient d'être couronnés par l'hymen, l'amour & les plaisirs.

Tanacre, sans avoir (comme il l'auroit dû) la mort de son frère toujours présente devant les yeux, conçut un amour effréné pour la belle Drusille ; mais, désespérant d'enlever son cœur à l'aimable époux qu'elle adoroit, il prit le parti d'imiter en partie son coupable frère. Cependant il ne voulut pas courir de risque avec le jeune & brave Olindre ; tout sentiment d'honneur s'éteignit en lui, les vices de son père semblèrent inonder tout-à-la-fois son cœur ; il n'écoula plus que les projets coupables qui lui furent inspirés par son ame, devenue tout-à-coup si criminelle. Tanacre eut la lâcheté de faire embusquer vingt hommes armés sur le chemin qu'Olindre devoit prendre pour retourner à Longueville avec son épouse ; il le fit entourer par les vingt assassins qu'il avoit conduits lui-même ; & , malgré sa valeur & sa longue défense, ce jeune guerrier perdit la vie. Tanacre, dès qu'Olindre fut expiré, saisit la jeune épouse qui demandoit la mort : il l'enleva malgré ses cris ; mais, s'étant arrachée de ses bras, elle courut se précipiter dans un vallon : elle fut assez malheureuse pour n'y pas trouver la fin de ses peines ; & blessée à la tête, meurtrie dans tout son corps, Tanacre la fit rapporter au château sur un brancard, prit tous les soins nécessaires pour conserver ses jours ; & voyant bien qu'il ne pouvoit avoir
pour

pour maîtresse une Dame d'un si haut parage, fit tous les préparatifs de son hymen avec elle ; pendant le tems que d'habiles médecins s'occupaient à la guérir de ses blessures.

Tanacre, continua la même femme, ne cessoit de parler de son repentir & de la violence de son amour à la belle Drusille : je passerai mes jours, lui disoit-il, à réparer les maux que je vous ai faits ; mais tout ce qu'il pouvoit dire à Drusille, ne faisoit qu'animer la rage que son cœur avoit contre lui ; elle ne desiroit, ne cherchoit que des moyens sûrs de donner la mort à l'assassin de son époux. Bientôt elle connut qu'elle ne pouvoit y réussir que par la feinte : elle prit donc sur elle d'avoir un air plus doux avec Tanacre, de lui faire croire qu'elle oublioit Olindre, & de lui donner l'espérance qu'elle s'en consoleroit avec lui ; son visage annonçoit qu'elle oublioit son injure, tandis que son cœur appeloit la vengeance. Plusieurs projets se présentèrent à son esprit, mais elle n'en trouvoit aucun dont la réussite lui parût assez certaine ; le seul auquel à la fin elle s'arrêta, fut de mourir elle-même en donnant la mort à Tanacre ; & le sacrifice d'une vie malheureuse ne lui coûta rien, lorsqu'elle put s'assurer que sa mort entraîneroit celle de son ennemi. Dès

qu'elle eut pris ce parti funeste, elle fit tout au monde pour le faire réussir ; son air devint plus riant ; elle entendit parler sans trouble des nouvelles noces qui se préparoient pour elle ; sa parure même sembla plus recherchée qu'à l'ordinaire ; & lorsque Tanacre lui parla du jour de son hymen : J'espère du moins, Seigneur, lui dit-elle, que vous m'accorderez que ces noces se fassent selon l'usage du lieu de ma naissance. Cependant le pays de Drusille n'admettoit aucune cérémonie qui lui fût particulière, & ce n'étoit qu'un mensonge adroit qu'elle avoit inventé pour assurer sa vengeance. La veuve qui se remarie, dit-elle à Tanacre, doit commencer par appaiser les mânes de son époux ; elle doit faire célébrer des services pour lui dans l'Eglise qui lui sert de tombeau ; c'est à la fin de cet Office qu'elle reçoit l'anneau de la main de son nouvel époux : le Prêtre officiant doit avoir une coupe de vin toute prête, qu'il bénit, & sur laquelle il prononce des oraisons ; il remet ensuite cette coupe à l'époux, qui la présente à celle qui reçoit sa main, & qui doit boire la première. Tanacre se soucie très-peu des cérémonies qui doivent être observées à son mariage, pourvu qu'il s'accomplisse promptement ; le scélérat n'imagine pas que Drusille veuille venger

ainfi la mort d'Olindre ; il n'est occupé que de
fes defirs ; il consent à tout pour hâter fon bon-
heur.

Druſſille avoit à fon ſervice une vieille femme
qui l'avoit ſervie depuis ſon enfance : Apporte-
moi, ma chère bonne, lui dit-elle, de ce poi-
ſon actif que tu fais ſi bien compoſer ; porte-le
moi dans un vaſe. J'ai trouvé le plus ſûr moyen
pour qu'il donne la mort au traître fils du
Tyran, je fais après par quel moyen nous nous
ſauverons toutes les deux ; mais je n'ai pas à
présent le tems de te le dire. La vieille obéit
à ſes ordres, prépara le poiſon, & Druſſille le
reçut de ſa main ; elle le méla dans un vin doux
& parfumé de l'île de Minos, & le conſerva
précieuſement pour le jour fatal de ſes noces.
Elle vint au Temple parée de pierreries & d'ha-
billemens ſuperbes ; elle avoit fait élever ſur
deux colonnes la représentation d'Olindre, &
l'on commença l'Office des Morts à ſon inten-
tion. Tous les principaux de la ville & des envi-
rons formoient un grand concours dans le
Temple, où Marganor entra ſuivi de ſes favoris,
& conduiſant ſon fils par la main avec un air
de ſatiſfaction & de gaieté qui paroifſoit rare-
ment ſur ſon viſage.

Lorsque les obſèques d'Olindre furent finies,
le Prêtre apporta le vin préparé dans une coupe

d'or; Drusille en but une partie, & présente, d'un air doux & riant, le reste de la coupe à Tanacre; il eut l'air d'être pénétré de joie en prenant la coupe, & la vuida toute entière. Tanacre la remit aussitôt entre les mains du Prêtre, & se retournant vivement vers Drusille, il lui tendit les bras. La veuve d'Olindre alors changeant tout-à-coup & d'air & de langage, le repoussa avec violence; ses yeux sont allumés; son beau visage est défiguré par la fureur & le désespoir: Fuis loin de moi, traître, s'écria-t-elle!... Me croyois-tu donc assez foible pour te donner ma foi, pour me rendre au scélerat qui m'a plongée dans le désespoir? Frémis, apprends que tu meurs de ma main; apprends que cette main t'a présenté le poison que tu portes dans ton sein. Vas, ta mort est encore trop douce pour punir l'horreur de ton crime. Que n'ai-je pu porter plus loin ma fureur, contre le bourreau de mon époux & le mien! Mon seul regret, c'est de n'avoir pu t'arracher de ma main ton cœur lâche & barbare. Pardonne-moi, cher Olindre, de m'être soumise à feindre!... Je n'avois que ce seul moyen de te venger. Et toi, monstre! vas subir dans les enfers la juste punition de tes crimes; si j'y suis précipitée, j'y jouirai du moins de voir les tourmens qui t'y sont préparés!... Alors élevant ses yeux

vers la représentation d'Olindre : Reçois cette victime , ô cher époux ! de la main de celle qui meurt pour te venger ; obtiens de l'Eternel qu'il me reçoive avec toi dans son sein ; dis-lui que j'ai du moins le mérite d'offrir à ses pieds la dépouille opime du plus noir de tous les ennemis de sa justice & de sa loi , & que c'est une œuvre méritoire que de purger la terre des scélérats qui bravent sa colère & sa vengeance ! . . . Druille à ces mots expira : son visage livide portoit encore quelques signes du plaisir que la punition du meurtre d'Olindre avoit porté dans son ame. Tanacre en ce moment expiroit aussi ; & , comme il avoit bu les deux tiers de la coupe , il est à présumer que sa mort précéda de quelques instans celle de Druille.

Marganor (poursuivit la villageoise) avoit retenu dans ses bras son fils Tanacre , en le voyant chanceler , & ne s'étoit occupé qu'à le secourir ; mais au moment qu'il le vit expiré , qu'il connut qu'il avoit perdu ses deux fils ; & que tous les deux étoient périés par le fatal amour qu'ils avoient eu pour deux femmes , l'amour paternel , la colère & le désespoir excitèrent un orage si furieux , dans son cœur , qu'il s'élança pour massacrer Druille ; mais , voyant qu'elle étoit expirée , ce furieux exerça sur son

corps mille cruautés inutiles pour assouvir ~~en~~ partie sa rage.

Semblable au serpent qui mord le fer d'une lance dont il est frappé, furieux comme un dogue qui brise sous ses dents les pierres qu'on lui lance, Marganor exhale une vaine rage, en portant ses coups sur un corps insensible. Il quitte enfin ce reste inanimé de Drusille; & voyant le Temple rempli de femmes, non-seulement sa rage se soutient, mais elle semble augmenter; il tire son large cimeterre, il tombe sur nous sans en distinguer aucune. Nous fuyons toutes, en jetant des cris lamentables; mais, avant que ses amis aient pu retenir sa folle rage, plus de trente femmes avoient déjà perdu la vie. Ramené dans son palais, entouré par ses amis, & par les habitans qui lui demandoient à grands cris la vie de leurs mères, de leurs épouses & de leurs filles, il prit le parti, pour nous éloigner toutes de sa vue, de nous exiler à deux lieues du pays qu'il habitoit, sans qu'il nous fût jamais permis de nous en rapprocher. Toutes nos familles se trouvèrent séparées, & nous restâmes privées de ces unions si douces qui sont le soutien & qui sont le bonheur de la vie. Si nos époux, si nos fils osent aller contre sa défense, en s'approchant furtivement

de nos habitations où règnent la tristesse & les regrets, ils sont cruellement punis. Ce tyran établit de plus dans son château la plus inique de toutes les coutumes : cette loi porte que toute femme qui passera près de son château fera prise, battue de verges, & qu'on la chassera du pays, après avoir coupé ses jupes au-dessus de sa ceinture ; mais si quelque femme ose se présenter ayant quelque Chevalier pour escorte, Marganor la traîne lui-même sur le tombeau de ses fils, & l'immole à leurs mânes : pour les Chevaliers, il les fait défarmer & couvrir de fers. Mille hommes armés qu'il entretient pour sa garde, le mettent en état de soutenir cette coutume barbare : cependant, si quelqu'un de ces Chevaliers veut jurer sur l'autel d'être, pendant le reste de sa vie, le plus mortel ennemi des femmes, il lui fait rendre son cheval, ses armes & sa liberté. Croyez-moi donc, Seigneur, (continua cette même femme, les larmes aux yeux) si vous ne voulez pas sacrifier ces Dames à sa barbarie, si vous désirez conserver votre liberté, gardez-vous bien d'approcher le château d'un Tyran, dont le pouvoir & la force égalent l'injustice & la cruauté.

Les guerrières, qui d'abord avoient été bien attendries par l'histoire de Drusille, sentirent naître en leur âme une juste fureur ; & si la

nuit ne les eût arrêtées, elles eussent volé sur le champ pour punir Marganor. Elles passèrent donc le reste de la nuit dans le village; mais, dès que l'aurore annonça le retour du soleil, les guerrières & Roger suivis des trois Islandoises, reprirent leurs armes & marchèrent au château.

Ils commençoient à prendre cette route, lorsqu'un bruit de chevaux qu'ils entendirent dans le fond du vallon, excita leur curiosité: bientôt ils virent arriver, par un chemin étroit, une vingtaine d'hommes armés qui menaient une vieille femme condamnée aux plus cruels supplices; & quelques femmes du village la connurent aussitôt pour être cette vieille suivante de Drusille, dont la main avoit préparé la mort de Tanacre. Cette vieille, ayant eu quelque inquiétude sur le projet de sa maîtresse, n'étoit point entrée dans le Temple avec elle; & la rumeur soudaine qui s'éleva la fit sortir promptement de la ville, & chercher sa sûreté dans une prompte fuite. Marganor ayant appris par ses espions, qu'elle s'étoit réfugiée en Autriche, fit tenter l'avarice d'un vieux Baron qui la livra dans ses mains, quoiqu'il l'eût assurée de la tenir sous sa garde; & Marganor sentoît une joie barbare, en pensant qu'il la verroit brûler à petit feu. Le Baron Allemand avoit fait mettre

la vieille dans une espèce de ballot, pour qu'on ne connût point qu'il trahissoit sa foi : ses gens l'avoient conduite ainsi jusqu'à Constance , où ceux de Marganor s'étoient trouvés pour la recevoir ; & le tyran espéroit bien pouvoir assouvir sa rage sur elle. De même que le beau fleuve qui descend & tire sa source du Vésule , devient plus fort & plus rapide , lorsqu'ayant reçu dans son lit les eaux du Lambro , de l'Adda , du Tésin , il roule leur onde jointe à ses premiers flots ; ainsi tout ce que les guerrières apprirent de nouveau ne fit qu'exciter encore plus vivement leur colère ; & le nombre des soldats qui pouvoient défendre le tyran ne les retint pas un moment dans le projet de le punir : elles se promettoient bien même de lui faire expier ses forfaits , en le livrant au supplice le plus long & le plus douloureux. Ils convinrent de commencer par délivrer la vieille ; ils fondirent sur ceux qui la gardoient ; & les premiers qui tombèrent sous les coups terribles des guerrières épouvantèrent assez les autres , pour jeter leurs armes & prendre la fuite : ils abandonnèrent la vieille , comme le loup qui vient de ravir un agneau , le laisse tomber pour fuir plus rapidement , les chiens , & les bergers qui le poursuivent : plusieurs même laissèrent leurs chevaux pour se cacher plus facilement ; & Roger choisit

promptement trois de ces chevaux pour monter les trois Islandoises qu'ils portoient en croupe, & qui non-seulement fatiguoient leurs coursiers, mais qui pouvoient les gêner en combattant.

Libres, après cette première expédition, ils prirent le chemin du château, se faisant suivre par la vieille qu'ils voulurent avoir pour témoin de la vengeance qu'ils croyoient devoir à Dru-fille. La vieille jetoit les hauts cris, & ne vouloit point marcher avec eux, tant elle aimoit encore la vie; mais Roger se divertit à l'enlever de terre, & l'emporta sur la croupe du vigoureux Frontin.

Ils arrivèrent bientôt dans une ville basse fort riche & bien bâtie, qui n'avoit ni remparts ni fossés pour la défendre : une petite montagne qui paroissoit formée d'un seul rocher, s'élevoit au milieu de cette ville, & portoit sur sa cime le fort château de Marganor : dès qu'ils furent entrés dans cette cité, quelques soldats de garde fermèrent la barrière, & d'autres corps-de-garde fermèrent de même les autres défenses qui terminoient les différentes issues de cette ville.

Marganor parut aussitôt à la tête d'un grand nombre de fantassins & de cavaliers, & leur commanda, d'un air menaçant, de se soumettre à l'instant à la coutume qu'il avoit établie. La redoutable Marphise, ainsi qu'elle l'avoit obtenu

de Bradamante & de Roger, courut sur Marganor, pour toute réponse; & sans daigner baisser le fer de sa lance, ni tirer son épée, elle lui porta sur la tête un si furieux coup de son poing couvert d'un gantelet, qu'elle le renversa tout étourdi sur la croupe de son cheval. Dans le même moment, Roger & Bradamante fondirent sur les troupes de Marganor; Roger en perça six de sa lance: les cinq premiers furent abattus morts par différentes blessures; sa lance se brisa dans le corps du sixième qui s'enfuyoit. Bradamante de son côté renversoit ou perçoit tous ceux qu'elle frappoit avec la lance d'or; & bientôt tous les gens armés de Marganor, & jusqu'au peuple même, tous s'enfuirent, les uns vers le château, les autres hors de la ville; & les églises se remplirent de ceux qui cherchoient un asyle: dans un instant on ne vit pas un homme au milieu de la place où Marganor avoit paru. Marphise pendant ce tems lioit fortement les mains derrière le dos à ce tyran; elle appela la vieille, elle le lui remit entre les mains. Alors, bien rassurée, la vieille ne sentit que le plaisir d'avoir Marganor sous sa puissance. Roger & les guerrières furent un moment tentés de mettre la ville en feu: mais, réfléchissant que Marganor étoit seul coupable, ils prirent le parti de faire grace aux habitans,

s'ils vouloient renoncer à la coutume qu'il avoit établie.

Les habitans consentirent sans peine à l'abolissement d'une coutume & d'une loi qu'ils détestoient eux-mêmes ; ils calmèrent le courroux de l'impétueuse Marphise qui d'abord vouloit tout brûler & saccager , en lui représentant combien ils avoient souffert eux-mêmes d'une loi barbare à laquelle ils n'avoient obéi que parce que le peuple est toujours forcé de suivre celle du plus fort. En effet , les malheureux sujets de Marganor n'obéissoient qu'en frémissant à ce tyran qui les avoit mis au point de se défier les uns des autres , par la récompense qu'il donnoit aux délateurs de ceux qui murmuroient contre lui : l'un perdoit ses biens , l'autre son honneur , & quelques-uns étoient livrés au supplice. Les cris de ce peuple malheureux s'étoient élevés jusqu'au Ciel ; & la Justice divine , également infinie dans ses récompenses & dans ses justes punitions , venoit d'abattre sous son glaive la tête coupable de ce tyran odieux. Le peuple , qui passe facilement de la crainte à la fureur , prouva bien en cette occasion , que tout le monde se jette , la cognée à la main , sur l'arbre déraciné par les vents. Marganor servit d'un exemple de plus à ceux dont l'avarice , la violence & l'injustice rendent leurs sujets malheu-

yeux. Grands & petits , il ne fut aucun des habitans qui ne vît avec la joie la plus vive ce tyran puni de ses forfaits. Ceux dont la main cruelle avoit massacré celles qui leur étoient chères , couroient sur lui pour le mettre en pièces; mais Bradamante & Marphise, qui vouloient lui faire subir une punition plus longue de tant de crimes accumulés, le défendirent de la première fureur de ces habitans irrités : elles firent remettre Marganor tout nu, bien garotté, entre les mains de la vieille qui se plut à lui déchiqueter le dos & les épaules avec un poinçon. Les trois Dames Islandoises, se souvenant aussi de l'affront qu'elles avoient reçu, & peut-être ayant quelques raisons secrettes pour être furieuses qu'on pût se ressouvenir de ce qu'elles n'avoient pu cacher au grand jour, se jetèrent à leur tour sur lui, & desiroient alors avoir les griffes des ours blancs de leur île pour le déchirer; car une femme ne pardonne jamais les affronts qu'elle a reçus, ni même ceux qu'elle a mis en droit qu'on puisse lui faire; elles se servirent même de leurs dents pour punir Marganor de l'indécence & de l'immodestie de ses procédés.

Marganor étoit alors la fidèle image d'un de ces torrens furieux qui se précipitent des montagnes, lorsque les neiges accumulées se fon-

dent tout-à-coup, frappées par le soleil; dans sa chute rapide, ce torrent fougueux bondit de rochers en rochers, les blanchit d'écume, les déracine, les entraîne avec les arbres qu'il brise dans sa chute; il porte au loin ces débris accumulés dans la plaine, & leur poids & la rapidité des eaux entraîne les cabanes & les moissons: mais enfin les eaux, en s'étendant sur des terrains unis, perdent leur volume & leur rapidité; & les enfans, que ses ravages avoient si vivement effrayés, se plaisent à braver alors sa première fureur, & le passent en riant & se mouillant légèrement les pieds. C'est ainsi que ce cruel Tyran, dont le seul nom faisoit trembler, se trouve tellement abattu par ses chaînes & par la haine publique, que jusqu'aux timides enfans insultent à son malheur, & lui font sentir leurs atteintes, en se servant de leurs foibles mains pour arracher sa barbe ou ses cheveux.

Roger & ses deux braves compagnes, étant montés dans le Château, trouvèrent des richesses immenses, le bouclier d'or, & les Rois du Nord, compagnons d'Ulanie, qui ne portoient aucune arme depuis que Bradamante les avoit renversés deux jours de suite. Il est bien à croire qu'il fut heureux pour ces Princes de n'être pas en état d'attaquer Bradamante; ils eussent été vraisemblablement renversés une troisième fois.

Mais il leur fut plus heureux encore de n'être pas armés lorsqu'ils furent pris avec Ulanie ; les pauvres Islandoises auroient été immolées sur le tombeau d'Olindre : du moins elles en furent quittes pour voyager un peu trop immodestement , & pour quelques autres petits déshagrémens que des soldats impolis avoient pu leur faire essuyer , mais desquels heureusement il ne restoit aucune marque. Les guerrières remirent le bouclier d'or , & comblèrent de dons la bonne Ulanie & ses deux compagnes ; ils firent jurer aux habitans ; non-seulement d'abolir la coutume , mais de courir promptement chercher & consoler leurs épouses affligées ; ils leur firent jurer de plus , de ne laisser entrer dans leur ville aucun Chevalier , sans exiger de lui le serment de servir toute sa vie les Dames , & de combattre ceux qui seroient soupçonnés de les haïr : Marphise leur dit même qu'elle reviendrait avant la fin de l'année , & les menaça de sa vengeance , s'ils n'obéissoient pas exactement à ses ordres. Tous les trois après furent ensemble , accompagnés d'un nombreux Clergé , pour retirer le corps de Drusille du cloaque où Marganór l'avoit fait jeter ; & , rendant à sa mémoire les plus grands honneurs , elles le firent ensevelir avec le corps de son époux dans un riche tombeau. Marphise

ayant apperçu près d'un temple une colonne élevée, sur laquelle le Tyran avoit fait inscrire sa loi cruelle, s'en servit, de concert avec Bradamante, pour porter le trophée des armes de Marganor ; & , faisant briser son inscription , elles firent graver, sur cette même colonne, la nouvelle loi qu'elles venoient de proclamer ; & ce même monument de la mort & de l'ignominie dont les femmes étoient menacées, devint celui de leur triomphe. Les deux guerrières partirent ensuite avec Roger, & se séparèrent d'Ulanie, qui voulant paroître devant Charles avec décence, s'occupoit avec ses compagnes à se préparer de riches vêtemens. On fait que Marganor étoit resté sous sa garde : ne voulant pas le laisser souffrir plus long-tems, & craignant que ce barbare ne nuisît encore à quelque femme, elle le fit précipiter du haut d'une tour. Mais cessons de parler d'Ulanie, pour suivre les guerrières & Roger, qui prennent le chemin de la ville d'Arles : ils marchèrent le reste du jour, & tinrent, une partie du suivant, la même route jusqu'à l'endroit où, se partageant en deux branches, ils reconnurent qu'une de ces routes conduisoit à la cité d'Arles où Roger devoit se rendre, & l'autre au camp de Charles. Ce fut là que les deux tendres Amans renouvelèrent

velèrent mille fois leurs sermens , & se séparèrent en s'embrassant. Marphise & Bradamante se rendirent près de Charles, Roger près d'Agramant ; & moi je saisis cette bonne occasion de me taire pour quelques momens.

Fin du trente-septième Chant.



CHANT XXXVIII.

O v o u s qui daignez écouter mes Chants avec plaisir ! Dames aimables , qui joignez l'honneur & les sentimens épurés aux graces de votre sexe ! peut-être la séparation subite de Roger d'avec celle qu'il adore , vous fait-elle autant & peut-être plus de peine encore qu'à Bradamante ; peut-être accusez-vous dans votre cœur ce loyal Amant de n'être pas assez vivement épris. Je penserois comme vous , si quelque intérêt particulier eût déterminé Roger à s'éloigner de la fille d'Aymon ; & toutes les richesses de Crésus , tous les trésors des deux mondes , ne doivent pas séduire , par leur attrait , l'Amant fortuné qui peut voir sans cesse l'objet qu'il adore. Mais cet honneur qui vous est si cher , cet honneur rigide qu'un Chevalier doit conserver aux dépens de sa vie , aux dépens de son amour même , rend l'aimable Roger digne d'être également plaint & loué par votre bouche. Si Bradamante se fût trop fortement opposée à son départ , ne diriez-vous pas vous-même qu'elle n'étoit occupée que d'elle , & que Roger n'étoit pas véritablement aimé ? L'Amante estimable & tendre ,

quoique l'amour lui rende son Amant aussi cher que sa propre vie, sera toujours jalouse de son honneur ; elle fait qu'il lui doit être plus précieux que le jour même ; elle se sacrifiera toujours pour le lui laisser conserver avec gloire. Roger fit son devoir en retournant près d'Agramant ; ce Prince n'avoit point partagé la fureur d'Almont ; il l'avoit armé Chevalier , & l'avoit toujours comblé de faveurs & de distinctions honorables. Oui , Roger fit bien d'obéir au devoir qui le rappeloit auprès de son Empereur ; & Bradamante se montra digne de son sang & de sa renommée, en ne le retenant point auprès d'elle : elle étoit trop sûre que rien ne peut réparer l'honneur quand il est perdu ; d'ailleurs ne l'étoit-elle pas également , que l'amour, tôt ou tard , ramèneroit Roger à ses pieds , amoureux & fidèle ? Son Amant retourna donc près d'Agramant ; qui rassembloit dans Arles les débris de son armée.

Marphise & Bradamante , qui s'étoient liées de l'amitié la plus tendre , retournèrent ensemble près de Charlemagne ; ce Prince rassembloit toutes ses forces pour donner un assaut général à la ville d'Arles , & pour terminer , dans une seule action , la longue guerre qu'il soutenoit contre les Sarrazins.

Dès que Bradamante parut & fut reconnue

dans le camp de Charles, son arrivée fit élever des cris de joie : tous les guerriers la révéraient ; elle étoit adorée du soldat ; chacun s'empressoit à lui rendre hommage. Lorsque Renaud apprit son arrivée , il accourut serrer dans ses bras cette sœur si chérie ; tous ses autres frères se rassemblèrent bientôt autour d'elle. Quand on fut que la guerrière qui l'accompagnoit étoit cette célèbre Marphise , qui , des extrémités de l'Inde jusqu'à celles de l'Espagne, avoit mérité des palmes immortelles , toute l'armée quitta ses tentes pour se trouver sur son passage , & rendre des honneurs à ces deux belles guerrières.

Marphise mit un genou à terre en se présentant devant Charles, & Turpin assure que ce fut pour la première fois de sa vie qu'elle fit un acte pareil ; le seul fils de Pépin lui parut digne de cet hommage , quoiqu'elle eût vu les plus puissans Monarques du continent dans toute leur gloire. Charles lui fit l'accueil le plus honorable ; il étoit sorti de son pavillon royal pour venir au devant d'elle ; il lui donna la main , & la fit asseoir à ses côtés , au dessus de ses Pairs & de ses hauts Barons. On renvoya la plus grande partie de ceux qui furent présens à cette première entrevue ; il ne restoit près de Charles que les Paladins & les grands Seigneurs ; alors

Marphise , s'adressant à Charles , éleva sa voix agréable en lui disant ces mots : Très-haut , très-glorieux & très-auguste Empereur , vous , qui du couchant à l'aurore , & qui des monts glacés de Scythie jusqu'aux rivages brûlans des Ethiopiens , faites révéler l'étendard triomphant de la Croix , je viens des extrémités de la terre pour admirer en vous , non-seulement le plus puissant Monarque de l'univers , mais aussi celui que l'Eternel a doué de la plus haute sagesse. Je dois vous dire la vérité , grand Prince ! une secrète jalousie m'avoit fait prendre les armes ; je voyois avec peine un Monarque d'une autre religion que la mienne , devenir le plus puissant Souverain de la terre ; je l'ai souvent rougie du sang des Chrétiens , & je fusse peut-être restée votre plus mortelle ennemie , si le Ciel ne me portoit à venir me ranger au nombre de vos sujettes , au moment même où je me préparois à porter les armes contre vous. J'ai su pour la première fois , & par un événement dont je vous rendrai compte dans la suite , que je suis fille de ce brave Roger de Risa , que le traître Bertrand , son frère , trahit avec tant de lâcheté : ma malheureuse mère fut exposée sur une mer orageuse lorsqu'elle me portoit encore dans son sein ; elle me donna le jour au milieu des événemens les plus funestes : un savant Enchan-

teur m'éleva jusqu'à l'âge de sept ans, & je fus enlevée à ses soins par des corsaires Arabes : ils me vendirent en Perse comme une esclave : le Roi qui m'acheta voulut me ravir l'honneur ; &, quoique bien jeune encore, je le punis en le privant du jour ; j'exterminai sa Cour & sa race coupable ; je m'emparai de son trône, & j'avois à peine deux mois au-dessus de dix huit ans, lorsque je me vis Souveraine de sept Royaumes que j'avois conquis. Envieuse alors de votre gloire, comme je l'ai dit, j'espérois réussir à l'abaisser ; mais ce que j'ai su depuis que je suis en France éteint non-seulement cette fureur injuste, mais tout m'anime à vous aimer & à vous servir comme mon Seigneur & mon Maître, & comme un grand Prince auquel j'ai la gloire de tenir par le sang. Roger fut pour vous, Seigneur, le parent & le serviteur le plus fidèle ; je vous consacre comme lui, mon cœur & mon épée : cette envie qui me portoit à combattre vos Paladins, & à leur arracher les lauriers dont ils sont couverts ; cette ardeur qui me portoit à la guerre, se fait sentir dans mon cœur contre Agramant, & contre tous ceux qui descendent des barbares qui se sont couverts du sang de mon père.

Marphise poursuivit, en disant à Charles qu'elle desiroit d'être Chrétienne, & que dès

qu'il auroit vaincu le fils de Trojan, son dessein étoit de retourner en ses Etats pour faire embrasser le Christianisme à ses sujets, & combattre & subjuguier ceux des Rois voisins qui ne voudroient pas se soumettre à cette sainte loi.

Charlemagne, qui n'étoit pas moins éloquent que brave, donna les plus grandes louanges à Marphise, & rendit le même honneur à la mémoire de son père, & de toute son illustre race : il approuva toutes ses résolutions ; & non-seulement, lui dit-il, je vous reconnois comme une parente dont je me fais honneur, mais aussi comme ma propre fille... A ces mots, il se leva pour l'embrasser encore ; & cette fois il la baïsa tendrement sur le front, comme un père a coutume d'en user pour une fille chérie. Tous les Paladins de la maison de Mongraine & de celle de Clermont s'avancèrent pour rendre hommage à la belle & valeureuse Marphise, qu'ils reconnurent alors pour être de leur illustre sang, & Renaud sur-tout, qui souvent avoit éprouvé sa valeur pendant le siège d'Albraque. On ne peut exprimer quelle fut la joie du jeune Guidon le Sauvage, lorsqu'il revit cette belle guerrière ; Aquilant, Griffon & Sansonnet, qui l'avoient vue combattre dans l'Isle des femmes cruelles ; Maugis, Vivian & Richardet, qu'elle

avoit secourus contre Bertolas & les Mayençois; tous à-la-fois entouroient la guerrière en lui rendant les plus tendres hommages. Charles ne s'en rapporta qu'à lui-même pour orner le lieu qu'il destinoit au baptême de Marphise; il choisit les Evêques & les grands Clercs les plus favans pour l'instruire de notre sainte Loi.

Le lendemain l'Archevêque Turpin, vêtu de ses habits pontificaux, versa sur la tête de Marphise l'eau salutaire : Charles la tint sur les fonts. Mais il est tems à présent de remplir le creux du bon Paladin Roland ; son bon sens est prêt à descendre du Ciel dans une ampoule portée par l'aimable Prince d'Angleterre, qui se servoit alors du char d'Elie. Lorsqu'Astolphe fut descendu de la lune dans le Paradis terrestre avec cette ampoule précieuse, S. Jean lui fit connoître une plante merveilleuse, avec laquelle il lui dit de toucher seulement les yeux du Roi de Nubie, & qu'elle suffiroit pour lui rendre la vue ; ce service important, (ajouta l'Apôtre) joint à celui de l'avoir délivré des harpies, portera ce Prince à vous donner une armée pour assiéger Biserte. Alors S. Jean lui donna les moyens d'employer utilement ces troupes sans expérience : Astolphe apprit aussi de lui comment il pourroit passer sans danger ces grands déserts, où souvent l'on est enseveli

fous des montagnes de fable; & le bon & vieux Saint l'endoctrina de point en point sur tout ce qu'il avoit à faire; il le fit ensuite remonter sur l'hypogriffe; & le Paladin ayant bien remercié le Saint & reçu sa bénédiction, partit, & dirigea son vol sur la terre.

L'hypogriffe s'étant approché des bords du Nil, suivit le cours de ce fleuve: Astolphe découvrit bientôt la Nubie, descendit dans la capitale, & fut rejoindre Senapes. La joie du Roi fut extrême, lorsqu'il entendit la voix du Paladin qui l'avoit déjà délivré de l'horrible persécution des harpies; mais lorsqu'Astolphe toucha ses yeux avec la plante qu'il avoit apportée du Paradis terrestre, l'humeur épaisse qui les couvroit se dissipa tout-à-coup; & le premier mouvement de Senapes, en voyant la lumière & le Paladin, fut de se jeter à ses genoux & de l'adorer comme un Dieu.

Senapes, touché de la plus vive reconnoissance, lui donna cent mille hommes de plus que les troupes qu'Astolphe avoit demandées pour aller assiéger Biserte, & s'offrit lui-même pour le suivre: ce Prince fut cependant très-affligé de ne pouvoir lui donner de la cavalerie; ses Etats fort riches en chameaux & en éléphans, étoient absolument dépourvus de chevaux.

Pendant la nuit qui précéda le jour où les troupes de Nubie devoient se mettre en marche, Astolphe monta sur l'hyppogriffe, & dirigea son vol vers la montagne élevée, d'où le vent du midi s'élance pour porter ses efforts contre la grande ourse : il trouva la caverne d'où ce vent sort par une bouche étroite, lorsqu'il va faire ses ravages ordinaires. Le Paladin, selon l'avis qu'il avoit reçu de S. Jean, s'étoit muni d'une outre bien forte & bien fermée, dont il plaça adroitement la bouche ouverte sur le soubirail, qu'elle fermoit en entier.

Le fier autan, fatigué du vol impétueux qu'il avoit fait la veille, dormoit alors tranquillement dans sa caverne : Astolphe ayant bien tendu son outre, se tint à l'affût près du soubirail ; & lorsque l'austral, réveillé par l'aurore, voulut sortir de sa grotte, il donna dans l'outre, comme un lapin donne dans le panneau, & s'y trouva pris par le Paladin, qui le renferma bien étroitement. Très-content d'une si bonne prise, il retourna promptement en Nubie ; & dès le même jour il se mit en marche à la tête de sa noire armée. Les Abyssins traversèrent, sans crainte & sans danger, les vastes mers de sable fin qui les séparoient du mont Atlas ; & le foudroyant vent du midi, qui s'étoit pris au piège, n'avoit pas la force de souffler une lampe.

Le Paladin étant arrivé dans un lieu d'où l'on découvroit une grande plaine & la mer , choisit une troupe d'élite parmi les Abyssins qui lui parurent les mieux faits & les plus intelligens ; il les fit ranger par pelotons autour d'une montagne qui touchoit à la plaine , & bientôt il s'éleva sur le sommet avec l'air d'un homme qui médite un grand dessein.

Astolphe , se préparant à l'exécution de ce projet par la prière , se jeta promptement à genoux , ne cessa d'invoquer la toute-Puissance jusqu'à ce qu'il pût espérer que ses vœux étoient exaucés ; il se mit ensuite à rouler une grande quantité de pierres & de cailloux du sommet de la montagne , de façon qu'ils roulèrent de tous les côtés à ses pieds. O quel est le miracle éclatant que l'homme qui croit fermement ne peut espérer ! Ces pierres & ces cailloux (contre leur usage ordinaire) se mirent à croître tout-à-coup , & se formèrent un ventre , des jambes , un cou , & même de longs museaux : tout cela bientôt se mit à hennir , à bondir , à courir de tous côtés dans la plaine ; les uns étoient bais , les autres rouan , alefan , & beaucoup même étoient gris pommelés. Les troupes disposées par pelotons dans la plaine , prirent ces chevaux de nouvelle création avec assez de facilité ; car le miracle avoit eu l'attention de leur donner

des brides propres à leur bouche, & des selles très-bien faites : il s'en trouva quatre-vingt mille cent & deux, tous vigoureux & bien faits, & jamais on n'a vu de plus belle remonte : le même nombre des fantassins de l'armée de Nubie, devint dans le moment un corps formidable de cavalerie.

Astolphe, se mettant à leur tête, répandit cette cavalerie en détachemens, qui se portèrent dans toute l'Afrique, &, selon l'usage, pillèrent, brûlèrent, massacrèrent, firent des prisonniers, & établirent des contributions jusqu'aux portes de Biferte.

Agramant avoit confié, jusqu'à son retour, la garde de ses Etats au Roi de Ferze, à celui d'Algazer, & à Branzard, Roi d'un autre pays. Tous les trois se mirent en défense contre l'attaque imprévue du Paladin. Branzard dépêcha sur le champ l'esquif le meilleur & le plus léger, avec ordre de se rendre promptement sur le rivage de Provence, pour avertir Agramant de l'irruption soudaine que le Roi de Nubie faisoit dans ses Etats. Le Capitaine de l'esquif fit une grande diligence, & joignit bientôt son Empereur, qu'il trouva serré de près dans Arles, dont l'armée de Charles n'étoit plus distante que d'un mille. Agramant, alors connoissant l'imprudence qu'il avoit faite de vouloir envahir les Etats du

fil de Pépin, tandis qu'il laissoit les siens exposés à l'ètré , fit convoquer sur le champ son conseil. Après avoir froncé plusieurs fois les sourcils , il adressa principalement le discours suivant à Marfile & Sobrin, les deux plus anciens & les plus prudens des Rois qui l'avoient suivi dans cette grande entreprise.

Quoiqu'il soit assez embarrassant pour un Général de dire tout simplement , je n'y avois pas pensé, ma franchise me porte à vous en faire le sincère aveu ; cependant je pourrois vous donner pour excuse d'avoir laissé mes Etats d'Afrique sans défense, qu'il n'étoit pas dans l'ordre des événemens qu'on doit prévoir, que les Abyssins vinssent les attaquer : Dieu, qui connoît également le passé, le présent & l'avenir, pouvoit seul prévoir qu'une nation très-éloignée de mes Etats, dont elle est séparée par de vastes & dangereux déserts de sables mouvans, que l'impétuosité des vents agite sans cesse, viendrait ravager mes possessions, & mettre le siège devant Biserte. Je vous demande conseil sur le parti que je dois prendre, ou de suivre mon entreprise jusqu'à ce que j'aie envahi la France & que j'aie Charles pour prisonnier, ou de retourner en Afrique pour défendre mon Empire attaqué ; je vous prie de me dire librement votre avis, & ce que vous croyez être le plus prudent à

faire dans ce moment. Agramant, en finissant ces mots, regarda Marfile, pour faire entendre que ce Roi lui répondit le premier. Marfile ayant fléchi le genou & baissé la tête, se rassit & lui répondit ainsi : Seigneur, dit-il, tous les évènements qui nous sont racontés par la voix publique, sont sujets à s'accroître comme à se dénaturer en passant de bouche en bouche ; de premiers rapports ne me causeront donc jamais ou l'affliction prématurée, ou la confiance téméraire ; dans ce que l'on dit de favorable, je doute encore ; dans ce qu'on rapporte de malheureux, j'espère ; & c'est ainsi qu'on doit penser sur des rapports que l'on fait être passés par tant de différentes bouches : je leur prête d'autant moins de confiance, que je les vois s'éloigner de la vraisemblance. Or, il n'est pas naturel de croire qu'une formidable armée puisse partir d'une région très-éloignée pour attaquer l'Afrique, & qu'elle ose s'exposer à traverser ces mêmes déserts où l'armée de Cambyse fut totalement détruite. Je croirai bien que quelques hordes d'Arabes de la montagne, auront pu descendre dans la plaine pour voler, selon leur coutume, & qu'ils peuvent avoir fait quelques dégâts. Branzard, effrayé de leurs succès momentanés, & pour s'excuser de n'avoir pas exactement gardé les gorges de la montagne, aura prodigieuse-

ment grossi le nombre de ces brigands. Je consens encore que ce soit une armée de Nubiens qui soit tombée du Ciel, & qu'ils soient arrivés cachés sous les nues, (car il faudroit que cela fût ainsi), lorsqu'on n'a point eu de nouvelles qu'ils marchassent contre vos Etats : eh ! que pourroient craindre vos braves Africains ? Auroient-ils la timidité de redouter un peuple lâche, & qui n'a jamais porté les armes ?

Si vous voulez envoyer seulement quelques vaisseaux & quelques troupes pour rassurer Branzard, soyez sûr que les foibles Abyssins n'auront pas plutôt vu flotter vos étendards, qu'ils s'enfuiront vers leurs frontières. Que ce soit donc ou des Abyssins, ou des Arabes, également ignorans dans l'art de la guerre, qui donnent cette alarme, votre absence seule a pu leur donner l'audace de faire une course, vous sachant alors au-delà de la mer : prenez donc le parti, Seigneur, de profiter de l'absence du rempart de la France, de ce redoutable neveu de Charles, pour suivre vos premiers desseins d'envahir la France & vous venger de son Souverain. La fortune vous a favorisé jusqu'ici ; bientôt peut-être ne vous montrera-t-elle plus que le côté chauve de sa tête, si vous abandonnez la victoire qu'elle vous prépare ; & songez d'ail-

leurs que par une retraite périlleuse, vous couvririez à jamais vos armes d'infamie.

C'est ainsi que l'adroit Roi d'Espagne exposa ses raisons, dans la crainte qu'Agramant ne sortît de France avec son armée, avant que Charles, que ce Roi craignoit, n'eût entièrement perdu ses Etats. Mais le Roi Sobrin voyant bien que Marfile n'avoit parlé que selon son intérêt personnel, & non selon celui de la confédération Sarrazine, il dit son avis à son tour : Lorsque je vous conseillois, Seigneur, de ne pas rompre la paix, plutôt au Ciel que je n'eusse été qu'un faux prophète ! Mais puisque les évènements que j'ai prévus devoient arriver, que n'avez-vous plutôt cru votre ancien serviteur Sobrin, que l'orgueilleux Rodomont, Marbaluste, Alzird & Martasin, que je voudrois avoir maintenant en ma présence pour les confondre, & sur-tout Rodomont ! Cet insensé s'imaginait qu'il briserait le sceptre de Charles comme un fragile verre : il osoit vous dire qu'il vous suivrait la lance & l'épée à la main, jusque sur la voûte azurée ou jusqu'aux bords du Styx. Ce superbe Roi d'Alger vous a cependant abandonné pour une folle entreprise, & maintenant il est plongé dans une honteuse oisiveté ; & moi, que ce fanfaron accusait de ne vous donner que de lâches conseils,

vous

vous me voyez toujours couvert de mes armes auprès de vous. Oui, Seigneur, vous me trouverez toujours, quoique appesanti par les années, combattre à vos côtés jusqu'à la fin de cette guerre. Il n'est personne assez hardi pour me reprocher un sentiment bas, ni un acte qui ne me fasse honneur; & peu de ceux qui se sont le plus vantés auprès de vous, en ont fait autant que moi pour votre service.

Je m'explique ainsi, Seigneur, (continua Sobrin) pour démontrer à tous ceux qui m'écou- tent, que tout ce que je vous ai déjà dit, & que je vais vous dire encore, ne part point d'une ame fausse ou pleine de foiblesse, mais que je ne suis inspiré que par le cœur le plus fidèle à l'attachement que je vous ai voué. Partez; retournez le plus tôt que vous le pourrez dans vos Etats. Pourroit-on regarder comme un homme sage, celui qui, dans l'espérance très-incertaine de conquérir un autre Etat, se laisseroit enlever celui qu'il possède? Que pouvez-vous même penser à présent de votre entreprise? Nous étions trente-deux Rois de vos vassaux réunis sous votre bannière, lorsque nous sommes partis du rivage Africain avec vous; à peine en restet-il un tiers aujourd'hui: tout le reste est péri par les armes. Plaise au Très-Haut que ce reste, & tous vos malheureux sujets n'achèvent

pas d'être entièrement anéantis ! L'absence de Roland ne détruit pas le danger présent que nous courons : n'est-il donc pas aujourd'hui remplacé par Renaud, qui n'est pas moins redoutable ? Tous les Paladins de son nom ne sont-ils pas rassemblés avec Renaud, & ne sont-ils pas tous la terreur de nos soldats ? Quoique ce soit avec une forte de regret que je donne ici des louanges à nos ennemis, puis-je vous cacher que les Chrétiens ont un second Mars dans ce brave Brandimard, l'émule & l'ami de Roland ? J'ai moi-même éprouvé sa force & sa valeur ; bien d'autres m'ont rappelé ses exploits ; & je vous l'avoue, Seigneur, ce qui m'en impose davantage, c'est de voir que l'absence de Roland ne rend pas nos pertes moins fortes & moins fréquentes. Si nous avons beaucoup souffert par le passé, nous pouvons tout perdre à la-fois aujourd'hui. Mandricard a perdu la vie ; Gradasse est retourné dans ses Etats ; la redoutable Mārphise nous abandonne en ce moment ; Rodomont, qui pouvoit seul tenir lieu de Gradasse & de Mandricard, nous a quitté de même. Où sont ceux qui pourroient remplacer ces guerriers, & le nombre prodigieux de soldats que nous avons perdus ? Nous ne pouvons plus espérer ni de nouveaux vaisseaux, ni de nouvelles troupes de l'Afrique présente-

ment attaquée ; & Charles vient de recevoir le renfort de deux nouveaux guerriers qui ne font point inférieurs à Roland. Savez - vous , Seigneur , que Guidon le Sauvage est dans le camp de Charles , avec le brave Sanfonnet de la Mecque , digne fils d'Olivier ? Ces deux guerriers seuls sont encore plus redoutables pour nous , que les secours que Charles reçoit de jour en jour de ses grands Etats d'Allemagne. Notre armée diminue , & celle de Charles s'augmente sans cesse.

Je prévois avec douleur , que vous n'attaquerez plus vos ennemis sans essuyer une défaite. Si les Africains & les Espagnols réunis n'ont pu triompher des François , quand leur nombre surpassoit le double des troupes de Charles , que pouvez-vous espérer , lorsque les Allemands , les Italiens , les Anglois & les Ecoissois viennent augmenter le nombre de leurs bannières , & le rendent si supérieur en nombre à celles qui vous restent ? Oui , Seigneur , vous perdrez en même tems & votre armée , & votre Empire , si vous vous obstinez à suivre votre entreprise ; & votre retour en Afrique peut sauver l'un & l'autre. Je conviens qu'il seroit indigne d'un cœur aussi juste que généreux , d'abandonner Marfile ; mais il vous est facile de vous tirer avec honneur du péril commun qui vous menace ,

en faisant avec Charles une paix qu'il doit desirer autant que vous. Si vous ne pensez pas qu'il soit de votre honneur de la proposer le premier, & si vous voulez absolument que le sort des armes décide de cette grande querelle, éprouvez du moins un moyen pour que la balance devienne égale, & que la victoire puisse couronner votre front : vous pouvez espérer de l'obtenir, en proposant de terminer ces grands débats par le combat d'un seul de vos Chevaliers contre un de ceux de Charles, & le brave Roger vous assure de triompher. Oui, notre Roger, dans un combat seul à seul, est égal aux Paladins Roland & Renaud, & supérieur à tous les autres Chevaliers Chrétiens. Mais si vous risquez un combat général, quoique la valeur & la force de ce Chevalier soient surnaturelles, que peut-il faire contre la multitude de ceux qui l'accableront de tous côtés ? J'imagine, Seigneur, que vous ne pouvez vous refuser à croire que le meilleur expédient, c'est d'envoyer dire à Charles qu'il doit être aussi peiné que vous de voir sans cesse couler le sang de vos sujets ; que vous lui proposez de remettre ses intérêts entre les mains de celui de ses Chevaliers qu'il voudra choisir, pour l'opposer à celui que vous présenterez ; que ce combat particulier décidera du sort de cette guerre, & lequel de vous deux

feroit forcé pour toujours de payer un tribut à l'autre. Charles doit recevoir avec plaisir cette proposition, pour rendre le calme à ses Etats; & j'ai tant de confiance dans la valeur de Roger & dans la justice de la cause qu'il soutiendra, que je prévois qu'il remporteroit la victoire, quand le dieu Mars lui-même se présenteroit pour le combattre.

Ce fut par un discours si sage, & par tout ce que Sobrin dit encore, qu'il persuada le fils de Trojan; il ne balança plus sur le choix de ceux qu'il envoya faire cette proposition. Charles, entouré des meilleurs Chevaliers de l'Europe, la reçut comme un gage de la victoire, & choisit son neveu Renaud pour être son champion, comme étant celui qui pouvoit le mieux remplacer Roland.

L'une & l'autre armée eurent la joie la plus vive d'un pareil accord. Toutes les troupes de part & d'autre étoient lassées d'avoir sans cesse les armes à la main. Presque tous les combattans des deux armées desiroient jouir des douceurs de la paix, & maudissoient en secret la colère & la fureur guerrière de leurs maîtres, qui les séparoit de leurs familles & de leurs foyers paternels. Renaud, se trouvant très-honoré du choix de Charles, reçut avec la joie la plus vive un ordre qu'il eût demandé lui-même avec

instance; il ne peut croire que le jeune Roger puisse tenir contre lui, quoiqu'il ait vaincu Mandricard.

Roger de son côté fut, à la vérité, sensible à l'honneur qu'Agramant lui faisoit, en le choisissant; mais il eut peine à cacher toute la douleur dont son ame étoit déchirée, en pensant que c'étoit contre Renaud qu'il devoit combattre : les efforts réunis de Renaud & de Roland n'eussent pas ébranlé son courage; mais ne devoit-il pas frémir de se voir aux prises avec le frère de celle qu'il adoroit, & sur-tout dans le tems même où Bradamante, qui le regardoit déjà comme l'époux que le Ciel lui destinoit, lui reprochoit, par les lettres les plus tendres, de préférer le service d'Agramant à son amour ? Roger pouvoit-il penser, sans un vrai désespoir, qu'en donnant la mort à Renaud il devenoit à jamais odieux à sa sœur, & que rien ne pouvoit effacer ce crime contre celle qui pouvoit seule faire son bonheur ?

Tandis que Roger est accablé par cette douleur mortelle, quelle n'est pas celle que Bradamante éprouve, lorsque les nouvelles de ce combat & le nom des deux champions lui parviennent ! Elle meurtrit son beau sein, elle arrache ses cheveux, elle traite Roger d'ingrat & de perfide Amant ; & son état présent lui paroît

mille fois plus cruel que la mort. La fin de ce combat, telle qu'elle puisse être, ne peut que l'accabler du plus mortel désespoir : si Roger périt dans ce combat, elle sent qu'elle ne peut lui survivre ; si le Ciel semble vouloir punir la France, en faisant tomber son frère sous les coups de son Amant, elle perd ce Renaud, ce frère, ce héros si cher à son cœur, si nécessaire à sa patrie : elle est à jamais séparée de Roger ; elle sent qu'elle exciteroit l'indignation publique, si son foible cœur la portoit encore à le désirer pour époux. Cependant la malheureuse Bradamante n'avoit d'autre desir, n'avoit d'autre pensée, nuit & jour, que de parvenir à déclarer publiquement qu'ils s'étoient juré réciproquement d'être l'un à l'autre ; & ce lien si doux & si sacré pour ces tendres Amans étoit rompu par ce funeste combat. Bradamante sentoît que sa famille & le public se feroient élevés contre elle, s'ils eussent jamais voulu le renouer.

Au moment même où cette belle guerrière se rappelloit tout ce qui pouvoit augmenter son désespoir, ce secours puissant qui l'avoit toujours soutenue, l'empêcha d'y succomber. La sage Mélisse n'avoit pas écouté ses cris & ses justes plaintes sans en être attendrie ; elle parut tout-à-coup à ses yeux : Calmez vous, ma chère fille, lui dit-elle, & soyez sûre que dès qu'il en fera

tems, je sçaurai bien interrompre le combat qui vous afflige.

Pendant ce tems, Renaud & Roger préparoient les armes dont ils devoient se servir pour combattre. Le Paladin champion de Charlemagne, qui n'avoit plus voulu monter sur aucun cheval depuis qu'il avoit perdu Bayard, avoit le droit de choisir la manière de combattre, & l'espèce d'armes dont ils se serviroient. Renaud déclara donc qu'ils combattroient à pied, tous deux armés seulement d'une hache & d'un poignard. Peut-être ce fut le hasard seul qui fit choisir ces espèces d'armes au Paladin; peut-être aussi se souvint-il que Maugis l'avoit assuré que nulle espèce de bouclier & de cuirasse ne pouvoit résister à la redoutable balizarde. Il fut donc convenu que les deux champions combattroient sans épée, & que le lieu du combat seroit dans une plaine entre le camp de Charlemagne & les murs d'Arles.

A peine la naissante Aurore sortit-elle des bras glacés du vieux Titon, pour annoncer le jour qui devoit éclairer ce célèbre combat, que des Herauts d'armes furent envoyés des deux parts pour marquer une égale distance, & pour élever deux autels près du champ de bataille. Bientôt on vit sortir des murs d'Arles les troupes Africaines : Agramant étoit à leur

tête ; les ornemens qui paroient ses armes brillantes étoient somptueux & taillés à la morefque ; il montoit un beau cheval bai doré , portant une étoile blanche sur son front : Roger marchoit à côté de lui ; & le fier Roi Marfile ne dédaigna pas de porter ce casque célèbre , que le plus grand de tous les Poëtes a chanté dans ses vers si supérieurs aux miens. C'étoit ce même casque d'Hector , que Roger avoit conquis en arrachant la vie au Roi de Tartarie. Plusieurs autres grands Seigneurs Sarrazins s'étoient partagé les autres armes de Roger , & les portoient pour lui faire honneur. Charles de son côté sortit de ses re-tranchemens dans le même ordre , & rangea ses troupes en bataille en demi-cercle ; il étoit entouré de ses Pairs & de ses Paladins : quelques-uns d'eux portoient une partie des armes de Renaud qui marchoit à sa droite ; & le célèbre Ogier le Danois s'étoit chargé de l'armet étincelant de Mambrin. Le Duc Naymes de Bavière , & Salomon , Roi de Bretagne , tenoient les deux haches égales , préparées pour le combat.

Les deux armées , toutes deux rangées également , entouroient un large espace où personne ne paroissoit , excepté les deux champions & les principaux des deux religions différentes. Le choix des armes fut remis à Roger. Deux

Ministres de l'une & l'autre croyance entrèrent dans le cercle, tenant chacun le livre qu'ils révéroient : l'un étoit la Loi divine du Dieu vivant ; l'autre, sous le nom d'Alcoran, renfermoit les dogmes insensés du faux Prophète.

Charles s'étant avancé près de l'autel qu'avoient élevé les Ministres du Très-Haut, lève les mains vers le Ciel, & dit, avec la foi la plus vive : O Dieu puissant qui voulûtes mourir pour nous ! ô bienheureuse entre toutes les Vierges, vous qui portâtes le Dieu vivant pendant neuf mois dans votre chaste sein, écoutez & recevez les sermens que je fais au Roi d'Afrique, & que je veux qui soient accomplis de même par mes successeurs, à ce Prince & ceux qui succéderont à son Empire. Je jure de lui payer tous les ans la charge de vingt sommiers en or, si mon champion est vaincu par le sien, & dès ce moment même je jure une trêve qui fera suivie d'une paix perpétuelle ; & je consens que tous les coups les plus terribles de la colère céleste tombent sur moi seul & sur mes enfans, si je manque au serment sacré que je profère : puissent les parjures apprendre par ma punition quelle doit être la foi religieuse d'un pareil serment !

A ces mots, Charles lève les yeux au Ciel, invoque le Tout-Puissant, & tient la main sur

l'Évangile. Agramant se lève à son tour, & marche à l'autel que ses Dervis avoient préparé. Le Roi d'Afrique jure pareillement de repasser sur le champ en Afrique, & de payer le même tribut à Charles, si Roger est vaincu par Renaud; il imite aussi Charlemagne dans le serment de la trêve qu'il ne doit plus rompre; il invoque à voix haute son Prophète, l'habile & trompeur Mahomet, & met sa main sur son Alcoran qu'un Molack lui présente: tous les deux alors se retirent à grands pas, & l'un & l'autre retourne se remettre à la tête de son armée.

Roger s'avance ensuite, & jure que si le Roi son Souverain manque à la trêve, en interrompant son combat, il quittera dans ce moment son service, & que, cessant de le reconnoître pour son Seigneur, il passera sous les ordres de Charlemagne: Renaud, de son côté, jure de même que si Charlemagne interrompt son combat, il portera désormais les armes au service d'Agramant.

Après la fin de toutes ces cérémonies, chacun d'eux se retira du côté de son parti; mais bientôt la trompette cruelle de Mars éleva des sons aigus qui furent le signal de ce combat terrible: les deux guerriers s'avancèrent à pas mesurés l'un contre l'autre; ils se joignirent

au milieu de l'espace circonscrit; ils s'affaillirent en même temps, & bientôt l'air retentit des coups qu'ils se portèrent sur leurs armes. L'un & l'autre se frappèrent avec autant de force que d'adresse, tantôt du fer de leurs haches, quelquefois même de leurs manches. On ne peut exprimer avec quelle vélocité les deux guerriers manioient cette arme meurtrière. Roger cependant voyoit toujours le frère de celle qu'il adoroit dans son adversaire; & son bras retenu par l'amour ne pouvoit porter des coups bien dangereux pour Renaud; il n'étoit attentif qu'à parer les siens; lui-même s'égaroit quelquefois dans les sentimens qui se succédoient impétueusement dans son ame; il se trouvoit obligé de combattre le champion de Charles; il eût plutôt perdu la vie, que de l'arracher au frère de Bradamante; & ces sentimens qui ralentissoient tous ses coups, firent craindre aux Sarrazins qu'il ne soutint que foiblement leur querelle. Mais je crois vous avoir conduit au point où j'aime assez à finir mes Chants; c'est dans l'espérance de vous faire desirer celui dans lequel je vais poursuivre ce récit.

Fin du trente-huitième Chant.

CHANT XXXIX.

NULLE espèce de peine ne peut se comparer à celle que souffre le malheureux Roger en combattant contre Renaud. Quel que soit l'événement, il ne peut qu'être funeste pour lui. Ce qu'il craint le moins, c'est de perdre la vie de la main du Paladin : il sent trop que si Renaud succombe sous ses coups, il ne pourra survivre à la haine de Bradamante.

Quoique le Paladin Renaud fût pénétré d'estime pour Roger, le même intérêt ne troubloit point son ame : l'ardeur de remporter la victoire l'animoit, & lui faisoit porter des coups terribles à Roger, tantôt sur les bras, tantôt sur la tête : celui-ci les paroit ou les esquivoit légèrement, & ne frappoit jamais son ennemi que de coups légers & peu dangereux.

Les Sarrafins remarquèrent bientôt que leur champion ne combattoit que mollement, & qu'il ne portoit jamais à Renaud des coups pareils à ceux qu'il en recevoit : son désavantage étoit si marqué dans ce combat, que l'inquiétude & le dépit parurent sur le visage d'Agra-

mant, & qu'il fit les plus durs reproches à Sobrin du conseil qu'il en avoit reçu.

Méliste, l'une des plus habiles Enchanteresses qui fût alors, faisoit ce moment pour quitter sa figure ordinaire, & pour prendre celle du redoutable Roi d'Alger. Elle paroît avoir sa mine hautaine & son regard menaçant : elle porte une épée, un bouclier semblable au sien, & son dos & sa poitrine sont couverts de l'horrible peau de dragon. Montée sur un des esprits soumis à ses ordres, auquel elle a fait prendre la forme d'un cheval, elle s'avance vers Agramant, & lui dit d'un air irrité : Pourquoi, Seigneur, avez-vous eu l'imprudence de choisir un jeune homme sans expérience, pour l'opposer au plus fort, au plus redoutable des François ? Il paroît que vous êtes peu touché de l'honneur de l'Afrique & du sort de votre propre Empire. Gardez-vous bien d'attendre l'événement de ce combat inégal ; votre honte & votre perte seroient certaines. Rodomont est avec vous . . . Qu'auriez-vous à craindre ? . . . Rompez sur le champ l'accord dangereux que vous avez fait, & ne soyez pas assez dupe pour respecter un serment trop téméraire. Amis, s'écria-t-il d'une voix forte, suivez-moi ; faites voir le fer tranchant de vos épées à ces Chrétiens que j'ai toujours battus :

un seul de vous vaudra cent de ces foibles soldats , en combattant à la suite de Rodomont!... Ce discours fait une impression si vive sur le fils de Trojan, qu'il n'hésite pas à marcher en avant, en donnant le signal de charger : il s'embarrasse peu de rompre l'accord & la trêve qu'il a jurée ; il se croit plus sûr de vaincre avec le secours de Rodomont, que s'il eût reçu celui de mille autres guerriers. Dans l'instant les Sarrafins baissent leurs lances, frappent leurs chevaux des éperons, & fondent sur les François. Mélisse qui voit la bataille bien engagée par ses illusions magiques, disparoit à l'instant.

Renaud & Roger, qui voient la trêve rompue, & les deux armées se charger avec furie, s'arrêtent, cessent de combattre ; & la haine & la colère ne les excitant pas l'un contre l'autre , ils se donnent la main , & se promettent mutuellement de ne prendre aucun parti, jusqu'à ce qu'ils soient bien sûrs de celui qui vient de manquer à la foi jurée , soit Charlemagne , soit Agramant : tous deux renouvellent la promesse de quitter pour toujours le service de celui des deux Princes qui sera coupable d'avoir violé son serment.

Déjà les deux armées s'étoient mêlées avec fureur après la première charge : on voyoit dès

ce moment les uns reculer à l'aspect de l'épée levée sur leur tête , & d'autres porter leurs chevaux en avant avec courage : quelques-uns pensent à fuir ; d'autres s'élancent pour renverser leurs ennemis : la pâle crainte , l'ardeur martiale paroissent tour-à-tour sur le front des combattans.

Jusqu'alors Marphise & Bradamante auroient pu mériter d'être comparées au léger & vigoureux lévrier qui voit à cent pas courir un lièvre dans la plaine : il s'agite, il fait claquer ses dents, il s'élance sur la lesse qui le retient, il se désespère d'être retenu par son maître ; de même les deux jeunes & braves guerrières étoient émues par la colère & l'ardeur de combattre : en voyant les Sarrafins rangés en bataille, elles maudissoient le traité qui les retenoit, & qui les empêchoit de voler contre des ennemis qu'elles détestoient ; leurs chevaux qu'elles serroient involontairement dans leurs talons, piaffoient , s'agitoient sous elles , retenus par une main que le serment juré captivoit. Dieux ! quel heureux moment pour elles , lorsqu'elles virent les Sarrafins assaillir les premiers les François , & que rien ne les empêchoit plus de se livrer à leur courage impétueux !

Toutes les deux tombent comme la foudre sur les Sarrafins. Marphise a bientôt brisé sa
lance

lance en donnant la mort aux premiers qu'elle frappe : les casques , les cuirasses semblent n'être composées que d'un verre fragile sous les coups de son épée sanglante. Bradamante ne porte pas un moindre désordre dans les rangs des Infidèles ; & , quoique tous ceux qu'elle frappe de sa lance d'or n'expirent pas sous ses coups , il n'en est aucun qui ne tombe sous les pieds des chevaux. Les deux guerrières furent quelque tems à portée d'admirer mutuellement les grands coups qu'elles frappoient ; mais à la fin se trouvant séparées , chacune fut porter la mort & l'épouvante en des escadrons différens. On n'auroit pu compter ceux qui furent renversés par la lance d'or , ni ceux qui tombèrent sous la terrible épée de Marphise. Elles étoient semblables à deux de ces torrens qui se précipitent des Apennins , lorsque le soleil lance ses rayons avec force sur leurs sommets qu'ils découvrent & dont ils raniment la verdure ; des cascades terribles se brisent & s'entr'ouvrent sur ces solides rochers ; elles entraînent les moins enracinés , elles les roulent jusques dans la plaine où leurs eaux écumeuses & salies par les terres & les graviers , vont détruire au loin la douce espérance du laboureur. Tout fuyoit cette lance & cette épée si redoutable. Agramant avoit peine à contenir ses escadrons effrayés : il

cherchoit en vain des yeux ce terrible Rodomont, sans le secours duquel il n'eût point violé la foi jurée. Il ne le voit plus, & bientôt il regrette d'avoir osé manquer à ses sermens. Il ne voit pas non plus à ses côtés le fidèle & vertueux Sobrin : ce religieux Roi de Garbe, indigné d'une pareille infraction au traité le plus solennel, craint la vengeance céleste ; il ne doute point qu'elle ne tombe sur la tête coupable d'Agramant, & la consternation dans l'ame, il vient de se retirer dans Arles. Marfile, frappé par les réflexions douloureuses qui déterminent le Roi de Garbe, se retire aussi dans la même cité. Le fils de Trojan sent bien cruellement qu'il ne peut résister à Charles suivi de troupes nerveuses, & d'une multitude de guerriers, qui sont en même tems & le soutien & l'ornement de sa couronne. Guidon le Sauvage, ce Paladin digne frère & l'émule de Renaud, les deux braves fils d'Olivier, dont je ne répète point ici les louanges immortelles que je leur ai déjà données ; les deux guerrières & plusieurs autres qui sont déjà si connus dans mes chants précédens, achevoient la défaite entière de l'armée Sarrafine.

Mais je vous prie de me permettre de sortir du tumulte de cette bataille : il me prend fantaisie de traverser la mer sans vaisseau. J'aime

Bien à m'occuper des braves Paladins François ; mais je ne puis oublier si long-tems notre cher Astolphe. Vous êtes bien en état déjà d'apprécier toutes les graces qu'il avoit reçues du saint Apôtre ; je crois même vous avoir dit aussi que le Roi Brançard & celui d'Algazfer avoient rassemblé des troupes pour arrêter ses conquêtes.

Ces misérables soldats , enrégimentés à la hâte , ne valaient pas mieux que des femmes timides. Agramant avoit enlevé par deux fois de ses vastes états tous ses sujets propres à porter les armes ; il ne restoit en Afrique que la jeunesse sans force , & la vieillesse abattue par les années. A peine les Africains apperçurent-ils l'armée Nubienne prête à les charger , que leur déroute fut générale : Astolphe les chassa devant lui comme de vils troupeaux ; la plaine fut jonchée de ces malheureux , égorvés sans se défendre : Bucifar fut pris ; Brançard s'échappa par une prompte fuite , & le reste de son armée se renferma dans Biferte.

Cette ville étoit fort grande ; ses remparts très-étendus étoient mal réparés. Brançard sentit vivement combien Bucifar lui manquoit en ce moment : il eût donné tout au monde pour le ravoir ; & le meilleur moyen qu'il imagina fut de proposer de l'échanger contre Dudon ,

qu'il tenoit prisonnier depuis quelques mois. Le Roi d'Alger avoit pris ce Paladin près de Monaco, dans son premier voyage; & depuis ce tems, le brave fils d'Ogier le Danois étoit détenu dans Biserte. Il envoya proposer cet échange au Prince d'Angleterre, qu'il savoit être commandant de l'armée d'Abyssinie. Astolphe qui connoissoit tout le prix d'un Paladin tel que Dudon, ne balança pas un moment à faire cet échange; & Dudon, plein de reconnoissance, étant également expérimenté dans le service de terre & dans celui de mer, pria son libérateur de l'employer utilement à son service.

Astolphe, se voyant à la tête d'une armée beaucoup plus nombreuse qu'il n'étoit nécessaire pour prendre Biserte & pour tenir sous le joug le reste de l'Afrique, s'occupa de l'entreprise que S. Jean avoit comprise dans les ordres qu'il en avoit reçus : cet ordre portoit d'enlever aux Sarrafins les rivages de Provence, Aigues-Mortes, & le reste du pays dont Agramant avoit fait la conquête. Le Paladin choisit à cet effet une troupe des meilleurs soldats de son armée : il donna le commandement de cette troupe d'élite à Dudon, pour qu'il s'embarquât, & qu'il fût attaquer les côtes de Provence. Il est vrai cependant qu'il n'avoit pas un seul vaisseau ; mais que ne pouvoit pas

faire ce Paladin, frais arrivé du Paradis terrestre?

Astolphe cueille promptement des feuilles de laurier, d'oliviers, de cèdres & de palmiers; il en remplit ses deux mains, s'avance sur le bord de la mer, & jette ces feuilles sur les flots. O bienheureux mille fois ceux dont l'ame pure & la foi méritent les faveurs de l'Être suprême! O miracle surprenant, que la grace divine n'accorde que bien rarement! Que ne va-t-on pas voir naître de ces feuilles, à la prière fervente du Paladin?

Ces feuilles se courbent, s'allongent en plusieurs formes différentes, selon la première qu'elles portent; leurs fibres nerveuses deviennent des quilles & des membres de vaisseau; leur parenchyme se métamorphose en planches fortement unies ensemble; la pointe de ces feuilles forme une proue; leur large extrémité devient une poupe, & leur queue un gouvernail: toutes ces feuilles deviennent autant de vaisseaux de quatre formes différentes, selon leur première espèce.

Comme les chevaux produits par les cailloux parurent tout sellés & bridés, ainsi nul de ces vaisseaux ne manqua d'un seul agrès ni des munitions nécessaires. Dudon, l'un des meilleurs Amiraux qui fussent sur la mer, eut soin de les

faire monter par d'excellens Pilotes & de bons Matelots qu'il tira de Corse & de Sardaigne. Vingt-six mille hommes de débarquement montèrent sur ces vaisseaux, & l'habile & brave Dudon commanda cette grande & belle entreprise. Il fut forcé d'attendre pendant quelques jours que le vent devînt favorable ; & pendant ce tems, on vit arriver sur le rivage un navire qui portoit un grand nombre de prisonniers : c'étoit ceux que Rodomont avoit faits en les combattant sur son pont étroit & périlleux. Le beau-frère de Roland, son cher compagnon Brandimart, & plusieurs autres Chevaliers de différens pays soumis à Charles, étoient du nombre de ces prisonniers.

Le pilote du navire qui les portoit devoit aborder dans la rade d'Alger ; mais un vent violent l'ayant forcé de dépasser ce port de plusieurs milles, il arrivoit sur cette côte qu'il ne croyoit point occupée par des ennemis, avec la même sécurité qu'une hirondelle revient à son nid, où ses petits gazouillent en l'attendant ; mais lorsqu'il apperçut l'aigle impériale, les fleurs-de-lys & les léopards arborés sur les mâles du port, il devint aussi pâle qu'un voyageur qui sent qu'il vient de mettre le pied sur un serpent venimeux & endormi dans l'herbe épaisse ; &, de même que le voyageur, à demi-

mort de peur, veut fuir l'animal venimeux, de même ce pilote vouloit éviter ce port: mais il n'étoit plus tems ; il fut forcé d'aborder ; & Brandimart, Olivier & ses compagnons d'infortune furent délivrés par Astolphe & Dudon qui les reçurent dans leurs bras, & condamnèrent celui qui les conduisoit captifs, à l'être lui-même sur le banc d'une galère.

Astolphe conduisit les Chevaliers délivrés à son pavillon, & leur présenta de riches armes. Dudon différa de quelques jours son départ, pour l'amour d'eux ; il desiroit d'ailleurs apprendre en quel état étoit présentement la France, & quel seroit le lieu le plus sûr & le plus commode pour faire son débarquement & pour commencer son entreprise ; mais, pendant qu'il en parloit avec eux, ils entendirent une grande rumeur, & qui même leur parut croître de momens en momens.

Astolphe & les Paladins se couvrirent promptement de leurs armes, montèrent à cheval, & coururent du côté que ce bruit parloit ; ils furent très-étonnés de voir qu'il étoit excité par un seul homme tout nu, dont la force & la fureur étoient si terribles, qu'il renversoit tout ce qui s'opposoit à son passage. Cet homme n'étoit armé que d'un bâton noueux & massif ; mais il le manioit avec tant de force & de v

tesse, qu'à chaque instant on voyoit tomber un homme sous ses coups: il en avoit étendu déjà plus d'un cent sur la poussière: personne n'osoit plus s'en approcher ni l'attendre; & ce n'étoit même que de loin qu'on osoit lui tirer quelques flèches.

Astolphe, Dudon, Olivier & Brandimart regardoient cet homme si féroce avec surprise, lorsqu'ils virent une jeune Dame vêtue de noir accourir sur un palefroi. Cette Dame, tout-à-coup, vole les bras ouverts à Brandimart, & le serre tendrement. C'étoit, en effet, cette fidèle Fleur-de-Lys qui venoit de passer la mer, ayant sçu de Rodomont qu'il venoit d'envoyer son Amant avec plusieurs autres Chevaliers Chrétiens, pour être détenus dans les prisons d'Alger.

Lorsque Fleur-de-Lys arriva dans le port de Marseille, pour y chercher un vaisseau, elle y trouva par hasard un vieux serviteur du Roi Monodant, qui venoit de parcourir plusieurs provinces de France, pour chercher aussi Brandimart, ayant ouï dire qu'il le trouveroit sûrement dans ce royaume. Fleur-de-Lys reconnut aussi-tôt cet homme: c'étoit le vieux Bardin, par lequel Brandimart avoit été ravi dans son enfance, de la Cour du Roi son père. Cet homme avoit élevé ce jeune Prince dans la

roche des bois. Fleur-de-Lys ayant sçu que Bardin cherchoit son Amant, l'informa du sort de ce Prince, & le détermina sans peine à revenir le chercher en Afrique avec elle : l'un & l'autre , en abordant, avoient sçu qu'Astolphe assiégeoit Biserte, & que peut-être Brandimart étoit alors avec lui ; Fleur-de-Lys étoit partie en diligence pour se rendre au camp des Abyssins ; & sa joie en revoyant Brandimart étoit d'autant plus vive , qu'elle ne pouvoit être comparée qu'aux chagrins qu'elle avoit éprouvés dans son absence. Le fils de Monodant ne fut pas moins sensible au bonheur de retrouver cette épouse chérie. Jamais union ne fut plus forte , plus égale & plus heureuse , que celle de leurs ames. Brandimart ne pouvoit cesser de l'embrasser ; & , les yeux attachés sur ceux de Fleur-de-Lys, il jouissoit du bonheur d'y lire à quel point il étoit aimé. Il apperçut enfin Bardin , courut le prendre par la main , & l'embrassa. Bardin ne put répondre sur le champ aux questions que lui fit Brandimart sur le motif de son voyage, le désordre qui régnoit en ce moment dans le camp l'en ayant empêché. Ce même homme ne continuoit à donner les plus cruelles preuves de la folie furieuse qu'il agitoit ; il faisoit le moulinet de son lourd bâton avec rapidité , & s'ouvroit par-tout un

passage. Fleur-de-Lys ne l'eut pas plutôt regardé, qu'elle le reconnut : Ah ! mon cher Brandimart, s'écria-t-elle, c'est ton ami, c'est le malheureux Comte d'Angers. Astolphe vit bien aussi que ce devoit être Roland ; mais ce ne fut que par quelques notions qu'il avoit reçues de ses saints & vieux amis du Paradis terrestre : aucun des autres Paladins ne put le reconnoître. Roland brûlé, noirci par le soleil, ayant la peau couverte de fange, avoit moins l'air d'un homme, que celui d'une bête féroce. Astolphe, ému par une tendre pitié de voir ce Héros dans un état si funeste, ne put retenir ses larmes ; il surprit beaucoup Olivier & Dudon, en leur apprenant que cet homme furieux étoit Roland. Cependant, à force de le regarder, & même d'observer sa démarche, ils le reconnurent aussi ; & tous les sentimens dont Astolphe étoit pénétré, passèrent dans leurs cœurs. Presque tous les Chevaliers présens répandoient aussi des larmes, lorsqu'Astolphe leur dit : Mes compagnons, il n'est plus tems de le pleurer ; songeons plutôt aux moyens de le guérir promptement de sa folie. Aussi-tôt ces Paladins, Brandimart, Sanfonnet, Olivier & Dudon sautent à terre de leurs chevaux, & tous les cinq en même tems ils entourèrent Roland pour le saisir.

Roland qui connoît leur intention, fait le moulinet de son bâton avec une nouvelle fureur; il en porte un coup terrible sur la tête de Dudon qui la couvre de son bouclier; mais, si l'adroit Olivier n'eût pas amorti la force de ce coup avec son épée, le bouclier, le casque, la tête & le corps de Dudon eussent été brisés: le bouclier le fut seulement; mais le coup, quoiqu'il eût perdu presque toute sa force en tombant sur le casque de Dudon, en eut encore assez pour le renverser. Sansonnet alors mit l'épée à la main; il en porta sur le bâton un coup avec tant de vigueur & d'adresse, qu'il en coupa plus de la moitié; Brandimart aussi-tôt embrassa Roland par derrière, & lui serra les flancs de toutes ses forces, tandis qu'Astolphe le faisoit par les jambes. Roland, en les secouant, envoya le pauvre Astolphe tomber à la renverse à dix pas de lui; cependant il ne put faire lâcher prise à Brandimart qui le ferroit toujours très-fortement; mais pour le bon Olivier qui s'approcha trop près, il en fut puni par un énorme coup de poing qui le fit tomber le visage pâle & tout sanglant.

Olivier resta long-tems sur le sable comme un homme prêt à faire un don de son ame à la voûte céleste; & si le casque n'eût pas été

d'une aussi bonne trempe, ce seul coup de poing eût terminé sa vie.

Astolphe, & Dudon le visage bien enflé du coup qu'ils avoient reçu, se relèvent, & tâchent encore, aidés par Sanfonnet, de s'emparer de Roland. Dudon, comme étant le plus fort, l'embrasse fortement, & tâche de lui donner le croc en jambe & de le faire tomber; Astolphe & Sanfonnet s'emparent de ses mains, & Brandimart de ses cuisses nerveuses. Le Comte d'Angers, semblable au taureau que des dogues ont saisi par les oreilles, & qui les traîne après lui dans l'arène, mugit, se secoue, & marche encore d'un pas ferme en les entraînant de tous côtés, & leur faisant perdre terre à tout moment. Le bon Olivier, reprenant à la fin ses esprits, que le coup de poing de Roland avoit fort interceptés, connut bien que tous leurs efforts seroient inutiles pour captiver le terrible Comte d'Angers : il imagina d'envoyer chercher un grand nombre de cables, auxquels ils firent des nœuds coulans, & parvinrent à saisir Roland par les bras, le col & les deux jambes; alors tous les cinq, prenant chacun l'extrémité de ces cables, ils tirèrent tous à-la-fois du même côté; & Roland, perdant enfin l'équilibre, fut renversé par ce dernier effort, comme un che-

val vigoureux l'est quelquefois par l'adresse d'un bon maréchal.

A peine Roland fut-il à terre , qu'ils se jetèrent tous à-la-fois sur lui ; & , se servant adroitement des cables qui le ferroient, ils en firent tant de tours sur tous ses membres nerveux , qu'ils parvinrent à le rendre immobile , malgré tous les vains efforts qu'il faisoit encore pour se défendre. Alors Astolphe , pour réussir plus facilement à le guérir , le fit enlever ; & Dudon , le plus fort d'eux tous , le chargea sur ses épaules & le porta sur le bord de la mer.

Astolphe fit laver Roland dans la mer à sept reprises différentes , & chaque fois on le frotta soigneusement , pour enlever tout ce qui salissoit & défiguroit son corps. Alors il se servit d'une herbe qu'il avoit choisie pour lui fermer la bouche exactement , de sorte qu'il ne pût respirer que par le nez. Le vase précieux qui renfermoit le bon sens de Roland , étoit tout prêt ; il fit relever la tête de Roland , & posant adroitement l'embouchure du vase sous ses narines , le bon Roland le vuida tout entier par une seule aspiration. O prodige merveilleux !... Le Paladin reprend à l'instant toute sa raison , & son intelligence renaît plus nette & plus lumineuse que jamais. Roland cependant se trouve encore en ce moment tel qu'un homme qui se réveille

après un songe pénible , dans lequel il a cru que des monstres horribles sont prêts à le déchirer , ou que sa fureur aveugle l'a rendu coupable de quelque crime énorme : il reste abattu , muet & consterné. Brandimart , Olivier , Astolphe qui vient de lui rendre sa raison , fixent tour-à-tour ses regards ; il les porte après de tous côtés , & sur lui même. Il reste plus surpris que jamais en voyant qu'il est nu , garotté de toutes parts , & couché sur le sable de la mer. Après quelques momens encore , ayant bien reconnu les amis qui l'entouroient , il leur dit ce que le bon Silène dit en souriant aux jeunes Nymphes qui , l'ayant surpris endormi dans une grotte , s'étoient amusées à le barbouiller avec des mûres , & le lier avec des guirlandes de fleurs : Déliez-moi.... Roland leur parla d'un ton si doux , & jeta sur eux des regards si touchans , qu'ils le délièrent à l'instant ; & sur le champ ils l'aidèrent à se couvrir des riches vêtemens qu'ils avoient pris la précaution d'apporter. Alors ils s'empresèrent tous à le consoler , à diminuer le poids dont son cœur étoit oppressé , & à lui faire oublier l'état malheureux qui l'avoit humilié.

Roland , en reprenant sa raison , sentit rompre aussi les liens d'un amour insensé : celle qu'il avoit si tendrement aimée , cette ingrate Angé-

Roland furieux

Tom. 6 pag. 222



Deliez - moi ?

C. P. Marillier, Del.

L. Crangin, Sculp.



lique dont la conduite & les attraits avoient causé tous ses malheurs, ne fut plus à ses yeux qu'une Princesse légère & coupable qui s'étoit avilie; son cœur ne fut plus ému que par le desir ardent de réparer le tort que sa folle passion avoit pu faire à sa renommée. Bardin saisit ce moment pour apprendre à Brandimart la mort de son père Monodant; il lui dit mille choses tendres de la part du Prince Ziliant son frère, qui l'attendoit avec impatience; il lui fit part de l'empressement des habitans des îles fertiles & des belles provinces orientales qui desiroient vivement de voir leur maître, & l'assura que nul État de l'Asie n'approchoit du sien pour la richesse, pour la beauté du climat & pour la population. Bardin lui parloit avec chaleur des charmes qu'on doit trouver à revoir sa patrie: Pouvez-vous oublier, lui disoit-il, le pays qui vous a vu naître? Pouvez-vous abandonner le pays le plus riant, le plus fertile, le plus florissant de l'univers, où vous êtes adoré, dont vous êtes le maître, pour mener sans cesse cette vie errante, & courir tous les jours de nouveaux périls?... Ah! si vous aviez seulement joui pendant quelque tems de la vie délicieuse que le Ciel vous a préparée, vous renoncerez pour toujours à celle que vous menez aujourd'hui.... Non, mon cher Bardin, lui répondit

Brandimart, je dois mon bras au service de Charlemagne jusqu'à la fin de cette guerre, & je le dois à moi-même, à ma tendre amitié pour Roland; sois sûr que dès que je me verrai libre, je suivrai volontiers tes conseils.

Dès le lendemain le fils d'Ogier le Danois mit à la voile. Roland ne voulut point accepter le commandement qu'Astolphe offroit de lui remettre: il voulut que le Paladin auquel il devoit tant de reconnoissance, eût tout l'honneur de cette guerre; mais celui-ci ne consentit jamais à rien entreprendre sans avoir pris les conseils de Roland: ils convinrent entr'eux de donner un assaut général à la ville de Biferte.

Vous vous impatienterez peut-être que je ne vous raconte pas tout de suite comment cet assaut fut donné, quel fut le côté par lequel on attaqua Biferte, comment cette ville fut enlevée; vous voudriez sçavoir aussi le nom de ceux qui partagèrent l'honneur de cette action mémorable avec Roland. Eh! n'ayez point d'humeur si je ne satisfais pas encore votre curiosité; soyez sûrs que je ne vous ferai pas long-tems attendre; mais il faut absolument, pour mes petits arrangemens particuliers, que je vous mette bien au fait en ce moment des événemens qui succédèrent à la fuite des Sarrafins devant les troupes victorieuses de Charlemagne.

Agramant

Agramant n'avoit jamais couru d'aussi grands périls que dans cette journée si fatale à ses armes. Marfite, Sobrin, s'étoient retirés, comme je l'ai déjà dit, de ce combat engagé contre la foi jurée, & s'étoient déjà rembarqués sur leurs vaisseaux. Plusieurs chefs des Sarrafins les avoient suivis; d'autres, fuyant l'épée victorieuse des Chrétiens, s'étoient retirés dans Arles: cependant le fils de Trojan soutint encore long-tems le combat avec courage; il fut enfin obligé de fuir, comme le reste de son armée, pour chercher un asyle dans la cité; mais sa retraite fut souvent troublée par les courses de Rabican. Bradamante, furieuse contre Agramant de ce qu'il avoit enlevé Roger à son amour, pressoit les flancs de son léger coursier, & cherchoit le fils de Trojan pour le sacrifier à sa vengeance. Marphise, animée par le desir de venger la mort de son père, faisoit les mêmes efforts pour le joindre; mais ni l'une, ni l'autre, ne purent réussir à se porter à tems d'empêcher Agramant de passer les ponts, qu'il fit lever aussi-tôt; & ne faisant que traverser la ville, il se retira sur sa flotte. De même que deux belles & courageuses léopar-des qui voient fuir hors de leurs atteintes les cerfs & les chevreuils qu'elles ont en vain poursuivis, s'en reviennent tristes & la tête baissée vers leur repaire; ainsi les deux

belles guerrières retournent sur leurs pas , & soupirent en voyant qu'Agramant leur est échappé. Cependant elles n'allèrent pas loin sans passer un peu leur colère sur quelques misérables troupes de Sarrafins qui n'avoient plus de retraite, Agramant ayant fait fermer les barrières & les portes d'Arles, dès qu'il y fut entré. Tous les ponts même élevés sur le Rhône, furent rompus par ses ordres. Ah ! pauvres malheureux sujets, il n'est que trop ordinaire de vous voir traiter comme de vils animaux, que le pouvoir tyrannique sacrifie dès qu'ils ne peuvent plus se rendre utiles. Plusieurs se noyèrent dans le Rhône, d'autres dans la mer ; une infinité périt par le glaive, le soldat ne s'occupant pas de prendre des prisonniers dont il n'espéroit aucune rançon.

On voit encore près d'Arles, & d'un étang dont le Rhône entretient les eaux, une multitude de tombes, qu'on dit avoir reçu le nombre prodigieux de ceux qui périrent dans cette dernière guerre ; & la plus grande partie des Sarrazins dont ils renferment la cendre, étoit tombée sous les coups des deux guerrières.

Agramant fit éloigner vers la pleine mer les plus gros vaisseaux de sa flotte, & laissa quelques-uns des plus petits à portée du rivage, pour recueillir le peu d'Africains qui put échap-

per à la mort. Ces vaisseaux demeurèrent en panne pendant deux jours : il donna ce temps à retirer quelques débris de son armée; les vents d'ailleurs étoient peu favorables, & ce ne fut que le troisième jour qu'il fit déployer les voiles, dans l'espérance d'un prompt retour en Afrique. Le Roi Marsile cependant eut grand peur alors que Charles ne portât son armée victorieuse en Espagne; &, craignant la terrible tempête qui menaçoit ses États, il courut à Valence faire réparer les remparts de cette ville, & d'un grand nombre de forteresses : c'est là qu'il médita dès-lors, & qu'il prépara témérairement une nouvelle guerre, qui, dans la suite, causa sa perte & celle de ses alliés.

Agramant alors poursuivoit sa route sur une flotte mal équipée, & dénuée d'un nombre d'hommes suffisant pour monter les vaisseaux. Un esprit de révolte & de murmure qui s'élève presque toujours dans les troupes qui se retirent après avoir été bien battues, régnoit dans cette foible armée. Les trois quarts des Sarrazins étoient morts en France; ceux qui restoit desiroient dans leur cœur, mais sans oser le dire tout haut, la perte d'un maître orgueilleux, téméraire, & si cruellement prodigue de leur sang : quelques-uns, rassurés par une confiance réciproque, ouvroient leur cœur ensemble,

mais ils se contraignoient tous en présence d'Agramant : il ne voyoit sur le visage d'aucun d'eux les signes de la haine & de la colère qui les animoient contre lui : quelquefois une adulation mensongère lui faisoit croire qu'il étoit encore aimé.

On avoit averti le fils de Trojan de se bien garder d'entrer dans le port situé sous les murs de Biserte, l'armée de Nubie étant maîtresse de ce port. Il se proposoit donc d'aborder sur une plage voisine, où, débarquant avec facilité, ses troupes pouvoient être à portée de secourir la ville assiégée ; mais son mauvais sort ne put souffrir qu'il exécutât un dessein si sage. Cette même fatalité voulut que cette étrange flotte, composée de vaisseaux formés par des feuilles d'arbres, cinglât alors vers les côtes de Provence, & rencontrât les siens pendant une nuit obscure, orageuse même, qui portoit un nouveau désordre dans ses équipages. Agramant n'avoit aucune nouvelle qu'Astolphe eût envoyé ce grand nombre de vaisseaux contre lui : d'ailleurs, ce Prince savoit bien qu'à peine devoit-il rester quelques légers bâtimens sur toutes les côtes de ses États ; & sûrement quiconque auroit osé lui dire que quelques petits rameaux d'arbres avoient suffi pour former une puissante flotte, se seroit attiré son indignation, & n'au-

roit passé que pour un vil menteur. Ses tillacs & ses ponts n'étoient donc point en défense, & même pas une sentinelle postée dans les lumières ne l'avoit averti de l'approche de la flotte commandée par Dudon. Cet amiral au contraire, ayant eu connoissance sur le soir de la flotte Africaine, avoit fait préparer ses vaisseaux au combat, & donné ses ordres à son armée de porter sur celle qui venoit à sa rencontre. Dudon ayant donc surpris les Sarrazins, qu'il reconnut pour tels à leur langage, les attaqua, les surprit, enfonça plusieurs navires avec l'éperon des siens, fit jeter des grapins pour accrocher les autres, & porta le désordre & la mort dans cette flotte surprise par cette attaque imprévue.

Dudon ayant l'avantage du vent, les gros vaisseaux coulèrent à fond par leur choc plusieurs de ceux d'Agramant; il fit ensuite lancer une grande quantité de masses de fer & de rochers sur les autres. Bientôt cette bataille si défavantageuse pour les Sarrazins, devint une des plus cruelles que les mers eussent vu sur leur surface.

Il sembloit que la Puissance divine eût augmenté la force & le courage des matelots & des soldats de Dudon, & que le temps de la vengeance que sa justice vouloit prendre des

Sarrazins fût arrivé. Les Chrétiens savent si bien combattre de loin comme de près, que le fils de-Trojan ne sçait comment se défendre d'une nuée de flèches qui tombent sur lui, & des crocs, des piques, des épées, des haches qui l'entourent : les catapultes & les balistes lancent sur ses vaisseaux des pierres énormes qui les entr'ouvrent, & des poutres ferrées qui brisent la proue, la poupe & les ponts ; l'onde s'élance à grands flots dans les flancs entr'ouverts des navires sarrazins ; les feux ardents qu'on leur lance en même temps, s'attachent aux mâts, aux voiles, & les embrâsent ; la chiourme épouvantée se renverse sur les bancs, en jetant des cris affreux : l'un, en voulant éviter le feu qui semble le poursuivre, se jette sous le chevron ferré qui l'écrase ; plusieurs, pour éviter l'un ou l'autre aspect de cette mort certaine qui les menace, se jettent dans l'onde qui les ensevelit : quelques-uns, qui paroissent d'abord être moins malheureux, fendent l'onde amère, & veulent aborder quelques chaloupes éparfes qui s'éloignent ; mais le péril présent rend barbares ceux qui les montent ; ils craignent qu'un poids nouveau ne fasse submerger le seul asyle qui leur reste contre la mort : la main qui s'attache fortement à la chaloupe, est tranchée par la hache, reste attachée sur le bord ; & le mal-

heureux soldat , précipité pour la seconde fois dans les flots qu'il rougit de son sang , perd l'espérance & la vie. D'autres enfin , qui , s'étant confiés dans leurs forces , espéroient nager assez long-temps pour se sauver , sentent bientôt que l'haleine leur manque & que leurs membres s'engourdissent ; le danger le plus pressant les fait recourir aux mêmes feux qu'ils ont évités. Égaré par la peur , l'infortuné matelot embrasse un bois embrâsé qui lui brûle le sein : ce bois ardent se brise ; le matelot tombe dans l'onde , en le serrant toujours ; & les deux espèces de mort qu'il a voulu fuir , le frappent toutes deux à-la-fois. Les haches , les épieux , les pierres , les flèches lancées des vaisseaux de Dûdon , frappent les Sarrazins qui s'éloignent , en se soutenant encore sur les ondes. Mais , si mes Chants en ce moment peuvent vous émouvoir , quel meilleur temps pourrois-je prendre pour les interrompre ? Non , je ne veux point épuiser mon sujet : il m'est bien plus doux & plus utile de me reposer , pour vous trouver encore sensibles aux accens de ma voix.

Fin du trente-neuvième Chant.

C H A N T X L.

MAGNANIME fils de l'invincible Hercule , je ne dois point m'étendre davantage sur les détails de cette bataille navale ; je n'en peux parler que d'après les rapports qu'on m'a faits : d'ailleurs, quel intérêt pourriez-vous y prendre, vous qui nous avez fait admirer des faits encore bien plus héroïques ? En vous en parlant , Seigneur , je serois dans le cas d'un homme inconfidéré, qui porteroit des vases à Samos , des chouettes aux Athéniens , & des crocodiles sur les bords du Nil.

Quel grand spectacle n'avez-vous pas donné, Seigneur , à vos fidèles sujets , lorsque , sur le célèbre fleuve du Pô , le théâtre de votre gloire , ils purent voir , pendant la nuit & le jour suivant , la flotte ennemie entre les feux dévorans & le fer vengeur ? Ils entendirent des cris perçans & douloureux ; ils virent ensanglanter les eaux du fleuve : vous leur fîtes connoître toutes les espèces de calamités qui peuvent frapper des ennemis vaincus. Je n'eus pas le bonheur d'être témoin de votre victoire ; j'étois parti depuis six jours , & j'allois en toute dili-

gence aux pieds du S. Père , pour lui demander un prompt secours ; mais vous n'eûtes besoin, vous ne vous servîtes que de vos propres forces, pour briser les dents & les ongles du Lion de S. Marc ; & depuis ce temps il n'est pas sorti de ses lagunes pour reparoître sur nos bords. J'appris votre triomphe par ceux même qui venoient de combattre sous vos ordres. Alphonse Trutto, Annibal & Pierre Moro, Albert, Affranio , trois Ariostes , le Bagno , Zerbinetto, m'ont raconté tous les événemens de ce combat à mon retour. Les pavillons, les drapeaux que vous remportâtes sur nos superbes ennemis, parent aujourd'hui nos temples. Quinze galères captives, & mille autres bâtimens plus petits sont amarrés dans nos ports, & sont les trophées de votre victoire. Ceux qui virent alors l'incendie & la mort voler sur les vaisseaux Vénitiens, ceux qui furent témoins du naufrage de quelques autres de leurs bâtimens, & qui jouirent du plaisir de voir venger l'embrâsement de nos palais, peuvent se former une idée plus juste de tout ce que l'armée d'Agramant dut souffrir pendant la nuit qu'elle fut attaquée par Dudon.

Ce combat, commencé pendant la plus grande obscurité de la nuit, fut d'abord foiblement éclairé par les feux noirs & fumeux du soufre,

de la poix & du bitume; mais, dès que ces feux se furent attachés sur les mâts, l'avant & l'arrière des vaisseaux Africains, une flamme ardente & brillante s'éleva de ces vaisseaux embrâsés, &, portant au loin la lumière, la clarté devint presque égale à celle du jour.

Agramant ne croyoit pas être attaqué par des forces si supérieures; & jusqu'alors il avoit espéré que son armée, revenue de sa surprise & de son premier effroi, finiroit par remporter la victoire: mais, dès qu'il put voir le nombre des vaisseaux de Dudon à la clarté des flammes, non-seulement il n'espéra plus de pouvoir soutenir ce combat inégal, mais il ne s'occupa plus qu'à dérober sa tête au coup mortel, ou ses mains aux fers qu'il ne pouvoit éviter en demeurant plus long-temps sur son vaisseau. Il descendit dans une barque, où l'on avoit déjà placé *Bride-d'or* & quelques effets précieux; & les matelots, observant un grand silence, la firent voguer légèrement entre les vaisseaux. Ils furent bientôt assez éloignés pour se replonger dans l'obscurité, & se mettre à couvert de la furie des Nubiens qui combattoient sous les ordres du fils d'Ogier. Ce fut donc ainsi que, pendant la destruction entière de l'armée d'Afrique, dévorée par les flammes, que le fer massacroit, & que la mer recevoit dans ses

gouffres profonds, l'auteur de sa ruine se fau-
voit par une prompte fuite. Agramant n'avoit
plus alors avec lui que Sobrin : avec quelle
amertume ne convint-il pas de tous les torts !
quels regrets ne lui témoigna-t-il pas de n'avoir
pas eu plus de confiance en sa haute sagesse !
Il n'étoit plus temps de s'en repentir, & tous
les maux qu'avoit prévus Sobrin étoient à leur
comble.

Pendant ce tems, Roland ne pouvant prévoir
que toutes les fautes d'Agramant achèveraient
de détruire en entier son armée, conseilloit au
Prince d'Angleterre d'emporter Biserte & de
la renverser de fond en comble, avant qu'on
pût venir à son secours, pour qu'elle ne pût
être désormais un sujet de crainte pour les
Chrétiens. Astolphe ayant prévu qu'il auroit
besoin de vaisseaux pour attaquer le port de
Biserte au moment de l'assaut général, en avoit
conservé le nombre suffisant pour cette attaque :
il en donna le commandement à Sanfonnet ;
qui fut jeter l'ancre à la distance d'un mille du
port de Biserte ; & l'on fit les préparatifs né-
cessaires pour l'assaut, qui fut commandé pour
le troisième jour suivant.

Roland, Astolphe & les autres Chevaliers
chrétiens se préparèrent à cette grande action
par le jeûne & par la prière : l'ordre fut donné

dans l'armée de s'y conformer, & de se tenir prêt à l'assaut général, qu'on donneroit le troisième jour. Leur projet, après avoir pris Biferte, étoit de la livrer aux flammes, & de la détruire de fond en comble.

Après le jeûne & les prières publiques, les parens & les amis se rassemblèrent, & firent bonne chère, pour réparer leurs forces. Ils avoient long-tems chanté des Pseaumes & des Litanies; ils mangèrent & burent de même; & sur la fin du repas, bien attendris les uns pour les autres, ils s'embrassoient & pleuroient même en se disant une espèce d'adieu, comme des gens prêts, en effet, à faire peut-être un long voyage.

Les Africains en firent tout autant dans Biferte, & leur Mahomet qui ne pouvoit les entendre, fut invoqué par le peuple, qu'exhortoient les Dervis: plusieurs pleuroient, d'autres se frapportoient, se tailladoient en l'honneur de leur Prophète, & lui promettoient des Mosquées, les plus riches dons, & de nouveaux autels, s'il les tiroit de ce péril éminent; mais ils avoient toujours un grand désavantage dans les bonnes œuvres qu'ils croyoient faire, vis-à-vis des Chevaliers François, & vis-à-vis l'armée Nubienne, qui avoit des provisions en abondance: cependant, dès que leur Muphti les eut

bénis à sa manière; les Sarrazins prirent assez courageusement les armes, & se portèrent à la défense de leurs remparts.

La belle & jeune Aurore étoit encore dans le lit de son vieil époux, qui faisoit peut-être semblant de dormir, craignant de n'avoir rien à lui dire, lorsqu'Astolphe, d'un côté, mit en ordre les troupes qui devoient monter à l'assaut : Sanfonnet disposa de même l'attaque du port : le Paladin Roland donna le signal, & Biserte fut assaillie à-la-fois par mer & par terre.

Biserte, entourée à moitié par la mer, avoit des remparts d'une fabrique excellente du côté de la terre; mais ils étoient fort antiques, & Brançard n'avoit eu ni le tems ni les moyens nécessaires pour les réparer. Astolphe choisit parmi les Nubiens plusieurs troupes des meilleurs frondeurs & des archers les plus adroits, & leur ordonna de tirer sans cesse aux merlons & aux crénaux de la place, afin que son infanterie & que la cavalerie qui la soutenoit, pussent s'approcher des murailles avec une moindre perte. Toutes ces troupes étoient chargées de pierres, de soliveaux, de fascines & de sacs à terre, pour combler les fossés qu'on avoit saignés dès la veille avec tant d'industrie, que presque par-tout ils étoient à sec : tous les

matériaux nécessaires passant promptement de main en main, plusieurs parties des fossés furent comblées au point de les égaliser au terre-plein; & les trois Paladins, Roland, Astolphe & Olivier, commandèrent aussi-tôt les échelles, & ceux qui devoient monter à l'assaut.

Les Nubiens, animés par l'espoir du pillage & du gain, s'étourdirent sur le péril présent; ils formèrent plusieurs tortues, se couvrirent des mantelets qui défendoient les béliers & les autres machines propres à percer & renverser des murailles & des portes-ferrées; mais, dès qu'ils furent au pied de la muraille, les Sarrazins firent pleuvoir sur eux une grêle de pierres & de dards. Les poutres & des créneaux entiers tombèrent sur les tortues & les mantelets, & les endommagèrent dans les premiers momens; mais, dès que le soleil parut, les Sarrazins perdirent bientôt cet avantage: Roland fit avancer des troupes fraîches, & les assiégés n'osèrent plus se montrer à découvert. Sanfonnet attaquant alors, entra dans le port, fit sa descente; & ses soldats, munis d'échelles & de toutes sortes d'armes, assaillirent Biserte du côté que les Sarrazins croyoient être le plus inattaquable.

Olivier, Roland, Brandimart, & ce Paladin qui parcouroit si courageusement les airs, s'étoient partagés les troupes qui devoient com-

battre , & formoient , du côté de la terre , quatre attaques différentes , dont la vigueur & le succès étoient éclairés par le grand jour , ce qui devoit bien redoubler l'émulation de ceux qui pensoient que les yeux de toute l'armée étoient attachés sur eux. Déjà les tours de bois élevées s'ébranlent , & font crier les effieux & les roues qui les approchent des remparts ; on fait avancer les éléphants , qui portent aussi des tours plus petites & plus légères , mais dont la hauteur surpasse un peu celle des remparts : Brandimart s'approche alors , faisit une échelle , l'applique au mur ; & ce héros monte , la tête couverte de son bouclier , exhortant à le suivre : un grand nombre de combattans , animés par son exemple , montent après lui sur la même échelle ; aucun d'eux ne réfléchit si cette échelle pourra porter un si grand poids , & Brandimart , occupé de joindre l'ennemi , se faisit déjà d'un créneau ; il trouve encore quelque aide nouvelle qu'il faisit de ses fortes mains , & bientôt il s'élance , l'épée à la main , sur le rempart.

Brandimart fond sur tout ce qu'il trouve en défense ; il massacre , il précipite tout ce qui l'entoure ; il est déjà maître d'une longue partie de ce rempart ; mais dans ce moment l'échelle , trop chargée des combattans qui le suivent , se brise : ils retombent tous dans le fossé , &

Brandimart reste seul sur le mur, exposé de tous les côtés aux flèches qu'on lui tire de la ville. Ce héros, loin de perdre courage, n'est pas même ému par les cris de ses amis qui lui tendent les bras, & lui crient de se rejeter de leur côté. Prenant son parti, la hauteur des murs, élevés de trente brasses, ne l'effraie pas; il saute dans l'intérieur de la ville, & saute si légèrement, que, sans se faire aucun mal, il ne fait pas plus d'impression sur la terre qu'une botte de foin, ou quelque oreiller rempli d'édredon : il assomme, il perce, il fend tout ce qu'il trouve sous sa main, comme si ces créans n'eussent été formés que d'une étoffe légère; & tous les autres se mettent en fuite, dans la crainte qu'il ne soit promptement secouru.

Le bruit de ce que Brandimart vient de faire vole aussi-tôt dans toute l'armée, & s'accroissant de bouche en bouche, il parvient à Roland; il parvient de même aux deux autres Paladins qui commandent les différentes attaques. Les trois Paladins estimoient, aimoient trop leur brave compagnon, pour ne pas voler à son secours. Tous les trois dressent une échelle; l'amitié leur donne des ailes; ils sont déjà sur les remparts, & les Sarrazins, épouvantés par leur audace & leur aspect terrible, abandonnent leurs

leurs murs & s'échappent à leurs coups. C'est ainsi que , dans un malheureux vaisseau battu de tous-côtés par la tempête , une vague furieuse entame ses flancs; celle qui lui succède les entr'ouvre; & la troisième porte une masse énorme d'eau dans ce vaisseau , qu'elle submerge & fait disparaître. Les trois guerriers produisirent le même effet dans l'infortunée cité de Biserte; ils ouvrirent un si grand passage , que mille échelles furent dressées à-la-fois , & que les remparts abandonnés se couvrirent de soldats Nubiens : les coups redoublés des béliers ouvrant en même tems les murs , qu'ils avoient déjà beaucoup ébranlés , des cohortes entières pénétrèrent dans l'intérieur de Biserte , & Brandimart fut secouru de toutes parts.

On ne peut avoir une idée de la fureur avec laquelle les Chrétiens entrèrent dans Biserte , sans se rappeler le ravage affreux que fait le Roi des fleuves , lorsque , brisant les digues & surmontant ses bords , il se répand dans les riches plaines du Mantouan; les cabanes , les troupeaux , les moissons entraînés grossissent ses flots écumeux; le pasteur , son chien même , luttent quelques momens contre la mort sur sa surface , & ses eaux s'élèvent au point que les poissons s'étonnent de nager entre les feuillages & les rameaux des saules & des peupliers : de

même les Nubiens, le fer & la flamme à la main, inondent cette malheureuse ville; le meurtre, le pillage, toutes les horreurs de la guerre s'étendent dans les différens quartiers; on voit dans un lieu bas un affreux étang sale & sanglant, qui se forme du sang que les Africains répandent : le feu s'étend de même; & les toits des mosquées, des palais & des édifices publics, déjà sont embrasés. Les Chevaliers vainqueurs virent bientôt leurs soldats emporter les vases d'or & d'argent des mosquées. Plusieurs jeunes filles, & jusqu'à leurs mères même étoient accablées de tristesse : Astolphe & Roland furent bien affligés, en devinant quelles étoient les injures qu'elles avoient reçues, & de n'avoir pu les empêcher; mais, dans ces premiers momens, les Généraux ne peuvent entrer dans tous ces petits détails.

Bucifard fut tué par un coup qu'Olivier lui donna sur l'oreille : Brançard ne trouva pas de meilleure résolution à prendre que celle de se tuer; Folves fut pris par Astolphe; mais il mourut de quelques blessures, à l'une desquelles un bon Turc n'aimeroit pas à survivre. Tel fut le sort des trois Généraux qu'Agramant avoit commis à la défense de ses états.

Ce malheureux Empereur, qui fuyoit alors presque seul avec Sobrin, eut encore le dé-

désespoir de s'approcher assez près de la côte pour voir l'embrâsement de Biserte. Son premier mouvement fut de vouloir se jeter sur la pointe de son épée ; mais Sobrin l'en empêcha. » Que pourriez-vous faire de plus favorable à vos ennemis , lui dit le sage Roi de Garbe ? le seul bruit de votre mort les rendroit paisibles possesseurs de l'Afrique. Tant que vous vivrez , Seigneur , n'ont-ils pas encore tout à craindre ? Ils savent bien qu'ils ne peuvent rester les maîtres au-delà du détroit que par votre mort.

» Tous vos malheureux sujets resteroient sans espérance si vous perdiez la vie : vous seul pouvez leur conserver celle d'être heureux & libres un jour. Votre mort assure l'esclavage de l'Afrique & de ses habitans. Vivez donc , Seigneur , pour l'amour de votre patrie & de ceux qui vous obéissent. Le Soudan d'Égypte ne peut souffrir d'avoir Charlemagne pour voisin ; il vous offrira de lui-même ses troupes & ses trésors ; le puissant Noradin prendra les armes pour vous ; les Arméniens , les Turcs , les Perses , les Mèdes & les Arabes viendront d'eux-mêmes se ranger sous vos drapeaux. «

Ce fut par de semblables discours que l'adroit & vieux Sobrin calma le désespoir du fils de Trojan : peut-être dans le fond de son cœur doutoit-il cependant de tout ce qu'il osoit lui

promettre : il favoit trop bien que le malheureux Souverain qui perd un Empire, court les plus grands risques en remettant son sort entre des mains barbares. Annibal, Jugurtha, plusieurs autres exemples antiques, devoient le faire frémir Eh ! ne le voyons-nous pas nous-mêmes aujourd'hui ? Louis le More n'a-t-il pas été remis dans les mains de Louis XII ? Aussi, mon cher & illustre Maître, vous devez bien estimer la sagesse & le courage de votre frère, dont la maxime est qu'il faut avoir perdu la raison pour se confier plus aux autres qu'à soi-même. C'est ainsi que, lorsque le fougueux Jules second excita contre lui la guerre la plus injuste, quoiqu'Alphonse eût peu de troupes, quoique les François ses alliés fussent chassés de l'Italie, & que les Espagnols eussent repris la supériorité, ni les promesses, ni les menaces même ne purent l'engager à confier à personne la défense de Ferrare.

Agramant avoit ordonné qu'on dirigeât vers l'Orient la proue de son vaisseau, lorsqu'un vent impétueux fit soulever les ondes ; & le pilote, assis près du gouvernail, s'écria, les yeux au ciel : Je vois arriver une tempête si furieuse, que le navire ne pourra la soutenir. Si vous m'en croyez, Seigneur, je vais aborder à cet île à main gauche, où vous resterez

en sûreté jusqu'à ce que la mer ait apaisé sa furie. Agramant crut le pilote, & descendit dans cette île, située entre l'Afrique & l'île fameuse par son volcan, que l'on prend pour la fournaise de Vulcain. Cette île étoit inhabitée; elle étoit couverte de buissons, de myrthes & de genévriers, retraite favorable aux ceris, aux daims, aux chevreuils, qui s'y trouvoient en abondance : elle n'étoit presque connue que des pêcheurs, qui, laissant dormir les poissons dans leurs profondes retraites, venoient étendre & faire sécher leurs filets sur les buissons.

Un autre vaisseau, chassé de même par la tempête, vint aussi chercher un asyle dans la même île : c'étoit Gradasse, ce puissant Roi de Sericane, qui, quelque tems avant la déroute d'Agramant, étoit parti d'Arles pour retourner dans ses états. Les deux Rois, qui venoient d'être compagnons d'armes sous les murs de Paris, se reconnurent avec joie, & s'embrassèrent tendrement. Gradasse apprit avec beaucoup de peine tous les nouveaux malheurs d'Agramant, & lui fit offre de ses troupes & de sa personne; mais il le dissuada fortement d'aller se commettre à l'infidélité des Égyptiens. Craignez le sort du grand Pompée, lui dit-il, si vous abordez ce funeste rivage. Astolphe, dites-vous, s'est emparé de l'Afrique avec une armée

de Nubiens sujets de Senapes ; Biserte , capitale de vos États , est réduite en cendres ; Roland est présentement avec Astolphe , & vient de reprendre sa raison obscurcie , pendant les mois précédens , par la plus étrange folie. Le plus court expédient que j'imagine pour vous tirer de l'état cruel où vous êtes , c'est celui que m'inspire le desir que j'ai de vous servir. Je vais défier Roland ; étant armé , monté comme je le suis , Roland , fût-il d'acier ou de bronze , ne pourra tenir contre moi : ce Paladin étant mort , les Chrétiens perdront leur plus ferme appui , & ne tiendront pas plus contre nous , que des agneaux timides à l'aspect d'un loup affamé. Quant à l'armée de Nubie , rien ne me fera plus facile que de la chasser de vos états : j'armerai contre Senapes les Nubiens de l'autre côté du Nil , qui suivent une autre loi ; les Arabes , si riches en bons chevaux ; les Macrobés , qui joignent les richesses à la population ; les Perses , les Chaldéens , porteront une guerre si vive dans les états de Senapes , qu'il sera forcé de rappeler promptement ses troupes.

Agramant se montra fort sensible aux offres de Gradasse ; il convint que ce projet pouvoit réussir , & crut que la fortune commençoit à lui devenir plus favorable , puisqu'elle avoit conduit le Roi de Sericane en cette île déserte ;

mais il ne veut point accepter que Gradasse entreprenne ce combat pour lui, quand même il seroit sûr de reprendre Biserte : C'est à moi, dit ce Prince, à combattre Roland, & je suivrai les loix de l'honneur qui me l'ordonne.

Faisons mieux, repartit le Roi de Sericane : il me vient une nouvelle idée, que nous ferons bien de suivre. Envoyons défier Roland & l'un de ses compagnons : pourvu que je puisse vous servir de second, dit Gradasse, cela m'suffit, & mon honneur est à couvert ; car je vous rends justice, & je vous regarde comme n'ayant personne qui vous égale. Et moi donc, s'écria le vieux Sobrin, croyez-vous que je veuille rester simple spectateur d'un pareil combat ? Sçachez que les ans n'ont point encore abattu mes forces & mon courage, & que ma longue expérience dans de pareils combats, suppléera de reste à l'ancienne vigueur de ma jeunesse.... Il est vrai que ce Roi de Garbe étoit encore vigoureux pour son âge, & que dans toutes les occasions il donnoit des preuves du plus grand courage. Les deux autres Rois trouvèrent que sa demande étoit juste, & sur le champ ils envoyèrent leurs Écuyers à la Cour d'Afrique, pour défier Roland de leur part, en lui proposant de se rendre, avec deux de ses compagnons armés, dans la petite île de Lipadure.

Ces Écuyers, voguant à voiles & à rames, arrivèrent à Biserte avec la diligence qu'exigent de pareils messages : ils y trouvèrent Roland qui faisoit aux différentes troupes le partage du butin & des prisonniers.

Le message d'Agramant, de Gradasse & de Sobrin, fut fait, en présence de tous les chefs de l'armée, au comte d'Angers. Ce message plut tellement à son grand cœur, qu'il combla les Écuyers des plus riches dons. Roland alors se proposoit d'aller chercher Gradasse jusques dans l'Inde, ayant ouï dire à ses compagnons que ce Prince s'étoit emparé de son épée durandal, & qu'il la portoit à son côté ; il vouloit la lui reprendre ; & , sçachant qu'il étoit parti de France, il n'espéroit pas, sans aller jusqu'au fond de l'Inde, pouvoir remplir son projet. Sa joie fut donc extrême de sçavoir Gradasse assez près de lui pour lui faire rendre & son épée, & le beau cor d'Almont. Tout se réunissoit pour que ce défi fût tel que Roland eût pu le desirer lui-même, ayant sçu de plus que son cheval Bride-d'or étoit dans la possession du fils de Trojan. Il choisit sur le champ son fidèle ami Brandimart, & son cousin Olivier : il sçavoit à quel point il étoit aimé de tous les deux. Il fit chercher de tous côtés de bons chevaux & de forts héraumes pour ses compa-

gnons & pour lui ; car aucun d'eux , en ce moment , n'avoit ceux sous lesquels ils s'étoient couverts de gloire autrefois.

Roland , dans le premier accès de sa folie , avoit jeté ses armes sur la terre avec fureur : Rodomont avoit enlevé celles de Brandimart & d'Olivier , pour les attacher au monument d'Isabelle ; & malheureusement il en restoit peu de bonnes en Afrique , Agramant les ayant enlevées presque toutes pour armer les gens de guerre qui l'avoient suivi lorsqu'il avoit traversé la mer. Roland fit dérouiller & mettre en état celles qui lui parurent être les meilleures , & fut avec ses compagnons se promener sur le rivage , en causant avec eux du combat qu'ils étoient prêts à livrer aux Rois Sarrazins. Étant arrivés sur le bord de la mer , ils furent fort surpris de voir un vaisseau portant ses voiles qui sembloit se diriger sur la côte , poussé seulement par le vent , nulle espèce de manœuvre ne donnant à connoître que la marche de ce vaisseau fût dirigée par un Pilote & des Matelots.

Ce navire , en effet , n'en avoit aucun sur son bord ; mais le vent portant dans ses voiles le faisoit voguer au hasard , le pouissoit , & le fit échouer sur le sable assez près du port de Biserte.

Attendez un moment, je vous prie... car l'amour que je fens pour le brave Roger, vient de m'en rappeler soudain le souvenir, & de me presser de vous donner des nouvelles de ce qu'il devint avec le brave fils d'Aymon. Souvenez-vous, s'il vous plaît, que je vous ai déjà dit que ces deux guerriers ayant interrompu leur combat, s'étoient retirés de la mêlée sans prendre aucune part à la bataille : ils avoient bien vu, par le choc des escadrons, qu'Agramant ou Charlemagne avoit violé la foi de leurs sermens ; mais ils ignoroient lequel des deux s'étoit rendu coupable d'une pareille infraction ; ils attendoient d'en être pleinement informés, pour savoir dans quelle armée ils auroient à passer tous les deux. Cependant un fidèle Écuyer de Roger, qui n'avoit point perdu de vue son maître, lui ramena son cheval & lui porta son épée, dans le dessein qu'il secourût ceux de son parti. Roger reprit l'un & l'autre, mais ce fut sans vouloir s'en servir ; il ne partit même qu'après avoir promis une seconde fois à Renaud, que si c'étoit Agramant qui se fût rendu parjure, il l'abandonneroit pour toujours. Roger se tint donc à quelque distance du champ de bataille, sans penser seulement à tirer son épée, & s'informant sans cesse lequel des deux Rois avoit rompu le traité. Bientôt il apprit de tous

ceux qui se retiroient du combat, qu'Agramant seul s'étoit rendu coupable en rompant la trêve; mais l'ancien attachement que Roger avoit toujours pour lui, le séduisit au point de lui faire estimer cette faute comme étant trop légère pour qu'il le quittât. L'armée Sarrazine, comme je l'ai déjà dit, fut entièrement détruite, & le Dieu des armées commença dès-lors à punir le parjure du fils de Trojan. Roger cependant restoit encore incertain sur le parti qu'il devoit prendre; son amour pour Bradamante l'éloignoit du service de l'Afrique : il étoit retenu de même par le serment qu'il avoit fait à Renaud; mais il craignit que s'il abandonnoit Agramant au moment où ce Prince étoit le plus malheureux, on ne l'accusât d'ingratitude, & même de manquer du courage nécessaire pour partager son infortune. Cependant il sentoît que la justice l'appeloit auprès de Charlemagne; &, quoique l'amour l'appelât aussi près de Bradamante, il craignit qu'une moitié du monde ne dit qu'il se déshonoroit en suivant la loi d'un serment injuste qui lui feroit abandonner le fils de Trojan. Il resta deux jours dans cette incertitude; il prit enfin le parti de rentrer dans Arles, & de retourner en Afrique avec ce Prince. Son honneur, qu'il craignit de voir attaqué, fut

encore plus puissant en son cœur que le plus tendre amour.

Roger ne trouva plus dans le port d'Arles un seul vaisseau de la flotte d'Agramant; il ne vit que des morts & des blessés; &, ne pouvant se procurer le moindre esquif, il suivit à cheval le bord de la mer pour se rendre à Marseille, dans le dessein d'obtenir de quelque Patron, par la force, les prières ou l'argent, de le passer en Afrique. Il trouva Dudon, arrivé déjà dans le port de Marseille, avec les débris de l'armée d'Agramant & les prisonniers qu'il avoit faits : la mer étoit si couverte des vaisseaux du vainqueur & de ceux des vaincus, qu'à peine auroit-on pu distinguer l'onde entre les navires qui remplissoient le port & la rade. Parmi les vaisseaux que Dudon avoit pris, on en voyoit sept que montoient sept Rois Africains attachés au fils de Trojan : ils avoient garanti leurs vaisseaux des flammes; mais, malgré leur longue résistance, ils avoient été forcés de se rendre. Ces sept Rois témoignoit leur consternation de se voir prisonniers, & tenoient leur tête & leurs yeux baissés. Dudon, très-empressé de voir Charlemagne, vouloit se rendre dès le même jour auprès de ce Prince; il étoit débarqué sur le rivage, & tous ces prisonniers

avoient été rangés dans le même ordre que les Romains observoient dans les triomphes. Les Nubiens , couverts de leurs armes , les entouraient , & leurs acclamations élevoient le nom de Dudon jusqu'aux Cieux. Roger , qui ne voyoit encore ce spectacle que de loin , accouroit dans l'espérance que cette grande flotte étoit celle d'Agramant ; & , pour s'en assurer , il pressa les flancs de son coursier : sa surprise fut extrême en reconnoissant d'abord le Roi des Nafamones conduit comme un prisonnier ; il reconnut de même un peu plus loin Bambirague , Agricalle , Farurante , Manilard , Balastre & Rimedonte. Ces sept Rois tenoient leur front baissé vers la terre , & des larmes amères couloient de leurs yeux.

Roger , étant ancien ami de ces Rois , fut trop touché de leur état humiliant & malheureux pour pouvoir le supporter : il imagina bien qu'il ne pouvoit leur rendre la liberté par aucune instance , & qu'il ne pouvoit les délivrer que par la force : il baissa sa lance , fondit sur les Nubiens qui gardoient ses amis , & lorsqu'il l'eut brisée il tira balisarde , & fit tomber plus d'un cent de ces noirs qui croyoient jouir paisiblement du spectacle de ce triomphe. Dudon entendit les cris des blessés , & vit fuir les Nubiens de toutes parts ; connoissant que c'étoit

un seul Chevalier qui les mettoit en déroute, il acheva promptement de s'armer, sauta sur son cheval, & se saisissant d'une forte lance, il partit le cœur plein de cette valeur & de cette générosité qui caractérisoient les Paladins François. Dudon cria d'une voix forte à ses soldats de se retirer : ils ne demandoient pas mieux ; car Roger en avoit fait tomber encore un cent sous ses coups dans cet intervalle, & les Rois prisonniers espéroient déjà que Roger leur rendroit la liberté. Celui-ci, voyant arriver Dudon seul à cheval & couvert d'armes brillantes, se douta bien que ce devoit être le Commandant, & vint à sa rencontre. Dudon s'ébranloit déjà pour charger Roger, lorsqu'il s'aperçut que celui-ci n'avoit plus de lance : dédaignant de conserver aucun avantage, il jeta la sienne loin de lui. Roger ; remarquant cette action généreuse, dit aussi-tôt en lui-même, voilà sans doute un de ces nobles Paladins de France, si renommés par leur courage & par leur courtoisie ; si je le peux, j'obtiendrai qu'il me dise son nom.

Roger priant avec politesse le Chevalier qui venoit à sa rencontre de se faire connoître, il apprit de lui qu'il étoit le fils d'Ogier le Danois ; il dit de même à celui-ci qu'il étoit Roger ; & tous les deux, se connoissant alors

par leur haute renommée, se saluèrent, se défièrent l'un & l'autre sans colère, & vinrent aux mains ensemble.

Dudon combattoit ordinairement avec une masse d'armes qui l'avoit toujours couvert de gloire; & Roger tira cette redoutable épée qui sçavoit ouvrir les armes les plus fortes & les mieux trempées. Ces deux fiers adversaires étoient véritablement égaux entre eux par leurs vertus sociales & par leur haute valeur; mais Roger, ayant sans cesse dans son cœur & sous ses yeux tout ce qui pouvoit intéresser sa chère Bradamante, n'avoit garde d'affliger celle qu'il adoroit, en faisant rougir la terre du sang de son cousin. Roger connoissoit les maisons les plus illustres de France; il savoit qu'Améline, mère de Dudon, étoit la sœur de Béatrix, à laquelle Bradamante & Renaud devoient le jour. Jamais Roger ne put se résoudre à porter un coup, ni de la pointe, ni du taillant de balifarde à Dudon; il se contenta de parer les coups de sa masse, ou de ne lui laisser frapper que l'air en l'esquivant. Turpin dit même que Dudon, souvent découvert, auroit perdu la vie, si Roger n'eût pas été sans cesse attentif à ne le frapper que du plat de sa dangereuse épée. Balifarde avoit une très-forte arête, Roger ne pouvoit craindre de la briser; & les armes de

Dudon retentissoient des coups précipités , mais peu dangereux , que Roger lui portoit avec une telle vîtesse , que les yeux des spectateurs en étoient éblouis. Mais j'aime à me taire dans un pareil moment ; je vois que je vais vous laisser en suspens , & vous en sentirez plus de plaisir lorsque je reprendrai mon récit dans un autre Chant.

Fin du quarantième Chant.



CHANT

CH A N T X L I.

LES parfums que la jeunesse aimable & brillante des deux sexes aime à répandre dans ses cheveux ou sur son sein, prouvent leur excellence & leur pureté ; lorsqu'après quelques jours écoulés ils frappent encore agréablement l'odorat, ils font connoître que la nature les avoit perfectionnés dans les fruits, les arbres ou les fleurs dont ils sont extraits. Cette liqueur délicieuse qu'Icare donna trop indiscrettement à ses moissonneurs, & qui fit traverser les Alpes aux Cèltes, pour conquérir les heureux pays qui la produisent, prouve de même sa pureté, lorsqu'à la fin de l'année elle conserve encore une partie de la douceur & tout le parfum qu'elle avoit en s'écoulant du pressoir. L'oranger, le cédrat, le myrthe, que l'hiver ne peut dépouiller de leur feuillage, annoncent le vert éclatant dont le printems les a vus briller. De même, ô race illustre du nom d'Est ! vos vertus sublimes, votre renommée prouvent bien la pureté du sang qui coule dans vos veines ; vos aïeux furent des Héros ; & celui qui fut l'heureuse souche de votre auguste race, dut briller en son tems

comme le soleil brille dans la voûte céleste. Votre père Roger n'eût pu faire un seul acte qui n'eût été caractérisé par la noblesse & l'élévation de son ame ; il ne se montra jamais guerrier plus magnanime , plus tendre , plus fidèle Amant que dans son combat contre le parent de Bradamante. Adroit, attentif à cacher toute sa force, il entretenoit de sang froid un combat qu'il eût craint d'ensanglanter. Dudon à la fin s'en aperçut ; il sentoit ses bras appesantis ; il se voyoit trop souvent à découvert aux coups de Roger , pour se cacher que son généreux adversaire n'en vouloit porter aucun qui pût le blesser. Du moins, se dit alors Dudon , tâchons d'égaliser par des procédés généreux, celui que le brave Roger a pour moi. . . .

Seigneur, lui dit-il, par grace terminons ce combat dont vous remportez déjà la victoire. Loin d'y prétendre, j'avoue que je suis vaincu ; votre générosité captive mon cœur & vous l'attache à jamais. Ah ! Seigneur, répondit Roger, que cette proposition m'est agréable ! . . .

Mais vous voyez ces Rois malheureux qui m'ont mis les armes à la main contre vous ; puis-je espérer que vous leur accorderez la liberté ?

Oui, Seigneur, lui répondit Dudon ; & de plus, choisissez le meilleur des vaisseaux qui soient dans le port, pour les repasser en Afrique. Les

deux Chevaliers se séparèrent en se jurant une éternelle amitié. Roger fit choix d'un très-bon vaisseau, sur lequel les sept Rois Sarrazins s'embarquèrent avec lui. Le vent le plus favorable en apparence gonflant alors les voiles, le Pilote s'éloigna du rivage sans inquiétude; la mer étoit tranquille, l'Aquilon & le vent austral sembloient retenir leurs haleines; ce ne fut que sur la fin du jour que les fougueux Autans commencèrent à ne plus cacher leur perfidie. Bientôt le vent qui donnoit sur la poupe, se porte sur les flancs du vaisseau; de là directement opposé contre sa proue, il le fait tournoyer sur sa quille. Plusieurs autres vents déchainés se joignent au premier; les vagues s'élèvent de toutes parts à sens contraire, semblables à des moutons par l'écume blanche qui les couvre; les flots se pressent, s'accumulent, s'élèvent, & se brisent en mugissant; le Pilote voit la mort se présenter de tous côtés, & les deux flancs du vaisseau sont également battus par le choc multiplié des vagues: ces vents tumultueux semblent combattre les uns contre les autres; le tangage du vaisseau fait baigner alternativement les bords du château d'avant & les galeries du château de poupe, & ce tangage dangereux n'est interrompu que par un roulis qui fait couler d'épaisses lames d'eau sur les ponts: le Pilote,

pâle & troublé, ne peut commander aucune manœuvre à l'équipage effrayé qui ne l'entend plus ; les signaux, les cris, tout devient nuisible ; les Matelots éperdus se contrarient dans leurs manœuvres : la pluie, la grêle, l'obscurité, le sifflement des vents, le choc des grandes vergues & des poulies, forment un bruit affreux, dans lequel rien ne se distingue ; rien n'annonce qu'un naufrage certain : ce n'est qu'à la lueur des éclairs que les Matelots les plus courageux courent encore, tantôt pour assurer la barre du gouvernail, tantôt pour caler quelques voiles ; & plusieurs s'occupent à rendre à la mer l'eau que le sommet des vagues embarque sur les ponts en se brisant. Le furieux Borée porte les voiles à contre-sens contre les mâts, qui, par leur craquement, menacent de se briser comme les rames dont les débris roulent déjà sur les ondes ; la proue ne peut plus fendre les montagnes d'eau qui se présentent sur les flancs du vaisseau prêt à s'engloutir à chaque instant.

Tout un bordage du vaisseau se déchire, se brise & se disperse ; la mer entr'ouverte laisse voir ses abîmes aux Navigateurs effrayés ; chacun élève au Ciel ses cris & ses vœux. Le navire échappe heureusement à ce péril affreux ; mais bientôt il en éprouve un autre, & déjà les coutures entr'ouvertes des planches laissent péné-

trer l'eau qui s'élance en sifflant dans l'intérieur du bâtiment. Quelquefois porté jusqu'aux nues, le vaisseau semble en être précipité jusqu'aux enfers; l'espérance, cette dernière ressource des malheureux, ne peut plus empêcher que l'affreuse mort ne se montre comme une ennemie qui triomphe.

Ceux qui montoient ce vaisseau passèrent toute la nuit en de pareilles alarmes, & furent le jouet des vents dont la fureur sembla redoubler à la naissance du jour. Loin d'être rassurés par sa clarté, les Matelots ne furent éclairés que pour connoître un danger plus pressant encore: les vents, les vagues, les portoient alors contre un gros écueil qu'ils ne pouvoient éviter. Le Pilote, aidé par quelques Matelots, fait alors de nouveaux efforts pour lutter contre leur poids & leur violence, & tourner son gouvernail afin d'éviter ce danger pressant; mais le choc de l'onde en sens contraire fait briser ce gouvernail, & leur dernière ressource est enlevée. Chacun alors, voyant la mort certaine, ne prend plus conseil que de sa frayeur; ils voient que le navire, dans un moment, doit être mis en pièces contre cet écueil; ils se jettent tous presque à-la-fois dans l'esquif; mais ce frêle bâtiment, trop chargé par un poids énorme, & pressé par les vagues

contre les flancs du vaisseau, ne peut s'avancer sur l'onde qui le repousse.

Roger, dans le moment qu'il voit abandonner le vaisseau par son Patron & par son Pilote, se trouvant sans aucune arme & vêtu d'habits légers, prend enfin le parti de descendre aussi dans la chaloupe; mais, au moment qu'il y monte, le reste de ceux qui se trouvoient sur le vaisseau s'y jette tout à-la-fois, & ce nouveau poids la fait submerger sur le champ.

Au moment que ceux qui cherchoient à sauver leur vie, en abandonnant le grand bâtiment, sentirent enfoncer la chaloupe, ils poussèrent des cris lamentables & perçans; mais bientôt une vague écumeuse achevant de les ensevelir sous l'onde, nul passage ne put laisser échapper leurs plaintes; elles s'éteignirent avec leur respiration dans les gouffres qui les engloutissoient.

Quelques-uns restent submergés pour toujours; d'autres paroissent un moment, & retombent à fond; plusieurs relèvent quelque tems les bras, les jambes, & même la tête; ils se débattent au milieu des vagues qui les élèvent, les renversent, & finissent par les précipiter sous leurs masses. Roger, dont l'ame inaccessible à la peur ne peut être ébranlée par le péril qu'il court & par la tempête, revient du fond de

l'eau, voit le rocher, & veut le gagner à la nage; il espère avoir la force de se porter jusques sur ses bords couverts de sable; il repousse avec son souffle l'onde amère qui baigne ses lèvres; il fend les vagues avec ses bras nerveux.

Pendant ce tems, un coup de vent chassoit le vaisseau que tout l'équipage avoit abandonné lors du péril de se briser contre l'écueil; &, dans le moment même où tous ceux qu'il avoit portés périssoient, ce vaisseau s'étoit relevé sur les vagues. Ah! que les mortels sont sujets à se laisser tromper par l'apparence! Il sembla que les vents eussent attendu que tout l'équipage du navire en fût sorti, pour lui faire dépasser l'écueil sans le toucher, & le porter dans une plage moins agitée: ce qui doit même paroître le plus surprenant, c'est que ce vaisseau, que le Pilote égaré de sa route eût eu peine à conduire vers la côte d'Afrique, vint échouer à trois milles au plus de Biserte; &, le vent ni la hauteur de l'eau ne le soutenant plus, sa quille demeura fixée dans le sable.

Ce fut ce même vaisseau que Roland & ses compagnons virent échouer le jour qu'ils s'alloient promener ensemble. Desirant d'examiner ce que ce pouvoit être, ils prirent une barque légère & s'y rendirent tous les trois. Ils furent

très-surpris de n'y pas trouver même un seul Matelot: la seule créature vivante qui fût dans ce navire, c'étoit le bon cheval Frontin; ils le reconnurent aussi-tôt, ainsi que l'armure complète de Roger & son épée, qu'ils trouvèrent attachées près du coursier. Roger, pressé de sauter dans la chaloupe pour sauver sa vie, n'avoit pas eu le tems de les prendre. Roland reconnut d'abord Balifarde, dont il avoit été possesseur après l'avoir enlevée à l'Enchanteresse Falerine, lorsqu'il détruisit ses beaux jardins; c'étoit la même que Brunel avoit eu l'adresse de lui dérober, & dont cet insigne larron avoit fait depuis présent à Roger au pied du mont de Carène. Roland, qui souvent avoit éprouvé la bonté de cette épée, sentit la joie la plus vive de la revoir en sa possession; il a dit même souvent depuis, que ce ne pouvoit être que par la faveur du Ciel qu'il l'avoit retrouvée dans un moment où cette arme redoutable lui devenoit si nécessaire. Quelque courageux que fût Roland, il ne se cachoit point que Balifarde seule pouvoit diminuer l'avantage que Gradasse devoit avoir étant monté sur Bayard, & armé de Durandal. A l'égard des armes, qu'il ne connoissoit pas pour être celles d'Hector, il ne les estima que pour leur richesse; &, d'ailleurs se connoissant pour être invulnérable, les armes

les plus communes lui suffisoient : il en fit présent à son cousin Olivier; il fit don à son ami Brandimart de Frontin, & ceignit Balifarde à son côté.

Les trois guerriers voulurent paroître avec magnificence dans ce célèbre combat. Roland fit broder sur sa cotte d'armes la tour de Babel frappée par la foudre. Olivier voulut avoir pour devise un chien d'argent couché, portant sa lessive sur son dos, avec ces mots, *jusqu'à ce qu'il vienne . . .* Pour Brandimart, le deuil qu'il portoit de son père, ne lui permit aucune parure éclatante : il voulut que sa cotte d'armes & les ornemens de son armure fussent noirs : Fleur-de-Lys s'occupa de la broder, & les riches perles qu'elle mêla dans sa broderie, formèrent un contraste agréable avec le fond noir de la soie. Ce fut ainsi que Fleur-de-Lys composa tous les ornemens des armes de son Amant, & ceux qui devoient couvrir la croupe & la tête de son cheval. La tendre Fleur-de-Lys versa souvent des larmes pendant ce travail : une secrète terreur qu'elle n'avoit jamais ressentie jusqu'alors, lui glaçoit le sang dans les veines, & faisoit frémir son cœur.

Lorsque Roland & ses deux compagnons furent munis d'armes & de harnois propres pour le combat, ils s'embarquèrent, firent mettre

à la voile, & laissèrent Astolphe & Sanfonnet à la tête de l'armée. Fleur-de-Lys, le cœur déchiré par une douleur mortelle, élevoit au Ciel & des vœux bien ardens, & des plaintes amères.... Elle suivit des yeux le vaisseau jusques dans la haute mer; &, quoiqu'il fût déjà bien loin hors de la portée de sa vue, elle restoit les yeux attachés sans cesse sur les flots: ce fut même avec peine qu'Astolphe & Sanfonnet la ramenèrent dans son palais. Fleur-de-Lys se laissant alors tomber sur son lit, accablée par la douleur, y resta long-tems éplorée & tremblante.

Pendant ce tems-là, les trois guerriers voguoient avec un vent favorable, & la seconde aurore leur fit voir à droite l'île dans laquelle ce grand combat devoit se donner.

Roland & ses deux compagnons étant descendus sur le rivage, firent tendre un pavillon du côté du levant. Agramant arriva le même jour dans l'île, & campa de l'autre côté; mais le jour se trouvant déjà sur son déclin, le combat fut remis à l'aurore suivante. Des gens armés formèrent différens corps-de-garde de chaque côté. Le soir du même jour, Brandimart s'approcha du camp des Rois Sarrafins; &, d'après la permission qu'il avoit reçue de Roland, il alla parler au fils de Trojan, avec

lequel il s'étoit lié d'amitié dans le tems qu'il avoit passé dans son armée pour venir faire la guerre en France. Après les premiers propos qui se tiennent entre d'anciens amis bien aises de se revoir : Pourquoi , Seigneur , dit Brandimart au fils de Trojan, préféreriez-vous ce combat aux offres que j'ose vous faire de la part du Paladin Roland ? Il ne tient qu'à vous d'être paisible possesseur des vastes États situés entre le Nil & les colonnes d'Hercule , si vous voulez croire au Dieu vivant qui naquit dans le sein d'une Vierge. Écoutez un homme qui vous est attaché par le cœur , & qui vous donne un conseil qu'il a suivi lui-même.... Oui, je connois pour le vrai Dieu celui qui voulut mourir pour nous ; & votre Mahomet n'est qu'un faux Prophète. Ah ! qu'il me seroit cher de vous voir suivre la même voie, dont je ne m'écarterai jamais ! Cette voie est la seule qui puisse conduire au bonheur éternel. Ce parti, Seigneur, est le plus sage que vous puissiez prendre. Le succès de votre combat contre le redoutable Roland est très-douteux : quand vous remporteriez la victoire, elle ne vous seroit d'aucune utilité, & vous acheverez de tout perdre si vous êtes vaincu. Quand vous donneriez la mort à Roland, & même à nous qui sommes venus pour vaincre ou mourir avec lui,

vous n'en tireriez aucun avantage pour reconquérir vos États ; & les armées puissantes de Charles & de ses successeurs sçauront les défendre jusqu'à la dernière tour des ports de l'Afrique. C'est ainsi que Brandimart parloit avec chaleur ; il étoit prêt à joindre encore beaucoup de nouveaux motifs aux premiers, pour entraîner & toucher Agramant ; mais ce Prince l'interrompit d'un air irrité , & lui dit d'une voix animée par une colère qu'il retenoit à peine : Sçachez , Brandimart , que c'est une témérité qui va jusqu'à la folie , que de donner des conseils , bons ou mauvais , à quelqu'un qui ne vous en demande pas. Comment voulez vous que je croie que c'est l'ancienne amitié qui vous dicte celui que vous me donnez , lorsque je vous vois avec Roland les armes à la main contre moi ? C'est bien plutôt moi qui dois croire que votre infidélité pour l'Alcoran livre votre ame en proie au dragon infernal qui doit la dévorer , & l'aller livrer aux peines éternelles. Dieu seul peut sçavoir qui de Roland ou de moi restera vainqueur ; si je releverai mon trône abattu dans ce moment , ou s'il restera sous la puissance des Chrétiens. Mais , quel que puisse être mon sort , sçachez que je ne ferai jamais d'acte qui ne soit digne de moi , & que j'aimerois mieux voir , en expirant , tout mon sang répandu sur la terre ,

que de faire tort à mon honneur.... Allez, retournez près de Roland ; & si demain matin vous ne sçavez pas mieux combattre que persuader, vous ferez d'un foible secours à ce neveu de Charles. Après cette réponse qui partoît d'une ame embrasée par le dépit & la colère, tous les deux se retirèrent brusquement, & furent chercher quelques heures de repos avant le jour terrible qui devoit bientôt se lever pour eux.

Dès que l'aurore blanchit les bords de l'horizon, les guerriers des deux partis s'armèrent & montèrent à cheval : bientôt ils furent en présence.... Les propos entr'eux ne diffèrent pas leur combat : tous les six baissent les fers de leurs lances, les mettent en arrêt, pressent leurs chevaux, volent pour se charger.... Ah ! qu'allois-je faire, Seigneur ! Il seroit trop cruel que, pour raconter la fuite de ce combat, j'oubliaffe notre cher Roger, & que je courusse risque de le laisser submerger par les vagues en fureur contre lesquelles il défend sa vie.

Ces vagues menaçantes fondonnent quelquefois sur la tête de Roger, l'élevoient & le précipitoient tour-à-tour ; il avoit à les fendre avec ses bras nerveux, & la tempête continuoît à le menacer. Une terreur secrète, plus redoutable encore pour lui que la tempête & la mort, vint

alors accabler son ame ; il craignit que le Ciel , irrité de l'avoir vu manquer aux promesses solennelles qu'il avoit faites , ne voulût plus lui permettre de recourir à l'eau salutaire du baptême , & qu'il le condamnoit à ne le recevoir que des eaux amères & salées de la mer ; il se rappella les sermens qu'il avoit faits à Bradamante de se rendre à Valombreuse , & de ceux que Renaud avoit reçus de lui : il conjura la Divinité , d'un cœur véritablement contrit , de lui laisser le tems de réparer des fautes dont le souvenir déchiroit son ame ; & , plein de foi , pénétré du saint amour , il fit vœu d'embrasser le Christianisme s'il posoit encore un seul jour ses pieds sur le rivage. Il fit le même vœu de ne porter jamais l'épée ni la lance que contre les ennemis de notre sainte loi , & que , dès qu'il seroit de retour en France , il iroit consacrer l'une & l'autre au service de Charlemagne , & remplir les engagements qu'il avoit pris avec Bradamante. O miracle de la divine Providence ! . . . A peine Roger eut-il prononcé son serment , qu'il sentit ses forces s'accroître , & que son corps lui sembla se soulever de lui-même sur les ondes : son courage augmente avec ses forces ; il suit avec ses bras le mouvement des vagues qui l'élèvent & le font descendre tour-à-tour ; il atteint enfin le rivage , & bien-

tôt il arrive sur celui que forme le penchant de la montagne en s'étendant vers la mer.

Entre tous ceux qui s'étoient embarqués avec Roger, il fut le seul qui se sauva du naufrage. Il descendit sur cet écueil solitaire ; il rendit grâces à Dieu, monta sur ce rocher qui le mettoit à couvert des fureurs de la mer : mais, en jettant les yeux sur cette montagne inculte & stérile, il ne put se défendre d'une nouvelle terreur ; & , malgré le miracle déjà fait en sa faveur, il craignit qu'exilé, sans secours dans cette affreuse solitude, une mort plus lente & plus cruelle encore n'y terminât enfin ses jours.

Bientôt cependant son courage renaît ; il se foumet aux décrets du Ciel ; & , quoique fatigué d'avoir si long-tems lutté contre les flots, il monte sur ce roc escarpé, au travers des ronces & des pointes tranchantes. A peine a-t-il fait cent pas, qu'il apperçoit un Hermite courbé par les années, exténué par les jeûnes, mais dont l'aspect l'attire par un air doux & vénérable. Cet Hermite s'approche, & commence par lui crier : *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?* Vous sçavez que ce sont les mêmes paroles dont la grace efficace se servit pour vaincre & pour changer subitement les penchans & le cœur de S. Paul.... Croyois-tu donc, poursuivit l'Hermite, que tu passerois

tranquillement les mers, sans être atteint par le bras vainqueur du Très-Haut? Apprends qu'il sçait frapper celui qui se croit le plus à l'abri de ses coups.... Le saint Hermite avoit eu, pendant la nuit, une vision; & l'Éternel avoit mis sous les yeux de ce serviteur fidèle le naufrage de Roger, le secours qu'il devoit lui donner, la vie entière de ce Chevalier jusqu'à ce jour, les événemens qu'il éprouveroit, sa fin cruelle, & jusqu'aux enfans qui devoient naître de lui.

L'Hermite sçut blâmer, reprendre Roger, & le consoler tour-à-tour : il lui reprocha d'avoir différé si long-tems à soumettre son col au joug favorable du Seigneur, de n'avoir pas obéi lorsque la grace l'appelloit avec tant de douceur, & de ne s'être rendu que lorsqu'elle s'étoit fait jour dans son ame sous l'appareil le plus menaçant.... Il le rassura sur le champ, en lui peignant la Divinité comme un père toujours prêt à tendre ses bras à l'enfant rebelle qui revient tomber à ses genoux : il lui rappella cette parabole si consolante, des ouvriers qui ne vinrent se présenter que sur le soir au travail de la vigne; & ce fut en lui développant les principes sacrés de notre sainte loi, qu'il le conduisit à sa cellule, creusée assez profondément dans le roc.

Au

Au dessus de ce rocher, l'Hermite avoit bâti de ses mains une petite Chapelle tournée vers l'orient, qu'il avoit ornée avec soin des coquillages & des dépouilles que la mer jettoit sur la côte. Le flanc opposé de la montagne offroit un aspect bien plus agréable, & étoit bien différent de celui que Roger avoit été forcé de gravir : un petit bois descendoit en pente douce jusqu'à la mer ; le laurier, le myrthe, le genièvre, le palmier chargé de dattes, & des arbres fruitiers y croissoient sans culture ; & leur fraîcheur étoit entretenue par une fontaine pure, qui, du haut du rocher, se distribuoit en filets, & tomboit en petites cascades entre ces arbres féconds.

L'Hermite habitoit depuis quarante ans cet hermitage, qu'il sembloit que le Ciel eût choisi pour l'entretenir sans cesse dans la prière & la contemplation de l'Être suprême : la vie frugale & saine qu'il y menoit l'avoit fait parvenir à quatre-vingts ans, sans la goutte & mille autres infirmités qui tourmentent les foibles mortels.

L'Hermite alluma promptement du feu, couvrit la table de dattes & des fruits de la saison. Roger sécha ses habits, reprit des forces, & prêta de toute son ame une oreille attentive aux grandes vérités de notre sainte loi. L'Hermite, touché de ses dispositions,

Tome VI.

S

n'hésita pas à lui conférer dès le lendemain le sacrement du Baptême.

Roger s'accommodant assez bien de cette habitation de l'Hermite & d'une chère frugale, passa plusieurs jours avec le saint Anachorète, qui non-seulement lui parloit de tout ce qui tient à la Religion, mais qui l'instruisoit aussi sur son départ prochain, & même sur la postérité que le Ciel lui destinoit. Le Seigneur avoit révélé la destinée entière de Roger & de ses successeurs au saint Hermite; il sçavoit que ce Prince devoit périr sept ans après son Baptême, par la noire trahison des Mayençois, qui vengeroient sur lui la mort que son épouse Bradamante avoit fait subir à Pinabel, & que lui, sa sœur & ceux du sang de Clermont avoient donnée à Bertolas: il sçavoit aussi que le crime des Mayençois seroit caché pendant quelque tems, parce qu'ils enterreroient Roger sur le lieu même où ces traîtres l'assassineroient; mais que Bradamante, cherchant son époux quoique grosse, & sa sœur Marphise vengeroient sa mort.

L'Hermite étoit de même éclairé par le Ciel sur la naissance du fils auquel Bradamante donneroît le jour: ce devoit être au pied d'une colline située entre les rivières de l'Adige & de la Brenta, lieu charmant qui parut si délicieux au

Troyen Anténor, que, perdant le souvenir du Xante, du Simois & du mont Ida, cette campagne où la terre est mêlée de quelques veines de soufre, & couverte de vertes & belles prairies, lui parut préférable pour y former un établissement. Ce pays devoit être illustré par la naissance du fils de Roger, que Bradamante mettroit au jour dans une forêt voisine d'Ateste. Cet illustre enfant devoit être élevé dans ce même lieu, où l'on verroit les graces, la beauté, le courage, briller & se développer tour-à-tour sur toute sa figure noble & charmante. Les Troyens descendus de ceux qui s'étoient établis dans ce pays devoient reconnoître cet aimable enfant pour être du sang de Priam & d'Hector, & le choisir pour leur donner des loix: dès qu'il seroit en âge de porter les armes, ce jeune Roger aideroit à Charlemagne à soumettre la Lombardie, & recevroit de cet Empereur le titre de Marquis, avec de nouvelles & riches possessions. L'Hermite sçavoit même que Charlemagne, en lui faisant ces dons, lui diroit en latin : *Esse hic, Domine* : Soyez Seigneur en ce lieu; & que, quittant le surnom d'Ateste qu'il avoit porté dans son enfance, Roger & tous ses successeurs porteroient désormais le nom illustre d'Est. La terrible vengeance que ce fils devoit prendre des lâches

assassins de son père étoit comprise dans la même révélation , par laquelle l'Hermite avoit appris que cet infortuné père apparoîtroit en songe à sa chère & malheureuse épouse , pour l'instruire du nom de ses assassins , & du lieu de sa vile sépulture ; ce qui seroit suivi de la destruction des coupables maisons de Poitiers & de Mayence , par les bras vengeurs de sa femme , de sa sœur & de son fils. L'Hermite avoit bien vu de même en des siècles plus éloignés , que la gloire du nom d'Est seroit soutenue par les Azzons , les Alberti , les Obysons , jusqu'à Nicolas , Lionel , Borso & Hercule , Alphonse , Hippolyte , & l'illustre Isabelle ; mais il ne fit part à Roger que de ce qu'il étoit nécessaire que ce Héros dût savoir.... Vous ne sçavez rien de plus vous-même , Seigneur , sur tout ce qui tient à Roger & votre illustre race , jusqu'à ce que je vous aie parlé des six combattans que j'ai laissés prêts à se charger dans la petite île de Lipadure. Vous sçavez que d'une part Roland , Olivier & Brandimart avoient baissé leurs ances , & que de l'autre Gradasse , (qu'on pouvoit comparer au Dieu Mars) Agramant & Sobrin portoient vivement leurs vigoureux coursiers contr'eux : les six lances volèrent également en éclats jusqu'au Ciel ; le bruit qu'elles excitèrent en se brisant contre leurs armes fut si violent , que

l'air agité fit soulever la mer, & qu'il se fit entendre jusques sur les côtes de France. Ce fut Roland qui soutint la rencontre de Gradasse; le Paladin n'en fut pas ébranlé, mais son cheval ne put soutenir de même le choc terrible de Bayard; il recula, chancela de différens côtés, & fut tomber mort à quelques pas en arrière. Roland ayant essayé vainement de le faire relever, se dégagea promptement, embrassa son bouclier, & tira la redoutable Balifarde. Agramant & le brave Olivter n'eurent aucun avantage l'un sur l'autre; mais Brandimart fit voler des arçons le Roi Sobrin. L'amant de Fleur-de-Lys, en voyant à terre le vieux Roi de Garbe, ne poursuivit pas sa première victoire; il courut attaquer Gradasse qui venoit de renverser Roland, & le fils de Trojan continua son premier combat contre Olivier: l'un & l'autre ayant rompu leurs lances, se chargèrent à coups d'épée.

Roland, voyant le brave Brandimart combattre Gradasse avec avantage, ne s'occupa plus de lui: tournant alors ses regards sur Sobrin, qu'il voyoit sans adversaire, & démonté comme lui, le Paladin marcha contre Sobrin, l'épée haute; & dans sa marche rapide, le bruit qu'excitèrent ses jambes nerveuses en froissant les buissons, s'éleva jusqu'aux nues. Le vieux So-

brin, voyant venir à lui le redoutable Roland, rassembla ses forces, comme un ancien pilote se prépare à l'assaut d'un violent orage qui vient l'assaillir, en opposant le taillemet de sa proue à la vague impétueuse qui le menace : Sobrin présente de même son bouclier à l'épée de Falerine, prête à tomber sur sa tête; mais quelle espèce d'arme eût pu résister au tranchant de balifarde dans la main redoutable de Roland? Le coup partagea le bouclier de Sobrin, malgré sa doublure & son double cercle d'acier; il retomba sur l'épaule & fit une large blessure au Roi de Garbe, qui s'efforçoit en vain de faire couler le sang de l'invulnérable Paladin. Roland porte un second coup, que Sobrin, alors sans défense, ne peut éviter en partie qu'en se jetant à terre : balifarde ne le toucha qu'en effleurant sa tête; mais, quoique le plat de la lame eût seulement porté, le coup fut encore assez violent pour laisser le vieux Roi sans aucune connoissance.

Roland le croyant mort, s'empressa de voler au secours de son cher Brandimart; il craignoit que Gradasse, mieux monté, mieux armé que son ami, ne prît enfin quelque avantage sur lui. Le brave fils de Monodant étoit, à la vérité, monté sur le bon cheval Frontin, en état de résister à Bayard; mais n'ayant point

des armes d'une aussi bonne trempe que celle du Sarrazin, il étoit obligé d'esquiver d'un & d'autre côté les coups de durandal : Frontin, d'une adresse extrême, non-seulement obéissoit à sa main, mais il sembloit deviner quelle espèce de faut il devoit faire lorsqu'il voyoit durandal prête à descendre sur son maître.

Agramant & le Marquis Olivier donnoient alors des preuves éclatantes qu'ils méritoient d'être comptés au nombre des meilleurs Chevaliers de leur tems, & jusqu'alors l'avantage entre eux étoit égal.

Roland, comme je l'ai déjà dit, ayant abandonné Sobrin, couroit pour secourir Brandimart ; il étoit déjà prêt, quoique à pied, d'attaquer Gradasse, lorsqu'il apperçut, près du champ de bataille, le cheval du Roi de Garbe qui n'avoit plus de maître : il court pour s'en emparer ; l'ayant pris, il se met en selle d'un seul faut, & tenant d'une main les rênes très-riches de ce cheyal, il revient, l'épée haute, sur le Roi de Sericane. Celui-ci, loin d'être ému d'avoir le Paladin pour un second ennemi, l'appelle lui-même, le défie, & croit qu'il va bientôt faire perdre la tête à ses deux adversaires. Il vole le premier au devant de Roland, & lui porte un coup de pointe assez violent pour percer ses armes défensives ; mais son épée

ne peut pénétrer plus avant : Roland frappe au hasard un coup furieux de balifarde, sachant bien que cette épée doit trancher toute pièce des armes qu'elle frappe. Gradasse est blessé tout-à-la-fois, par ce coup, au visage, à la poitrine, à la cuisse même; & si Roland eût pu porter son coup de plus près, son épée auroit fendu le Sarrazin en deux parts. Gradasse connut alors qu'il ne devoit plus avoir la même confiance qu'il avoit eue d'abord dans la bonté de ses armes, & fut plus attentif à parer es coups que Roland redoubloit.

Brandimart, voyant que Roland l'empêchoit de continuer son combat avec Gradasse, se porta dans le milieu du champ de bataille, pour voir celui de ses compagnons qu'il pouvoit secourir : dans le même tems Sobrin se relevoit, ayant repris ses esprits; mais il étoit si cruellement blessé, qu'il étoit facile de croire qu'il souffroit de vives douleurs. Cependant, après avoir observé quelque temps les combattans, il fit un effort, & marcha d'un pas lent & sans être apperçu, pour secourir Agramant : il vint doucement derrière Olivier, qui n'étoit occupé que de combattre Agramant qu'il avoit en tête; & , passant son épée au travers du corps de son cheval, le malheureux coursier tomba sur le champ entre les jambes de son maître. Olivier,

qui ne pouvoit s'attendre à cet accident, tomba, le pied gauche embarrassé dans son étrier, & se trouva sans défense sous son cheval. Sobrin alors frappe à coups redoublés sur le casque & sur le col d'Olivier ; mais jamais son épée ne put entamer les armes d'Hector, que Vulcain lui-même avoit forgées. Brandimart, qui vit le péril pressant où se trouve Olivier, courut sur Sobrin à toute bride, le frappa sur son casque, & le culbuta du choc de son courfier ; mais le fier vieillard se releva promptement. Brandimart courut aussi-tôt pour secourir Olivier, & défendre du moins sa vie jusqu'à ce qu'il pût le retirer de dessous son cheval. Olivier, qui commençoit alors à dégager son bras, se défendit avec tant de vigueur à coups d'épée, qu'il avoit forcé le vieux Sobrin (déjà bien blessé) de ne plus oser s'approcher de lui. Olivier, voyant qu'il perdoit son sang, espéroit, en tenant Sobrin en respect, parvenir enfin à se dégager ; mais jamais il ne put retirer sa jambe, ayant le pied pris dans son étrier.

Brandimart, jugeant qu'Olivier étoit du moins hors de péril pour sa vie, courut attaquer Agramant. Ils avoient peu d'avantage l'un sur l'autre, tous les deux ayant d'excellens chevaux. Si Brandimart étoit monté sur le léger Frontin,

qu'il faisoit caracoler autour de son ennemi, pour le surprendre à découvert, Agramant pouvoit combattre de même, monté sur Bride-d'or, dont Roger avoit fait présent à ce Prince, après l'avoir conquis sur Mandricard ; mais ses armes étoient bien supérieures à celles de Brandimart, qui n'avoit pu se couvrir que de celles que le hasard avoit mises en ses mains dans Biserte. Le courage du fils de Monodant n'en étoit point ébranlé, comptant qu'il alloit bientôt les changer contre de meilleures : en effet, malgré la blessure qu'Agramant lui fit à l'épaule, celle que ce Prince reçut à l'instant de sa main fut encore plus forte ; & , quoiqu'il eût déjà reçu une blessure au côté par Gradasse, il eut la force de percer d'outre en outre le bouclier d'Agramant, & de le blesser cruellement au bras gauche, & même à la main.

Rien n'égalait alors la fureur du combat qui se passait entre Roland & Gradasse : les coups de durandal, portés par le bras nerveux du Roi de Sericane, avoient mis en pièces les mauvaises armes dont Roland étoit couvert. Gradasse voyait les armes du Paladin fracassées : sa fureur augmentoit sans cesse, en ne voyant jamais son épée sanglante ; & Roland, comme je vous l'ai déjà dit, avoit déjà fait couler son sang de sa joue, de sa cuisse & de sa poitrine.

Furieux de ses blessures, & de voir que son ennemi n'en avoit aucune, il lève durandal à deux mains, & porte un coup en plein sur le casque de Roland, qu'il croit devoir partager le Paladin jusqu'à la ceinture. Tout autre que Roland eût en effet effuyé ce fort, s'il eût été frappé par la main de Gradasse, armée de la terrible durandal; mais, comme si le Sarrazin n'eût frappé que du plat de son épée, la lame rebondit de dessus la tête de Roland tout aussi luisante qu'elle l'étoit auparavant : ce coup cependant fut assez violent pour que le Paladin en fût fortement étourdi; il pencha la tête sur l'encolure de son cheval en étendant les bras; & ses mains ouvertes eussent laissé tomber Balifarde, si la chaîne ne l'eût retenue fortement attachée à sa main.

Le courfier que montoit Roland fut tellement effrayé du bruit terrible que produisit ce coup, qu'il emporta Roland au travers de la campagne, sans que ce Paladin, ayant alors perdu tout sentiment, fût en état de le retenir. Gradasse, qui se croyoit victorieux, vouloit le poursuivre, & l'eût bientôt joint sur Bayard; mais, en se retournant, il apperçut Agramant dans le plus grand péril : le fils de Monodant l'avoit saisi de la main gauche par son casque, qu'il avoit déjà délacé : il cherchoit à lui percer

la gorge de son poignard ; & le fils de Trojan ne pouvoit plus se défendre , Brandimart s'étant emparé déjà de son épée. Gradasse, ému par ce spectacle, cesse de suivre Roland , tourne bride , & vole au secours d'Agramant. Brandimart n'étoit point sur ses gardes ; & n'imaginant pas que Roland pût donner le tems à Gradasse de venir sur lui, ce Chevalier n'étoit occupé que de trouver le moyen de plonger son poignard dans la gorge d'Agramant. Gradasse le joint par-derrière ; & , prenant son épée à deux mains , il porte un coup furieux sur son casque. O Père céleste ! daignez recevoir dans votre sein l'ame de ce fidèle Martyr , qui vient de consumer son sacrifice , en mourant pour l'honneur de votre sainte loi. Ah ! Durandal , quelle est ta cruauté ! Quoi ! c'est toi-même qui privas ton ancien maître de son compagnon le plus fidèle ! Tu lui ravis son meilleur ami !... Un cercle de fer qui formoit le tour du casque fut tranché par la force du coup ; l'épais bonnet d'acier que ce cercle défendoit ne fit pas plus de résistance : Brandimart , le visage pâle & couvert de sang , tombe de cheval , & sur le champ le fable est baigné par un ruisseau de sang qui coule de sa large plaie.

Roland , en ce moment , reprend ses esprits ; il entend retentir ce coup ; il lève les yeux ; il

voit Brandimart étendu sur le sable : il connoît, au maintien présent de Gradasse, que c'est lui qui vient de donner la mort à son ami. Je ne sçais lequel l'emportoit dans ce moment en son cœur, ou de la colère, ou de la douleur; mais il suspendit le cours de ses larmes, pour se livrer aux transports de la plus juste fureur; & moi-même je me sens si touché de cette mort, que je vais interrompre mes chants.

Fin du quarante-unième Chant.



CHANT XLII.

LE frein le plus rude, le lien de fer le plus fort, une chaîne de diamans même, pourroient-ils arrêter la colère d'une ame sensible, lorsqu'elle est animée à venger l'objet le plus cher à son cœur, & qu'elle est frappée par l'affreux spectacle de voir déshonorer ou donner la mort à ce qu'elle aime ? Si le transport d'une juste fureur rend cruel, inhumain même en ce moment, cette fureur est bien digne d'excuse : la raison parle-t-elle, & pourroit-elle se faire écouter, lorsque l'ame est entraînée par le mouvement impétueux qui la porte à la vengeance ? Achille, après avoir vu le corps de Patrocle couvert de ses propres armès qu'il avoit fait prendre à son ami, ne put assouvir sa fureur en arrachant la vie au meurtrier de celui qu'il aimoit si tendrement ; il ne s'arrêta point qu'il n'eût fait mille outrages au corps d'Hector, & qu'il ne l'eût fait traîner sur la poussière à la queue de son char.

Vos troupes, illustre Alphonse, furent entraînées par une semblable rage le jour que, vous voyant le front frappé par une pierre,

elles crurent que vous touchiez à votre dernier moment ; les retranchemens , les murs , les fossés , ne purent mettre vos ennemis à couvert de leurs coups : vos soldats les passèrent au fil de l'épée ; pas un seul ne s'échappa de ce massacre pour en porter la nouvelle aux Espagnols ; vos fidèles sujets vous avoient vu tomber , & ce spectacle affreux pour eux , ferma leurs cœurs à la pitié. S'ils vous avoient entendu leur donner vos ordres , si vous aviez pu marcher à leur tête , leurs épées ne se fussent pas si long-tems baignées dans le sang , vous remportiez une victoire assez glorieuse en n'employant que quelques heures à reprendre la Bastia dont les Espagnols n'avoient pu se rendre maîtres que par un siège de plusieurs jours ; mais peut-être le Ciel voulut-il que vous restassiez quelques momens sans connoissance , pour donner à votre armée le tems de punir les excès & les cruautés que ces barbares avoient commis. Le malheureux Vestidel , blessé , tombé dans leurs mains , avoit été criblé de sang-froid par les épées de ce peuple cruel , dont la plus grande partie portoit encore le sceau de l'illanisme.

On doit en conclure avec moi que nulle espèce de ressentiment ne peut égaler celui de voir outrager sous ses yeux son maître , son parent ou son ami , & qu'alors on est entraîné

par la fureur, à porter la vengeance aux derniers excès : il n'est donc pas étonnant que Roland s'abandonnât aux transports qui l'entraînèrent, lorsqu'il vit l'horrible blessure qui lui ravissoit son meilleur ami, & qu'il ne fît tous ses efforts pour venger sa mort sur Gradasse. De même que le Pasteur nomade se saisit d'un bâton ferré pour poursuivre le serpent qu'il voit se glisser en sifflant dans les roseaux, après l'avoir privé par sa dent venimeuse d'un de ses enfans qui jouoit sur le rivage; ainsi Roland, serrant Balisarde avec fureur, courut vers le lieu de ce dernier combat. Le premier qui tomba sous ses coups, ce fut Agramant; ce malheureux fils de Trojan, sanglant, sans épée, n'ayant plus qu'une pièce de son bouclier, & son casque étant à moitié délacé, s'étoit tiré des mains de Brandimart, comme un épervier à moitié déchiré s'échappe des fortes serres d'un vautour; il n'avoit plus l'air que d'une victime qui fuit le couteau sacré; & ce fut la première que Roland offrit aux mânes de son ami. Balisarde frappa sur la partie du cou qui se trouvoit découverte, & bientôt la tête de l'Empereur de toute la Lybie roula sur le sable; son ame descendit sur les bords de ce fleuve noir & tortueux, où Caron la saisit avec son croc rouillé, pour la faire entrer dans sa barque. A peine Roland s'arrêta-t-il un clin d'œil

d'œil pour priver du jour ce célèbre fils de Trojan ; il ne s'occupoit , il ne desiroit que de joindre Gradasse , & de lui donner la mort.

Lorsque le Roi de Séricane voit tomber la tête d'Agramant, il sent pour la première fois de sa vie une terreur soudaine s'emparer de son cœur ; son visage pâlit ; un noir pressentiment lui fait présumer qu'il ne peut éviter la mort ; il reste indécis sur le parti qu'il va prendre ; à peine se met-il en défense, lorsque Roland le joint & le frappe d'un coup mortel : le Paladin, lui portant la pointe de Balisarde du côté droit entre les côtes, la fit sortir d'une palme par le côté gauche, & Balisarde fut baignée dans le sang de Gradasse jusqu'à la garde. Ce fut ainsi que le plus redoutable des Paladins François donna la mort au Roi le plus renommé qui régna dans l'Asie & dans l'Afrique. Roland, peu touché d'une victoire qui lui coûte si cher, se jette promptement à terre, court à son cher Brandimart ; il voit sa tête en sang, & la baigne de ses larmes : le casque partagé, comme une foible écorce l'eût été par un coup de hache, est détaché facilement par Roland, & lui laisse voir la tête de son ami fendue jusqu'entre les deux sourcils. Cependant Brandimart respiroit encore ; il venoit d'élever ses prières à l'Être suprême, dont il imploroit les miséricordes ; il

Tome VI.

T

eut encore le courage de chercher à consoler Roland, qu'il voyoit abîmé dans la douleur ; il lui dit d'une voix mourante : O mon cher Roland ! souvenez-vous de moi , priez Dieu pour votre ami ; je vous recommande ma chère Fleur-de. . . . Il n'en put dire davantage ; une troupe d'esprits célestes élevoit déjà son âme dans les Cieux ; & Roland connut aux voix, aux accords mélodieux qui portoient une douce consolation dans son âme, que celle de Brandimart jouissoit déjà de la béatitude éternelle.

Cependant, quoique Roland ne doutât plus que Brandimart ne jouît de la félicité suprême, la nature ne put perdre ses droits lorsqu'il tenoit encore le corps inanimé de ce fidèle ami dans ses bras : O toi ! que j'aimois plus qu'un frère, s'écrioit-il en le baignant de larmes, faut-il, hélas ! que tu me sois enlevé dans la fleur de tes jours ?

Sobrin étoit assez près de Roland, renversé sur le dos, & respirant à peine, encore épuisé par la quantité de sang qu'il avoit perdu. Olivier, n'ayant pu se dégager, étant aussi couché sous son cheval ; ce ne fut qu'avec le secours de Roland qu'il put enfin retirer sa jambe ; & ce Paladin étoit tout baigné de pleurs lorsqu'il rendit ce service à son cousin. La jambe d'Olivier lui causoit des douleurs cruelles ; il ne pouvoit

plus s'en servir & changer de lieu sans secours. Roland ne put jouir d'une victoire qui le privoit de son meilleur ami, d'où son cousin n'échappoit qu'avec le danger d'être estropié le reste de sa vie; & même il estimoit assez le Roi Sobrin pour être affligé de voir ce sage & valeureux vieillard épuisé de tout son sang, & dans le plus grand danger de perdre la vie.

Le Paladin fit enlever Sobrin, lui donna mille marques d'estime & d'amitié, le fit traiter avec le même soin qu'il eût eu pour un propre frère. Roland, quoiqu'il fût terrible dans un combat, étoit le plus généreux des Chevaliers pour ceux qui cédoient à ses armes; il fit seulement enlever celles de Gradasse & d'Agramant, avec Bayard & Bride-d'or, & remit leurs corps & leurs autres dépouilles aux Ecuyers de ces Princes.

J'ai ouï dire que Frégose a jeté quelques soupçons sur la vérité de l'histoire que je viens de raconter. Je conviens qu'il est difficile de disputer contre ce grand homme de mer, qui souvent a parcouru toutes les côtes de Barbarie à la tête d'une armée navale, & toujours accompagné de la victoire; je sçais qu'il a dit que la petite île de Lipaduse est si couverte de collines & de rochers, qu'elle n'a pas un terrain propre pour un pareil combat, & qu'il n'est pas vraisemblable que six des plus célèbres Chevaliers

aient pu combattre à cheval dans cette île ; mais je peux répondre à cette objection , que dans ce tems-là son terrain étoit beaucoup plus uni ; ce n'est que depuis le combat de Roland qu'un tremblement de terre affreux a bouleversé cette île , & l'a couverte de rochers fracassés. O vous , chef illustre de la race des Frégoles ! vous , dont la gloire éclatante ajoute encore à celles de votre nom , daignez donc prendre un peu ma défense en présence de ce Duc , qui fait jouir aujourd'hui votre patrie d'un doux repos ; je vous conjure de lui dire que vous êtes content des bonnes raisons que j'allègue , & que je ne dois pas être soupçonné de ne faire que des contes en l'air.

Roland , ayant en ce moment tourné ses regards sur la mer , vit approcher un vaisseau léger qui voguoit à pleines voiles , & qui paroissoit avoir dessein d'aborder sur cette île ; mais il ne me plaît pas présentement de vous mettre au fait de tout ce qui tient à ce vaisseau ; trop de gens m'appellent ailleurs en ce moment ; & je retourne vite en France , pour voir un peu la mine qu'on y fait après avoir bien battu , bien chassé ces maudits Sarrazins.

Hélas ! j'y verrai bientôt cette tendre & fidèle Amante , cette Bradamante qui se désespère que Roger se soit encore éloigné d'elle , malgré tous

ses nouveaux sermens. Ah ! dit-elle, puisqu'il ose les violer, quelle espérance me reste-il encore ? Ses larmes coulent, ses plaintes sont plus amères que jamais ; elle accuse Roger de cruauté, de perfidie ; elle se plaint de sa destinée ; du Ciel même, qui souffre un pareil parjure ; désespérée, s'abandonnant à son mauvais sort, elle accuse de nouveau Melisse de l'avoir trompée ; elle maudit le faux oracle qui l'a séduite dans la grotte de Merlin, & qui, par son appât trompeur, l'a plongée dans une mer sans bornes d'amour & de regrets qui lui fera perdre la vie. Bradamante ensuite se jette dans le sein de Marphise, gémit, & lui dit comment son frère lui manque de fidélité ; ses sanglots étouffent sa voix ; elle demande à Marphise & des plaintes & des secours. Marphise serre Bradamante dans ses bras ; la sœur de Roger fait tous ses efforts pour la consoler. Ne croyez pas, lui dit-elle, qu'il puisse être assez perfide pour ne pas revenir en peu de jours ; ah ! s'il osoit manquer à ses sermens, moi-même j'oublierois qu'il est mon frère, & je le forcerois, les armes à la main, à les remplir. . . . La tendresse, la pitié, les promesses de Marphise, rassurèrent un peu la fille d'Aymon ; mais, après l'avoir entendue donner à Roger tous les noms que prodigue une Amante irritée, voyons un peu si son frère Renaud est plus heureux.

Toujours foible contre le pouvoir de l'amour, Renaud n'avoit pas un sentiment, ne formoit pas un desir qui ne respirât la flamme ardente qui le dévoroit, & qui ne lui peignît Angélique plus belle que jamais. Cette Reine du Cathay rassembloit en effet tout ce qui peut inspirer une passion violente; mais celle de Renaud tenoit d'une espèce d'enchantement; & tandis que tous les Chevaliers François se réjouissoient d'être délivrés des Africains, lui seul se livroit à la plainte qu'excite un amour malheureux. Il avoit envoyé cent couriers de tous côtés pour en avoir des nouvelles; lui-même l'avoit cherchée vainement; il crut se devoir adresser enfin à son cousin Maugis, qui l'avoit souvent aidé de ses conseils & de son pouvoir magique. Renaud va le trouver les yeux égarés, le visage rouge d'embarras; il avoue à Maugis qu'il ne peut plus vivre sans Angélique, & le conjure de lui donner les moyens de la retrouver.

Maugis fut très-étonné de cette confidence; il sçavoit qu'il n'avoit tenu qu'à son cousin d'obtenir cent fois les dernières faveurs d'Angélique; & lui-même, touché de l'amour de cette belle Princesse pour Renaud, avoit souvent pressé son cousin de s'y rendre. Maugis avoit même bien des reproches à faire à son cousin à ce sujet: il avoit manqué d'être la victime du

dépit d'Angélique, & de rester long-tems dans une affreuse prison.

Plus les instances de Renaud étoient vives, plus Maugis étoit surpris de ce changement ; mais enfin, touché de le voir si malheureux, il oublia le ressentiment qu'il pouvoit avoir de sa conduite passée : il lui promit qu'il alloit se préparer à le secourir, & que bientôt il seroit en état de lui dire quel étoit le lieu qu'habitoit Angélique, si cette Princesse étoit en France, & quels étoient les événemens présens de sa vie.

Maugis, en quittant Renaud, se rendit dans une grotte profonde, située entre deux montagnes inaccessibles ; c'étoit la solitude qu'il s'étoit choisie, pour n'être point troublé lorsqu'il évoquoit les esprits infernaux qu'il avoit soumis à ses ordres. Il ouvre son livre, & bientôt un grand nombre de ces esprits paroît à ses yeux. Maugis en choisit un qu'il savoit être instruit de toutes les intrigues amoureuses, & qui ne demandoit pas mieux que de rendre compte de tous les bons tours qu'il se plaisoit à faire : Maugis lui demanda s'il sçavoit la cause du changement de Renaud, & comment l'amour le plus violent avoit pu succéder en son cœur à l'antipathie qu'il avoit eue long-tems contre Angélique. Eh ! ne connoissez-vous donc pas, lui répondit-il, le pouvoir des eaux des fon-

taines de Merlin ? L'une des deux fait naître l'amour , & l'autre une haine violente ; l'espèce de sentiment que l'une de ces eaux inspire ; ne peut être détruit que par le pouvoir de l'autre. Renaud avoit bu des eaux de la fontaine de la Haine, lorsqu'il dédaigna la plus charmante Princesse de la terre ; mais ayant été forcé par sa destinée à boire de celles de la fontaine de l'Amour , il le fut de même à soumettre son cœur à celle que jusqu'alors il avoit détestée. Ce qui fut très-malheureux pour tous les deux, c'est que , dans le même tems que Renaud , brûlant d'amour , cherchoit Angélique pour rendre justice à ses charmes, la mauvaise étoile de cette Princesse la conduisit sur les bords de la fontaine de la Haine ; son cœur à l'instant devint de glace pour Renaud ; & c'est ainsi qu'ils se sont desirés & puis l'un & l'autre tour-à-tour.

Maugis ayant été bien instruit de la cause du double changement d'Angélique & de Renaud , le fut également de la foiblesse de la Reine du Cathay pour un jeune Africain auquel elle avoit livré son cœur & tous ses charmes , & qu'elle avoit conduit avec elle , après avoir quitté la France , & être entrée dans les ports de l'Espagne, d'où elle étoit partie pour l'Inde sur des vaisseaux Catalans.

Lorsque Renaud vint pour recevoir la ré-

ponse de Maugis , celui-ci ne lui cacha rien de tout ce qu'il avoit appris , lui conseilla d'abandonner à jamais Angélique , & de mépriser une ingrante qui s'étoit avilie au point de se soumettre à jamais à Médor. Vous auriez , lui dit-il , d'autant plus de tort de vouloir quitter la France pour la suivre , qu'elle doit être à présent bien près de ses États , & qu'elle ne desiré d'arriver au Cathay , que pour placer sur son trône le Sarrafin obscur qu'elle a déjà reçu dans ses bras.

Le départ d'Angélique & la résolution de la suivre dans l'Inde , n'eussent point ébranlé le cœur de Renaud ; mais la certitude qu'un vil Barbare avoit cueilli cette fleur que son amour avoit si long-tems désirée , porta dans son ame le plus cruel de tous les coups ; il n'eut pas la force de dire un mot à Maugis : son cœur frémissoit de rage , ses lèvres étoient tremblantes ; un noir poison venoit de passer dans son cœur. Il quitta brusquement Maugis ; il alla donner un libre cours à ses plaintes interrompues par des accès de fureur ; & , traînant toujours sa honteuse chaîne , il prit le parti de suivre Angélique en Orient. Il fut trouver Charlemagne , & lui dit que ce seroit une honte pour lui s'il ne poursuivoit pas Gradasse , pour lui faire rendre Bayard que ce Roi Sarrafin n'avoit en-

levé que par une supercherie; il ajouta même que ce seroit un déshonneur pour les Paladins de France, si l'un d'eux supportoit une pareille injure, & s'il ne donnoit pas un démenti formel au Roi de Séricane, qui ne manqueroit pas de se vanter d'avoir conquis Bayard par les armes.

Quoique l'Empereur & toute la Cour de France fussent très-affligés du départ de Renaud, Charles ne put lui refuser la permission de partir: il trouvoit son ressentiment juste, & sa résolution dictée par l'honneur. Le brave Dudon & Guidon le Sauvage offrirent à Renaud de l'accompagner; mais il se garda bien d'accepter leur offre, cachant la douleur & la rage qui dévoroient son cœur; &, craignant qu'on n'eût quelque soupçon de ses projets, il partit seul pour les suivre.

Combien de fois ne pensa-t-il pas, avec les regrets les plus amers, qu'il n'avoit tenu qu'à lui de jouir d'un bonheur si doux, & qu'il avoit eu la folie de le refuser! Il eût donné le reste de sa vie pour un seul des jours qu'il forçoit alors la belle Angélique à passer dans les vains desirs & dans les larmes; il ne pouvoit comprendre comment un misérable Ecuyer sans naissance, sans renommée, avoit pu soumettre un cœur que les premiers Chevaliers de la terre

avoient en vain tâché de mériter par leurs services & par tant d'exploits éclatans. C'est en s'occupant de ces pensées qui lui déchiroient le cœur, que, prenant le chemin de Basle sur le Rhin, il entra dans la forêt des Ardennes.

Lorsqu'il eut fait quelques milles dans cette forêt, il s'avança dans un bois épais éloigné de toute espèce d'habitation; & l'instant d'après l'air se troubla, des nuages noirs couvrirent le soleil, & tout-à-coup il vit sortir d'une caverne obscure un spectre affreux qui tenoit quelque chose de la figure d'une femme. Ce monstre lui paroît avoir un millier d'yeux sans une seule paupière; il ne peut les fermer (& je ne crois pas qu'un être pareil dorme jamais); il a le même nombre d'oreilles; quoique toujours attentif, il a l'air distrait, & des serpens lui servent de chevelure. Cette espèce de furie avoit sans doute été vomie par les Enfers : un serpent énorme lui servoit de queue; &, relevant sa tête, il se rouloit autour de sa ceinture, de son cou ou de son sein. Renaud sentit alors ce qu'il n'avoit jamais éprouvé dans les plus grands périls.... Dès qu'il vit le spectre s'approcher & paroître prêt à s'élancer sur lui; une peur secrète s'empara de son ame; mais, se roidissant contre cette terreur, & cherchant à la dissimuler, il tira Flamberge d'une main mal assu-

rée. Son ennemi semble se préparer au combat, comme si c'étoit quelque guerrier ; il fait élever son serpent en l'air , & le lance contre Renaud. Ce serpent saute de tous les côtés sur sa tête : Renaud veut en vain se défendre ; il porte vingt coups à ce monstre adroit, sans pouvoir réussir à le frapper : le serpent se rejette sur son sein ; il se glisse sous sa cuirasse & lui glace le cœur ; il entre par sa visière , parcourt son visage & lui serre le cou. Renaud , voyant que toute sa défense est vaine , donne des deux éperons à son cheval , & veut se dérober par la fuite ; mais la bête infernale fait un saut à l'instant , se trouve sur la croupe , & l'embrasse. Renaud court en vain dans les taillis les plus épais ; il ne peut se débarrasser de cette détestable bête , quoique son cheval ne cesse pas de lancer des ruades qui ne frappent que l'air. Renaud sent une horreur secrète approchant de la peur ; quoique le monstre ne lui fasse aucune blessure réelle , il ne peut s'empêcher de gémir , & son état lui paroît plus douloureux que la mort ; il parcourt les routes les plus étroites & les plus raboteuses , il s'élance dans les halliers les plus entrelacés & les plus épais ; il cherche les buissons les plus embarrassés de ronces & d'épines , espérant l'arracher ainsi de dessus ses épaules : tous ses efforts sont vains ; il voit enfin qu'il

faut qu'il périsse s'il ne reçoit aucun secours.

Au moment où Renaud entre dans un vrai désespoir, il voit arriver un Chevalier de la plus haute apparence, & couvert d'armes étincelantes; son casque a pour cimier un joug brisé; son bouclier d'or est semé de flammes; sa cotte d'armes, ses ornemens & ceux qui couvrent son coursier sont de la même parure; il porte une forte lance, une riche épée; mais son arme la plus redoutable est une masse ardente qu'il porte pendue à l'arçon de sa selle. Cette masse, qui paroît avoir été allumée aux feux éternels, brise, consume tout ce qu'elle touche: nulle espèce d'armes, rien ne peut résister au redoutable Chevalier qui s'en sert. Il ne falloit pas un moindre secours à Renaud, dans la cruelle position où ce Paladin se trouvoit alors.

Le Chevalier, qui semble accourir aux plaintes de Renaud, le voit enveloppé dans les contours & les nœuds du serpent que le monstre a lancé sur lui; il a pitié du Paladin qu'il voit brûlé, glacé tour-à-tour par ses atteintes, & se débattre vainement pour le chasser de la croupe de son cheval: il s'élance contre le monstre, le frappe sur les flancs & le renverse à terre; mais à peine l'a-t-il touché, qu'il se relève &

qu'il darde ses serpens de toutes parts: alors le Cavalier se saisit de sa masse ardente; &, partout où les serpens se portent, il les brise & les abat par les coups redoublés. Déjà le monstre ne peut résister aux atteintes cruelles de la masse, qui semble alors venger tous les anciens forfaits dont il est coupable. La bête infernale prend enfin la fuite; & le Chevalier, qui la poursuit en la frappant toujours, crie à Renaud de s'échapper & de monter sur la montagne voisine. Le Paladin ne balance pas; & quelque rude que soit la route, il gravit sur la montagne, sans oser même regarder derrière lui.

Lorsque le Chevalier eut poursuivi le monstre jusqu'à ce qu'il l'eût obligé de se précipiter dans les Enfers pour s'y ronger lui-même, tourner sa rage contre son sein, & verser des pleurs inépuisables de ses yeux effrayans, il courut à Renaud, le fit marcher devant lui; &, comme s'il eût jetté sur son cou un joug nouveau d'une force irrésistible, quoique d'un poids léger, il l'entraîna de ces lieux obscurs & sauvages, & le fit descendre dans la plaine.

Renaud, pénétré de reconnoissance, remercia tendrement son libérateur; il lui fit offre de son bras, & même de sa vie; il le conjura de le faire connoître, & de le mettre en état de rendre gloire à son nom, & d'exalter le service & le

secours qu'il devoit à son courage , en présence de Charles & de ses Paladins. Ne soyez point en peine, lui dit le Chevalier, si dans ce moment-ci je ne vous dis pas encore mon nom; vous le sçavez avant que l'ombre se soit avancée de quinze degrés. Ils continuèrent à marcher ensemble, & bientôt ils arrivèrent sur le bord d'une fontaine dont l'eau pure & fraîche attiroit souvent les bergers & les pasteurs; mais on ne voyoit ni moineaux ni tourterelles sur les bords. Vous sçavez, Seigneur, que cette fontaine étoit celle dont la puissance éteignoit tous les feux de l'amour; c'étoit celle dont les eaux avoient inspiré l'horreur qu'Angélique avoit conçue contre Renaud, après avoir brûlé pour lui de la flamme qu'elle avoit puisée dans l'autre fontaine: l'un & l'autre, tour-à-tour, s'étoient adorés & détestés, pour avoir bu de ces deux eaux si différentes, & les avoir bues tousjours assez mal à propos pour que leurs cœurs n'eussent jamais été dans la même disposition l'un pour l'autre.

Le Chevalier étant arrivé sur le bord de la fontaine de la Haine, dit à Renaud: Je crois que nous ferions bien de laisser rafraîchir un peu nos chevaux & de nous rafraîchir nous-mêmes. — Je ne demande pas mieux, répondit le Paladin; car j'avoue que je me trouve bien

harrassé du long combat que je viens d'essuyer contre le monstre détestable sous lequel je succombois sans votre secours.

Tous les deux descendirent, & laissèrent leurs chevaux paître en liberté l'herbe fraîche & fleurie ; tous les deux ôtèrent leurs casques ; & Renaud, mourant de chaud, courut à la fontaine, où sur le champ il éteignit & sa soif & son amour.

Dès que le Chevalier eut aperçu que l'eau de la fontaine avoit mouillé les lèvres du Paladin, il lève la tête, prend un air altier & sévère : Apprends mon nom, Renaud, s'écria-t-il ; je suis le Dédain, & je ne suis venu que pour briser le joug indigne sous lequel tu te déshonorois. A ces mots le Chevalier & son courfier disparoissent. Le Paladin reste immobile, éperdu : Seroit-ce, se disoit-il, l'effet d'un nouvel enchantement de Maugis ? M'auroit-il envoyé quelque Larve ou quelqu'autre esprit soumis à ses ordres, pour briser ma fatale chaîne ? Ah ! non, s'écria-t-il l'instant d'après, non, ce ne peut être que par le pouvoir de la bonté divine, que le même Ange des hiérarchies célestes, que l'Éternel envoya pour guérir Tobie de son aveuglement, vient de me guérir du mien. Quelle reconnoissance ne dois-je pas à la puissance qui me délivre d'un
aussi

aussi vil & malheureux amour ? Il sentoît en effet en ce moment renaître dans son ame l'ancienne antipathie qu'il avoit eue contre Angélique : elle étoit déjà trop loin de son cœur pour qu'il pensât plus long-tems à la suivre ; mais, son honneur l'engageant à se conformer à ce qu'il avoit dit en présence de Charles & des Paladins, il poursuivit sa route pour aller jusqu'au fond de l'Inde chercher & punir Gradasse d'avoir osé lui ravir son cher Bayard. Il arriva le lendemain à Basle, où la nouvelle du célèbre combat de Roland & des Paladins François contre Agramant, Sobrin & Gradasse, étoit déjà connue ; ce n'étoit point par l'ordre de Roland que cette nouvelle avoit été publiée, c'étoit de la Sicile qu'elle étoit parvenue aux bords du Rhin.

Renaud, bien affligé de se trouver si loin de Roland, & de n'oser espérer d'arriver à tems de le seconder dans ce combat, fit une diligence incroyable pour le rejoindre ; il changeoit de chevaux de dix milles en dix milles ; il passa le Rhin à Constance ; il traversa les Alpes & l'Italie d'une course rapide ; il laissa Vérone & Mantoue derrière lui, découvrit les bords du Pô qu'il passa le même jour en toute diligence.

Le soleil étoit déjà penché vers la fin de sa course, la première étoile brilloit déjà dans le

Ciel, lorsque Renaud étoit encore incertain sur le rivage, s'il prendroit un autre cheval, ou s'il se reposeroit jusqu'au retour de la naissante aurore ; mais il fut déterminé par l'arrivée d'un Chevalier qui l'aborda de l'air le plus prévenant & le plus poli. Après quelques propos honnêtes de part & d'autre, ce Chevalier lui demanda s'il étoit marié. Renaud, assez surpris de cette question, lui répondit qu'il s'étoit soumis à ce doux lien. Le Chevalier eut l'air d'être fort satisfait de cette réponse, & sur le champ il lui fit les plus vives instances pour l'engager à passer la nuit dans son château : Je vous ferai voir, Seigneur, une des choses les plus merveilleuses qui puissent être sur la terre, & celle que tout homme marié doit voir avec le plus vif intérêt. Renaud, fatigué d'une longue course, & passablement curieux de son naturel, accepta cette proposition, & suivit le Chevalier.

A peine se furent-ils éloignés du grand chemin environ de la portée d'une flèche, que Renaud apperçut un grand & superbe château ; plusieurs Ecuyers, un grand nombre de Pages portant des flambeaux qui rendoient une grande clarté, vinrent au-devant d'eux. Renaud, en entrant dans ce château, fut étonné de sa superbe structure, & le trouva fort au-dessus du pouvoir & de la magnificence d'un particulier.

La porte élevée étoit bâtie de porphyre & de marbre serpentín; les portes étoient d'un airain ciselé, sur lequel on voyoit des figures si parfaites, qu'elles imitoient la nature vivante; la voûte de cette porte avoit un riche fond de mosaïque qui trompoit l'œil; cette porte étoit l'entrée d'une cour quarrée, entourée de bâtimens d'une même architecture, & chaque face de ce quarré avoit cent brasses de longueur: chaque face étoit disposée en pavillons réguliers, dont chacun avoit une porte assez grande pour laisser passer un sommier avec sa charge: dans le vestibule on trouvoit un escalier commode qui conduisoit dans un beau salon; les arcs de toutes ces portes, ainsi que de celle d'entrée, étoient soutenues par deux colonnes d'airain ou de roche vive. Mais je serois trop long, Seigneur, si je vous peignois ici tous les riches ornemens & les belles sculptures qui paroient l'intérieur de cette cour, & si je vous parlois des vastes & beaux souterrains qui prenoient leur jour sous les bâtimens.

Les hautes colonnes, leurs chapiteaux d'or & les riches balcons, étoient incrustés de pierrieres; les montans & les architraves étoient de marbres d'Egypte & de Nubie, que d'habiles mains avoient sculptés; les peintures, les stucs & tous les autres ornemens, firent juger à Re-

naud (quoique la nuit en dérobat une partie) que la puissance de deux Rois eût à peine suffi pour élever ce bel édifice. Parmi les riches ornemens qui décoroient cette cour, on voyoit une superbe fontaine, dont l'eau couloit par de petits ruisseaux pour entretenir la fraîcheur; les domestiques avoient dressé la table sur ses bords, qui faisoient face également aux quatre portes des grandes aîles.

L'habile Architecte avoit bâti cette belle fontaine dans une forme octogone; un riche pavillon la couvroit; on s'y trouvoit à l'ombre sous un ciel d'or, embelli par de brillans émaux, que huit superbes statues de marbre blanc soutenoient de la main gauche: ces statues, plus belles encore que les cariatides du temple de Vénus, portoient dans leur main droite une corne telle que celle d'Amalthée, de laquelle l'eau tomboit, en formant un murmure agréable, dans une cuve d'albâtre. L'Artiste, en formant ces élégans & beaux soutiens, leur avoit donné l'habit & la figure de huit femmes également belles & pleines de graces; chacune d'elles avoit les pieds appuyés sur deux autres figures d'hommes de marbres différens; ils avoient la bouche ouverte comme en chantant: des livres, des trompettes, des chalumeaux & d'autres attributs, marquoient que ceux qui soutenoient

les huit belles statues aimoient à célébrer les louanges des femmes qu'elles représentoient, que leur bonheur étoit d'être sans cesse à leurs pieds & que leurs chants leur fussent agréables. Ces statues inférieures avoient aussi de longs rouleaux, où l'on voyoit le nom de plusieurs des figures qu'elles soutenoient, à la tête des ouvrages qu'ils sembloient consacrer aux premières. Renaud examinoit tout avec admiration, & lisoit à la lueur des flambeaux le nom des Dames & celui des Chevaliers si doucement occupés à les célébrer.

La première dont il lut le nom étoit Lucrèce Borgia, dont les vertus & la beauté rappelloient celles qui firent honneur à l'ancienne Rome. Les noms de ceux qui paroissoient chanter à ses pieds étoient Antoine Tebaldeo & Hercule Strozzi: la voix de l'un avoit la douceur de celle de Linus; & l'autre l'harmonie de celle d'Orphée.

La seconde, plus jeune encore & toute aussi belle, étoit la fille d'Hercule, cette Isabelle que Ferrare s'honore plus d'avoir vue naître dans ses murs, que des autres événemens qui la rendent célèbre: Calandra, Bardelone portant le surnom de Jean Jacques que les Muses aiment à rendre célèbre, sembloient lui consacrer leurs vers & leurs écrits.

La troisième & la quatrième, placées près de l'un des musles qui répandoient les eaux de la fontaine, représentoient Elisabeth & Leonor : leur naissance, leur beauté, leur esprit, méritoient également que Mantoue s'enorgueillît encore plus de les avoir vues naître dans son sein, que d'avoir été le berceau de Virgile.

Jacques Sadolet & le célèbre Bembo servoient de piédestal à la première, & la seconde étoit soutenue par l'élégant Castiglione & le sçavant Mutio Arélio. Ces noms, si connus dans ce seizième siècle, ne l'étoient pas encore dans celui de Charles.

La statue suivante représentoit celle qui sera citée dans la suite des siècles, comme un rare modèle de la vertu la plus pure, & du courage le plus héroïque dans la bonne ou la mauvaise fortune. L'inscription ajoutoit au nom de Lucrèce Bentivoglio, que le Duc de Ferrare son père, feroit son bonheur de l'avoir pour fille. De ceux dont les beaux vers la chantoient, l'un étoit l'harmonieux Camille, que le Rheno s'applaudit autant lorsque ses bords retentissent de sa voix, que l'Amphrise a pu s'applaudir lorsque son Pasteur venoit unir la sienne au doux murmure de son onde; l'autre étoit le Poète dont les vers ont célébré l'Isaure prêt à se jeter dans la mer, ce Guido Postumo, également

favori de Pallas & du Dieu du Pinde , qui rendra la ville de Pesaro plus célèbre encore qu'elle ne l'étoit par les trésors que les Romains avoient pesés dans ses murs.

Une belle & svelte statue de Diane paroissoit après ; l'inscription gravée sur le marbre , portoit : *Quoique son air & son maintien soient de la plus grande noblesse & semblent annoncer la fierté , sachez que son ame est aussi sensible qu'elle est belle.* L'Espagne , l'Afrique , les Parthes , les Indiens même , connoîtront le beau nom de Diane. La trompette sonore de Celio Calcagnino portera ce nom dans tout l'univers ; & la fontaine de la ville d'Ancône , dont ce grand Poète a bu les eaux , doit devenir aussi célèbre que celle de l'Hippocrène.

Béatrix lève son front auguste à côté de Diane : l'inscription porte qu'elle fera le bonheur de son époux pendant sa vie , & que l'Italie sera malheureuse dès qu'elle aura pleuré sa mort ; après avoir été triomphante pendant la vie de Béatrix , on la verra captive dès qu'elle ne sera plus conduite par sa haute sagesse. Un seigneur de Corrège , & Timothée , l'honneur des Bendedei , arrêteront , par leurs chants , ce fleuve majestueux , dont la couronne de roseaux est ornée de larmes d'ambre ; il suspendra la rapi-

dité de son cours pour jouir plus long-tems de leurs brillans accords.

Entre Béatrix & Lucrèce de Borgia , on voyoit une statue d'albâtre , dont la blancheur ettaçoit le plus beau marbre de Paros ; son air étoit si noble , elle avoit une si grande supériorité sur toutes les autres statues , que , sous le simple voile qui l'enveloppoit , elle eût effacé Cléopâtre voguant sur le Cydnus : celle-ci brilloit entre toutes les autres , comme la planète de Vénus entre celles de Mars & de Saturne. On avoit peine , lorsqu'on osoit fixer ses regards sur elle , à distinguer sur son beau visage la majesté de Junon , de l'air agréable & riant des Graces ; une douce modestie qui régnoit sur son front , n'empêchoit pas que ses yeux ne fussent aussi spirituels que charmans.

L'inscription annonçoit à ceux qui seroient assez téméraires pour entreprendre de la peindre , qu'on leur reprocheroit sans cesse de n'avoir jamais assez bien exprimé la variété des graces que chacun croyoit voir naître pour la première fois , ou de son sourire , ou de sa marche plus légère encore que celle de Galatée.

Le costume des ornemens de la fontaine exigeant que cette charmante statue eût une espèce

d'appui, l'un de ses pieds étoit posé sur un trophée composé de tous les attributs des Muses. Le plus grand Poète dont l'Italie eût écouté sa lyre, depuis le cygne de Mantoue & le malheureux Amant de Julie, soutenoit ce trophée d'une main sûre. Un vieux Chevalier Gaulois qui portoit dans les siennes une lance, un compas, le sceptre de Momus & le fyrinx des Bergers, élevoit encore sa tête blanchie sous le casque, pour soutenir le bras du divin Poète Ferrarois. L'Architecte ni le Sculpteur n'avoient point fait connoître le nom, ni de cette habitante de l'Olympe, ni de ceux qui lui rendoient hommage (a).

Les huit pans ornés par ces statues, renfermoient un large bassin, dont le fond étoit couvert d'un corail naissant; l'eau, brisée sur ce fond comme dans sa chute, entretenoit une fraîcheur agréable; &, sortant à gros bouillons de ce bassin, elle couroit en ruisseaux argentés, au milieu de l'herbe & des arbrustes, dont elle animoit la verdure & l'émail des fleurs.

(a) Je crois devoit faire observer, d'après ce passage de l'Arioste, que Merlin, Logistile, Mélisse & tous les enchanteurs du tems de Charlemagne, n'eurent le pouvoir de prédire l'avenir que jusques vers le milieu du seizième siècle: l'inscription eût été remplie si le dix-huitième leur eût été connu. *Note du Traducteur.*

Renaud , en causant à table avec son hôte , eut l'attention de lui rappeler sa promesse : cependant il n'osoit trop le presser ; car quelquefois une distraction sombre , un air de tristesse se peignoient dans les yeux du maître de ce beau Château ; souvent même le Paladin l'entendoit pousser de ces sortes de soupirs qui ne peuvent partir que d'un cœur oppressé par la douleur la plus profonde. Renaud attendoit donc avec impatience qu'il lui fit voir cette chose si merveilleuse , & souvent il avoit sur les lèvres de lui demander de contenter sa curiosité ; lorsqu'à la fin du repas il vit un Page apporter une coupe d'or pleine de vin , enrichie de pierreries & d'un travail exquis.

Le Seigneur Châtelain fit alors un de ces sourires amers , qui , loin d'être animés par la gaieté , n'expriment qu'un dépit secret. Il est tems , dit il à Renaud , que je tienne ma parole , & que je vous fasse voir un chef-d'œuvre de l'art , que tout homme marié doit desirer bien vivement de connoître. Selon moi , tout mari doit sentir un vif intérêt à s'assurer des sentimens secrets de son épouse , & savoir s'il en est véritablement aimé , ou s'il n'a pas le malheur d'avoir reçu de sa main certain ornement dont on ne sent pas le poids , & qui même seroit invisible aux yeux des autres , si la médifance

& l'imagination ne le leur faisoit voir. Celui qui jouit de la douce certitude d'avoir une femme fidelle , doit l'en aimer & l'honorer encore plus; celui qui craint qu'elle ne le trompe , passe sa vie dans l'inquiétude & la douleur; souvent même des maris assez heureux pour avoir des femmes vertueuses, les offensent & les affligent par des soupçons jaloux; d'autres, aussi pleins d'une sécurité ridicule, portent la tête haute, quoique surmontée du même cimier qui couvroit le casque de l'époux couronné de la belle Yseult. Si vous voulez savoir si votre femme vous a gardé sa foi (comme je le crois, & comme vous devez le croire vous-même), l'expérience achevera de vous en rendre certain, ou vous garantira de la duperie d'une foible crédulité; vous n'avez rien de plus à faire pour être sûr de votre sort, que de boire dans cette coupe; & vous avouerez que je vous ai tenu parole en vous faisant voir une chose bien merveilleuse. Si vous êtes un des compagnons de ce pauvre oncle du beau Tristan de Leonois, le vin se répandra sur vous, sans qu'une seule goutte puisse mouiller votre bouche; mais si votre femme est fidelle, vous boirez à votre aise un vrai nectar, qui portera le calme & la joie la plus pure dans votre ame. En finissant ces mots, le Seigneur Châtelain avoit bien l'air

d'espérer que le vin seroit bientôt répandu sur le sein de Renaud.

Le Paladin fut d'abord assez tenté de faire une expérience si téméraire : il prit la coupe, il la porta même presque à portée de ses lèvres ; mais une courte réflexion suspendit un moment sa curiosité. Mais en vérité, Seigneur, je ne peux plus continuer à vous rendre compte de ce qui suivit ce moment ; il faut absolument que je laisse reposer ma voix.

Fin du quarante-deuxième Chant.



CHANT XLIII.

EXÉCRABLE avarice ! monstre aveugle, qui nous donne le desir souvent coupable des richesses ! empare-toi, si tu le veux, de ces ames déjà tachées par les vices les plus bas ; mais respecte du moins, ne réussis pas à séduire celles qu'un heureux penchant portoit à la vertu ! n'entraîne pas dans tes serres cruelles ces ames élevées qui seroient parvenues à mériter l'estime publique, si tu ne les avois pas séduites ! Quoi ! tu sçais fermer à la lumière les yeux du sçavant même ; & celui qui sçait mesurer tout sur la terre, qui porte ses regards & ses calculs jusques dans la profondeur des cieux & sur les limites de la vaste étendue des mers, est soumis à tes desirs insatiables ! Ton mortel venin empoisonne son cœur ; le desir d'accumuler l'or avec l'or, est son unique bonheur, son unique espérance !

Et vous, Guerriers célèbres, qu'on a vus cent fois pénétrer les premiers les bataillons ou les murs de l'ennemi, vous dont la valeur généreuse a toujours servi de bouclier à vos soldats dans les retraites forcées, pouvez-vous languir dans les fers honteux que vous-mêmes vous vous êtes

forgés, & vous montrer jusqu'à la mort plus sensibles aux dons de Plutus, qu'aux palmes immortelles que le Dieu de la Guerre vous a prodiguées ? O monstrueuse cupidité ! obscurciras-tu toujours la lumière des sciences, & le flambeau qui guide la main des beaux-arts ?

Mais, hélas ! que n'ai-je pas à dire de plus sur les ravages que cette passion sordide fait souvent dans un cœur qu'on croyoit inébranlable à toute espèce de séduction ? O vous qui sçûtes résister à la constance, aux transports d'un amant aimable & fidèle ; vous qui sçûtes réprimer ce doux penchant qui porte à céder à l'amour ! quoi, vous vous laissez vaincre par la plus basse des passions ! quoi, vos charmes deviennent la proie d'un vieillard ou de quelque scélérat enlaidi par la nature & par le vice, lorsqu'il fait briller l'or & les diamans à vos yeux !

Quelques-uns trouveront ma déclamation un peu trop vive ; mais j'ai peut-être quelques bonnes raisons pour m'excuser : chacun sent son mal ; peut-être même aussi quelqu'un, en secret, m'entendra sans oser me condamner. Au reste, ce que je viens de dire ne m'éloigne point du tout de mon sujet : on verra que mes imprécations contre l'avarice se lient intimément à ce que je vais vous dire, lorsque je vous aurai

parlé de Renaud que j'ai laissé tenant la coupe enchantée dans sa main.

Renaud, après avoir regardé cette coupe d'un air pensif pendant quelques momens, prit son parti, la posa sur la table, & dit à son hôte : Il faudroit que j'eusse perdu la raison, pour chercher à sçavoir ce qu'il me seroit peut-être bien cruel d'apprendre. Ma femme est femme ; & ce sexe, dit-on, est un peu fragile : pourquoi courrois-je le risque de perdre l'excellente opinion que j'ai d'elle ? L'estime que j'ai pour ma Clarice me rend heureux & tranquille ; que pourrois-je donc apprendre de cette coupe dangereuse qui pût augmenter mon bonheur ? Ce qu'elle me confirmeroit de plus, ne pourroit rien ajouter à notre union. Je remercie le Ciel de l'avoir formée, & je ne veux point le tenter. Je crois que ma façon de penser à ce sujet est très-sensée ; je m'en tiens à l'opinion qui fait ma tranquillité, & je serois bien fâché d'apprendre rien qui pût me donner le plus léger ombrage. Faites emporter cette coupe, que mes lèvres refusent de toucher : si j'avois la téméraire curiosité d'essayer sa puissance, je me rendrois aussi coupable que notre premier père le devint en goûtant du fruit défendu. Il étoit heureux ; le fol espoir de l'être encore davantage le plongea dans un abîme de

malheurs. Il en est de même d'un mari trop curieux de sçavoir tout ce que pense & tout ce que fait sa femme; il perd bientôt la douce confiance qui faisoit son bonheur; il la perd par sa faute, & sans espoir de la voir jamais renaître en son cœur.

En disant ces mots, le bon & sage Renaud repoussa loin de lui cette coupe qui lui faisoit horreur, en pensant à tous les malheurs dont elle pouvoit devenir la source. Il apperçut alors le Seigneur du château tout en larmes; elles étouffoient sa voix; & ce ne fut qu'après quelques momens qu'il s'écria : Maudite soit celle qui m'a persuadé de faire une semblable épreuve ! Hélas ! sans ma fatale curiosité, je n'aurois pas perdu ma charmante compagne. Ah ! Seigneur, que ne vous ai-je connu dix ans plus tôt ! j'eusse suivi votre exemple & vos sages leçons; & mes yeux presque éteints ne seroient pas, depuis ce tems fatal, une source intarissable de larmes. Mais faisons emporter cette table : je veux vous ouvrir mon cœur, & vous faire connoître la cause des tourmens qui le déchirent.

Je suis né dans une ville voisine, que le lac de Garde entoure avant qu'il aille porter ses eaux dans le Pô : elle fut bâtie sur les ruines de celle que Cadmus & ses soldats sortis des dents d'un dragon, avoient bâtie. J'étois né
d'une

d'une race très-noble , mais ruinée par des malheurs imprévus : la nature me dédommagea des biens que la fortune me refusoit ; elle m'accorda la figure la plus aimable ; & les faveurs dont un grand nombre de jeunes beautés me comblèrent dans mon printemps , me forcent à convenir avec vous que j'avois tous les dons de plaire , quoique je sois honteux d'oser vous le dire moi-même. Il habitoit alors dans la ville où j'avois reçu le jour une espèce de philosophe d'une science profonde : son pouvoir surpasseoit celui des hommes ordinaires , & le soleil avoit parcouru cent vingt-huit fois le zodiaque depuis le jour de sa naissance , jusqu'à celui qui vit fermer ses yeux pour toujours. Cet homme , passant sa vie dans l'étude des sciences les plus profondes , étoit d'une humeur assez sauvage , & fuyoit la société ; mais il n'est point de retraite assurée contre l'amour : une jeune fille noble & belle toucha son cœur : sa mère , pauvre & intéressée , vendit à cet homme extraordinaire ce que tout l'or des deux mondes ne pourroit payer sans un crime. Maître de cette jeune beauté , son art , & les démons soumis à ses ordres , bâtirent le palais où vous êtes : c'est-là que la retirant de toute espèce de société , il en eut une fille qu'il fit élever avec soin par des femmes d'une sagesse éprouvée ; & ce fut pour donner à sa fille une

haute idée de la vertu, qu'il remplit son palais des statues élevées aux femmes qui l'avoient portée ou qui la porteroient au plus haut degré. Vous pouvez voir dans l'intérieur du palais les statues de celles qui se sont rendues célèbres dans l'antiquité ; mais les huit qui servent d'ornement à cette fontaine, & dont l'ame ne sera pas moins pure que ses eaux, sont encore à naître.

Lorsque la fille de ce vieillard, brillante de toutes les fleurs de la jeunesse, lui parut être comme le palmier à dattes, qui n'attend plus pour porter du fruit que l'ombre du palmier qui ne donne jamais que des fleurs, il me choisit pour m'unir avec elle. Je devois bien des graces à la fortune de m'avoir fait accorder cette préférence, puisque je ne dois accuser que moi-même de mes malheurs. Ce superbe château, les terres, les lacs & tous les domaines à vingt milles à la ronde, me furent donnés pour la dot de la plus charmante femme de toute l'Italie : non-seulement elle les surpassoit toutes par sa beauté, mais son esprit, également brillant & sage, & souvent animé par une agréable gaieté, rendoit les momens où je l'écoulois presque aussi délicieux que les plus vifs de notre heureuse vie. Elle égaloit Pallas pour le sçavoir & pour la prudence, Arachné pour l'art d'employer la laine

& la soie ; elle surpassoit la grace des Nymphes dans sa danse légère ; sa voix avoit la douceur & la justesse de celle des Muses , & son goût pouvoit éclairer tous les arts.

Tous ces talens, tous ces dons célestes , étoient encore embellis pour moi par le bonheur d'être tendrement aimé. Ah ! comment me rappeler aujourd'hui , sans mourir de regret & de douleur , qu'elle ne me quittoit jamais un moment sans peine , & que la joie & l'amour brilloit dans ses yeux dès que j'y reparoissois ? Nous vécûmes long-tems dans cette union si douce : hélas ! elle ne fut interrompue que par ma faute . . .

Son père mourut cinq ans après notre mariage , & ce fut peu de tems après cette perte que j'essuyai mes premiers malheurs. Je croyois que rien ne pourroit troubler ma félicité ; elle me paroissoit être toujours nouvelle : lorsque j'eus le malheur de plaire à la Dame la plus noble , la plus belle , mais la plus dangereuse qui fût dans la contrée que j'habitois. Plus habile magicienne que les redoutables femmes de la Thesalie , la nuit & le jour se succédoient à sa volonté ; le soleil s'arrêtoit dans sa course ; la terre s'ébranloit sur ses pôles : mais tout son pouvoir ; son amour & sa beauté , ne purent ébranler ma fidélité pour une épouse adorée : tout se refusoit à ses desirs dans celui qui n'en sentoit naître aucun

pour elle. Je me serois cru le plus coupable des mortels, si j'avois sacrifié sur un autel étranger une seule des offrandes que je prodiguois sur celui de la déesse de mon cœur & de ma vie. Ses offres, ses dons, ses avances, tout m'importunoit ; & les rochers glacés de Scythie ne sont pas plus inébranlables , que je le fus à l'amour de Mélisse , (c'est ainsi qu'elle s'appeloit). La douce certitude que j'avois d'être aimé d'une épouse que j'adorois , m'eût fait mépriser cette charmante fille de Lédà qui causa la ruine de Troie ; & tous les charmes qui furent dévoilés aux yeux du Berger du mont Ida , n'eussent point eu la préférence sur ceux que je croyois voir toujours pour la première fois.

La passion de Mélisse ne s'éteignit point par la froideur de mes refus. Me rencontrant un jour que j'étois sorti seul de ce palais , elle saisit ce tems pour ébranler la confiance entière que j'avois dans le cœur de mon épouse , & me fit sentir les premières atteintes de la jalousie adroite & perfide dans l'art de séduire , elle commença par louer ma fidélité , puisque j'étois intimement convaincu de celle de mon épouse : Mais , me dit-elle , quelle preuve certaine pouvez-vous avoir qu'elle ne puisse jamais aimer que vous ? A-t-elle quelque mérite à cette fidélité sans tache , lorsque vous ne la quittez pas d'un

moment, & que votre amour lit dans ses yeux & prévient tous ses premiers desirs? A-t-elle jamais vu un autre homme digne de plaire? Comment donc pouvez-vous être assuré qu'elle soit inébranlable dans sa foi? Essayez de vous éloigner d'elle pendant quelque tems; faites courir le bruit aux environs que vous ferez une longue absence; donnez le tems à ceux qui peuvent être épris de ses charmes d'avoir accès auprès d'elle, d'écrire, de se rendre pressans, d'offrir des dons, de jurer un secret inviolable, de plaire, de persuader : alors, si sa résistance est telle que je présume qu'elle pourra l'être, alors vous serez véritablement convaincu que vous êtes parfaitement aimé; mais jusqu'à ce que vous ayez fait une pareille épreuve, il n'est pas raisonnable que vous le foyiez.

Ce fut par cette ruse coupable que l'enchantresse réussit à porter le trouble dans mon ame, & même à me faire desirer de faire l'épreuve dont elle venoit de me donner l'idée. Mais, lui dis-je (par reflexion), si malheureusement mon épouse venoit à démentir l'opinion que j'ai d'elle, quel moyen aurois-je de pouvoir en être certain? N'en foyez point en peine, dit Mélisse; je peux vous donner une coupe dont la vertu fera semblable à celle des cornets enchantés que Morgane envoya tour-à-tour à son frère Artus,

& depuis à Marc, Roi de Cornouailles, pour leur faire connoître l'infidélité que Genevre faisoit au Roi Breton pour Lancelot du Lac, & tout l'amour de la belle Yseult pour le brave & charmant Tristan de Leonois. Dès que cette coupe sera pleine de vin, l'époux trompé qui voudra boire, répandra toute la liqueur, sans qu'une seule goutte puisse le consoler de tout ce qu'il sentira dès-lors qu'il aura perdu. Faites-en l'expérience tout-à l'heure : je suis bien sûre que vous trouverez le vin exquis, & que vous vuiderez la coupe avec plaisir. Mais essayez de voyager pendant quelques mois, je crains bien alors que ce vin ne vous paroisse amer, quand vous le verrez se répandre sur votre sein. Cependant, si par hasard je me trompe dans ce que je présume, j'avouerai que vous êtes le plus fortuné des maris.

J'accepte l'offre : la coupe m'est présentée ; je la vuide en entier : je sens plus de plaisir que n'en ont les Dieux lorsqu'ils boivent du nectar, & qu'ils voient les charmes naissans d'Hébé. Cela va bien, dit Mélisse ; mais absentez-vous pendant un ou deux mois ; revenez faire la même épreuve ; & gare que vous ne vous trouviez le sein bien complètement mouillé. Il me paroissoit trop dur de m'éloigner, non que je me délassasse du cœur de mon épouse ; mais je

l'adorois ; une heure d'absence étoit un siècle pour moi. Mélisse voyant que je résistois au conseil de m'éloigner : Je vois bien, me dit-elle , qu'il faut que je trouve un autre moyen pour vous assurer de la vérité. Je sçaurai changer vos traits , votre voix & votre façon de vous vêtir , & c'est sous une figure absolument différente de la vôtre que vous paroîtrez auprès de votre épouse.

Entre les deux embouchures par lesquelles les eaux rapides & menaçantes du Pô se jettent dans la mer, il existe une ville d'une belle & nouvelle structure , dont le territoire s'étend jusqu'à la Méditerranée ; & ce terrain assez vaste est défendu par les deux larges branches du Pô. Cette ville fut élevée par un reste de Troyens échappés au glaive d'Attila. Le Seigneur de cette ville étoit jeune , bien fait , aimable & puissant : un jour , s'étant éloigné de ses terres à la suite d'un faucon , il arriva sur les miennes , & trouva mon épouse qui se promenoit dans une calèche ; il en devint si vivement épris , qu'il n'est rien qu'il n'imaginât depuis pour lui donner sans cesse de nouvelles marques de son amour. Des rigueurs constantes & les rebuts lui firent cesser ses poursuites ; mais les attraites qui l'avoient charmé , restèrent gravés dans son ame. Mélisse sçut m'amener adroitement à consentir

qu'elle me donnât la figure de ce jeune Seigneur, auquel, en tous points, je devins exactement semblable.

J'avois feint, deux jours auparavant, avec mon épouse, de partir pour aller dans une contrée du levant; & ce fut sous cette nouvelle figure que je vins la retrouver avec Melisse, qui s'étoit métamorphosée en jeune écuyer, & qui portoit avec elle tout ce que les grandes Indes & les deux Arabies produisent de plus précieux & de plus rare. Nous nous introduisîmes facilement dans ce palais; & montant avec Melisse à l'appartement de mon épouse, le hasard fit qu'aucuns de ses écuyers ou de ses femmes ne se trouvoient alors auprès d'elle. J'eus l'air de saisir ce moment heureux pour lui parler de mon amour, & je me servis du malheureux moyen qu'on m'avoit suggéré pour ébranler sa vertu. J'aimois; il ne me fut que trop facile de m'exprimer avec feu; &, répétant sans cesse des offres nouvelles, je lui dis que tous les diamans, tous ces riches dons (que je faisois briller à ses yeux) n'étoient que les prémices de ceux que je lui destinois. Je lui parlai des facilités que lui donnoit l'absence d'un époux que l'amour auroit dû captiver sans cesse à ses genoux; je lui rappelai le tems de ma première déclaration; je lui peignis toute la douleur dont j'avois été pénétré depuis qu'elle m'avoit

ôté l'espérance de réussir à lui plaire : je finis par lui dire que tous les maux que j'avois soufferts , tant de constance & tant d'amour , méritoient enfin quelque récompense.

Mon épouse commença par être un peu troublée, & par refuser de m'écouter : mais elle rougit ; & ses yeux, éblouis par le feu de tant de belles pierreries, restoient attentifs & fixés pour en admirer l'éclat. Je devins alors plus pressant encore ; j'osai baiser la belle main qui se plaisoit à varier les feux qui s'élançoient de ces diamans & de ces rubis.... Hélas.... elle me dit enfin, d'une voix basse & tremblante, ces mots cruels qui furent le commencement des malheurs du reste de ma vie.... Si j'étois bien sûre du plus profond secret.... je n'aurois.... je n'aurois plus rien à vous refuser....

Cette réponse fut un trait envenimé qui me perça le cœur : un froid mortel courut dans mes veines & ma langue immobile sembla se glacer sur mes lèvres. Melisse, à l'instant me redonna ma figure ordinaire. Jugez, Seigneur, quel fut l'état de mon épouse à cet aspect : il devint aussi cruel, aussi glacé que le mien : nous restâmes tous les deux muets, immobiles, pâles comme la mort, & les yeux baissés vers la terre.... Ma langue enfin se déliant à peine : Ah ! cruelle & chère épouse, m'écriai-je, est-ce donc ainsi que

tu trahis ta foi ? Quoi ! l'appât des richesses te séduit ! Quoi ! ton honneur & le mien te sont moins chers que leur possession !... Elle resta muette, & ne put me répondre que par des torrens de larmes.

La honte dont elle se sentit couverte fut bientôt suivie d'un dépit mortel ; elle fut indignée, & de mes soupçons, & d'une si cruelle supercherie. La haine s'empara d'une ame si sensible qui perdoit le bonheur d'aimer, & la haine fit promptement naître le desir de la vengeance. Dès que le soleil fut retiré sous l'onde, l'obbscurité favorisa sa fuite ; elle courut sur les bords du Pô : le patron d'une barque légère, gagné par un riche présent, fit faire force de rames ; &, secondé par la rapidité du courant, il la fit aborder dès le lendemain matin chez cet Amant dont j'avois pris la figure. On peut imaginer quels furent les transports avec lesquels elle fut reçue : ce fut du palais même de celui pour lequel elle me quittoit, qu'elle m'écrivit que j'avois rompu sa chaîne, détruit son amour, & que je ne la reverrois jamais.

Malheureux que je suis ! (poursuiuit cet époux en jettant un cri douloureux) ils s'aiment, ils sont tranquilles, rien ne manque à leur bonheur ; & moi je languis, je pleurs ma fatale imprudence, & la mort seule peut terminer ma peine : je crois même que déjà j'aurois perdu la vie, sans le triste

secours que je trouve dans cette coupe qui me distrair quelquefois du noir chagrin qui me pour-
suit. Depuis dix ans je vois tous ceux qui vien-
nent chez moi faire l'épreuve de cette coupe ,
aucun d'eux n'a pu réussir encore à la boire ; & ,
chaque fois que je vois leur sein baigné plus ou
moins rapidement par le vin , j'ai la consolation
de savoir que je les ai tous pour compagnons
de mon malheur. En vérité , Seigneur , vous
avez été bien prudent & bien sage , & vous êtes
le seul que la raison ait su décider à me refuser.
Ah ! que vous me faites sentir vivement la fu-
reur imbécille de ma conduite , qui m'a fait
plonger moi-même un poignard dans mon sein.

La méchante & trompeuse Mélisse espéra
vainement qu'elle jouiroit de son ouvrage ; mais ,
la connoissant pour l'auteur de tous les maux que
j'éprouvois , loin de passer dans ses bras , je re-
poussai ses caresses avec horreur ; elle ne put ni
me toucher , ni se délivrer de son amour : elle
prit , peu de tems après , le parti de s'éloigner
des lieux que j'habitois ; & , depuis ce temps ,
son nom même n'est plus venu jusqu'à moi.

C'est ainsi que le malheureux maître de ce
beau château fit le récit de ses peines. Renaud en
fut attendri , se tut quelques instances , & lui dit :
Mélisse vous donna sans doute un conseil perni-
cieux ; vous avez eu la conduite d'un insensé qui

va follement irriter un essaim de guêpes; & vous trouvâtes ce que vous ne deviez pas avoir l'indiscrétion de chercher. Mais pourquoi donc êtes-vous étonné que votre femme se soit rendue à l'appât des dons & des pierreries? En est-il une sur dix qui n'en eût fait autant? & n'en est-il pas un aussi grand nombre qui pour un moindre prix s'aviliroit encore plus? Comment pourrions-nous espérer qu'un sexe aussi fragile ne se prenne pas à l'amorce des richesses, lorsque nous voyons des hommes d'un rang supérieur & d'une réputation honorable, devenir traîtres à leurs maîtres & tromper leurs anciens amis dans l'espérance de s'enrichir? Vous n'auriez pas dû vous servir d'armes aussi sûres de leurs coups pour attaquer la vertu: ne savez-vous pas que le marbre & l'acier se laissent amollir par l'or? Et ce que je trouve de plus insensé dans votre conduite, c'est que, si cette expérience vous eût réussi, vous ne pouviez être plus heureux que vous l'étiez avant de faire l'imprudence de la tenter. Ils se levèrent de table, & Renaud étoit prêt à passer quelques heures de repos dans l'appartement que le Châtelain avoit fait préparer; il vouloit partir une heure avant le jour, ayant très peu de tems à perdre pour joindre Roland, & se préparoit à se retirer, lorsque le Châtelain, qui le conduisit, lui proposa de se mettre dans une de ses cha-

loupes qu'il alloit faire préparer : Vous y dormirez à votre aise, lui dit-il, & vous ferez assez de chemin pendant la nuit pour gagner une bonne journée.

Le Paladin accepta cette proposition avec beaucoup de reconnoissance ; il remercia le Châtelain, descendit sur le rivage, & monta dans une barque où tout étoit préparé pour le repos de la nuit, & pour voguer avec diligence. Le courant du fleuve & six bons rameurs firent voguer cette barque avec la rapidité d'un oiseau. Le Paladin ne se réveilla que lorsque la barque étoit déjà près de Ferrare, le patron laissa Melara à sa main gauche & Sermido à la droite ; il dépassa l'île de Figarolo ; & , lorsqu'il fut arrivé près la Stellata où le Pô se divise en deux branches, alors, laissant celle qui couloit du côté de Venise, il fit prendre aux rameurs le canal de la droite ; & , lorsque la barque eut passé Bondeno, il s'aperçut que l'aurore commençoit à semer les roses & les saucis sur les bords de l'Orient : ce fut alors que Renaud se réveilla.

Le Paladin apperçut de loin les deux forts de Tealdo : O ville heureuse ! s'écria-t-il, dont mon cousin Maugis m'a prédit la brillante destinée, après avoir consulté les astres & recueilli tout ce que son esprit prophétique en annonce ; toutes les autres villes d'Italie envieront ta gloire. A

peine avoit-il dit ces mots, que le courant du roi des fleuves porta la barque comme si ses rames eussent été des aîles ; elle aborda bientôt sur le rivage de la petite île voisine de la ville.

Quoique cette île fût encore inculte & négligée, le Paladin eut du plaisir à la considérer, sachant de son cousin Maugis, que lorsque le tems en seroit arrivé, cette île devoit être également ornée & florissante, & qu'on oublieroit en la voyant, & les agrémens de l'île où Nausicaë prit naissance, & cette île de Caprée que Tibère avoit pris soin d'embellir. Lorsque le soleil aura recommencé sept cents fois son cours, avoit dit Maugis, cette île surpassera les jardins des Hespérides par la beauté de ses arbres, par la variété de ses plantes rares & de ses arbrustes ; elle rassemblera dans ses bois touffus plus d'animaux de toute espèce, que les étables de Circé. Les Amours & les Graces abandonneront souvent les bosquets de Chypre & de Paphos, pour venir danser & folâtrer dans ceux de cette île agréable ; elle sera non-seulement embellie par un Hercule, fils & père de deux autres Hercules ; mais on verra s'élever, par les ordres de ce Prince également sage & puissant, une ville que des remparts formidables mettront à l'abri des entreprises de ses ennemis.

C'est ainsi que Renaud, se souvenant de tout

ce qu'il avoit appris de Maugis, pensoit avec admiration comment la petite ville & les marais qu'il voyoit sous ses yeux , seroient un jour changés , & verroient naître de leur sein une ville superbe, imprenable , & peuplée de sujets nombreux & fidèles , & dans laquelle les arts & les sciences fleuriroient. Ces marais aussi devoient être desséchés pour former des plaines & des parcs agréables & féconds. Heureuse cité ! s'écria pour la seconde fois Renaud , la magnificence de tes Souverains, leur Cour brillante , les vertus & l'urbanité de tes citoyens , te rendront à jamais florissante.

Pendant que Renaud disoit ces mots, la barque voguoit avec plus de rapidité qu'un faucon qui revient au leurre que le fauconnier lui présente : l'on perdit bientôt de vue la ville & la petite île ; & les matelots laissèrent derrière eux la tour de la Fosse & de Gaibana.

Comme il est assez ordinaire qu'une idée en fasse naître d'autres , Renaud appercevant la petite ville dont l'hôte qui l'avoit reçu la veille avoit , à la vérité , quelque raison de se plaindre , il se rappella promptement la coupe si fatale à cet homme qu'elle n'avoit éclairé que pour le rendre malheureux ; il se rappella de même que cet époux trompé l'avoit assuré que tous les maris que leur imprudence avoit engagés à

faire la même épreuve , n'avoient jamais pu porter la coupe sur leurs lèvres sans que le vin se fût répandu sur leur sein : quelquefois il se repentoit de n'avoir pas essayé si sa main auroit été plus sûre que celle de ceux qui s'étoient emparés de la coupe ; mais il finissoit toujours par se sçavoir bon gré de sa prudence. Il n'est pas possible, se disoit-il à part soi , que quand j'aurois vuider la coupe tout d'un trait, j'eusse eu meilleure opinion de ma chère Clarice , qui porta toujours le calme en mon ame ; j'aurois fort peu gagné par une pleine réussite ; & si j'avois eu , par hasard , le malheur d'être forcé d'accuser une femme que j'aime & que j'honore , j'en aurois été mortellement affligé. En vérité, je trouve bien extravagant de risquer ainsi le repos du reste de sa vie ; c'est mettre au jeu mille contre un , & risquer tout ce qu'on possède , dans l'esperance du plus petit avantage de plus. Le fils d'Aymon , fortement occupé de ces réflexions , étoit assis sur l'arrière de la barque ; sa vue étoit fixe comme celle d'un homme tout entier à l'idée donc il est occupé : un des Gondoliers , homme très-gai de son naturel , & beau parleur , fut assez hardi pour l'attaquer de conversation ; il crut même lui rendre alors un très-bon service , ayant remarqué que son air étoit soucieux & mélancolique. Renaud se
mit

mit à rire , & s'entretint familièrement avec lui.

Ils convinrent , après avoir parlé des femmes en général pendant quelque tems , qu'il falloit être extravagant pour exposer la sienne à quelque épreuve dangereuse , & qu'une femme se tireroit plutôt d'entre mille épées & d'une fournaise ardente , qu'elle ne résisteroit à l'or & aux autres dons qui lui seroient offerts. En vérité , Seigneur , l'esprit de sagesse vous inspiroit quand vous avez dit à mon maître qu'il ne devoit pas offrir de si riches dons à sa femme ; car , entre nous , il en est bien peu dont l'ame soit assez honnête pour résister quand on l'attaque avec de si fortes armes.

A propos , Seigneur , poursuivit le Gondolier , sçauriez-vous par hasard l'histoire assez plaisante d'une jeune femme dont l'esprit & la malice a sçu faire tomber son mari dans la même faute pour laquelle il avoit voulu la faire mourir ? Cette histoire a trop couru pour n'avoir pas été jusqu'au-delà des Alpes ; & mon maître , qui l'a sçue comme nous tous , auroit dû s'en souvenir , pour ne pas mettre sa femme à la même épreuve à laquelle l'autre avoit succombé. C'est bien mal-à-propos , & pour faire à jamais son malheur , qu'il a mis en oubli qu'il n'est ni fierté , ni vertu qui résiste aux présens qui sont offerts avec adresse

& prodigalité. Mon pauvre maître sçavoit aussi bien que moi, l'aventure arrivée dans cette belle ville dont le Mincio, retenu dans son cours, baigne les murs, & dans laquelle nous sommes nés tous les deux. C'est d'Adonio que je veux vous parler.... C'est de ce jeune homme, qui, par le moyen d'un joli petit chien dont il a fait présent à la femme d'un de nos premiers Sénateurs; a trouvé le secret de faire un autre don à son mari jaloux.... Non vraiment, dit Renaud, on ne connoît point encore cette aventure en France; je n'en ai pas même entendu parler dans les longues tournées que j'y ai faites, & vous me ferez grand plaisir de me la raconter.

Le Gondolier ne demandoit pas mieux que de rire, jafer & se faire écouter. Seigneur, lui dit-il, nous avons dans notre grande cité de Mantoue un Sénateur qui se nommoit Anselme; c'étoit un homme illustre par sa naissance, & respectable par son autorité, son âge & son savoir. Cet homme, profond dans la science dont Ulpian donne des leçons, s'ennuya de vivre seul : il ne fut pas embarrassé pour trouver une compagne telle qu'il la desiroit; une jeune personne, noble & charmante, reçut sa main. L'éducation, les mœurs douces, la gaieté de sa nouvelle épouse, la rendoient parfaite; on

croioit même lire dans ses yeux vifs & touchans qu'elle étoit née sensible, & qu'elle commençoit à le devenir lorsque le Seigneur Anselme finissoit de l'être. Elle eut peut-être l'imprudence de ne pas dissimuler avec son vieux époux, pendant les premiers jours, l'heureux présent qu'elle avoit reçu de la nature; c'en fut assez pour qu'Anselme devînt le plus jaloux de tous les vieux maris : il n'avoit cependant d'autres raisons pour excuser sa jalousie, que la jeunesse & les charmes de son épouse; car il craignoit trop qu'on ne connût celle de ses perfections qui lui donnoit le plus d'ombrage. Un jeune cavalier de la même ville, qui se nommoit Adonio, qui méritoit l'estime publique, & dont la naissance illustre ne pouvoit être disputée, puisque le meilleur Généalogiste de Mantoue le faisoit descendre en droite ligne d'une des dents du dragon de Cadmus; ce jeune homme beau, spirituel & bien fait, devint amoureux comme un fou de la charmante femme du Sénateur.

Il ne négligea rien pour réussir à lui plaire, & les premiers moyens qu'il employa furent bien chers : les beaux habits, les fêtes, des présens à tous ceux qui pouvoient avoir accès chez Anselme, tout fut employé par Adonio; mais les trésors de Tibère n'eussent pas suffi pour

soutenir une pareille dépense ; & dans moins de deux ans tous les biens qu'il avoit reçus de ses pères furent dissipés. Vous croirez sans peine que sa maison fut promptement abandonnée de ceux qui n'y trouvèrent plus ni spectacles , ni festins ; il resta seul ; il fut délaissé , fui de tout le monde ; & , ne pouvant supporter l'humiliation d'une misère extrême , il prit le parti d'aller la cacher en des lieux où l'on ne pût le reconnoître. Il sortit donc dès la pointe du jour de Mantoue, le cœur plein de regrets & les yeux baignés de larmes ; il suivit les bords du vaste marais dont notre ville est entourée. Le souvenir de celle qu'il adoroit achevoit de déchirer son cœur ; il marchoit tristement , lorsqu'il eut une aventure qui , quelque tems après , le tira de l'état le plus affreux , pour l'élever au faîte de la félicité. Il vit un Payfan , armé d'un long bâton ferré , qui battoit une haie , & qui la fouilloit de toutes parts. Adonio s'arrêta , s'informa du Payfan quelle étoit la cause de la longue fatigue qu'il prenoit ; le Payfan lui répondit qu'il avoit apperçu la plus grosse couleuvre qu'il eût jamais vue , se cacher dans cette haie épaisse , & qu'il ne vouloit pas cesser de la poursuivre jusqu'à ce qu'il l'eût assommée. Adonio , qui se ressentoit de son origine , aimoit assez les serpens , & même il en portoit dans

ses armes, en mémoire de la dent sa grand-mère : il dit au Payfan qu'il vouloit qu'il ne tourmentât plus cette couleuvre, qu'il cessât de la poursuivre, & qu'il étoit résolu de l'empêcher, de force ou de gré, de suivre son projet de la tuer. Le Payfan obéit ; Adonio continua sa route, suivit la résolution qu'il avoit prise, & réussit à se cacher à toutes ses anciennes connoissances pendant quelques années qu'il passa dans un état très-malheureux. Il le fut encore moins par l'indigence, que par l'amour qu'il ne pouvoit arracher de son cœur : cette passion impérieuse lui rappelloit sans cesse tous les charmes de la belle Sénatrice ; elle lui faisoit sentir que, de tous les malheurs, le plus insoutenable étoit celui de ne plus voir celle qu'il adoroit ; elle scût le forcer enfin à revenir dans sa patrie, dût-il expirer de honte & de désespoir, en revoyant cet objet toujours présent à ses desirs & à sa pensée. Adonio reprit donc le chemin de Mantoue presque nu, have, exténué par la misère, & n'ayant d'autre idée que d'expirer aux yeux de celle qu'il adoroit.

Il arriva dans ce même tems, que le Sénat de Mantoue fut obligé de députer près du Saint-Père un de ses premiers Sénateurs, pour suivre une importante & difficile affaire portée à la Chambre Apostolique : on balotta par deux

fois, selon l'usage, le nom des Sénateurs, & celui d'Anselme sortit dans la dernière. Le choix que le sort avoit fait parut trop bon au Sénat, pour qu'il écoutât les prières & les offres que fit Anselme pour se dispenser de ce voyage. Le malheureux Sénateur crut sentir ouvrir ses flancs, arracher son cœur, lorsqu'il vit que son départ étoit décidé : la plus noire jalousie troubloit ses yeux, portoit la pâleur sur son visage. Voyant enfin que sa destinée le forçoit de s'éloigner de la belle Argie son épouse, il eut recours au seul moyen qui pût lui donner quelque espérance ; il l'accabla de caresses ; il la conjura de lui conserver chèrement sa foi, lui répétant ces lieux communs que les pères & les maris renouvellent sans cesse à celles qui les écoutent les yeux baissés, & sentant leur cœur palpiter. Non, non, l'esprit, la beauté, les richesses, ne sont rien sans une inébranlable vertu ; vous vous comblerez de gloire, ma chère épouse, disoit Anselme (en tremblant), si, pendant ma longue absence, vous restez au-dessus des attaques de la médifance. Argie, qui n'avoit encore rien qui parlât à son cœur, lui jura de toute son ame la plus exacte fidélité ; ses larmes même coulèrent au départ d'Anselme ; &, n'aimant encore rien, il lui fut facile de lui faire les sermens les plus sacrés, qu'elle préféreroit la mort

à l'horreur de violer les vœux qu'elle avoit prononcés aux pieds des autels.

Quoique Anselme se trouvât un peu rassuré par ces promesses.... comme un jaloux a recours à tout pour s'éclaircir sur le malheur souvent ignoré qui menace sa tête grise, il alla trouver un de ses amis, grand Astrologue, & possédant presque l'esprit de Python : il le conjura d'employer toute sa science pour savoir si sa chère Argie lui seroit fidèle pendant une absence aussi longue. L'Astrologue lui dit bien gravement qu'il alloit tirer ses lignes, poser ses points, & consulter les constellations sur le sort que le destin lui préparoit. Anselme, pénétré d'une sainte horreur, & de la crédulité qui naît si naturellement de la jalousie, se retira respectueusement pour laisser à ce grand homme le tems d'employer son art divin, & quelque tems après il vint chercher sa réponse.

Soit que les premiers astres que l'Astrologue eût consultés, eussent les traits charmans & les yeux d'Argie mis en conjonction avec la mine rechignée & la tête chauve d'Anselme : soit que le hasard l'eût fait deviner l'évènement le plus vraisemblable, il dit assez durement au pauvre Sénateur, qu'à peine seroit-il parti, que sa femme, gagnée par de riches présens, le traiteroit comme Vulcain le fut par la charmante mère d'Enée.

Cette terrible menace , jointe à la crainte qui troubloit déjà son ame , lui parut être un arrêt dicté par le Ciel même ; cependant il ne perdit pas l'espérance de conjurer & de prévenir son mauvais fort. Argie (se disoit-il à lui-même) doit être vaincue par un penchant à l'avarice ; elle ne doit se rendre qu'à l'appât de quelques riches présens : eh bien ! je suis assez puissant en biens pour la mettre au-dessus de cette espèce de séduction. Il courut la trouver ; il remit à sa disposition ses trésors , tous ses riches joyaux , lui donna les blancs-seings de toutes ses possessions & de tous ses contrats : Disposez de tout , ma chère épouse , lui dit-il en lui serrant les mains ; dépensez , donnez , satisfaites toutes vos fantaisies , imaginez-en de nouvelles ; tout est à vous : répandez , prodiguez vos dons , & soyez sûre que votre époux ne vous demandera jamais d'autre compte que celui des sentimens que votre cœur vient de lui promettre.

Anselme cependant finit par prier Argie de quitter la ville , & d'aller habiter un de ses châteaux à la campagne , espérant que son honneur y feroit plus en sûreté. Que peuvent offrir des Laboureurs & des Bergers ? pensoit-il alors. Ils n'ont qu'une houlette & leurs chiens ; il n'imaginait pas qu'Argie s'abaissât à savoir s'ils avoient

un cœur , ou quelqu'autre présent à lui faire. Argie jetant ses bras autour du cou d'Anselme, lui promit tout ce qu'il exigeoit ; & versant un torrent de pleurs, elle lui reprocha ses injustes alarmes, & les précautions offensantes qu'il prenoit pour sa vertu. Je vous ennuierois, Seigneur, si je vous racontois toutes les petites façons, toute la foiblesse & les nouvelles instances d'Anselme en quittant sa jeune & belle épouse. Il partit enfin ; & le moment de tourner la bride de son palefroi , pour s'éloigner d'elle, fut celui de se sentir arracher le cœur : elle le suivit des yeux ; & ces beaux yeux formoient un ruisseau de larmes sur ses joues de roses.

Pendant ce tems, comme je vous l'ai déjà dit , Adonio , pâle , défiguré par une longue barbe & couvert d'habits déchirés, se rapprochoit de sa patrie, où le malheureux n'osoit même aller que dans l'espérance de n'être pas reconnu. Il arriva sur les bords du lac, & revit d'abord la haie où quelques années auparavant il avoit empêché qu'un Payfan n'affommât une couleuvre. Etant arrivé dans ce lieu, lorsque le soleil n'étoit pas encore assez haut sur l'horizon pour éteindre la lumière tremblante des étoiles, il aperçut venir à lui, le long du rivage, une femme d'une belle & noble figure, vêtue comme

une Pélerine ; elle n'avoit aucune fuite après elle. Cette femme , l'abordant avec un air de connoissance & d'amitié, lui dit : Je vois bien que vous ne me connoissez pas , Seigneur ; je suis cependant votre parente : nous descendons tous les deux de Cadmus , & je vous dois la plus grande reconnoissance. Je suis la Fée Manto ; c'est moi qui posai la première pierre de cette belle cité , & c'est de mon nom qu'elle a tiré celui de Mantoue ; je suis une des plus célèbres Fées de l'univers , mais aussi sujette que toutes les autres aux accidens des foibles humains. Nous sommes immortelles à la vérité ; mais nous sommes obligées à passer le septième jour de la semaine sous la forme d'une couleuvre. Rien n'est plus cruel pour nous que de vivre tout un jour sous cette forme ; nous sommes maudites , poursuivies , persécutées , & tous ceux qui nous aperçoivent cherchent à nous donner la mort. L'obligation que je vous ai , date du jour fatal dont je viens de vous parler ; car dans ce jour nous sommes sujettes à toutes sortes de malheurs ; il n'est aucun animal sur la terre qui soit aussi détesté que le serpent ; il n'est aucune espèce d'outrage qu'on ne nous fasse , si nous ne sommes assez heureuses pour trouver à nous cacher : nous ne pouvons mourir , mais nous sommes cruellement battues ; & vous m'avouerez qu'il

est fort fâcheux de ne pouvoir nous échapper qu'estropiées , & quelquefois le dos brisé par les coups. C'est à vous que je dois de n'avoir pas éprouvé ce même fort; un rustre étoit prêt à me briser les reins , si vous ne m'aviez pas défendue. Nous sommes privées de toute notre puissance le jour que nous sommes forcées de nous couvrir de cette vilaine peau; mais lorsque nous avons repris notre première forme, tout nous est soumis dans l'univers ; le soleil s'arrête à notre voix , ou perd sa lumière ; la terre s'agite dans l'espace , & s'ébranle jusques dans son centre ; la glace élance des flammes , & celle du feu se congèle & s'endurcit. Je viens pour vous payer du secours que vous m'avez donné ; & , revêtue aujourd'hui de tout mon pouvoir , soyez sûr d'obtenir tout ce que vous me demanderez : dès ce moment, je veux que vous soyez trois fois plus riche que vous ne l'étiez de l'héritage de vos pères , & que quelque dépense que vous puissiez faire , vos trésors aillent toujours en augmentant.

Je veux faire encore plus pour vous, dit la Fée ; je sçais que vous aimez toujours celle qui fut cause de vos malheurs ; je veux vous donner les moyens de réussir auprès d'elle , & d'être au comble de vos vœux. Son époux est loin d'ici : partez pour l'aller trouver dans le châ-

teau qu'elle habite hors de la ville, & je veux vous y suivre.

La Fée lui prescrivit après la forme sous laquelle il devoit se présenter devant Argie; elle lui fit part aussi de celle qu'elle vouloit prendre elle-même, cette Fée pouvant paroître sous toutes celles qui lui convenoient le mieux, hors le jour qu'elle ne pouvoit quitter la peau de serpent.

Adonio prit l'habit d'un pauvre Pèlerin, qui ne peut vivre qu'en demandant l'aumône de porte en porte : Manto prit la forme du plus joli petit épagneul qu'on eût jamais vu; ses poils, longs & luisans, étoient plus blancs que l'hermine, & toutes les gentilleffes de ce petit animal surpassoient encore sa beauté. S'étant ainsi préparés tous les deux, ils s'approchèrent du château qu'habitoit Argie.

Adonio s'arrêta près de quelques cabanes voisines du château; &, jouant d'une petite flûte, au son de laquelle le petit chien se mit à danser, le bruit des tours, de la danse & de la beauté de ce petit animal, parvint bientôt jusqu'à la belle Argie: elle fit appeler promptement le Pèlerin dans sa cour; & c'est ainsi que commença l'aventure que le destin réservait au vieux Sénateur.

Le Pèlerin se mit aussitôt à jouer plusieurs

airs différens ; & le petit chien , ajustant ses sauts à la mesure , exécuta des danses variées de tous les pays , & parut obéir à son maître avec une intelligence humaine , le regardant sans cesse & étant docile à ses moindres signes.

Argie sentit le plus ardent desir de posséder un petit chien si charmant , & envoya sa nourrice pour parler au Pélerin , auquel elle fit offrir un prix considérable. L'adroit Pélerin se mit à sourire : Ah vraiment ! dit-il à la nourrice , quand vous auriez autant de trésors qu'en pourroit desirer une femme intéressée , vous n'auriez pas de quoi payer seulement une des petites pattes de mon chien ; & pour vous prouver que je vous dis la vérité , venez au moins avec moi , dit-il à la nourrice , en la tirant à part. Il pria l'épagneul de faire présent d'une belle pièce d'or à cette bonne Dame. Le petit chien ne fit que se secouer , la pièce tomba sur le champ ; le Pélerin la lui fit accepter , en lui disant : Vous voyez de quelle utilité ce charmant petit animal m'est sans cesse ; je ne lui demande jamais rien qu'il ne me le donne sur le champ ; bagues , joyaux , diamans , perles , riches habillemens même , il me fournit tout ce que je veux. Vous pouvez donc dire à votre belle maîtresse que mon chien peut passer en sa puissance : mais , comme il n'est aucun trésor qui

le puisse payer, je le mets au prix d'une nuit qu'elle m'accordera toute entière; c'est le seul qui puisse me résoudre à lui donner ce charmant petit animal. Alors il ramasse une grosse perle de la plus belle eau, que le chien fait tomber, & dit à la nourrice de la présenter à sa maîtresse. La bonne femme, bien contente, courut promptement à celle qu'elle avoit élevée sur son sein, lui présenta la perle, & lui dit : Je vous conseille fort, ma fille, d'accepter un si bon marché; ce petit chien vaut tous les trésors de la terre; & d'ailleurs que risquez-vous, puisque vous pouvez le payer avec les revenus d'un bien dont le fonds vous demeurera toujours? Soit que la belle Argie craignît encore de manquer à ses sermens, soit qu'elle eût peine à croire tout ce que la nourrice lui racontoit du petit chien, elle eut d'abord l'air de rejeter bien loin cette proposition; mais la bonne nourrice pressa, tourmenta si fort son élève, qu'elle consentit enfin à voir le Pèlerin & son petit chien en particulier, pour s'assurer de la vérité de ce fait si singulier.

Cette seconde entrevue décida le sort du pauvre Anselme : le petit chien, se secouant de toutes ses forces, fit tomber tant de quadruples, de fils entiers de perles, de rubis & de diamans, que le cœur d'Argie se rendit à la fin : il est

vrai que , reconnoissant dans le Pélerin le cavalier de Mantoue le plus aimable , & qui l'adoroit depuis si long-tems , cette rencontre imprévue put contribuer à sa défaite ; les conseils intéressés de sa vieille coquine de nourrice , les prières , les instances d'un amant qui mouroit d'amour à ses genoux , les richesses immenses qui tomboient en sa puissance , la longue absence du vieil Anselme , & l'espérance que le mystère cacheroit à jamais sa foiblesse sous des voiles épais , tout se réunit pour lui faire oublier sa promesse ; tout la détermina à recevoir le petit chien & son maître dans ses bras.

Adonio fut aussi constant qu'amoureux , & jouit long-tems des plus douces faveurs de l'amour. Argie , d'une humeur douce & toujours aimable , plut à la Fée , qui , sous la forme du petit chien , demeura toujours auprès d'elle. Cependant , avant que le soleil eût parcouru ses douze maisons , Anselme eut à la fin son audience de congé , & revint dans sa patrie ; mais plus il en approchoit , plus il craignoit que les prédictions de l'astrologue ne fussent accomplies. Il vola chez lui dès qu'il approcha de Mantoue ; il le conjura de se servir une seconde fois de son art , pour sçavoir quel étoit son fort. L'astrologue recommença ses grandes opérations ; & lorsqu'il eut bien tiré ses points ,

& long-tems observé la position de tous les astres, il en conclut vis-à-vis d'Anselme, aussi durement que la première fois, que tout ce qu'il avoit craint, tout ce qu'il avoit prédit étoit arrivé : Ton Argie, lui dit-il, séduite par les présens, n'a pu te garder sa foi. Cette réponse fut un coup de foudre pour le Sénateur : une lance, un épieu même, n'auroient pu déchirer si cruellement son cœur. Cependant, quoiqu'il n'eût que trop de confiance dans l'astrologue, & comme les malheureux conservent toujours quelque espérance, il fit mille questions adroites & pressantes à la nourrice.

Celle-ci, bien préparée à toutes les réponses qu'elle auroit à lui faire, le vit venir de loin : elle éluda toutes les demandes les plus captieuses ; elle nia, d'un front intrépide, tout ce que l'astrologue avoit avancé. Sa fermeté, son air de candeur, en imposèrent si bien au Sénateur, que pendant un mois il resta dans l'incertitude : elle étoit encore plus heureuse pour lui que les tristes vérités qu'il étoit déjà prêt d'entendre. Ayant bien observé que la nourrice devoit en sçavoir plus qu'elle ne vouloit en dire, & voyant que les dons & les prières ne pouvoient lui rien arracher, il attendit, pour la questionner une seconde fois, que quelqu'une de ces querelles qui s'élèvent souvent entre les femmes l'animât

l'animât de quelque dépit contre Argie. Anselme fut servi selon ses souhaits ; & la nourrice , pleine d'humeur & de ressentiment d'une querelle qu'elle avoit essuyée , vint d'elle-même trouver Anselme , & lui faire l'aveu de tout ce qui s'étoit passé.

Anselme , accablé par la certitude de son malheur , fut près d'expirer en écoutant la nourrice : hors de lui-même & furieux , prévoyant qu'il n'y pourroit survivre , il prit la funeste résolution de céder à son sort , de mourir , & de faire assassiner sa femme : l'aveuglement de la fureur lui fit croire que cet acte inhumain & coupable seroit excusé lorsqu'il se plongeroit dans le sein le poignard sanglant avec lequel on auroit frappé celui d'Argie. S'arrêtant à ce projet horrible , il rentra dans Mantoue , fit appeler le serviteur qu'il croyoit le plus sûr pour exécuter ses ordres , & lui commanda de voler au château qu'habitoit Argie , & de lui dire de sa part qu'il venoit d'arriver chez lui , mais dans un état si cruel , qu'il sentoît déjà la mort s'approcher ; qu'il la conjuroit de lui donner encore une marque de sa tendresse , en venant le voir sur le champ ; que peut-être elle ne le trouveroit déjà plus en vie , & qu'elle pouvoit partir sous la garde de ce serviteur fidèle. Pars , vole , dit-il à ce serviteur ; je suis

fût qu'elle n'hésitera pas à te suivre; & prends ton tems en chemin pour donner la mort à cette femme infidelle.

Cet homme, assez scélérat pour exécuter un pareil ordre, va trouver Argie, qui porte son petit chien sous son bras, monte à cheval, & prend le chemin de Mantoue. Le bon petit chien avoit eu soin d'avertir sa belle maîtresse du noir projet d'Anselme, contre lequel il l'avoit bien rassurée, en lui disant de paroître obéir à ses ordres, de partir sans crainte, & d'être sûre qu'il la secourroit à tems.

L'assassin envoyé par le vieux jaloux eut la coupable adresse de quitter le grand chemin, & de conduire Argie dans un lieu solitaire & sauvage, sur le bord d'un torrent qui tomboit de l'Apennin. Cet endroit écarté de très-loin de toute espèce d'habitation, & couvert d'arbres touffus, lui parut propre pour cacher le crime qu'il alloit commettre. Il tire son épée; il déclare à la tremblante Argie l'ordre cruel qu'il a reçu d'Anselme. Elle le prie de lui donner le tems de toucher le Seigneur par ses prières & son repentir. Il lui donne à peine quelques momens : il s'avance contre elle d'un air impitoyable.... Argie disparoît à l'instant; l'assassin la cherche en vain autour de lui; le scélérat reste dans la confusion de n'avoir pu consommer

son crime. Il retourne enfin près de son maître, & lui raconte cette étrange aventure, dont il ignore quelle peut être la cause. Le Sénateur ne savoit pas encore que la Fée Manto protégeoit Argie; la nourrice, occupée de sa colère, & de la délation qu'elle étoit venue lui faire, avoit oublié de lui dire que cette Fée étoit aux ordres de sa femme, qu'elle aimoit tendrement.

Anselme alors ne sçait plus quel parti prendre : il voit qu'il ne peut venger ce qui lui semble être le plus mortel affront : cette bagatelle si commune, qu'il n'auroit dû regarder que comme un fétu, lui paroît être une poutre qui lui brise le cœur. Il croit que son injure va devenir publique; que ce qu'il espéroit cacher à jamais, sera bientôt la fable de Mantoue, & qu'elle passera dans toute l'Italie : il imagine bien d'ailleurs que sa femme, ayant connu son dessein cruel, fera chercher un assez bon appui pour se mettre à couvert de ses nouveaux coups, & qu'elle fera peut-être la première à divulguer son aventure, dont elle fera de bons contes entre les bras de quelque nouvel amant. Il croit pouvoir y remédier en envoyant des lettres & des messagers dans toutes les villes d'Italie, pour avoir des nouvelles d'Argie; & dès que ces messagers imprudens sont expédiés, il court lui-

même comme un fou, de tous côtés, pour la chercher, sans réussir à pouvoir apprendre de ses nouvelles. Il a recours enfin à ce même serviteur auquel il avoit donné l'ordre cruel demeuré sans effet; il se fait conduire dans le même endroit où sa femme est disparue; il s'imagine follement qu'elle aura pu se cacher dans un buisson pendant le jour, jusqu'à ce qu'elle ait pu trouver où se retirer. Le serviteur le conduit vers ce lieu sauvage : tous les deux sont bien surpris en y voyant un palais superbe.

* La belle Argie avoit engagé la Fée Manto, sa bonne amie, à bâtir par son art un beau palais d'albâtre, enrichi par l'or & les jaspes les plus brillans. On ne peut imaginer ni l'aspect imposant & magnifique de ce palais, ni les richesses qu'il contenoit; en un mot, Seigneur, (continua le gondolier en parlant à Renaud) mettez-vous bien dans la tête que le

* J'avoue tout mon embarras & la répugnance que je me sens à continuer l'histoire d'Anselme. L'Arioste habitoit souvent les bords du Pô, du Mincio, de l'Arno même. Ce Poëte parle avec la même liberté que Lucien se permit dans la Grèce. Un habitant des bords de la Seine, qui ne voit sur son rivage que des Amadis & quelques Galaors, eût soustrait en entier le reste de ce Conte, sans le respect & la fidélité qu'il doit au sublime Auteur qu'il traduit. *Note du Traducteur.*

palais de mon maître, que vous avez tant admiré, n'est qu'une maisonnette en comparaison de celui-là : toutes les tentures, tous les lits étoient d'un tissu d'or & de soie; les salons, les chambres, tout étoit plein de vases d'or, de jaspes, d'agathes, de pierres précieuses; de magnifiques buffets, garnis de coupes & de grands plats d'or cizelé, s'élevoient dans de vastes salles à manger.

Le Sénateur fut très-étonné de rencontrer ce superbe édifice dans un désert où jamais on n'avoit vu la plus petite cabane, & dans lequel il ne croyoit trouver qu'un bois épais, embarrassé par la ronce épineuse : il croyoit que ses sens le trompoient; &, sentant bien que le vin ne dérangeoit pas sa raison, il n'imaginoit pas ce qui troubloit ainsi sa vue & son intelligence. Il aperçut à la porte de ce palais un Ethiopien hideux : son nez, ses grosses lèvres, sa noirceur, lui firent croire que jamais la nature n'avoit produit une si laide créature, & faite d'ailleurs comme l'on peint Esopé : il avoit un habit sale, déguenillé, tel qu'un mendiant. Je ne vous dis pas encore la moitié de tout ce qui le rendoit si vilain & si dégoûtant, qu'en vérité je crois qu'on s'ennuieroit sous la voûte céleste, assis à côté d'un pareil monstre. Anselme, ne voyant que cet homme auquel il pût s'adresser, prit

fur lui de lui parler & de lui demander le nom du maître de ce palais : C'est moi , lui répondit l'autre assez brutalement. Le Sénateur prit cette réponse pour une bouffonnerie de ce misérable , & redoubla ses instances , auxquelles le Nègre ne répondit qu'en affirmant que le palais n'avoit point d'autre maître que lui. Sur le champ même , il lui proposa d'entrer , de parcourir le palais , & même de prendre & d'emporter tout ce qui pourroit lui plaire pour ses amis & pour lui-même. Anselme , plus surpris que jamais , donna son cheval à tenir à son serviteur ; & , conduit seul par l'Ethiopien , il alla parcourir ce palais , en admirant de plus en plus tout ce qui s'offroit à sa vue. Plus le Sénateur examine le plan , l'architecture , le beau travail & les ornemens vraiment dignes d'une maison royale , plus il s'écrie que tout l'or des deux mondes ne pourroit pas le payer. Pourquoi non , reprit le vilain Maure ? Il n'est pas absolument hors de prix ; & vous pourriez , sans m'offrir des trésors , devenir maître de ce palais , pour quelque chose qui vous coûteroit beaucoup moins.

Le Nègre (sous la forme duquel la Fée Manto vouloit obtenir du vieux Sénateur de quoi le confondre) lui fit alors la proposition la plus infâme. Elle révolta beaucoup Anselme ; & par

trois ou quatre fois il repoussa le Nègre en l'accablant d'injures : mais le Nègre ne se rebuta point ; & le vieux Anselme, séduit par la richesse du palais, convint à la fin de l'acquérir au même prix qu'Argie avoit payé pour le petit chien. Celle-ci, dès qu'elle eut entendu son mari conclure un pareil marché, sortit d'une cache pratiquée dans le lambris, en criant : Ah ! grands Dieux, que vois-je, & qu'ai-je entendu ? Quoi ! vous qui passez pour être le plus sage des Sénateurs, je vous vois prêt à vous déshonorer par le plus lâche & le plus abominable de tous les crimes !

Vous vous peindrez sans peine, Seigneur, (poursuivit le Gondolier) quelle fut la confusion d'Anselme : il rougit, il pâlit tour-à-tour, il resta muet ; & si la terre se fût ouverte devant lui jusqu'à son centre, il s'y seroit précipité. Son épouse achevant de l'accabler par ses reproches : Quel supplice ne méritez-vous pas, pour expier une complaisance aussi basse avec le plus vil & le plus affreux Nègre, vis-à-vis de moi, qui n'ai fait que céder au doux penchant de la nature ; entraînée par l'amour pressant & fidèle du plus aimable de tous les amans, & sur-tout lorsque cet amant me fait un don mille fois plus précieux encore que ce palais ! Si vous m'avez jugée assez sévèrement pour vouloir me donner

la mort, que méritez-vous en ce moment, & n'êtes-vous pas cent fois plus coupable ? Cependant, quoique j'aie tout pouvoir en ce lieu, & que je puisse faire de vous tout ce qui me plaira, je ne vous imiterai pas, & votre aventure incroyable remplit assez ma vengeance. Croyez-moi, le mieux que nous puissions faire, c'est de nous pardonner mutuellement. Faisons la paix, & que tout ce qui s'est passé de part & d'autre soit enseveli dans un éternel oubli, sans qu'aucun propos, aucun acte puisse nous en rien rappeler l'un à l'autre.

Ce marché, très-avantageux pour Anselme, lui parut trop bon & trop raisonnable pour ne le pas accepter sur le champ : la paix, la concorde se rétablirent dans ce ménage, qui fut plus uni qu'il ne l'avoit encore été jusqu'à ce moment.

Le Gondolier finit ainsi son histoire qui fit beaucoup rire Renaud, hors dans le moment où la vilaine aventure d'Anselme le fit rougir de honte & d'indignation contre ce vieil avare ; mais il donna beaucoup de louanges à la belle Argie d'avoir sçu présenter à son mari le même leurre qui l'avoit attirée, & de l'avoir fait tomber dans les mêmes filets qui l'avoient arrêtée d'une manière bien plus douce & bien moins criminelle.

Le soleil s'étant élevé déjà vers le plus haut

de sa course, Renaud fit apporter la table, qui fut couverte des provisions dont le maître poli de la coupe avoit eu soin de pourvoir sa gondole. Il laisse sur sa gauche un très-beau pays, & sur sa droite des marais immenses; il dépasse bientôt le territoire & la ville d'Argenta, & les bords du Santerne: je crois que la Bastia n'étoit pas encore bâtie; les Espagnols ont dû desirer depuis qu'elle ne l'eût jamais été, & les habitans de la Romagne ont dû faire le même souhait. Les Gondoliers prirent alors à droite une autre branche de la rivière, firent voler la gondole, &, traversant une espèce de lac, ils arrivèrent près de Ravenne.

Renaud n'étoit pas fort riche, mais il étoit très-noble; il se trouva l'argent nécessaire pour bien récompenser les Gondoliers. Montant alors à cheval, il en changea souvent; il traversa Rimini, passa de même à Monte Fiore; & sa diligence fut assez grande pour qu'il arrivât dans Urbin au coucher du soleil.

Si Frédéric, Elifabeth, Gui, François Marie & Léonore eussent vécu de ce tems, quelles instances n'eussent-ils pas faites au Paladin pour l'arrêter plus d'un jour? Quels honneurs ne se fussent-ils pas empressés de lui rendre, eux qui sont si polis & si prévenans pour les étrangers? N'étant retenu par personne, il fut à Cagli,

passa la branche des montagnes que le Métro fépare, & traversant l'Apennin, l'Ombrie & l'ancienne Etrurie, il arriva dans cette ville qui fut jadis la maîtresse du monde. Mais toujours animé par le desir de rejoindre Roland, il courut s'embarquer dans le port d'Ostie, & bientôt il aborda dans cette ville où le vieil Anchise reçut les derniers honneurs du pieux Enée. Ce fut de Trapani que, s'embarquant pour Lipaduse, il fit faire force de voiles & de rames : mais, retenu sur la mer par quelques obstacles, il ne put arriver qu'après le combat.

Renaud, volant à l'instant sur le champ de bataille, trouva Roland victorieux & couvert du sang d'Agramant & de Gradasse; mais il venoit d'en couler un autre, trop précieux & trop cher à ce Paladin, pour qu'il pût n'être pas tout entier à sa douleur. Les premiers objets qui frappèrent la vue de Renaud, ce furent Brandimart étendu mort, & le brave Olivier couché sur le sable, ne pouvant plus se servir que d'une jambe. Roland, en embrassant son cousin, le baigna de ses larmes; Renaud y mêla les siennes en voyant son ami, le fils de Monodant, avec la tête fendue jusqu'aux yeux : il courut après ferrer Olivier dans ses bras; il dit à ses compagnons tout ce qu'on peut dire de plus consolant en pareille occasion; mais son grand cœur,

en ce moment, avoit besoin qu'on le consolât lui-même : il ressembloit au voyageur épuisé par une longue diète, qui n'arrive que pour voir emporter une table vuide ; il étoit désespéré de n'avoir pu joindre ses compagnons avant le combat.

Les Ecuyers d'Agramant & de Gradasse s'emparèrent des corps de leurs maîtres ; & ce fut sous les ruines de Biserte qu'ils leur donnèrent la sépulture, après avoir publié leur mort. Astolphe & Sanfonnet furent bien sensibles au plaisir d'apprendre la victoire de Roland ; mais la mort de Brandimart leur serra le cœur, & couvrit leurs yeux d'une sombre tristesse : Ah ! Dieux, se disoient-ils, qui de nous pourra se résoudre à porter le coup de la mort à la tendre & malheureuse Fleur-de-Lis ? ... La nuit précédente, Fleur-de-Lis avoit rêvé qu'elle voyoit cette cotte d'armes qu'elle avoit brodée pour son époux, toute couverte de gouttes de sang ; elle imaginoit que ces gouttes avoient été tracées par son aiguille ; elle se repentoit & s'affligoit que ce fût l'ouvrage de sa main : Il m'avoit prié, se disoit-elle, de ne mêler aucune autre couleur avec le noir ; pourquoi donc me suis-je trompée en là brochant de cette étrange manière ? Elle ne pouvoit s'empêcher de regarder cette méprise comme un mauvais augure,

Astolphe & Sanfonnet lui firent cacher la fatale nouvelle jusqu'au moment où tous les deux ils entrèrent dans sa chambre, en lui faisant part de la victoire de Roland; mais, leur air consterné ne répondant point à celui qu'ils devoient avoir après un pareil succès, elle crut lire dans leurs yeux que son cher Brandimart n'étoit plus; alors, le cœur déchiré, détestant la lumière du jour, & bientôt privée de tous ses sens, elle se laissa tomber comme morte à terre. Dès qu'elle les eut repris, plus éperdue, plus forcenée que si les Furies l'avoient agitée, égarée par la fureur, comme les Menades, elle se rouloit sur la terre en arrachant ses cheveux, & meurtrissant son visage & son sein; elle demande un poignard; elle veut courir sur le rivage, & déchirer de ses mains les meurtriers de son époux; elle veut passer la mer, voler à Lipaduse, tenir dans ses bras le corps de Brandimart, le serrer encore une fois, & mourir en l'embrassant.

Ah ! cher époux, s'écria-t-elle, devois-tu partir sans moi ? pourquoi ne t'ai-je pas suivi ? Ta Fleur-de-Lis ne t'avoit jamais quitté : hélas ! je t'aurois secouru comme je l'avois déjà fait souvent ; mes cris t'auroient averti de l'infâme action de Gradasse, qui t'a frappé par derrière ; ou peut-être même j'aurois pu voler pour me

jeter entre deux assez à tems pour que ma tête
 s'eût servi de bouclier. Eh ! ne faut-il donc pas
 que je meure toujours ? & pourrois-je survivre
 à ta perte ? Ah ! du moins ma mort m'eût été
 douce ; elle seroit utile , si j'étois morte pour
 toi , cher époux !... Ah ! si le sort eût été si
 cruel que je n'eusse pu sauver ta vie , j'eusse du
 moins recueilli tes derniers baisers & tes der-
 niers sours ; j'aurois mêlé mes larmes avec ton
 sang , & j'aurois versé tout le mien après t'avoir
 dit les derniers adieux. Ah ! Brandimart , est-ce
 donc là le sceptre que je devois recevoir de tes
 mains ? Le trône de Damogire n'est plus pour
 moi que le sable sanglant de Lipaduse. Ah !
 fort cruel , que de biens tu m'arraches à-la-fois !
 toute espérance m'est ravie ; il ne me reste plus
 que le choix d'une mort sûre que je desre.
 Son désespoir augmentoit encore en prononçant
 ces mots ; elle exerçoit sur elle toutes les fureurs
 qu'il inspire. Mais éloignons nos yeux de cet
 objet d'horreur & de pitié qui nous arrache des
 larmes , & retournons à Roland & à ses com-
 pagnons.

Le Paladin voyant le besoin pressant que son
 cousin Olivier avoit d'être secouru , voulant d'ail-
 leurs donner une sépulture honorable à son
 cher Brandimart , se rembarqua promptement ;
 & , le rivage de Sicile n'étant pas fort éloigné

sur la droite, il fit diriger la proue vers ce mont, dont les feux élançés de son ardent cratère éclairaient pendant la nuit, & dont la fumée épaisse obscurcit les rayons du soleil. Un vent favorable porta le vaisseau dans un port de cette belle île à l'entrée de la nuit, & la clarté de la lune leur fit voir la ville d'Agrigente : ce fut dans cette belle & riche cité que Roland fit tout préparer pour rendre, le jour suivant, les derniers devoirs à son ami. Le Paladin, sachant que tout étoit prêt pour cette lugubre cérémonie, & que toute la Chevalerie & la Noblesse qu'il avoit fait convoquer étoit rassemblée, attendit le soir, dont l'obscurité cessa bientôt par la multitude de flambeaux dont les rues & les environs d'Agrigente furent éclairés. Roland se rendit ensuite dans la Chapelle où l'on avoit déposé le corps de celui qu'il avoit si tendrement aimé, & dont les tristes restes étoient encore chers & sacrés pour lui. Le vieux Bardin, les yeux pleins d'un affreux désespoir, les tenoit fixes sur le cercueil de Brandimart; ils étoient épuisés par les larmes; de tems en tems il les levoit avec fureur vers le Ciel, en accusant le destin; ses gémissemens sourds ressembloient à ceux d'un lion blessé; sa peau ridée étoit déjà meurtrie, déchirée, & les débris de ses cheveux blancs couvroient ses épaules courbées.

Les cris, les gémissemens redoublèrent à l'arrivée du Comte d'Angers. Le Paladin attache ses regards fixes sur le visage de son ami; son cœur est ferré lorsqu'il le voit pâle & flétri, comme la fleur coupée & déjà ternie: il est longtemps si pénétré de ce spectacle douloureux, que ses lèvres restent immobiles: à la fin un profond soupir semble donner à sa voix plus de liberté de s'élever, & c'est en ces mots qu'il exprime ce que son cœur sent plus vivement encore: O brave & cher compagnon! que le Ciel enlève à ton ami, pardonne-moi ma foiblesse; je te pleure, hélas! puis-je ne pas te pleurer toujours? Quoique mes yeux même aient été témoins que tu jouis des félicités éternelles, ah! que ne puis-je donc les partager avec toi? Ah! mon ami, tu me laisses seul en proie à ma douleur; oui, je reste seul sur la terre, puisque je t'ai perdu pour toujours!... Cent fois nous avons bravé la mort ensemble dans les tempêtes, les combats, & mille autres périls; la barbare te traite mieux que moi; ses coups t'ont ouvert les barrières célestes & le séjour de l'éternel repos. Ah! ce sont sans doute mes anciennes erreurs qui serrent la chaîne pesante qui m'attache encore à la terre; le Ciel ne m'a pas trouvé digne de partager ton bonheur. Jouis de ta gloire, mais plains la France, l'Allemagne & l'Italie, qui per-

dent leur plus ferme appui. O grand Charles ! & vous nobles & braves Paladins, quelle sera votre douleur mortelle, lorsque vous sçaurez que le bouclier de l'empire & de la foi vous est enlevé pour toujours ! De quelle audace nouvelle les Sarrafins ne feront-ils pas animés, lorsqu'ils sauront que celui qui portoit dans leurs rangs l'épouvante & la mort, n'est plus à craindre pour eux. Mais, hélas ! quelle idée plus cruelle encore vient achever de m'accabler ! O Fleur-de-Lis ! comment oser me présenter devant toi ? J'entends déjà tes cris funestes : Rends-moi mon époux, cruel ! me diras-tu ; c'est toi qui me l'arraches ; c'est pour toi qu'il est mort, & tu viens de m'ôter toute espérance & la vie.

Mais du moins, ô malheureuse épouse ! nous pouvons être sûrs qu'il n'est aucune ame élevée qui n'envie la mort de celui que nous pleurons. On entendra retentir l'Europe du nom de Brandimart, comme les places publiques de Rome retentirent de celui des Decius ; & la mort de Codrus fut moins célébrée dans Argos, que la sienne ne sera sur le Pô, le Danube & la Seine.

Pendant que le Comte d'Angers proféroit ces tristes mots, tous les Ordres Religieux, les Clercs & les Ministres du Très-Haut, marchaient & défilèrent deux à deux les yeux baissés, & recevoient des prières : les torches funèbres répon-

doient

doient une grande clarté ; mais elle portoit dans l'ame une douloureuse mélancolie. On leva le corps Ce moment fut terrible & marqué par un cri général . . . les Chevaliers, les plus grands Seigneurs, s'honorèrent de le porter tour-à-tour. Une robe de pourpre, enrichie de pierres précieuses, couvroit le corps du fils de Monodant ; des appuis pareils soutenoient sa tête ; & la cotte d'armes dont il étoit revêtu, les surpassoit encore par la richesse & le travail. Le cortège avoit été précédé par trois cents pauvres, couverts de crépes traînants jusqu'à terre ; cent Pages le suivoient avec une nombreuse cavalerie ; & jusqu'aux chevaux étoient caparaçonnés de lugubres ornemens ; plusieurs étendarts & de riches armes que ce Héros avoit remportés sur les ennemis de Charlemagne & du saint Siège, étoient portés également en avant & en arrière du convoi ; deux cents de ces espèces de gens chargés du soin des funérailles, comme les Nomenclateurs l'étoient chez les anciens Romains, suivoient aussi la marche. Roland, accompagné de Renaud, & les deux Paladins ayant leurs joues couvertes de larmes, marchoit en soupirant & prononçant souvent le nom de son ami ; l'état présent d'Olivier n'avoit pas permis qu'il pût assister à cette cérémonie funèbre.

Le corps fut porté dans la principale Eglise :

Tome VI.

A a

les pleurs & les gémissemens des femmes qu'on y voyoit rassemblées , rendirent au Héros un tendre, mais inutile hommage ; & lorsque les Ministres des Autels eurent terminé de longues prières, on posa le corps sur un retable élevé sur deux colonnes, que Roland fit couvrir d'un grand voile tissu d'or , jusqu'à ce qu'il pût faire élever un monument plus riche & plus durable à la mémoire de son ami. Le Paladin ne voulut point quitter la Sicile sans avoir fait venir les porphyres, les marbres & les jaspes nécessaires ; il fit exécuter par les plus habiles Architectes & Sculpteurs le dessin qu'il avoit fait lui-même de ce monument ; mais ce fut la tendre Fleur-de-Lis qui passa la mer, qui le fit achever , & qui le consacra par ses larmes. Cette tendre épouse sentit bien qu'elles ne cesseroient jamais de couler ; & voyant que ses prières ferventes ne pouvoient même calmer sa douleur, elle prit le parti de se faire bâtir une cellule près du tombeau de son époux , & c'est-là que cette fidèle & malheureuse épouse pleura son cher Brandimart jusqu'à son dernier soupir. Roland la pressa souvent en vain , soit par ses lettres , soit en venant la chercher lui-même, de repasser en France, & d'y demeurer avec sa sœur Galerane ; il lui proposa même de faire bâtir un Monastère pour lui servir de retraite : rien ne put la détourner

du dessein de ne jamais quitter le corps de son époux; & le Ciel, touché de ses peines, l'appela bientôt pour les rejoindre tous deux dans le séjour de la paix & de la béatitude éternelle.

Les trois guerriers repartirent de l'ancienne habitation des Cyclopes, bien affligés d'avoir perdu leur brave & cher compagnon; ils voulurent auparavant s'assurer du secours d'un habile Chirurgien, pour prendre soin de la jambe d'Olivier: sa blessure avoit été d'abord si mal conduite, que ses plaies sembloient s'accroître de jour en jour; quelque courageux qu'il fût, il ne pouvoit s'empêcher de pousser souvent des cris arrachés par la douleur. Un vieux Matelot, en étant touché, proposa, pour le guérir, un moyen qui plut à ses compagnons: Un saint Hermite, leur dit-il; demeure assez près d'ici sur une montagne isolée, qui porte plutôt l'aspect d'un écueil que d'une petite île; on ne s'adresse jamais en vain à ce saint homme; on reçoit également des secours temporels & des conseils utiles; l'Eternel semble bénir ses soins & ses paroles; il rend la lumière aux aveugles; il guérit les malades dont on désespère le plus; il peut avec un signe de croix appaiser la fureur des vents, & calmer celle des vagues irritées après une violente tempête: je vous conseille de lui conduire ce Chevalier blessé; & je ne doute

point, d'après les prodiges qu'il a déjà faits, que cet homme si cher à l'Être suprême ne le guérisse en peu de tems.

Ce conseil parut si bon au Comte d'Angers, qu'il ordonna qu'on dirigeât la marche du vaisseau vers la sainte retraite de ce pieux Solitaire; & dès l'aurore du jour suivant, ils découvrirent le rocher qu'il habitoit. Plusieurs serviteurs adroits, aidés par les Matelots, enlevèrent doucement Olivier, & le portèrent dans la chaloupe; & ce léger bâtiment ayant franchi les brisans écumeux de l'écueil, ils le descendirent à terre, & le portèrent à l'habitation de ce saint Reclus: l'Hermite étoit le même des mains duquel Roger avoit reçu le baptême.

Le serviteur de Dieu reçut Roland & ses compagnons avec cette tendre affection qu'inspire l'amour du prochain; il les bénit au nom du Seigneur, & leur demanda pour quel sujet ils venoient le trouver, quoiqu'il l'eût appris déjà par une des intelligences célestes. Roland, en lui montrant son cousin, lui répondit que la foi qu'il avoit en ses prières & dans son secours, l'avoit conduit dans sa retraite pour les implorer; il eut soin de lui dire qu'Olivier s'en étoit rendu digne en combattant contre les ennemis de notre sainte foi. Le saint homme lui dit d'avoir confiance dans la bonté du Très-Haut, & qu'il

espéroit en obtenir la guérison du blessé. Cet Hermite n'usoit d'aucune espèce de remèdes, & n'avoit jamais appris le grand art de la Médecine, ni celui de la Chirurgie. Il monta dans son Eglise, se mit en prières; il en sortit avec un air riant & plein d'assurance; &, faisant le signe de la croix sur Olivier, il le bénit au nom de la très-sainte Trinité. O divin effet qu'éprouvent de la bonté du Seigneur ceux qui croient fermement en lui! sur le champ Olivier ne sent plus aucune douleur; & son pied, entièrement guéri, devint plus sain & plus ferme qu'avant son accident.

Le vieux Roi Sobrin fut témoin de cette guérison miraculeuse. Quelque soin que l'on eût pris de ses blessures, elles devenoient de jour en jour dans un état plus dangereux. Frappé par l'évidence du miracle que le saint Hermite venoit d'opérer, il prit le parti d'abjurer le Mahométisme, & de croire au Dieu vivant, au nom duquel ses serviteurs faisoient des actes aussi merveilleux: il demanda sur le champ la grace d'être agrégé dans le nombre des enfans de ce Dieu; son air plein de foi, l'ardeur de sa demande toucha l'Hermite, qui n'hésita point à lui conférer l'eau salutaire; il se mit en prière, & lu rendit sa première santé.

Les trois Paladins ne sentirent pas une joie

moins vive de la conversion du sage & vertueux Roi de Garbe , que de la guérison d'Olivier. Roger , présent à ces deux miracles , sentit une consolation intérieure ; son cœur fut ému par un saint amour , & la foi prit encore un plus grand empire en son ame. Roger , depuis le jour qu'il s'étoit sauvé sur cet écueil , étoit toujours demeuré près du saint Anachorète ; l'homme de Dieu , parlant avec onction au milieu de tous ces guerriers , les exhortoit avec tendresse à conserver chèrement la pureté de leur ame & de leur foi. Ce passage si court , leur disoit-il , qu'on nomme la vie , & qui paroît si cher & si délicieux aux hommes privés de toute réflexion , est plein d'abîmes , où l'homme ne peut tomber sans souiller son ame ; combattez contre vous-mêmes , généreux guerriers , & ne perdez jamais de vue la patrie céleste où doivent s'élever tous vos vœux.

Le Comte d'Angers envoya promptement chercher les meilleures provisions qui fussent sur le vaisseau : on dressa la table ; & l'Hermite , trop véritablement homme de bien pour affecter une macération rigoureuse , but & mangea de tout avec eux , quoique depuis long-tems il eût oublié la faveur des mets qui lui furent offerts. Lorsque l'on eut enlevé la table , les guerriers se mirent à causer entre eux des événemens de la dernière

guerre ; & , comme il arrive souvent que quelque récit donne lieu d'apprendre ce qu'on ignoroit auparavant , quelque chose que dit Roger le fit reconnoître pour être ce Chevalier dont la renommée racontoit tant d'exploits éclatans : ce ne fut que dans ce moment que Renaud fut convaincu qu'il étoit le Chevalier du parti d'Agramant, dont il avoit éprouvé la valeur & la courtoisie dans son combat près d'Arles. Pour Sobrin , il avoit reconnu Roger dès qu'il l'avoit vu près du vieillard ; mais il avoit mieux aimé se taire , que de courir le risque d'être indiscret. Les Paladins lui rendirent beaucoup d'honneurs , quand ils furent certains qu'ils voyoient en effet ce Roger si fameux par son courage & ses actions nobles & généreuses ; mais lorsqu'ils apprirent que ce guerrier avoit embrassé le Christianisme , leur joie fut extrême , & tous les trois coururent à lui les bras ouverts : l'un lui prend la main , l'autre l'embrasse , & le Paladin Renaud ne peut cesser d'exalter ses vertus , & de lui faire de nouvelles caresses. Mais je réserve à vous dire dans le Chant suivant , les raisons particulières qu'avoit Renaud pour lui donner des marques de la plus tendre amitié : j'ose espérer que vous voudrez bien continuer à m'écouter.

Fin du quarante-troisième Chant.

A a iv

C H A N T X L I V.

O VOUS, dont le cœur est sensible au bonheur si pur d'aimer & d'être aimé, sçachez que les nœuds sacrés de la vraie amitié se forment bien plus facilement sous un humble toit & dans la cabane des bergers, que dans les palais des Rois, ou dans les somptueux édifices élevés par les favoris de Plutus !... Les richesses sont souvent naître l'envie, & détruisent la douce égalité ; les Cours ne connoissent que l'ambition, l'intérêt personnel & les dehors trompeurs ; la cordialité, la candeur en sont à jamais bannies. Quel exemple d'ailleurs ces Cours ne reçoivent-elles pas souvent de leurs maîtres ? De quelle autorité sont-ils pour les grands Princes, ces traités qu'ils rompent si facilement ?... Le souverain Pontife, le Roi de France, l'Empereur forment une ligue aujourd'hui : leur traité semble être formé par les mains de l'amitié ; dès demain ils seront prêts à le rompre, & leur gloire ou leurs intérêts en feront des ennemis mortels. On les voit, dans le moment d'une alliance qui leur paroît être nécessaire, oublier également & les injures qu'ils ont éprouvées, & les services qu'on

leur a rendus : leur politique ne connoît que le moment présent , & l'art de réussir dans un projet qui peut leur devenir utile. Cependant, quoique ces grands Princes soient presque tous élevés à garder une dissimulation profonde qu'ils portent dans leurs discours comme dans leurs actes, si par hasard ils éprouvent de grands revers, ils apprennent alors à connoître le prix de l'amitié ; leur ame s'épure , les services qu'on leur rend s'impriment dans leur souvenir , & quelques momens d'infortune font plus d'effet sur eux , & les rendent plus capables de sensibilité, qu'une longue suite de succès & de puissance absolue.

Ces fiers Paladins & ces guerriers que l'on avoit vus si long-tems divisés & combattans les uns contre les autres, furent plus promptement & plus fidèlement unis dans la cellule d'un saint Anachorète , qu'ils n'auroient pu l'être dans le palais des Rois. Une amitié qui dura jusqu'à la mort fut jurée entre ces braves Chevaliers : l'Hermite reçut leurs sermens : le Ciel lui donnoit la lumière nécessaire pour lire dans leur ame ; & le saint homme connut avec admiration qu'elle étoit pure & blanche comme le plumage des cygnes : non-seulement il n'aperçut aucune tache de celles qu'imprime souvent l'éducation des Cours ; mais il y trouva la plus aimable candeur, le desir le plus vif de se servir mutuellement.

Ils lui parurent aussi tendrement unis, que si le même sang eût coulé dans leurs veines.

Le fils d'Aymon fut celui des Paladins qui s'empresça le plus à combler Roger de louanges & de caresses ; non-seulement il avoit éprouvé lui-même la valeur de ce jeune guerrier, mais il connoissoit aussi toute la générosité de son ame ; & d'ailleurs il sçavoit qu'il lui devoit la plus tendre reconnoissance. Il n'ignoroit pas que Roger avoit sauvé son frère Richardet de la mort la plus cruelle, lorsque ce jeune fils d'Aymon avoit été surpris dans le lit de Fleur-d'Epine, qui lui pardonnoit bien tendrement alors de l'avoir trompée par sa ressemblance avec Bradamante. Renaud sçavoit même que Roger avoit délivré ses cousins, fils du Duc de Boves, des fers & de l'épée des Sarrafins & du perfide Mayençois Bertolas. Ces obligations faisoient trop d'impression sur Renaud, pour qu'il ne sentît pas le plus grand desir de prouver à Roger la haute estime & la tendre amitié qu'il avoit pour lui. Le Paladin regrettoit même de n'avoir pas rempli plus tôt un devoir cher à son cœur ; mais alors ils étoient séparés par leurs différens services auprès de Charles & d'Agramant ; &, Roger de plus s'étant fait Chrétien, tout se réunissoit pour attacher le cœur de Renaud.

Le prudent & saint Hermite voyoit avec une

grande satisfaction les caresses & les honneurs que le fils d'Aymon se plaisoit à rendre à Roger ; il prit son tems avec eux, &, les serrant entre ses bras, il leur dit : Je vois avec attendrissement quelle est déjà votre union ; il ne tiendra qu'à vous (& j'espère que vous vous rendrez sans peine à mes vœux) de joindre les liens du sang à ceux de la tendre amitié. C'est ainsi que des deux plus illustres races qui soient dans l'univers, on verra naître une postérité dont la gloire brillera comme le flambeau du jour, & durera tant que les sphères célestes seront emportées dans l'espace, en roulant sur leurs axes enflammés. Dieu m'inspire pour vous le déclarer, dit alors l'Hermite d'un ton plus véhément, & les yeux brillans d'un feu qui n'étoit plus d'un homme de son âge.

Ce que venoit de dire l'Hermite persuada facilement à Renaud de promettre la main de sa sœur Bradamante à Roger. Roland & son cousin Olivier approuvèrent beaucoup cette alliance ; ils ne doutèrent point qu'elle ne fût agréable à Charles, au Duc Aymon, & que toute la France ne se réunît pour obtenir leur consentement. C'est ainsi qu'ils pensoient tous alors ; mais ils igno- roient ce qui se passoit à la Cour de France. Le Duc Aymon, après avoir pris l'avis de Charlemagne, écoutoit les propositions que lui fai-

soit Constantin, Empereur de Grèce. Ce Prince lui demandoit Bradamante pour le Prince Léon son fils & son successeur. Le jeune Léon s'étoit épris d'amour pour cette guerrière, sur la réputation éclatante de sa valeur & de sa beauté. Le Duc Aymon cependant n'avoit rien voulu conclure sans le consentement du Paladin Renaud son fils aîné, dont il attendoit le retour; & Renaud, par ses exploits & l'honneur qu'il faisoit à sa race, méritoit bien que le Duc son père lui donnât cette marque de considération; mais il ne doutoit pas que son fils ne fût sensible à l'honneur d'une si haute alliance: cependant le Paladin, porté par son propre cœur, pressé par les instances du saint Hermite, & certain de l'approbation de Roland & de ceux qui se trouvoient présens, venoit de promettre solennellement sa sœur à Roger, ne pouvant soupçonner qu'une pareille alliance ne dût être chère à son père, comme elle le feroit à toute la France.

Tous ces guerriers restèrent encore deux jours avec le saint Hermite qu'ils aimoient & respectoient, & dont ils écoutoient avec tant de plaisir les discours pleins d'onction, qu'ils ne pensoient pas à retourner à leur vaisseau, quoique le vent fût favorable; mais les mariniers les pressèrent tellement de partir, qu'ils prirent enfin congé de l'Hermite, quoiqu'ils regrettassent de s'en

séparer, & sur-tout Roger qui venoit de passer avec lui tout le tems qu'il avoit été rélégué sur cet écueil, & qui lui devoit d'avoir ouvert ses yeux à la lumière.

Roland se fit un vrai plaisir de remettre à Roger balifarde, les armes d'Hector & le bon cheval Frontin, sçachant que ce Chevalier avoit possédé ce cheval & ces armes. Le Comte d'Angers cependant avoit des droits plus légitimes encore sur balifarde, dont il avoit fait la conquête dans les jardins de la redoutable Falerine, au lieu que Roger n'avoit eu cette épée enchantée, que parce que Brunel l'avoit volée à Roland pour la lui donner avec Frontin ; mais Roland ne balança pas à la remettre à celui qui s'en servoit avec tant de gloire.

Les guerriers reçurent la bénédiction du saint vieillard & se rembarquèrent. Les rames s'élevèrent pour battre l'onde ; les voiles reçurent un vent favorable qui les gonfla. Ce vent fut si constant, & la mer si belle, que les Matelots n'imaginèrent pas de faire une seule prière jusqu'au port de Marseille, où le navire entra promptement. Mais, puisqu'ils y sont arrivés à bon port, il est de mon devoir que j'y fasse arriver aussi le brave Duc Astolphe.

Le Prince d'Angleterre ayant appris le succès de la sanglante victoire de Roland, & la

mort de Gradasse & d'Agramant, vit que la France étoit pleinement tranquille contre les entreprises des Sarrafins; il ne pensa plus qu'à faire retourner dans ses Etats le Roi de Nubie avec l'armée qu'il avoit amenée pour prendre Biferte, & jugea que cette armée devoit reprendre le même chemin.

Dudon avoit déjà fait rappeler en Afrique l'armée navale avec laquelle il avoit battu celle d'Agramant, & l'on vit un nouveau miracle. Dès que les Nubiens eurent mis pied à terre, tous les vaisseaux de cette belle flotte retournèrent tout-à-coup dans leur premier état de feuille; & le vent qui les éleva dans l'air les dissipant au loin, les fit sur le champ disparaître. Astolphe remercia le Roi Senapes, de la puissante diversion qu'il avoit faite en faveur de Charles, en venant lui-même à la tête de son armée. L'infanterie & la cavalerie Nubienne se mirent en marche, & Astolphe fit présent à Senapes de l'outré dans laquelle le vent austral étoit renfermé. Il étoit très-important pour les Nubiens, que ce vent restât dans cette outre jusqu'à leur retour: Prenez-y bien garde, leur dit Astolphe; vous sçavez que le fougueux vent du midi élève souvent des tourbillons de sable jusqu'aux Cieux dans les déserts arides que vous avez à repasser, & qu'alors, semblables aux vagues

de la mer, ils engloutissent tout ce qui se trouve exposé sous leur masse énorme; mais, dès que vous serez arrivés sur vos foyers, ne manquez pas de lui rendre la liberté.

Nous lisons dans l'histoire de ce tems, recueillie par le très-véridique Turpin, que dès que les Nubiens furent arrivés au pied du haut Atlas, les cavaliers de ce pays furent très étonnés de la culbute générale qu'ils firent tout-à-coup, & de ne se trouver plus que des gros cailloux entre les jambes, ce qui les obligea de retourner à pied chez eux comme ils en étoient partis. Mais il est tems de ramener notre bon Astolphe en France. Il donna promptement ses ordres pour assurer à Charlemagne les conquêtes qu'il avoit faites en Afrique; il monta l'hypogrisse, & lui fit déployer ses grandes ailes.

Astolphe du premier vol passa sur la Sardaigne, du second sur la Corse; & de-là, tournant un peu sur la gauche, & fendant les airs pour la dernière fois, il descendit sur le rivage de la belle & riche Provence: c'est-là que, selon l'ordre qu'il en avoit reçu de son bon ami S. Jean, il rendit la liberté pour toujours à l'hypogrisse. Ce Saint avoit eu, sans doute, de bonnes raisons pour défendre au Prince Astolphe d'éperonner plus long-tems ce bon animal, & de le traiter comme un cheval de poste. Il le renvoya donc

avec sa bride & sa selle ; & l'hypogriffe, s'élevant au plus haut des airs, disparut pour toujours. Astolphe même, n'ayant plus besoin (apparemment) ni d'enchantemens ni de miracles, abandonna de même son merveilleux cor, qui ne rendoit plus aucun son depuis qu'il étoit entré dans le Paradis terrestre.

Le Prince d'Angleterre mit pied à terre à Marseille le même jour que Roland, Olivier & Renaud. Les Paladins avoient conduit avec eux le sage Sobrin & le brave Roger ; ils eussent été bien plus sensibles encore au bonheur de revoir leur patrie, s'ils n'avoient pas eu leur cher compagnon Brandimart à regretter ; mais leur victoire, & la mort d'Agramant & de Gaudasse coûtoient trop cher à leur cœur. Charles sçavoit déjà que ses ennemis n'étoient plus, & qu'il le devoit à son neveu Roland qui revenoit avec Sobrin & Roger : il avoit donné des larmes à la perte de Brandimart ; mais le bon Empereur sentoît bien vivement le bonheur d'être délivré d'un poids qui depuis long-tems pesoit durement sur ses vieilles épaules, & qui les avoit tenues courbées avec peu d'espoir de les relever. Il crut ne pouvoir trop honorer ceux qu'il regardoit comme les plus fermes appuis du Saint Empire ; il convoqua la Chevalerie & la haute Baronnie Françoisé pour aller au devant de ces guerriers

guerriers jusqu'aux bords de la Saone; lui-même sortit des murs de Paris avec l'Impératrice, les plus nobles Dames de France, les Rois & les Ducs souverains attachés à sa Cour.

Dès que Roland & ses compagnons parurent, Charles courut au devant d'eux les bras ouverts: les parens, & les amis des Paladins, la noblesse & tout le peuple élevèrent jusqu'au Ciel les noms de Montgraine & de Clermont. Lorsque ces premiers mouvemens de tendresse & de joie furent un peu calmés, les trois Paladins présentèrent Roger à Charlemagne: Voilà, lui dit Roland, le fils de ce brave Roger de Rizza que vous avez si tendrement aimé. La valeur de ce fils égale celle de son père, & souvent nos escadrons en désordre par ses coups, l'ont éprouvée.

Les deux belles guerrières Marphise & Bradamante s'avancèrent alors, & le frère & la sœur se ferrèrent bien tendrement dans leurs bras. Il est bien à présumer que Bradamante en eût fait autant pour Roger, mais sa modestie la retint: sa rougeur, un regard bien tendre dédommagèrent l'Amant qui l'adoroit.

L'Empereur ayant fait remonter à cheval Roger, qui par respect en étoit descendu, le fit marcher à côté de lui. Ce grand Prince croyoit devoir rendre les plus grands honneurs à l'illustre frère de Marphise, sur-tout depuis que les Pala-

dins l'avoient assuré qu'il avoit embrassé le Christianisme. Toute cette belle & noble troupe entra dans Paris en entourant les Paladins. Toutes les rues étoient tapissées de guirlandes de fleurs, de rameaux & de riches tapisseries ; leur chemin étoit jonché d'herbes odoriférantes ; & toutes les Dames & jeunes Demoiselles parées, & se tenant sur de riches balcons, faisoient pleuvoir sur leurs têtes des roses, des lauriers & des parfums exquis. Ils passèrent sous plusieurs arcs de triomphe élevés à leur gloire ; ils virent en différens endroits de vastes trophées : les uns représentoient l'assaut terrible des remparts de Biserte ; d'autres , l'embrasement de cette grande cité ; d'autres enfin, le sanglant combat de l'île de Lipaduse. On avoit élevé dans tous les carrefours des théâtres, où des Mimes exercés à représenter les Mystères retraçoient aux yeux les actes éclatans de tous ces guerriers ; quelques Poètes même , élevés sur des tribunes , chantoient des vers à leur louange ; & l'on voyoit écrit en lettres d'or sur le fronton de tous ces fragiles édifices, comme sur le frontispice élevé des temples : *Aux Libérateurs de l'Empire.*

Ce fut au son des trompettes, des clairons & de toutes sortes d'instrumens, ce fut au milieu des cris, des applaudissemens & des vœux de tous les Parisiens qui se pressoient sur leur passage,

que les guerriers montèrent dans le palais de l'Empereur. Les fêtes, les tournois, les bals, & tous les plaisirs réunis succédèrent au jour de cette entrée solennelle.

Renaud, un des jours suivans, fit part à son père de la promesse qu'il avoit faite à Roger de lui donner sa sœur Bradamante; il lui dit qu'Olivier & Roland avoient été les témoins de sa promesse, & que ces illustres Paladins, leurs proches parens, avoient trouvé qu'il ne pouvoit faire un plus digne choix, & pour l'illustre naissance, & pour la brillante renommée.

Le Duc Aymon ne put écouter sans un secret dépit, que Renaud eût osé disposer de Bradamante sans l'avoir consulté : son dessein alors étoit de la marier au fils de Constantin, plutôt qu'à Roger qui non-seulement n'étoit pas né Roi, mais qui ne possédoit pas même la plus petite Souveraineté. Aymon lui rendoit justice sur sa valeur; mais le vieux Duc préféroit la puissance & les richesses du jeune Léon, aux vertus sublimes de Roger. Son épouse Béatrix blâma Renaud bien plus vivement encore, & s'opposa d'une façon décidée au mariage que son fils avoit arrêté; elle s'emporta même jusqu'à lui reprocher son arrogance d'avoir osé disposer seul de sa fille qu'elle vouloit faire Impératrice d'Orient; mais Renaud ne voulut jamais se plier à

sa volonté, la parole qu'il avoit donné lui paroissant trop sacrée pour y manquer.

Béatrix, qui croyoit que Bradamante ne pouvoit avoir d'autre volonté que la sienne, s'imagina que sa fille lui diroit qu'elle aimeroit mieux être morte que d'épouser un aussi pauvre Chevalier ; qu'elle tiendrait ferme contre Renaud, & qu'elle ne se laisseroit jamais contraindre à donner la main à Roger.... Béatrix en vint même au point de déclarer à Bradamante qu'elle la renonceroit pour être sa fille, si sa foiblesse pour le dessein de Renaud lui faisoit former une pareille alliance.

Bradamante resta muette en écoutant sa mère ; elle étoit si pénétrée de respect pour elle, qu'elle n'osa lui rien représenter ; mais, ne pouvant supporter la seule idée de parler contre ses sentimens secrets, l'amour & l'obéissance filiale retinrent tout-à-coup sur ses lèvres tout ce qu'elle auroit pu lui répondre en ce cruel moment. Elle n'exprima donc rien de tout ce qui l'agitoit, que par de profonds soupirs ; mais dès qu'elle fut seule, donnant un libre cours à sa douleur, des torrens de larmes couvrirent ses belles joues ; une espèce de désespoir y succéda ; & ce fut en meurtrissant son beau sein, en brisant, même en arrachant ses cheveux, qu'elle proféra ces tristes mots : Malheureuse que je suis ! s'écria-t-elle,

aurai-je donc la coupable audace de résister à la volonté de celle qui doit avoir un pouvoir absolu sur la mienne ? Quel est le crime plus grave pour une fille vertueuse , que celui de se choisir un époux contre le choix de ceux dont elle tient le jour ? Mais , hélas ! ô mon cher Roger ! comment pourrois-je me soumettre à prononcer d'autres vœux que pour toi ? Me livrerois-je donc lâchement à de nouvelles espérances , à quelque autre amour ? Non , la raison ne te bannira jamais de mon cœur ; l'amour se rend le maître de tous mes sens , de toutes mes pensées ; il bannit cette raison cruelle qui veut me forcer à renoncer à toi : non , je ne peux ni dire , ni faire que ce qu'une passion aussi légitime m'inspire. Oui , je l'avoue , je suis la fille d'Aymon & de Béatrix ; je sçais tout ce que je leur dois ; mais , hélas ! je suis l'esclave de l'amour : mes proches auront pitié de moi ; si je m'écarte de ma soumission pour eux , ils me le pardonneront. Et toi , cruel amour ! . . . si j'osois t'offenser , je sçais trop que tu ne pardonnes jamais ; les plus affreux tourmens & la mort serviroient bientôt ta vengeance. Quoi ! je suis prête à perdre ma plus douce espérance , & le fruit de tout ce que j'ai fait pour soumettre Roger au joug de la foi ; & , dans le moment où je croyois m'être assurée de lui pour toujours , il faudra que j'y renonce moi-

même ! J'aurai fait comme l'abeille qui forme laborieusement un miel dont on la prive ! Non, non, je mourrai mille fois, plutôt que d'avoir un autre époux que Roger.

La douleur & le dépit emportant alors Bradamante, elle ne put s'empêcher d'ajouter : Si je n'obéis pas à mon père & à ma mère, j'obéirai du moins à mon frère, dont les années n'ont pas affoibli la raison. Renaud veut que j'accomplisse ce qu'il a promis à Roger ; Roland pense de même ; & j'ai pour moi les plus célèbres Chevaliers de la terre, & devant lesquels tous les autres doivent trembler. Ces deux chefs de la Maison de Clermont n'en font-ils pas toute la gloire ? Pourquoi, pourquoi le Duc Aymon disposeroit-il plutôt qu'eux de ma main ? Rien n'est encore arrêté, nul engagement ne le lie avec le Prince Grec, & je suis promise solennellement à Roger.

Si Bradamante étoit vivement agitée par la douleur & le dépit que lui causoit sa situation cruelle, le malheureux Roger ne l'étoit pas moins. Quoique le projet de marier Bradamante avec le Prince de Grèce ne fût pas encore public, il étoit assez répandu déjà pour être parvenu jusqu'à lui. Roger ne put s'en prendre qu'à sa mauvaise fortune ; il ne pouvoit offrir un trône à la fille du Duc Aymon ; il sentoit bien dou-

l'heureusement que cette seule raison s'opposoit à son bonheur ; mais si cette aveugle déesse, qui prodigue souvent ses dons à ceux qui les méritent le moins, s'étoit montrée jusqu'alors aussi cruelle pour lui, la nature l'en avoit bien dédommagé par ses dons les plus précieux. Il réunissoit aux charmes de la figure, l'ame la plus noble & le courage le plus généreux ; son esprit étoit aimable & cultivé ; rien ne pouvoit résister à sa force & à son adresse quand il avoit les armes à la main. Malheureusement, les ames vulgaires accordent bien moins de prix à ces qualités personnelles & à ces dons si rares, qu'aux richesses qu'elles envient & qui les éblouissent. Cependant il faut excepter du nombre de ceux qu'elles séduisent & qu'elles corrompent, les ames privilégiées auxquelles les Rois, les Papes & les Empereurs doivent leur élection ; mais les dons qu'elles ont reçus du Ciel sont des graces qu'il n'accorde qu'au plus petit nombre.

Je dis donc, pour m'expliquer encore mieux, que le commun des hommes n'a d'égards que pour la puissance & les richesses, & qu'il sacrifie tout à ces deux idoles, dont les bienfaits allument ses desirs : toutes les qualités, tous les dons, toutes les vertus personnelles ne sont rien pour ceux qu'elles humilient, & qui sentent qu'ils n'y peuvent prétendre ; ils espèrent les richesses &

les grandeurs , parce qu'ils les voient souvent prodiguées aux hommes les plus vils par le cœur : elles peuvent leur devenir utiles ; & c'est par ce retour sur eux-mêmes , que les vertus les plus pures & les plus éclatantes ont si peu de pouvoir sur eux.

Roger se disoit quelquefois : Puisqu'Aymon veut que sa fille soit Impératrice, qu'il retarde du moins d'une année le traité qu'il est près de conclure avec Constantin & son fils. Non, je ne désespère pas de réussir, avant ce temps expiré d'un an, de leur enlever leur Empire; & l'ambition d'Aymon sera satisfaite, puisqu'alors je serai digne à ses yeux de devenir son gendre. Mais, s'il veut unir dès ce moment sa fille au Prince de Grèce, s'il n'a pas égard à la promesse que Renaud & Roland m'ont faite en présence du saint vieillard, d'Olivier & de Sobrin, que ferai-je?... Souffrirai-je un affront aussi cruel & qui m'arracheroit la vie? Ah! perdons-la mille fois, plutôt que d'éprouver une pareille injure. Mais, que dis-je?... hélas!... ce sera donc au père de Bradamante que je porterai mes coups!... Ah! j'ignore moi-même, dans le trouble où je suis, quel est le parti le plus sage que je puisse prendre. Je suppose que je me venge de l'injuste Aymon & des siens, en leur donnant la mort, n'en ferai-je pas mille fois plus malheureux encore?...

Mon desir le plus ardent, mes soins les plus empressés & les plus tendres n'ont-ils pas toujours été de réussir à plaire à Bradamante? & ne devien-drois-je pas pour elle un objet d'horreur, si j'étois couvert du sang de son père? ne lui donnerojs-je pas un juste sujet de me détester? oserois-je encore alors espérer sa main?... Ah Dieu! que puis-je donc faire? Dois-je souffrir cet affront sanglant?... Non, je sens que je ne le peux.... j'aimerois mieux perdre la vie. Mais la perdrais-je sans me venger?... Ah! périsse plutôt mille fois ce Léon qui vient pour rompre une chaîne que le Ciel a formée, & qu'Aymon même soit entraîné dans sa chute?... J'en frémis; mais je prévois qu'Hélène ne coûta pas plus de sang aux Troyens, & que Proserpine ne fut pas plus fatale à Pirithoüs, que Bradamante le sera pour son père & pour celui dont il veut faire son gendre.

Et toi, cher objet d'un amour si fidèle, ah, Bradamante! pourras-tu donc obéir à ton père en quittant ton Roger pour ce Grec?... Ce père injuste te déterminera-t-il à m'abandonner, quoi-que tes frères soient pour moi? Je ne peux penser sans frémir qu'une lâche obéissance pour Aymon, ou que le desir d'avoir un Empereur pour époux plutôt qu'un simple Chevalier, puisse te porter à rompre tes premiers sermens. Non, je ne peux le croire, & ton ame est trop élevée pour être

séduite par la pompe fastueuse dont le trône des Césars est entouré. Oui, chère ame de ma vie, tu sçauras résister à ton père, tu sçauras dédaigner un Empire, pour conserver la foi que tu m'as jurée si tendrement....

C'est ainsi que parloit souvent Roger, & son cœur oppressé lui faisoit élever ses plaintes & sa voix assez haut pour qu'on pût les entendre: elles étoient si touchantes, que quelques personnes affidées firent passer jusqu'à Bradamante les expressions du désespoir de son Amant. Hélas! elle le partageoit bien cruellement avec lui; mais ce rapport fidèle vint y mettre le comble. Il étoit affreux pour cette Amante, que Roger pût la soupçonner d'avoir jamais eu l'idée de lui préférer le Prince Grec; elle ne put résister au desir de bannir à jamais de l'ame de Roger un soupçon qui l'offensoit; &, choisissant la plus attachée des femmes qui la servoient: Vas, cours, lui dit-elle, & dis à Roger ces propres mots:

Ah! Roger, crois que rien ne peut ébranler un cœur qui t'adore, & crois que jusqu'à la mort, qu'au-delà même du trépas, ta Bradamante te sera fidelle. Que l'amour fasse mon bonheur ou ma peine, que la fortune me favorise ou m'abaisse au dernier degré de sa roue, crois que mon ame aura la stabilité d'un rocher, & que la crainte ni l'espérance, les faveurs ou les injures

du fort ne l'ébranleront jamais. Le ciseau de plomb pourra trancher le diamant, avant que la fortune ou quelque nouvel amour donne atteinte à ma fidélité pour toi. Le torrent remontera vers la cîme élevée de la montagne, avant qu'une feule de mes pensées soit pour un autre que mon Amant. C'est à toi seul, Roger, que j'ai donné le plus souverain empire sur mon cœur : il est à toi jamais un sujet ne fut plus attaché, plus soumis à son maître. Tu n'as besoin d'aucun autre secours, tu seras toujours assez fort pour que rien ne puisse t'arracher un empire qu'il me fut si doux de te donner; je sçaurai combattre la première pour te le conserver : il n'est aucun assaut auquel je ne me sente le courage de résister : je méprise celui des richesses; pourroient-elles ébranler un instant une ame généreuse ? Les couronnes, l'Empire, les honneurs, n'éblouissent que les yeux du vulgaire; & la beauté d'Adonis & d'Endymion ne pourroient faire une nouvelle impression sur moi. Ah ! ne crains pas, cher Roger, que ton portrait charmant ne soit pas sans cesse présent à mon idée ; il est à jamais gravé tout seul en mon ame : crois que mon cœur est incapable d'une honteuse faiblesse ; tel que le jaspe ou la cornaline, l'amour le briseroit plutôt en éclats, que de pouvoir l'empreindre d'une autre image que de la tienne; & les épreuves

cruelles que ce cœur n'a que trop souvent éprouvées, te doivent bien assurer qu'il n'en est aucune à laquelle il ne puisse résister.

Bradamante joignit encore à ces promesses si propres à rassurer Roger, mille sermens sacrés, mille assurances si tendres, qu'une seule eût suffi pour lui rendre la vie & l'espérance. Mais, hélas! cette espérance devoit encore être long-tems malheureuse; & de nouvelles traverses se préparoient contre cette union si désirée: elle leur fit entrevoir une fin heureuse à leurs malheurs; mais elle étoit semblable à celle d'un navigateur qui voit, après un long voyage, le port qui va le recevoir & le rendre à ses foyers, sans penser au vent furieux qui va l'en repousser & le reporter au loin sur une mer irritée.

Bradamante, sans cesse occupée de son amour, veut faire même plus qu'elle ne promet à Roger: il remplit son cœur d'un courage plus ardent encore; il la porte à braver tout ce qui peut intimider une jeune personne de son âge. Elle va trouver Charlemagne; elle embrasse ses genoux, & lui dit: Seigneur, si mes services ont pu vous être utiles & agréables, je vous conjure de m'accorder un don; mais j'ose, avant de m'expliquer, vous demander votre parole royale, que je ne ferai pas refusée; & vous devez croire que votre nièce ne vous demandera rien d'injuste &

qui ne soit digne de vous Ma chère fille, lui répondit Charles, vos vertus éclatantes & vos services méritent tout d'un Empereur & d'un oncle qui vous estime & qui vous aime; je vous accorde ce don, dût-il être celui de la moitié de mes Etats Tout ce que je vous demande, Seigneur, c'est de ne pas permettre qu'on puisse me donner un époux qui ne me soit égal en courage; & , les armes à la main, je demande que celui qu'on me présentera s'éprouve auparavant contre moi; qu'il ne reçoive ma main que lorsqu'il m'aura vaincue; & que si je ne deviens pas sa conquête, il aille loin de moi porter des vœux pour lesquels je ne pourrois avoir que du mépris.

Charles lui dit : Ma chère nièce, cette demande est bien digne de vous; je n'en attendois pas moins de l'élévation de votre ame : soyez tranquille, & je vous réponds de tout ce que vous desirez.

La demande de Bradamante & la promesse de Charles ne purent demeurer assez secrètes pour n'être pas divulguées; & , dès le même jour, les deux vieux époux, Aymon & Béatrix en furent informés. L'audace de leur fille leur parut extrême : ils connurent bien qu'elle cherchoit à se défendre de donner la main à Léon, & qu'elle n'aspiroit qu'à se laisser vaincre par Roger; & , pour éviter qu'elle ne trouvât encore quelque

nouveau moyen de se soustraire à leur puissance; ils la firent enlever en secret, & l'envoyèrent en exil à Rochefort. Cette place étoit alors une forte citadelle assise sur les bords de la mer, entre Perpignan & Carcassonne: Charles depuis peu l'avoit donnée au Duc Aymon; & c'est-là que ce père irrité fit conduire Bradamante, pour être plus à portée de l'envoyer dans la Grèce, pour lui faire oublier Roger, & la forcer d'accepter enfin le Prince Léon pour son époux. La belle guerrière, aussi modeste que brave, respecta les ordres de son père; & quoiqu'elle n'eût point de gardes, & qu'il lui fût libre d'entrer ou de fortir, elle ne rompit point les arrêts que son père lui avoit imposés; mais elle prit plus fortement encore la résolution de tout souffrir, & même de perdre la vie plutôt que de renoncer à son amour.

Renaud fut indigné de l'espèce d'enlèvement de sa sœur; il vit que son père Aymon ne l'avoit fait conduire à Rochefort, que pour l'empêcher de tenir la parole sacrée qu'il avoit donnée à Roger; il ne put s'empêcher de lui faire les reproches les plus vifs, & même assez peu respectueux pour un fils; mais Aymon n'en fut point ému. Ce vieux père avoit pris son parti de n'écouter personne, & de disposer à son gré de la main de Bradamante. Roger, informé de

tout ce qui se passoit, craignit que celle qu'il aimoit ne fût tôt ou tard la victime de l'entêtement de son père; il vit bien que la mort de Léon pouvoit seule affranchir Bradamante de cette injuste persécution. Roger prend le parti, sans en parler à personne; d'aller attaquer Constantin & Léon; de le mettre promptement à portée d'obtenir les honneurs de l'apothéose, & de changer son surnom d'*Augustus* pour celui de *Divus*. Son cœur audacieux lui fit voir comme un projet ordinaire & facile, celui d'arracher l'Empire & la vie aux deux Princes de la Grèce.

Roger se couvrit des célèbres armes d'Hector; qu'il avoit conquises sur Mandricard; mais il changea le cimier de son casque, la devise de son bouclier & sa cotte d'armes ordinaire; il ne voulut point que l'aigle éclatante annonçât un descendant du Prince Troyen: une licorne blanche comme la neige, la remplaça sur son bouclier. Il monta sur Frontin, suivi seulement de deux braves & fidèles écuyers, auxquels il avoit expressément recommandé de ne rien dire qui pût le faire connoître. Il passa la Meuse, le Rhin; il traversa l'Autriche, la Hongrie; & suivant la rive droite du Danube, il arriva près de Belgrade, dans la partie où la Save se jette dans le Danube. Il vit sur les bords de ce fleuve une grande armée qui formoit un camp très-

étendu. Le pavillon surmonté de la bannière impériale fit connoître à Roger que Constantin commandoit cette armée. En effet, les Bulgares s'étant emparés de Belgrâde, l'Empereur d'Orient avoit rassemblé toutes ses forces, &, suivi du Prince Léon, il formoit le siège de cette ville importante qu'il vouloit reprendre sur eux.

Une partie de l'armée des Bulgares occupoit la ville pour la défendre, & le reste formoit un camp depuis la descente de la montagne jusqu'à la Save. Les deux armées opposées bordaient cette rivière, où la cavalerie des deux partis faisoit abreuver également ses chevaux. L'une & l'autre cherchoient à s'inquiéter. Les Grecs faisoient tous leurs efforts pour jeter des ponts, & les Bulgares en faisoient de même pour les en empêcher. Au moment où Roger arriva, il vit qu'une escarmouche très-vive se passoit entre les deux armées. Les Grecs, très-supérieurs en nombre, avoient fait semblant de se préparer à forcer le passage de la Save; ils présentoient des ponts & des bateaux pleins de gens armés. Pendant cette feinte, Léon avoit remonté la Save, avoit jeté des ponts; & ce Prince, à la tête de vingt mille Grecs, étoit passé, de l'autre côté de la rivière: faisant alors un long circuit, il étoit venu pour attaquer en flanc les Bulgares,

&

& porter le désordre dans leurs rangs. L'empereur, voyant l'attaque de son fils commencée, profita de cette diversion; & faisant jeter des pontons & des bateaux, il passa la Save à la tête du reste de son armée.

Vatran, Roi des Bulgares, & Prince aussi prudent que brave, faisoit tous ses efforts pour soutenir cette attaque imprévue, & remédier au désordre qu'il voyoit déjà dans son armée. Léon trouvant le moment de le surprendre, le saisit d'un bras nerveux, & le fit tomber entre les pieds des chevaux : il se releva pour se défendre, & ce fut en vain qu'on lui demanda de rendre son épée; mais il fut bientôt percé de mille coups. Dès que les Bulgares eurent vu tomber leur brave Souverain, ils prirent la fuite. Roger, se livrant à la haine qu'il portoit aux Princes Grecs, prit ce tems pour secourir leurs ennemis effrayés : il pousse à toute bride le léger Frontin; il atteint la tête des fuyards, il les arrête, les ramène au combat; &, baissant sa lance, il vient fondre sur les Grecs avec un air si terrible, qu'il eût fait trembler jusqu'aux habitans de l'Olympe.

Un neveu de Constantin, Prince aussi cher à cet Empereur que s'il eût été son propre fils, étoit en avant des premiers escadrons Grecs,

portant un riche panache or & pourpre sur son casque , & couvert d'armes brillantes : Roger l'attaque , perce son bouclier , sa cuirasse , & le fer ensanglanté de sa lance paroît en entier au-delà de son corps ; il tire aussi-tôt la redoutable balifarde , & bientôt les têtes , les bras & des bustes entiers volent & tombent autour de lui. Les Grecs s'épouvantent en voyant ces coups horribles ; ils les évitent ; aucun d'eux n'ose tenir contre Roger. La face du combat change bientôt ; & les Bulgares qui venoient de fuir devant les Grecs , les poursuivent à leur tour. L'épouvante se met jusques dans les escadrons qui n'avoient pas encore chargé ; les étendards se dispersent dans la plaine , & la déroute est déjà presque générale. Léon étoit alors sur un tertre élevé ; surpris de voir l'armée des Grecs s'enfuir épouvantée , il jette les yeux de tous côtés pour connoître la cause d'une déroute qui l'accable de douleur ; il apperçoit enfin que c'est un seul Chevalier qui fait fuir aux Grecs les coups redoutables qu'il porte sans cesse ; & , quoique Léon soit irrité des secours que ce Chevalier donne à ses ennemis , il ne peut s'empêcher d'admirer sa valeur. Il connoît bien à la forme , comme à la richesse de ses armes , que ce ne peut être un Cavalier Bulgare ; il croit plutôt qu'un Ange

exterminateur vient au secours des ennemis, pour punir les Grecs des crimes depuis long-tems accumulés sur leurs têtes.

Léon étoit doué du cœur le plus sensible & le plus généreux; loin d'être irrité contre un ennemi dont le courage éclatant devenoit si nuisible à ses troupes, il se prit d'admiration & d'un si vif intérêt pour lui, qu'il n'eût pu voir qu'avec regret qu'il eût été blessé; il eût même plutôt soutenu la vue de ses sujets massacrés, que de voir tomber une tête qui dans ce moment lui devenoit si chère. Les coups que le Chevalier continuoit à porter sans cesse, ne pouvoient même éteindre ce sentiment.

C'est ainsi qu'un jeune enfant, après avoir reçu quelques coups de sa mère irritée, ne cherche qu'à les éviter: mais il ne court point à son père, à sa grande sœur pour implorer leur secours; il retourne à celle qui lui donna le jour, il embrasse ses genoux, & ses yeux pleins de larmes ne s'élèvent que pour en obtenir une caresse. De même les premiers escadrons que Roger a défaits, ceux qu'il menace encore, ne peuvent exciter la haine de Léon; & les actes éclatans qu'il voit faire à ce jeune héros ne font qu'animer encore la tendre affection qu'il se sent pour lui. J'avoue que dans ce moment je me sens moi-même touché pour Léon, puisque c'est lorsque ce jeune Prince

admire le plus Roger, & qu'il cède à la douce sympathie qui l'attire, que le terrible Roger pour-
suit le plus vivement sa victoire, cherche Léon,
& desire lui donner la mort. Mais Léon qui
croit s'en appercevoir, est assez prudent (quoique
bien brave) pour ne pas en venir aux mains
avec un guerrier qu'il desire avoir un jour pour
ami ; cependant , pour remédier à la défaite
entière de son armée, il envoie vite un aide-de-
camp à l'Empereur son père, pour le conjurer
de repasser promptement la Save, de peur qu'il
ne soit coupé dans sa retraite ; & lui-même ,
retournant alors vers le pont éloigné qu'il avoit
fait jeter , il se retira dans le même camp qu'il
occupoit la veille.

La campagne du côté de Belgrade, resta jon-
chée d'une multitude de Grecs pérís en cette affai-
re. Il en seroit resté sans doute un bien plus grand
nombre, si la Save n'eût bientôt séparé les deux
armées ; mais plusieurs de ceux qui s'enfuyoient
tombèrent des ponts qui s'étoient engorgés , &
périront sous les eaux ; quelques autres , bien
montés , gagnèrent & passèrent au gué ; mais
les Bulgares amenèrent un assez grand nombre
de prisonniers dans Belgrade.

Cette journée , dans laquelle les Bulgares
avoient perdu leur Roi Vatran, & dans laquelle
ils eussent été entièrement défaits sans Roger,

Étant finie, les vainqueurs se réunirent près du Chevalier qu'ils ne pouvoient encore connoître que sous le nom du Chevalier à la licorne; ils l'entourèrent, ils applaudirent à sa valeur, l'exaltant d'une commune voix, comme un héros auquel ils devoient leur salut & la victoire. L'un embrassoit ses genoux, l'autre lui baisoit la main; les gens de pied baisoient jusqu'à ses étriers; ceux qui pouvoient le toucher croyoient avoir touché un Ange conservateur, & tous généralement le conjuroient à grands cris d'être désormais leur Roi, leur Général & leur guide. Mais Roger leur répondit qu'il ne pouvoit accepter le sceptre ni le commandement, & qu'il n'entreroit pas même dans Belgrade, jusqu'à ce qu'il eût terminé cette guerre par la mort de Léon; il ajouta qu'il alloit le suivre, & qu'ayant fait plusieurs milliers de milles à dessein de mourir ou d'arracher la vie à ce Prince, il alloit le poursuivre; & sur le champ, n'appelant pas même un de ses Eçuyers, il courut au pont par lequel Léon s'étoit retiré.

Léon avoit fait sa retraite trop promptement pour n'avoir pas précédé Roger de plusieurs heures; il avoit trouvé le passage libre; mais, faisant rompre le pont, il fit en même tems embraser tous les bateaux. Roger n'arriva sur le bord du fleuve qu'à l'entrée de la nuit; &, trouvant

alors le passage impraticable, il chercha de tous côtés où pouvoir la passer à couvert. Quoique la lune l'éclairât, il marcha long-tems sans pouvoir trouver aucun asyle: ce ne fut qu'à l'aube du jour qu'il découvrit à main gauche une petite ville vers laquelle il se porta, bien moins encore pour y prendre quelque repos, que pour y laisser remettre Frontin de l'excessive fatigue que ce bon cheval avoit essuyée.

Ungiard, sujet fidèle & fort aimé de Constantin, étoit Seigneur de cette petite ville; il avoit, selon les précautions ordinaires de la guerre, rassemblé dans sa place un assez grand nombre d'infanterie pour la défendre, & de cavalerie pour l'envoyer en partis enlever ou détruire les convois des ennemis. Roger ignoroit toutes ces circonstances; & ne trouvant aucun lieu de repos plus commode que cette petite ville, il avoit cru ne pouvoir mieux faire que de s'y arrêter.

Le hasard conduisit le soir, dans la même auberge où Roger s'étoit rendu, le Capitaine d'une troupe de la Romanie, qui s'étoit retiré de la bataille que les Grecs avoient perdue, lorsque Roger s'étoit mis à la tête des Bulgares. Ce Capitaine, échappé de la déroute générale, frémissait encore des périls qu'il avoit courus: le terrible Chevalier de

la licorne étoit sans cesse présent à son souvenir ; il trembloit comme un homme qui croyoit en être poursuivi. Cet Officier reconnut sans peine ce guerrier redoutable à la devise de son bouclier ; & , voyant presque sans défense celui dont il avoit fui les coups , il courut au palais d'Ungiard , & le fit prier de lui donner une audience secrète. Mais , mon usage n'étant pas de vous prévenir , ce ne sera que dans le Chant suivant que je vous rendrai compte du rapport que lui fit ce Capitaine Grec.



CHANT XLV.

L'HOMME qui se croit stable sur le faite de la roue d'une Déesse aveugle, est souvent bien près d'en être précipité : sa chute, rapide & cruelle, abaisse sa tête altière jusqu'aux derniers degrés de ce cercle qu'il voyoit de si loin sous ses pieds. C'est ainsi que Polycrate, le riche Roi de Lydie & le célèbre tyran de la Sicile, tombèrent du sommet de la puissance & des grandeurs, dans la misère extrême & dans l'obscurité. Quelquefois on admire au contraire avec quelle célérité celui qui sembloit anéanti dans la poussière, se relève pour remonter jusqu'à la place où ses regards n'osoient pas s'élever. La même tête appesantie & courbée sous les fers, donne bientôt des loix à l'univers : Servius, Marius, & Ventidius, en donnèrent un exemple mémorable aux Romains, & Louis XII vient de le donner à notre siècle. Cet aimable & brave Duc d'Orléans, ce père de son peuple, dont le fils de mon auguste Maître est le gendre, fut pris & couvert de fers dans la fatale journée de Saint-Aubin; cette tête, si digne de commander à la France, fut prête à tomber sur un échafaud.

Le célèbre Mathias Corvin courut plus d'une fois les mêmes périls; cependant le premier monta sur le plus beau trône de l'univers; le second vit les fiers & belliqueux Hongrois élever avec leurs bras la couronne qui lui ceignit la tête. Une infinité d'évenemens semblables remplissent les fastes de l'univers. Les malheurs suivent de près les faveurs de la fortune, & c'est ainsi qu'un bien inespéré nous tire de l'état le plus malheureux. L'esprit le plus philosophe, l'ame la plus forte & la plus éclairée, doivent donc se préparer à tout, ne point s'enivrer de leur bonheur, s'attendre que peut-être ne leur restera-t-il que les épines, des roses de la félicité: le sage de même ne doit point se laisser abattre par l'adversité; le peu de stabilité de la roue d'une Déesse aveugle & légère, ramène presque également ce qui cause l'infortune ou le bonheur des mortels.

Roger, après la victoire qu'il avoit remportée sur Constantin & son fils, présumoit si fort que tout céderoit à son courage, & que les grands projets réussiroient, qu'il s'étoit exposé tout seul au milieu de ses ennemis, & qu'il croyoit que son bras suffiroit pour renverser les escadrons & les cohortes Grecques, & pour donner la mort à Constantin & Léon, fussent-ils défendus par plus de cent de leurs plus braves guerriers; mais celle

qui se plaît à confondre nos projets & notre espoir, se préparoit à lui porter ses coups, & se servit du même Capitaine Grec qu'il avoit fait fuir, pour l'accabler de honte, d'infortune, & pour le faire déchoir de ses grandes espérances. Ce Capitaine avertit Ungiard, que ce même guerrier, qui, le jour précédent, avoit mis l'armée de Constantin en déroute, étoit venu de lui-même se livrer entre ses mains; qu'il étoit couché dans la ville; & qu'en le faisant prisonnier, il livreroit les Bulgares au joug que Constantin voudroit leur imposer.

Ungiard, qui savoit par un grand nombre de fuyards (qui, trouvant le pont rompu, s'étoient réfugiés dans la ville) qu'un seul Chevalier avoit détruit une partie de l'armée Grecque & mis l'autre en fuite, fut très-aise d'apprendre que ce Chevalier avoit eu l'imprudence de venir se jeter de lui-même dans ses filets: il attendit que le sommeil eût fermé ses yeux; &, rassemblant ceux qu'il croyoit les plus intelligens & les plus forts, il surprit Roger dans son lit, & s'en empara sans peine; le bouclier du guerrier suffit pour trouver qu'il ne se trompoit point. Roger étoit nu; que pouvoit-il faire pour se défendre? Il fut pris & chargé de fers. Ungiard, plein de joie de l'avoir en sa puissance, le retint prisonnier dans la ville de Novigrade, & dépêcha

sur le champ un courier à Constantin, pour lui faire part de cette nouvelle. L'Empereur d'Orient avoit, dès la nuit suivante de la déroute de son armée, levé son camp de devant Belgrade, & s'étoit retiré sous les murs de la ville de Beltech, dont Androphile, père du guerrier que Roger avoit fait tomber le premier sous ses coups, étoit Seigneur. Constantin s'occupoit alors à faire réparer les remparts & à faire terrasser les portes de cette ville, qu'il craignoit que les Bulgares ne vinssent attaquer; il trembloit que le guerrier qu'il avoit vu combattre pour eux, ne redoublât leur audace; mais, dès qu'il scût que celui qu'il redoutoit étoit prisonnier, son cœur nagea dans la joie : il ne douta plus de la prise de Belgrade, & dit, d'un air satisfait, que les Bulgares, privés de leur défenseur, tomberoient bientôt sous sa puissance. Léon sentit une joie plus vive encore que celle de son père; non-seulement il comptoit dès-lors sur la prise de Belgrade & sur la conquête de toute cette frontière, mais il espéroit acquérir l'amitié de ce guerrier, dont il avoit admiré la valeur; il croyoit, à force d'honneurs & de bienfaits, l'attacher à son service, & ne plus porter envie à Charlemagne d'être servi par ses deux célèbres neveux, Roland & Renaud, lorsqu'il auroit un pareil guerrier pour compagnon. Théodora,

sœur de Constantin, & mère du malheureux guerrier que Roger avoit percé d'outre en outre d'un coup de lance, étoit agitée par un desir bien différent. Théodora se jette aux pieds de son frère, & débute, pour l'attendrir, par verser un torrent de larmes: Non, Seigneur, lui dit-elle, je ne me lèverai point de vos genoux, que vous ne m'accordiez de pouvoir venger la mort de mon fils sur le barbare que vous tenez dans vos fers. Mon fils étoit votre neveu; sa tendresse pour vous, ses services, doivent vous animer de la même haine qui me transporte; & vous ne pouvez me refuser son meurtrier, pour exercer sur lui ma vengeance. Voyez vous-même que le Ciel semble le livrer à nos coups; il faut qu'il l'ait conduit comme un oiseau vorace dans nos filets, pour que mon fils, précipité par sa main cruelle sur le noir rivage, ne reste pas sans être vengé. Donnez-moi ce prisonnier, Seigneur; c'est à ma main à punir elle-même ce qu'une mère peut éprouver de plus cruel. Théodora fait si bien par ses cris, par ses larmes, & par son obstination à serrer les genoux de son frère, sans souffrir qu'on la relève, que Constantin est à la fin forcé de lui promettre tout ce qu'elle desiré, & même de commander qu'on aille chercher le prisonnier pour le remettre entre ses mains.

On exécuta les ordres de l'Empereur ; & dès le jour suivant, Roger fut remis dans la puissance de la cruelle Théodora. Elle eût été peu satisfaite que Roger eût péri d'une mort cruelle & pleine d'opprobre au milieu d'une place publique ; sa noire & cruelle vengeance le destinoit aux longs & cruels supplices qu'elle s'imaginait lui faire souffrir. La barbare Théodora fit enfermer Roger dans le fond d'une tour obscure , ayant les mains, les pieds & le cou ferrés par une chaîne pesante. Ce cachot ne recevoit aucun rayon de lumière ; un peu de pain moisi lui servoit de nourriture ; & souvent le Geolier, plus barbare encore que sa maîtresse irritée, l'en faisoit manquer pendant des jours entiers. Ah ! si la tendre Bradamante & la vauleuse sœur de Roger l'eussent su dans cet affreux état , elles eussent exposé leur vie pour le délivrer , & la fille d'Aymon n'eût plus été retenue par la crainte de son père ni de Béatrix. L'Empereur Charles , dans ces entrefaites , venoit de faire publier à son de trompe la promesse qu'il avoit faite de ne donner la main de sa nièce Bradamante , qu'à celui qui pourroit se montrer égal à cette guerrière les armes à la main : la publication s'en fit, non-seulement dans sa capitale , mais aussi dans tous les lieux de sa dépendance ; ainsi cette promesse fut bientôt répandue

dans toute l'Europe, & jusques dans l'Orient. Personne ne put donc ignorer que, pour obtenir la guerrière, il falloit avoir le courage, la force & l'adresse de pouvoir lui résister depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, & que celui qui tiendrait tout ce tems contre elle sans se laisser vaincre, deviendrait son époux, sans qu'elle pût s'en défendre. La guerrière, experte dans les combats à cheval ou dans ceux de pied ferme, en laissoit le choix à ceux qui se présenteroient, ainsi que de celui des armes. Aymon ne pouvant s'opposer à la volonté de son Empereur, & sachant qu'on murmuroit de l'exil de Bradamante, prit le parti de céder, & de revenir à la Cour avec elle. Quoique Béatrix fût encore fort en colère contre sa fille, elle lui fit faire cependant des habits magnifiques & galans, la naissance de la guerrière exigeant qu'elle parût avec décence. Bradamante vint donc avec son père dans cette Cour, qui, loin de lui paroître brillante comme autrefois, ne fut pour elle qu'un séjour de tristesse & d'ennui, lorsqu'elle n'y vit plus son Amant. C'est ainsi que celui qui voit un jardin émaillé de fleurs dans les beaux jours de la fin d'Avril, ne peut le revoir qu'avec peine & ne le reconnoît plus, lorsqu'il le trouve desséché par le soleil brûlant des jours déjà moins longs de l'ardente canicule. La Cour de Charles,

privée de la présence de Roger, parut avoir perdu tout ce qui la paroit le plus aux yeux de Bradamante : elle n'ose en demander des nouvelles, de peur de faire naître quelques soupçons ; elle se contente d'avoir sans cesse l'oreille attentive, dans l'espérance d'apprendre ce qu'elle desire si vivement de savoir. Elle sçut enfin que Roger étoit parti ; mais elle ne put en apprendre davantage. Roger ne s'étoit confié qu'au seul Ecuyer qu'il avoit conduit avec lui : tout le monde ignoroit quelle route il avoit prise.

Ah ! que ce départ subit parut cruel à la guerrière ! qu'il lui coûta de craintes & de nouveaux soupirs ! . . . Cherchant à déchirer son cœur elle-même, sa crainte la plus forte la porte jusqu'à l'injustice de croire que Roger, voyant que le Duc Aymon est contraire à son amour, a pris le parti de s'éloigner, pour l'oublier & la bannir à jamais de son cœur ; elle frémit même en pensant que pour mieux réussir dans ce dessein, Roger est peut-être allé pour chercher en d'autres Cours quelque nouvelle beauté qui puisse le consoler de l'avoir perdue. Mais une si cruelle pensée étoit bientôt détruite, lorsqu'elle se rappelloit l'amour & la fidélité qu'il avoit toujours eus pour elle ; elle s'accusoit elle-même d'injustice & d'une folle jalousie, pour avoir pu soupçonner le cœur de son Amant ; cependant elle

n'étoit pas la maîtresse de réprimer encore de nouveaux soupçons, quoiqu'ils ne pussent durer qu'un moment. C'est ainsi que, tour-à-tour & toujours également tendre, Bradamante passoit de l'inquiétude au calme ; mais le sentiment le plus doux pour elle, étoit celui qui l'arrêtoit le plus long-tems, & qui finissoit par pénétrer & remplir son cœur. C'étoit alors-que, se rappelant tous les sermens qu'elle avoit eu tant de plaisir à recevoir dans son ame, elle s'accusoit d'une injustice impardonnable ; & , comme si son cher Roger eût été présent, elle frappoit son beau sein, elle s'accusoit d'être coupable. Oui, j'ai tort, mon cher Roger, disoit-elle ; oui, je mériterois d'être punie pour avoir osé te soupçonner : mais n'en accuse que le cruel amour ; cet enfant, toujours inquiet dès qu'il est malheureux, fait passer tous ses tourmens dans mon ame ; il te peint à mon souvenir tel que je t'ai vu toujours, le plus beau, le plus aimable, le plus tendre de tous les Amans ; il me rappelle jusqu'à tes moindres discours, & cette réputation brillante, célébrée par tous ceux qui parlent de tes actions. Crois-tu, me dit souvent cet amour injuste & méfiant, qu'aucune femme puisse voir Roger sans être émue, sans l'adorer, sans faire tous ses efforts pour rompre la chaîne qui l'attache à toi, & sans desirer de lui faire porter
la

la sienne ?... Ah ! si ce cruel enfant, au lieu de me parler de ces craintes injustes, me rapportoit fidèlement tes plus secrètes pensées... oui, Roger, je suis sûre qu'il ne me diroit rien qui ne remplît mon âme d'un plaisir égal aux sentimens que j'ai pour toi, & ce que tu pensés détruiroit ces vaines craintes qui m'agitent encore malgré moi. Tiens, Roger, je l'avoue, je sens que je ressemble à l'avare dont toutes les pensées sont attachées à son trésor, & qui n'est point tranquille quoiqu'il le sache en sûreté ; tant qu'il n'est pas à portée de le voir sans cesse, le malheureux craint toujours qu'il ne lui soit enlevé. Hélas ! mon cher Roger, comment puis-je bannir en ton absence ces cruelles craintes sans cesse renaissantes ?... Je sçais qu'elles n'ont aucun fondement, qu'elles ne me présentent que des mensonges ; mais enfin, suis-je donc la maîtresse d'un cœur qui t'adore ? Reviens, reviens ! ah ! tu ne reparoîtras pas plutôt à mes yeux enchantés, que la joie la plus pure, que le plus heureux calme renaîtront dans mon cœur.... Tu sçais que lorsque le soleil semble abandonner la terre à l'horreur ténébreuse de la nuit, souvent une espèce de terreur insensée s'empare de notre âme ; tu dois éprouver comme moi, que lorsque l'astre du jour recommence sa carrière, une agréable assurance succède à ces

momens d'un trouble fâcheux : c'est ainsi que , sans son Roger , la fille d'Aymon , oui , la guerrière Bradamante même , devient craintive. Mais qu'elle est forte , qu'elle est heureuse dès qu'elle revoit son Amant !... Reviens , reviens donc , cher Roger ! viens rassurer ton Amante , & ranimer pour toujours la douce espérance en son cœur ! Pardonne-moi donc les inquiétudes qui m'agitent ; ton absence est pour moi ce que la nuit est pour la nature. Tu sçais que la plus petite étincelle brille dans les ténèbres ; mais la splendeur du soleil naissant suffit pour éteindre la clarté de cette foible lueur : ton retour , mon Roger ! fera pour moi celui de l'astre du jour quand il brille à l'horizon.

Alors le seul flambeau de l'amour luira pour ta Bradamanté ; & ces étincelles , que la torche affreuse de la jalousie secoue sur mes pas tremblans , disparaîtront pour toujours. Non , je ne peux trop te dire tout ce que je souffre dès que je ne te vois plus ; ton absence est l'hiver de ma vie ; je languis , comme la nature languit lorsque le soleil se retire de notre hémisphère , ne luit que pendant quelques heures , & ne l'anime plus que par de foibles rayons : on entend alors frémir les vents , ils enlèvent des montagnes glacées de l'ourse , des tourbillons de neige & de frimats qu'ils répandent à grands flots sur les

campagnes ; le triste oiseau se cache, il lériffe son plumage , & l'on n'entend pas sa voix ; la fleur est disparue ; la feuille, jaune & desséchée, couvre le pied de l'arbre qu'elle paroît. Hélas ! je ne ressemble que trop à la nature : muette, immobile & glacée dès que je ne te vois plus, mille craintes nouvelles, mille pensées sinistres font éprouver à mon ame toutes les rigueurs du plus affreux hiver. Ah ! reviens donc, soleil de mes jours, viens ramener un doux printems, fondre les glaces & dissiper les nuages obscurs qui me cachent le jour radieux du bonheur....

Semblable à la malheureuse Progné, lorsque, revenant à tire d'ailes à son nid, elle ne voit plus ouvrir un large bec à ses petits qu'un enfant malin vient d'enlever ; aussi consternée que la tourterelle qui, depuis un jour entier, rappelle en vain sa fidelle compagne, Bradamante se plaignoit ainsi : craignant que Roger ne lui fût enlevé pour toujours, elle cachoit le mieux qu'elle le pouvoit les larmes qu'elle étoit sans cesse prête à répandre. Oh Dieux ! quel eût été son désespoir, si elle eût pu sçavoir que cet Amant si cher étoit prêt alors à subir la mort la plus cruelle !

Le Ciel, toujours juste, permit que le projet de la vieille & méchante Théodora parvînt aux oreilles de Léon ; il sçut qu'elle tenoit Roger

dans un affreux cachot , accablé sous le poids de ses fers , & qu'elle n'attendoit pour achever de lui donner la mort , que d'avoir inventé des supplices assez affreux pour assouvir sa vengeance. Le cœur noble & généreux de Léon en fut vivement ému ; ce Prince ne pensa plus , de ce moment , qu'à sauver les jours d'un aussi brave Chevalier.

Quoique Léon ne le connût point encore pour être ce Roger dont la renommée étoit si brillante , il admiroit , il aimoit même celui dont la valeur lui paroissoit au-dessus de celle d'un simple mortel ; il chercha promptement , il sçut trouver un moyen de lui sauver la vie , sans que sa méchante tante pût le soupçonner d'avoir eu part à sa délivrance. Il fit appeler le Geolier , & lui dit qu'il vouloit parler à ce prisonnier auparavant qu'il perdît la vie ; & , prenant avec lui le plus fidèle & le plus fort de ses serviteurs , il se rendit la nuit à la prison de Roger , & se la fit ouvrir par le Geolier , auquel il défendit de le faire connoître. Cet homme cruel n'osant refuser d'obéir au Prince de Grèce , conduisit Léon jusqu'au bord d'une trappe qu'il se mit en devoir d'ouvrir ; il se courba tournant le dos à Léon ; & celui qui le suivoit saisit ce moment pour jeter un nœud coulant autour du cou de ce vil satellite qu'il

étrangla sur le champ. Ils ouvrirent aussitôt la trappe , & Léon descendit (à l'aide d'un cable & tenant une torche allumée) dans l'affreux cachot où depuis long-tems Roger étoit privé du jour ; il le trouva chargé de fers , & le corps à moitié dans une eau bourbeuse , qui suffisoit pour lui donner la mort en peu de tems. Léon aussitôt embrasse tendrement Roger , & lui dit : Chevalier , votre valeur éclatante m'attache à vous par des liens que rien ne peut rompre désormais ; j'oublie mes propres intérêts , j'ose même braver la colère de mon père ; & votre amitié , que je vous demande pour toujours , me devient plus chère que tout autre sentiment que je puisse éprouver. Je suis Léon ;... je suis le fils de Constantin ;... & c'est moi qui viens à votre secours. Vous voyez que ce n'est pas sans courir quelques risques , & sur-tout sans être sûr de la colère de mon père , s'il savoit jamais que vous eussiez été délivré par ma main. Vous avez presque détruit son armée devant Belgrade , & vous sentez qu'il doit être irrité contre vous ; mais il n'est rien qui puisse me retenir , & que je n'ose braver pour rompre vos chaînes & vous sauver la vie. Ah ! Seigneur , s'écria Roger , quoi ! c'est vous-même dont la générosité m'arrache à la mort ! Recevez donc du moins le vœu que je fais de vous

consacrer ma vie ; puisse-je l'employer à vous servir sans cesse ! Cette vie , Seigneur , est votre bien , & je suis prêt à vous la rendre , & à l'exposer mille fois pour vous prouver ma reconnaissance.

Léon & celui qui le suivoit détachèrent promptement les chaînes de Roger ; ils le tirèrent de ce cachot , dans lequel ils jetèrent celui du Geolier ; & , sans être vus de personne , Léon conduisit Roger dans son palais : il l'y tint caché pendant quelques jours ; & pendant ce tems , il se servit de quelque prétexte pour se faire remettre par Ungiard le cheval & les armes de Roger , que ce Seigneur Grec avoit en sa puissance.

Le jour suivant , la surprise & le dépit de Théodora furent extrêmes , lorsqu'elle sut qu'on avoit trouvé la porte de la prison ouverte , le Geolier étranglé & les fers brisés , qui prouvoient que Roger en avoit été délivré. On ne put jamais imaginer par qui , ni par quel moyen cet acte avoit pu s'exécuter ; on pensa bien moins à Léon qu'à tout autre ; on devoit croire que ce Prince eût plutôt appesanti les chaînes du Chevalier inconnu , que de travailler à les rompre.

Roger , surpris , pénétré , confus même de la générosité de Léon , ne connut plus que le

sentiment dont sa belle ame étoit si capable. La colère & la jalousie l'avoient entraîné à l'extrémité de l'Europe pour arracher la vie à ce Prince ; mais en ce moment il eût donné mille fois la sienne pour lui. La plus tendre amitié, la plus vive reconnoissance, ces deux sentimens si délicieux pour les ames élevées & sensibles, remplirent toute la sienne, & bannirent à jamais le poison de la jalousie & la noire fureur qu'inspire la vengeance. Roger s'occupoit nuit & jour du procédé généreux de Léon, de la reconnoissance qu'il lui devoit, & du desir ardent qu'il avoit d'égaliser, s'il étoit possible, par ses services, les bienfaits qu'il en avoit reçus : il pensoit que tous les jours d'une vie que Léon avoit conservée, devoient être employés pour cet aimable Prince.

Ce fut dans ce même tems que la nouvelle du ban que Charlemagne avoit fait proclamer dans ses vastes Etats, parvint jusques dans ceux de Constantin. On sçait déjà que ce ban portoit qu'on ne pourroit obtenir la main de Bradamante que par le sort des armes. Léon n'apprit cette nouvelle qu'avec chagrin : il se rendit justice ; & , quoique brave contre tout autre , il n'espéra point surmonter le courage & la force de cette redoutable guerrière. Il imagina pouvoir suppléer par une feinte adroite à

ce qui lui manquoit pour réussir. Léon connoissoit la valeur & la force surnaturelle de ce Chevalier auquel il avoit sauvé la vie, & dont il ignoroit encore le nom; il croyoit avec raison qu'il pouvoit tenir tête au plus redoutable Paladin de la France: il ne douta point qu'il ne pût résister pendant tout un jour à Bradamante, & conquérir ainsi la main de cette célèbre guerrière; mais il étoit très-embarrassé pour proposer à ce Chevalier de combattre en sa place, & pour cacher si bien son entreprise, que sa feinte ne pût jamais être découverte. Il appela Roger, lui confia tous les secrets de son ame, & le conjura de se couvrir de ses armes & de ses devises impériales pour se présenter en sa place au combat contre Bradamante. La véhémence & la prière éloquente & pathétique du Prince Grec étoient inspirées par l'amour; mais la reconnaissance parloit encore bien plus fortement dans le cœur de Roger: quoique ce projet lui parût mortel à remplir, quoiqu'il lui semblât d'une exécution presque impossible, il ne put refuser Léon, & lui dit même d'un air assez tranquille, qu'il n'étoit rien qu'il ne fût prêt à faire pour lui.

Roger a fait à peine cette téméraire promesse, qu'il se sent percer le cœur par l'atteinte la plus mortelle; il s'agite, il se tourmente

nuît & jour ; il prévoit sa mort comme certaine ; cependant il ne peut se repentir d'avoir tout promis à celui pour lequel il doit & voudroit mourir : il sent que s'il résiste à Bradamante , il la remet entre les mains d'un autre , & qu'il n'y pourra survivre : sa seule espérance est que la douleur suffira pour trancher le fil de ses jours , ou que , s'il est vainqueur dans ce combat , sa propre main pourra terminer ses malheurs.

Rien ne lui paroît donc plus impossible que de céder celle qu'il adore & que de vivre après l'avoir perdue , & bientôt il n'a plus à faire que le choix fatal du genre de mort auquel il aura recours. Il se propose quelquefois de la recevoir de la main de son Amante , & de présenter son sein découvert à ses coups : cette fin lui paroît la plus douce ; le coup d'une main si chère lui paroît doux à recevoir dans son cœur. Mais bientôt Roger pense qu'il trompera l'espérance de Léon , & qu'il ne tiendra pas ce qu'il a promis à ce généreux Prince : il doit , selon son engagement sacré , faire tous ses efforts pour que Léon puisse paroître vainqueur ; & , malgré tous les sentimens tumultueux qui tour-à-tour agitent son ame , il convient toujours avec lui-même que rien ne peut plus le faire manquer à sa parole.

Léon déjà, selon la permission de Constantin, avoit fait préparer ses chevaux, ses armes, & choisi ceux qui devoient marcher à sa suite ; il prit sur le champ le chemin de Paris, menant avec lui Roger, monté sur Frontin & couvert des armes d'Hector ; ils marchèrent assez vite pour se rendre bientôt sur la Seine. Le Prince de Grèce ne voulut point entrer dans Paris, & ce fut par deux Seigneurs de la Cour qu'il fit annoncer son arrivée à Charlemagne. Cet Empereur vint le premier lui rendre visite, & lui fit les plus beaux présens. Léon, occupé de son projet, supplia Charles de lui faire ouvrir promptement la lice où son sort devoit être décidé : il le pria de lui mettre en tête la guerrière qui ne vouloit être le prix que de celui qui l'égaleroit en courage & qui sauroit lui résister. Charles l'assura que ce célèbre combat ne seroit point retardé, qu'il pouvoit s'y présenter dès le lendemain ; & Charles, en effet, fit dresser une lice, pendant la nuit, presque aux pieds des remparts de la capitale.

Roger passa toute la nuit qui précéda ce combat si fatal pour lui, dans l'horreur du même désespoir qui l'avoit agité pendant toutes les précédentes. Le jour qui va suivre, s'écrioit-il douloureusement, fera le terme de ma malheureuse vie.... Il avoit choisi de combattre à

pied , armé de toutes pièces & l'épée à la main ,
 non qu'il craignît l'atteinte de la lance d'or
 dont il ignoroit le pouvoir ; il n'avoit été connu
 que par le père de l'Argail : Astolphe , ceux
 qui s'en étoient servi , & Bradamante ne sça-
 voient point que cette lance fût enchantée , &
 croyoient tous ne devoir qu'à leur force , les
 avantages qu'ils avoient remportés par celle
 d'un enchantement secret.

La seule raison qu'eût Roger de demander à
 combattre à pied , fut la crainte que Brada-
 mante ne reconnût Frontin qu'elle avoit sou-
 vent monté , & qu'elle avoit gardé près d'elle
 & nourri souvent de sa main à Montauban.
 Roger eut soin de ne conserver aucune marque
 extérieure qui pût faire naître le plus léger
 soupçon dans l'esprit de sa chère Bradamante.

Il eut l'attention de ne pas armer sa main
 de la redoutable Balifarde : cette épée cruelle
 tranchoit comme une pâte molle le plus dur
 acier ; un coup malheureux eût pu faire couler
 un sang pour lequel il eût répandu tout le sien :
 il prend une lame d'une foible trempe , il en
 brise la pointe , il en émousse le tranchant à
 coups de marteau ; & c'est avec cette arme ,
 qui ne peut que parer les coups de la guerrière ,
 qu'il entre dès les premiers rayons du soleil
 dans la lice.

Il avoit eu soin de se revêtir de la cotte de mailles que Léon portoit ; on voyoit sur son écu l'aigle à deux têtes éployé dans un champ de gueules : ce qui rendoit ce déguisement encore plus vraisemblable, c'est que la taille, la stature de Léon & de celle de Roger, étoient absolument les mêmes. Bradamante, en se préparant à ce combat, étoit occupée d'un soin bien différent de celui de Roger ; & tandis que celui-ci préparoit son épée à ne pouvoir porter aucune atteinte dangereuse, elle s'attachoit à ranimer le vif tranchant de la sienne ; elle en aiguisoit la pointe ; elle desiroit de la voir bientôt ensanglantée, & que cette lame pût percer la cuirasse & trouver le chemin du cœur de son ennemi. Pénétrée d'un feu qui coule avec son sang dans ses veines, la guerrière s'agite, attend le signal du combat, tel qu'un cheval Arabe qui bat la terre de son pied léger, & qui s'agite prêt à s'élancer de la barrière qui le retient encore ; on le voit, les narines enflées, souffler rapidement des flocons de fumée, & dresser ses oreilles aigües. Mais dès que la trompette rompit le frein qui la retenoit, Bradamante, qui croit attaquer Léon, s'élance contre Roger ; & c'est ainsi qu'on voit tomber la foudre au milieu d'une tempête qui fait également soulever les mers, & qui porte le ravage

dans les plaines désolées , en renversant les cabanes & les moissons sous des torrens de pluie , d'une grêle destructive , & en faisant fuir également les troupeaux, les chiens & les pasteurs épouvantés.

Un vieux chêne dont les racines pénètrent la terre depuis trois siècles , une tour dont la lourde masse affermit & presse le rocher qui la soutient , l'écueil profond dans le sable qui brise les vagues écumeuses , ne sont pas plus inébranlables au souffle impétueux de l'Aquilon , que Roger , sous les armes d'Hector , ne le paroît aux coups multipliés que lui porte Bradamante irritée : elle tourne rapidement autour de lui ; elle emploie tour-à-tour la ruse , l'adresse & la force ; elle cherche vainement un côté foible ; elle ne trouve à frapper que contre un rempart impénétrable à ses coups. C'est ainsi que des assiégeans donnent en vain un violent assaut à la forte citadelle qu'ils espèrent enlever de vive force ; les uns veulent faire sauter les portes , les autres cherchent à s'élancer sur les remparts ; plusieurs , se jettant dans les fossés , veulent pénétrer par des souterrains. Tout est en défense ; ils trouvent la mort sous mille formes différentes , & ne peuvent trouver aucun passage pour pénétrer. La guerrière frappe & se tourmente en vain, aucune maille ne tombe

sous ses coups, & son épée, toujours luisante, ne peut s'ensanglanter du sang qu'elle brûle de répandre. Elle fait, il est vrai, voler mille étincelles du casque, de la cuirasse & du bouclier de Roger, dont les armes retentissent sous ses coups, comme le toit d'un fort château sous une grêle épaisse. Roger se trouve toujours en défense, pare presque tous les coups, esquive légèrement les autres & n'est jamais blessé; tantôt il s'arrête ou se retire; il leur présente ou l'opposition de son épée, ou celle de son bouclier; il en porte peu sur elle, & ne les porte que lorsqu'il est sûr qu'ils ne peuvent la blesser. Le jour se passe insensiblement, Bradamante le remarque; elle voudroit prévenir sa fin par une victoire décidée: elle se ressouvient du ban publié: elle sçait que si son ennemi lui résiste jusqu'au coucher du soleil, elle demeurera sa conquête. Bientôt elle s'apperçoit que le soleil s'approche des colonnes d'Hercule, prêt à se plonger rapidement de ce cap dans le sein de la mer: elle commence à frémir du sort qui la menace; elle sent que sa force ne peut triompher de celle de son adversaire, & la malheureuse guerrière perd l'espérance: mais, plus elle la perd, plus sa colère s'accroît; elle redouble ses coups; elle veut encore briser les armes qui lui résistent depuis le commencement

du jour : elle imite en vain l'ouvrier qui veut terminer un ouvrage laborieux avant la fin de sa journée , & dont les bras énérvés par de longs efforts , ne pouvant plus en faire qui ne lui soient inutiles , lui font connoître que ses forces & le jour vont lui manquer à-la-fois. O malheureuse Bradamante ! si tu connoissois celui dont ta colère te fait désirer la mort ; si tu savois que c'est ce même Roger qui t'est plus cher que ta vie , je sçais que tu tournerois plutôt contre ton propre sein le fer que tu fais tomber sur sa tête ; je sçais que , l'aimant plus que toi-même , tu ne te consolerois jamais d'avoir porté tes coups terribles sur ce tendre & fidèle Amant.

Charles & les Pairs qui l'accompagnoient , admiroient comment celui qu'ils croyoient être le Prince Léon , se montroit égal & supérieur même à Bradamante : ils avoient remarqué que , pendant ce long combat , Léon avoit toujours sçu se défendre , sans porter un seul coup qui pût blesser la guerrière. Ils commencèrent tous à changer de sentiment , & se dirent l'un à l'autre , que Léon étoit vraiment digne de devenir l'époux de celle dont il égaloit la valeur.

Dès que le soleil se fut caché sous l'onde , Charles fit séparer les combattans , & jugea que la fille d'Aymon n'étoit plus en droit de

refuser sa main au Prince de Grèce. Roger, dès que le combat fut terminé, ne s'arrêta pas un moment ; & , sans lever la visière de son casque, & sans se dégager d'aucune de ses armes, il monta sur une petite haquenée , & courut se renfermer sous le pavillon où le Prince de Grèce l'attendoit. Léon l'embrassa deux fois tout armé, & , délaçant lui-même son casque, il ferra long-tems ses joues sur les siennes; Ah ! mon ami ! s'écria-t-il, je te dois toute mon existence ; mes Etats , tout ce que je possède , sont plus à toi qu'à moi-même. Roger, troublé par le malheur présent qui l'accabloit, & dont il sentoit alors le poids, ne lui répondit qu'en peu de mots. Il lui rendit promptement ses devises , & reprit celle de la licorne blanche ; il prit le prétexte d'être fatigué de ce long combat ; & , quittant le Prince le plus tôt qu'il lui fut possible , il retourna s'enfermer dans le pavillon qu'il occupoit ; mais, dès le milieu de la nuit, il reprit ses armes, il sella lui-même Frontin ; & , sans être aperçu de personne, il sortit promptement, prit le premier chemin qu'il trouva, & se laissa conduire à l'aventure par le bon & fidèle Frontin. Son cheval marchant au hasard & sans être guidé par son malheureux maître, courut le reste de la nuit, tantôt sur de grandes routes, souvent

Ouvrent par des chemins de traversé ; il passa des plaines , & s'enfonça dans des bois épais ; sans que Roger sortît un moment de la rêverie profonde où son esprit étoit absorbé. Ses pleurs couloient sans cesse , & le désespoir lui présentoit l'image funeste d'une prompte mort, comme l'unique secours qui lui restât pour terminer ses peines. De qui puis-je me plaindre, hélas ! s'écrioit-il ? quel est le barbare qui m'a ravi le seul bien qui m'attachoit à la vie ? Si je ne puis souffrir l'injure que j'éprouve , je dois en tirer la plus cruelle vengeance. Meurs donc , Roger ; meurs de ta propre main , puisque tu ne peux en accuser que toi-même ! Ne t'es-tu pas fait l'affront le plus sanglant & le plus solennel ? Aurois-tu donc la lâcheté de te le pardonner ? Bradamante ne le partage-t-elle pas avec toi , puisqu'elle en devient la victime ? Et quand même un reste d'amour pour la vie t'inspireroit la foiblesse de souffrir cette injure , oserois-tu , malheureux , laisser Bradamante sans en être vengée ? Ah ! ma mort seule peut expier mon forfait contre celle que j'adore : devois-je donc attendre à me la donner , & l'outrager si cruellement ? Que n'ai-je péri mille fois dans les supplices que me préparoit Théodora ! Si j'étois mort sous les coups de la main cruelle de cette mère irritée , du moins ma chère Bra-

damante auroit pu me plaindre ; mais quand elle
 saura que c'est moi qui l'ai combattue , qui l'ai
 livrée moi-même dans les bras de Léon , n'aura-
 t-elle pas toute raison de détester ma mémoire ,
 autant que je lui ferois horreur si j'osois soutenir
 la lumière du jour ?

C'est en tenant tous ces propos funestes ,
 étouffés à tous momens par ses sanglots , inter-
 rompus par ses cris douloureux , que le com-
 mencement du jour lui fit voir qu'il étoit alors
 enfoncé dans un bois épais , dont les entours
 étoient incultes & sauvages. Ferme dans la ré-
 solution de mourir , & ne consultant que son
 désespoir , Roger desiré que sa mort reste se-
 crète ; & ce lieu solitaire lui paroît propre pour
 le dessein qu'il a conçu. Il prend le parti d'en-
 trer dans la plus grande épaisseur de ce bois
 solitaire ; mais auparavant il débride , il ôte la
 selle à Frontin , & le met en liberté. Ah ! mon
 cher Frontin , lui dit-il , si ton malheureux
 maître eût pu récompenser tes services , tu
 n'eusses point été jaloux des honneurs dont jouit
 ce cheval ailé qui brille parmi les constellations.
 Le cheval de Castor ni celui d'Adrasfe ne purent
 être meilleurs & plus fidèles que toi. Les Grecs
 ni les Latins n'en ont point cité dans leurs
 fastes qui méritent d'être plus célébrés ; mais
 aucun de ces courriers renommés n'a jamais joui

d'un honneur aussi grand que celui qui te fut souvent accordé. Tu fus cher à la plus belle , à la plus vertueuse des Héroïnes ; souvent elle te nourrit, elle te caressa de sa belle main ; souvent elle prit plaisir à te brider, à te serrer, à te faire bondir avec grace entre ses genoux. Ah ! Frontin, tu fus cher à ma Bradamante !... Mais... malheureux Roger, qu'oses-tu dire ? Oses-tu bien, ingrat, insensé, barbare Amant, appeler encore tienne, celle que tu viens de livrer si lâchement dans les bras d'un autre ?... Ah ! Dieux !... Eh ! qui peut donc m'arrêter ? Pourquoi n'ai-je pas encore tourné mon épée contre mon sein ?

Si Roger ne cessoit de se livrer au désespoir ; s'il pouvoit sans cesse des gémissemens , & s'il versoit des larmes qui n'avoient pour témoins que les bêtes fugitives & les oiseaux de ces bois , Bradamante n'étoit pas moins malheureuse dans les murs de Paris : elle ne voit que trop qu'elle ne peut plus rien opposer aux justes prétentions que Léon a sur elle ; elle prend enfin le parti de manquer plutôt de parole à Charlemagne, à son père, sa mère, ses parens, ses meilleurs amis, que d'accepter un autre époux que Roger. Elle veut tout braver ; & si rien ne peut lui réussir, elle prend la résolution de terminer sa vie par le fer ou par le poison , &

la mort lui paroît plus douce que d'être séparée de l'Amant qu'elle adore.

Hélas ! mon cher Roger , quels lieux habites-tu donc ? s'écrioit-elle ; est-il possible que le ban que Charles a fait publier n'ait pas été jusqu'à toi ? Ah ! si tu l'avois sçu , on t'auroit vu le premier dans la lice , nul autre guerrier n'auroit pu t'y précéder. Ah ! malheureuse que je suis ! puis-je donc croire que Roger vive encore , puisqu'il n'est pas venu pour acquérir le droit de devenir mon époux ? Non , Roger , il n'est pas possible que tu sois le seul qui n'ait pas eu connoissance de ce ban ; il l'est encore moins que , l'ayant sçu , tu ne sois pas accouru ; la mort ou des fers ont pu seuls t'en empêcher. Mais que sçais-je ? . . . ne se peut-il pas que ce Grec , fils de Constantin , ait usé de quelque supercherie pour te retenir ? Cette nation perfide connoît ces lâches moyens de tromper ; il aura trouvé celui de t'arrêter pour te précéder à Paris. Hélas ! je ne demandai sans doute à Charles de n'accorder ma main qu'à celui qui me vaincroit les armes à la main , que dans la certitude où je croyois devoir être que toi seul pourrois me vaincre ; oui , je croyois fermement que le seul Roger pouvoit triompher de sa Bradamante. L'Eternel , hélas ! semble vouloir me punir de ma présomption , puisqu'il

fait remporter la victoire à Léon, dont les armes ne sont encore honorées par aucune action éclatante.

Cependant, si l'on prétend qu'il m'ait vaincue & que je sois en sa puissance, parce que je n'ai pu ni le prendre, ni lui donner la mort, cet arrêt me paroît très-injuste; & Charles a dû voir qu'il n'a point eu d'avantage sur moi, & que l'honneur du combat est égal entre nous. D'ailleurs, quand on n'écouterait pas cette raison, quand on m'accuseroit de vouloir éluder ce que mes paroles semblèrent promettre, que m'importe? serai-je donc la première qui soit revenue contre ses premiers engagements? Ma seule volonté, mon seul desir, ma foi, c'est d'être inébranlable dans l'amour que je t'ai juré, c'est de surpasser par ma constance celles que l'antiquité, comme l'Histoire moderne, célèbre pour leur fidélité. Non, quand même on oseroit m'accuser d'être aussi légère que la feuille qui devient le jouet des vents, rien ne peut me faire renoncer à ma première & mon unique chaîne. C'est en formant ces plaintes si douloureuses & si souvent interrompues par ses gémissemens, que la malheureuse fille d'Aymon passa la nuit qui suivit le jour fatal de son combat contre le Prince de Grèce; mais, dès que Morphée eut joui d'un doux repos dans

les grottes Cimmériennes , le Ciel , dont les décrets éternels avoient arrêté l'union de Roger & de Bradamante , envoya promptement un puissant secours à la malheureuse & fidelle guerrière. Il porta la redoutable Marphise à se présenter , dès les premiers rayons du jour , devant Charlemagne : Non , Seigneur , lui dit-elle , Marphise ne souffrira jamais l'injure atroce qu'on prétend faire à Roger ; Bradamante est la légitime épouse de mon frère ; elle ne lui sera point enlevée tant que je respirerai ; & si quelqu'un ose soutenir le contraire , je le défie , & je laverai dans son sang l'affront qu'il ose faire à ces deux époux & à leur sœur. Oui , je soutiens en présence de vous , de vos Pairs & de tous vos Chevaliers , que Bradamante a donné sa main à mon frère , en prononçant les paroles sacrées qui joignent deux époux par une indissoluble chaîne. Le Ciel a reçu leurs vœux & leurs sermens ; j'en suis témoin ; & ni l'un , ni l'autre ne peuvent plus disposer de leur foi.

Je n'oserois trop assurer si Marphise alors disoit exactement la vérité ; mais le moment étoit bien pressant , il falloit arrêter sur le champ le mariage de Léon , & la fière sœur de Roger se crut tout permis pour y réussir , en voyant que cette déclaration étoit le moyen

le plus sûr & le plus honnête pour exclure Léon des prétentions qu'il avoit acquises.

Charles fut très-surpris & très-embarrassé par la protestation que Marphise venoit de faire ; il fit venir Bradamante , & ce fut en présence même du Duc Aymon son père , qu'il voulut qu'elle déclarât la vérité. Bradamante rougit , baissa sa tête & ses beaux yeux ; une confusion marquée , un silence absolu qui ne nioit ni n'avouoit rien , donnèrent lieu de croire que la sœur de Roger n'avoit rien dit qui ne fût véritable. Roland & Renaud , présens à cette scène , furent transportés de joie de voir qu'une pareille déclaration alloit rompre une alliance que Léon regardoit déjà comme certaine ; que l'obstination du vieux Duc Aymon n'empêcheroit pas Roger d'avoir Bradamante ; & qu'ils ne seroient pas obligés de l'enlever par force , de la main d'un père , pour la remettre dans les fiennes. Les deux Paladins voyoient que , sans en venir à des extrémités fâcheuses , ils tiendroient la parole qu'ils avoient donnée à Roger , & que , son mariage étant public & connu de toute la terre , rien désormais ne pouvoit le rompre & s'opposer à cette union qu'ils desiroient. Mais le vieux Aymon , s'élevant contre eux tous avec colère , s'écria fortement :
Toute votre vaine supercherie ne m'en impose

point ; tout ce que vous inventez pour m'empêcher de marier ma fille selon ma volonté, ne peut m'ébranler ; & quand même tout ce que vous osez avancer seroit véritable, je ne me rendrois pas encore. Je suppose (quoique je sois bien éloigné de l'avouer ni de le croire), oui, je suppose que Bradamante ait eu la faiblesse & l'imprudence de donner sa main à Roger, & de recevoir la sienne, comment pouvez-vous le prouver ? En quel tems, en quel lieu se sont-ils donné mutuellement leur foi ? Ce ne pourroit être du moins qu'avant le baptême : or, si cette union s'étoit formée avant que Roger eût embrassé le Christianisme, elle seroit nulle, & nos loix ne permettent pas qu'aucune alliance puisse se former entre une Chrétienne & un Sarrafin. Léon d'ailleurs n'est nullement obligé de vous croire, puisque vous n'avez rien déclaré touchant ce prétendu mariage, avant qu'il ait hasardé de perdre la vie dans le combat dont il est sorti vainqueur : & notre grand Empereur, qui ne peut pas croire plus que moi votre infidèle rapport, doit être jaloux de maintenir l'exécution de ce qu'il a promis. Que n'avez-vous donc fait cette même déclaration avant qu'il eût fait publier son ban dans tous ses Etats, & lorsque rien n'étoit encore décidé ? C'est en conséquence de ce ban que le Prince

dè Grèce est venu de Constantinople pour s'y
foumettre & remplir sa teneur.

C'est ainsi que le Duc Aymon combattit les
raisons que Roland , Renaud & Marphise allé-
guoient en faveur de Roger & de Bradamante :
Charles étoit attentif, pesoit les intérêts, les
moyens des deux partis , & gardoit le silence.

Un murmure sourd , mais général , s'éleva
dans la Cour de Charles ; chacun se disoit à
l'oreille quelle étoit la cause qui lui paroïssoit
être la meilleure : ce bruit devint encore plus
fort & plus éclatant en se répandant jusqu'à
dans la capitale & le reste du Royaume. C'est
ainsi qu'on entend murmurer les vents dans les
cîmes & dans les feuillages des hautes forêts ,
lorsque l'austral & l'aquilon les agitent ; c'est
ainsi que les vagues mugissent en se brisant
contre le rivage , lorsque le fougueux Eole ose
attaquer le Dieu des mers. Tous les avis se par-
tagent entre Roger & Léon ; mais presque tous
les Chevaliers François se déclarent pour l'A-
mant de Bradamante ; & le Prince de Grèce
obtient à peine le suffrage d'un seul contre dix
autres en sa faveur. Charlemagne , indécis en-
core , ne veut point s'en rapporter à son seul
jugement dans une affaire aussi grave ; il la
renvoie à l'assemblée générale de ses Pairs assis
en Parlement. Pour Marphise , elle est en par-

tie satisfaite d'avoir arrêté le mariage de Léon, & bientôt la guerrière proposa un nouveau moyen de terminer cette grande querelle.

Seigneur, dit-elle à Charles, il n'est pas naturel que Léon puisse prétendre à l'épouse de Roger, tant que mon frère conservera la vie ; il faut nécessairement que l'un des deux tombe sous les coups de son adversaire, & perde la lumière du jour ; l'autre, sans rival, restera possesseur de Bradamante. Charles, convenant tacitement que Marphise avoit raison, proposa ce nouveau combat à Léon. Comme son ban avoit engagé ce Prince à soutenir le premier, Léon qui comptoit sur la valeur & l'attachement du Chevalier de la Licorne, qu'il croyoit être alors dans son pavillon, ne douta pas que celui-ci ne vainquit Roger avec autant de facilité qu'il en avoit eu à résister tout un jour, en ne faisant que se défendre, contre le courage & la fureur de Bradamante. Il ne rejeta point cette nouvelle proposition ; mais il ignoroit que dans ce moment le désespoir avoit entraîné Roger dans le fond d'un bois, où ce jeune Héros étoit prêt à succomber à sa douleur mortelle ; il croyoit qu'il n'étoit parti que pour aller exercer son cheval à quelques milles de son camp. Léon, comptant employer une seconde fois la même ruse, accepta ce nouveau

combat ; il ne tarda pas à s'en repentir , lorsque celui dont il vouloit exiger ce qu'il n'étoit pas en son pouvoir de faire , ne reparut pas , ni vers la fin de ce jour , ni les deux suivans , & qu'il n'en eut aucune nouvelle. Il ne lui paroissoit pas trop sûr de se hasarder lui-même dans un combat contre Roger , dont il avoit entendu cent fois exalter la force & la valeur ; & craignant ou la mort , ou d'essuyer un affront , il envoya de toutes parts pour chercher son brave Chevalier de la Licorne ; il le fit demander dans toutes les villes & les châteaux à portée de Paris ; & , dans son impatience , il monta lui-même à cheval pour en faire la recherche. Mais elle eût été bien inutile , sans le secours de la bonne & sage Mélisse , ainsi que vous le pourrez apprendre en écoutant encore le Chant suivant.

Fin du quarante-cinquième Chant.



CHANT XLVI.

ET DERNIER *.

SI ma carte & mes calculs ne me trompent point, j'espère découvrir bientôt le port, après avoir souvent craint de faire naufrage. Quels vœux, quelles actions de grâces ne dois-je pas à la Divinité qui m'animoit, & qui m'a guidé sur une mer souvent bien orageuse ! Combien

* Le début de ce dernier Chant paroitra peut-être moins agréable à quelques Lecteurs, que ceux auxquels la belle imagination & l'éloquence de l'Arioste les ont accoutumés : mais, s'ils sont justes, ils pardonneront à leur charmant Auteur la multiplicité des noms qui se trouvent rassemblés dans ce début. Quel est le Poëte qui ne desireroit pas intéresser les personnes les plus éclairées de son siècle au succès de son ouvrage ? Ne devons-nous pas même connoître avec plaisir le nom des Auteurs, des Cavaliers & des Dames illustres, que l'Arioste estimoit assez pour desirer leur suffrage ? Que n'a-t-il été permis à son Traducteur de remplacer ces noms du seizième siècle, par plusieurs de ceux du dix-huitième ? Ah ! qu'il en eût eu d'illustres & de chers à citer, qui méritent encore plus nos hommages ! *Note du Traducteur.*

de fois n'ai-je pas frémi, lorsque je croyois voir bientôt briser mon fragile vaisseau, ou que je craignois de m'être égaré de ma route!... Mais déjà... non, mes yeux ne me trompent point... c'est bien la terre que je découvre... J'apperçois un rivage aplani qui se relève insensiblement au-dessus de la mer; je crois même entendre retentir l'air & la superficie de l'onde, d'un bruit agréable de cris de joie, confondus avec le son majestueux des cloches & l'éclat de celui des trompettes; eh, vraiment!... je commence même à distinguer ceux & celles qui couvrent les deux demi-ceintures dont le port est formé!... Oui, ce sont ceux qui m'aiment qui se souviennent encore de moi! je les vois accourir sur le rivage; ils daignent marquer publiquement la joie qu'ils ont de mon retour. Oh! que je vois de belles & vertueuses Dames, de braves & galans Chevaliers parer ce fortuné rivage! Illustres & chers amis, ah! que ne vous dois-je pas, à vous qui daignez, par votre joie, rendre si célèbre mon heureux retour? Déjà je reconnois sur le mole le plus avancé des digues, Mamma, Ginevra, plusieurs autres Dames de Corregio: cette sublime Véronique de Gambara, cette élève d'Apollon si chère au chœur sacré des Muses, est avec elle; elle tient par la main une autre Ginevra sortie

du même sang, & l'aimable Julie. Mais, grands Dieux ! que de Dames illustres viennent encore honorer mon arrivée ! Quoi ! c'est Hyppolite Sforce ! c'est cette jeune & belle Trivulce que les filles de Mnémosyne élevèrent dans leur antre sacré ! Emilie Pia, Marguerite, Angélique Borgia, Gratiola, vous daignez toutes accourir au-devant de moi ; Richilde d'Est même les suit, & mène avec elle Diane, Blanche, & leurs autres sœurs. . . . Je vous reconnois avec transport, ô vous, Barbara Turca ! vous vous appuyez sur votre compagne Laure : couple charmant, vous qui joignez l'esprit & la sagesse à la beauté, non, le soleil ne peut rien voir de plus parfait que vous dans sa course. Vous les suivez, illustre Ginevra, vous par qui le beau nom de Malatesta reçoit encore plus de lustre, que les palais, les richesses & les vastes dominations ne pourroient en répandre sur ce nom révééré.

Si le vainqueur des Gaules eût trouvé Ginevra dans Rimini, lorsque ce superbe Républicain voulut se rendre maître de la capitale du monde, il n'eût point passé le Rubicon, il eût déposé ses trophées aux pieds de Ginevra ; &, content de la voir, de l'entendre & de l'admirer, il eut reçu ses loix, & n'eût point été porter des fers pour opprimer sa patrie.

J'apperçois encore un groupe conduit par les Graces ; la mère , la femme , les sœurs , les cousines du Seigneur de Bozzolo s'avancent avec les Torella , les Viscomti , les Bentivoglio & les Palavicini ; mais les Grecs , les Latins & les habitans de toutes les zones différentes , n'ont rien chanté , n'ont rien vu d'aussi beau que la charmante Julie de Gonzague. Sûre de la victoire , & telle que Cythérée quand elle descend des Cieux , toutes les autres beautés de l'univers l'envient , l'admirent & lui cèdent la palme : sa cousine est près d'elle , & donne l'exemple à l'univers d'une ame qui ne se laissa jamais abattre par l'adversité. Anne d'Arragon , ce flambeau digne de luire dans la maison resplendissante de gloire des Du Gualt , marche à côté d'elle ; son cœur est le vrai sanctuaire de l'amour conjugal , de la foi la plus pure ; son esprit est celui des Graces , de la lumière & de la sagesse ; sa sœur , son égale , son amie & sa compagne , donne l'exemple à la terre d'un amour & d'une fidélité qui bravent les horreurs du tombeau ; ses chants divins empêchent que la gloire d'un illustre époux n'y reste ensevelie , & répètent en des vers harmonieux & touchans ce que la Déesse aux cent voix publioit sans cesse lorsque ce Héros avoit les armes à la main : le Styx & le Léthé frémissent de ne pouvoir éteindre la

gloire de son nom sous leurs ondes noires ; les Cieux semblent s'ouvrir pour écouter les louanges méritées qu'elle donne à son époux. Vous qui faites l'ornement de ma chère patrie, aimables Dames de Ferrare, vous qu'on voit embellir les bords Adriatiques dans Urbin & Pesaro ; vous aussi qui brillez sur le Mincio, dans la ville qui vit naître Virgile, qu'il m'est doux, qu'il m'est honorable de vous voir remercier le sort qui me ramène pour vous célébrer !

Si mes yeux, éblouis par tant de beautés qui les arrêtent tour-à-tour, ne me trompent point, je vois l'illustre citoyen d'Arezzo, Unico Accolti, que les beautés de la Lombardie & de la Toscane entourent, toujours attentives pour écouter ses chants divins : son neveu Benedetto, couvert de la pourpre romaine, ainsi que les Cardinaux de Mantoue & de Campeggio, augmentent son cortège : je lis dans leurs yeux qu'ils ont quelque plaisir à me revoir ; & mon cœur me répète sans cesse que je ne pourrai jamais leur en marquer assez toute ma tendre reconnoissance. Mais quelle nouvelle troupe d'Auteurs célèbres s'offrent encore à mes regards ? comment pourrai-je les nommer tous, & leur rendre les hommages qu'ils méritent ? Lactance, Claude Toloméi, Paul Panfa, vous
Dressino,

Dressino , illustre & nouveau Juvénal , mes chers
Capilupi , Sasso , Molza , Florian Montino ; &
toi , Jules Camillo , qui nous applanis la route
du double mont , Marc Antonio Flaminio ,
Sanga , Berna ; ah ! que j'aime à vous voir !
bientôt je jouirai du bonheur de vous en-
tendre.

Mais quel est ce Héros qui s'avance couvert
de lauriers , & tenant dans sa main l'urne cap-
tive de l'Escaut ? C'est l'illustre Farnèse ; c'est
celui qui porte si dignement le nom d'Alexan-
dre : il n'est plus entouré des Capitaines qui
vainquirent sous ses ordres ; mais il l'est par
les favoris d'Apollon , Fedro , Capella , Porzio ,
Philippe de Boulogne , Volterano , Maddalena ,
Blosio , Pierio ; toi , Vida , l'honneur de Cré-
mone , dont la veine est intarissable & pure ;
Lascari , Mussuro , Navagero , Andréa Marone ,
& toi , religieux Severo , chantez le Héros que
vous suivez , & que ma voix s'unisse à vos
chants. Deux autres Alexandres arrêtent mes
regards : l'un est Orologi ; l'autre , l'ingénieur
Guarini , cet aimable chantre d'Amarillis & de
son Berger fidèle. Près de Mario Olvito , jè
vois l'homme divin assez redouté par ses écrits ,
pour avoir le surnom de correcteur des Sou-
verains ; c'est ce célèbre Pierre Arétin qui sou-
vent n'est pas moins gai , moins aimable , qu'il

n'est à redouter lorsque la satire aiguise sa plume toujours élégante. Mainardo, Leoniceno, Celio, Panizzato, Teocreno, tous sont à sa suite avec Bernard Capello. Reçois mes hommages, harmonieux & correct nourrisson des Muses ; c'est à toi seul, élégant Pierre Bembo, que la langue italienne doit son harmonie, ses agrémens & sa pureté. Gaspard Obigi qui te suit, t'écoute & se conforme à tes leçons ; Fracastor, le Bevazzano te prennent aussi pour modèle. Je vois le Tasse.

Nicolas Tiepoli, Amanio, Antoine Fulgose me font des signes d'amitié ; tous les trois montrent leur impatience de me voir descendu sur le rivage. Je crois voir aussi mon cher Valerio s'éloigner un peu des Dames, en causant avec Barignano ; peut-être se plaint-il d'avoir été maltraité par un sexe enchanteur ; mais n'est-ce pas notre sort à tous d'avoir souvent à nous en plaindre, & de l'adorer sans cesse ?

Muses, prêtez-moi vos accens divins ; ou plutôt, accourez vous-mêmes pour célébrer Pic & Pio, ces Princes de la Mirandole, dignes d'occuper le faite de l'Hélicon. Quels sons mélodieux, quel attrait attache mes yeux sur cet homme dont la tête est ceinte d'une double couronne de lauriers & de roses !... Si ces yeux pleins de feu, si cette voix touchante ne

me trompent point , je crois le reconnoître au portrait qu'on m'en a fait ; c'est cet homme sublime que je desire si vivement de voir ; c'est l'immortel Sannazar , dont les chants attirent les Muses sur les bords de la mer , & qui les fait descendre de la double colline pour l'écouter.

Je vais te rejoindre enfin , docteur & laborieux secrétaire Pistofilo ; je vois que tu parles de ton ancien ami ; je t'entends dire aux Acciajuoli l'Angiar , le plaisir que tu sens en me voyant à couvert de la fureur des flots. Mon bon parent Malaguzzo parle avec Adoardo de ma longue navigation ; ils osent espérer qu'elle rendra le lieu de ma naissance célèbre depuis les colonnes d'Alcide jusqu'aux sources du Gange. Victor Fausto , Tancrede partagent la joie de mes chers compatriotes. Dieux ! qu'il m'est doux d'apercevoir les deux sexes rassemblés sur ce rivage pour jouir du plaisir de me voir de retour ! Mais , tandis que le vent m'est si favorable , achevons ce qui me reste encore de chemin à faire , & retournons à Mélisse ; suivons-la dans les soins qu'elle prend pour sauver les jours de Roger.

Cette sage enchanteresse aimoit également Bradamante & Roger ; elle desiroit , comme je l'ai déjà dit souvent , de les voir unis par une

chaîne indestructible ; leurs intérêts étoient toujours l'objet de ses soins les plus tendres , & les esprits soumis à ses ordres lui rendoient , d'heure en heure , un compte exact de tout ce qui touchoit ces fidèles amans. Elle apprit de l'un d'eux , que Roger , couché dans le fond d'un bois écarté , s'abandonnoit à son désespoir , se privoit de toute espèce de nourriture , & ne desiroit plus que la mort. Mélisse aussi-tôt se mit en marche pour le secourir , & se porta promptement à la rencontre de Léon. Ce Prince , après avoir envoyé de tous côtés à la recherche du Chevalier de la licorne , étoit parti pour le chercher lui-même ; & Mélisse ayant obligé un des esprits à ses ordres à prendre la forme d'une haquenée , elle s'en étoit servi pour joindre le fils de Constantin. Si la noblesse de votre ame , Seigneur , répond à celle de votre figure (lui dit-elle) , si l'air de douceur & de bonté qu'on trouve dans vos yeux règne aussi dans votre cœur , venez , de grace , au secours du meilleur Chevalier de l'univers , qui touche déjà peut-être , à son dernier moment , & qu'on ne peut trop tôt tirer de son état affreux. Ce Chevalier , non-seulement est le plus brave de ceux qui sont dignes de porter une épée & de couvrir leur bras d'un bouclier , mais il est aussi le plus aimable des mortels. Hélas ! c'est par un

acte plus qu'humain de générosité, qu'il est prêt à perdre la vie. Ah ! Seigneur, accourez de grace avec moi pour chercher quelque moyen de sauver ses jours. Léon, frappé du discours & des instances de Mélisse, imagina tout-à-coup que le Chevalier dont elle lui parloit pouvoit être celui qui lui cauçoit de si vives alarmes, qu'il faisoit chercher & qu'il cherchoit lui-même : il n'hésita pas à suivre Mélisse ; & tous les deux arrivèrent bientôt près de l'endroit écarté du bois où Roger étoit prêt à rendre le dernier soupir.

Ils trouvèrent ce malheureux Chevalier couché sur l'herbe tout armé ; sa tête étoit encore couverte de son casque , & restoit appuyée pesamment sur son bouclier ; dans le milieu duquel la licorne blanche étoit peinte : il étoit si cruellement abattu par trois jours qu'il avoit passés sans prendre aucune nourriture, qu'il n'auroit pas eu la force de se relever, ou qu'il seroit retombé sur le champ s'il n'eût été soutenu : c'est-là qu'occupé sans cesse de l'injure qu'il avoit faite à celle qui l'attachoit seule à la vie, son ingratitude lui paroissoit si criminelle, qu'elle le portoit quelquefois jusqu'à se déchirer les mains, ensanglanter ses lèvres ; & ces momens de rage étoient suivis d'un abattement mortel. C'est dans un de ces derniers momens , que

Mélisse & Léon s'approchèrent de lui : son esprit alors étoit absorbé dans une rêverie sombre, les yeux étoient fixes ; il ne s'aperçut pas même de leur arrivée ; ses soupirs & ses gémissemens ne cessoient point cependant de se faire entendre. Léon s'arrêtant fut attentif à les écouter ; il descendit de cheval ; il s'approcha doucement de lui ; bientôt de nouvelles plaintes lui firent connoître qu'un amour violent & malheureux réduisoit le Chevalier dans ce cruel état ; mais Roger ne prononça jamais le nom de celle qui lui faisoit subir un si cruel martyre. Léon s'approche pas à pas ; il se trouve enfin si près de lui, que, se sentant ému comme pour son propre frère, il se baisse, se couche à son côté, l'embrasse & le couvre de ses larmes. Il est bien douteux que l'approche de Léon pût causer quelque plaisir à Roger ; il craignoit trop que ce Prince ne voulût combattre la résolution qu'il avoit prise de mourir.

Léon, en effet, lui montre la plus vive amitié, & lui dit de l'air le plus touchant & le plus tendre : Ne craignez point de m'apprendre le sujet de votre douleur ; il est peu de maux auxquels il ne soit possible de remédier ; & quand la cause en est connue, l'homme courageux doit chercher des ressources & combattre l'adversité jusqu'à la mort. Je suis affligé,

bleffé même que vous m'ayiez caché le fujet de vos peines : ne fuis-je donc pas votre véritable ami ? Un fentiment irréfiftible me portoit à vous aimer , quoique alors vous fufliez mon plus cruel ennemi. Quel progrès l'amitié n'a-t-elle pas dû faire en mon cœur , depuis que je vous dois l'honneur & la félicité de ma vie ? Croyez-vous donc que je puiffe jamais rompre ce nœud fi cher qui m'attache à vous ? croyez-vous que je n'emploie pas toute ma puiffance , mes amis , ma vie même pour vous fecourir ? Ne vous faites donc plus une peine de m'ouvrir votre cœur : voyons fi la force , l'adrefle , l'or & les dons , la politique adroite même ne pourront pas nous être utiles. Eh bien ! mon malheureux ami , fi rien ne peut me réuffir , n'êtes-vous pas toujours le maître de recourir à la mort ? Mais n'ayez pas la foibleffe de vous livrer au funefte projet de mourir , avant que vous ayiez effayé tous les moyens de furmonter vos malheurs.

Léon joignit à ce qu'il venoit déjà de lui dire , des careffes , des instances fi vives & fi touchantes , que l'ame fenfible de Roger en fut attendrie ; il fe fentit forcé de répondre à tant d'amitié ; il jeta fur Léon le regard le plus touchant ; fes lèvres s'entr'ouvrirent à plufieurs reprises , fans qu'il pût encore lui parler : à la

fin, ce fut d'une voix tremblante & presque éteinte par la foiblesse & par la douleur, qu'il lui dit: Ah! Seigneur, quand vous sçavez qui je suis!... dès que je vous aurai dit mon nom, vous serez peut-être bien éloigné du desir de m'arracher à la mort.... Je suis l'homme du monde que vous devez le plus haïr.... je suis Roger.... Moi-même je vous ai détesté lorsque je ne vous connoissois pas encore: ce fut pour vous arracher la vie que je partis de cette Cour, & que je me jetai dans le parti des Bulgares. Je voyois Aymon décidé contre moi; je perdois Bradamante qu'il vous destinoit! Ah! Seigneur, qu'il est facile au Ciel de changer le cœur de l'homme! Votre générosité, vos vertus éteignirent ma première fureur; elles pénétrèrent mon ame, elles vous l'attachèrent pour toujours. Ne pensant point que j'étois Roger, vous me proposâtes de combattre & de vous acquérir Bradamante: hélas! c'étoit m'arracher le cœur, c'étoit m'ôter le plus doux espoir de ma vie; je ne balançai pas cependant.... & je vous ai prouvé que votre bonheur m'étoit plus cher que le mien. Bradamante est à vous, Seigneur.... & je meurs content, puisque je vous rends heureux. En renonçant à celle que j'adorois, j'ai bien senti que je renonçois à la vie; car Bradamante en est l'ame, &

« sans elle je ne peux plus vivre. D'ailleurs ,
 sçachez que ma mort vous devient nécessaire ;
 les sermens les plus sacrés m'unissent avec elle ;
 elle ne peut recevoir votre main tant que je
 verrai le jour : abandonnez-moi donc à mon
 malheureux sort , & laissez-moi terminer ma vie.

Léon demeura si surpris à ces mots , qu'il
 resta muet , & les yeux fixés sur ceux de Roger :
 une statue ne seroit pas plus immobile , qu'il ne
 parut l'être pendant quelques momens. Toute
 la générosité , toute la reconnoissance , toute
 l'amitié de Roger se peignent à ses yeux , &
 pénètrent son ame ; non-seulement ce qu'il vient
 d'entendre ne blesse pas les sentimens qu'il a
 déjà voués à Roger , mais il sent augmenter
 pour lui sa tendresse ; les maux qu'il souffre
 deviennent les siens , ils brisent son propre cœur ,
 il ne peut plus les supporter.

La générosité , digne du fils d'un grand
 Empereur , parle en son ame ainsi que l'amitié ;
 du moins , se dit-il , égalons (s'il nous est
 possible) celle dont Roger me donne l'exem-
 ple. . . . Roger (lui dit-il en lui prenant la
 main) , je te haïssois aussi sans te connoître ;
 mais , au moment même où je te vis percer &
 renverser mes escadrons , je fus si surpris , j'ad-
 mirai tant une si haute valeur , que quand même
 je t'aurois connu dès ce moment pour être

Roger, je ne m'en ferois pas senti naître un intérêt moins tendre pour toi. Non, je n'ai jamais haï que ton nom, & ta personne m'a toujours été chère; quand même je t'aurois connu pour être mon rival & mon ennemi; je ne t'en aurois pas moins délivré des fers de la cruelle Théodora; je t'en délivrerois encore en ce moment. Il n'est aucun bien que je ne te desire; si je volai pour te secourir sans te connaître, juge par ton propre cœur, Roger, de ce que je dois faire aujourd'hui. Ah! Léon pourroit-il jamais s'avilir par une lâche ingratitude?... Renonçant à toi-même, au plus tendre amour, à tout ce qui t'attachoit à la vie, tu m'as tout donné, Roger.... je te le rends. Ah! mon ami.... crois que mon cœur sent encore plus de plaisir à te le rendre, qu'il n'en eut à le recevoir. Bradamante est à toi; vous êtes dignes tous deux l'un de l'autre: sa valeur éclatante & ses charmes m'avoient fait désirer sa main; mais j'éteindrai pour elle tout autre sentiment que celui qu'inspire la plus haute estime: il m'en coûteroit trop cher si sa main, en la recevant, m'arrachoit un ami tel que toi. Vis heureux avec elle; resserre promptement tes nœuds sacrés: non-seulement je te la rends, mais je perdrois plutôt & l'Empire d'Orient & la vie, que de t'arracher la tienne. Mais, à

mon ami Roger ! permets-moi de me plaindre ; m'as-tu donc soupçonné d'être un ingrat , un barbare ? ... Quoi ! tu préférerois la mort à me faire un aveu que je méritois ! ... Qui pourroit exprimer tout ce qui se passoit dans l'ame de Roger en écoutant Léon ? De douces larmes couloient de ses yeux ; elles baignèrent la main de son ami qu'il tenoit serrée sur son sein. Il le pressa vainement ; il voulut lui faire de nouveaux sacrifices ; ... mais à la fin , vaincu par une amitié si touchante & si vraie : Je vivrai donc , puisque vous le voulez , ô généreux Prince ! oui , je vivrai pour vous servir , & pour vous adorer comme celui qui m'a deux fois donné la vie

Mélisse fit apporter sur le champ un vin précieux & les alimens nécessaires pour ranimer les forces épuisées de Roger. Dans le moment qu'ils s'occupoient de ce Chevalier , Frontin , attiré par le hennissement des chevaux de Léon & de sa suite , s'approcha d'eux assez près pour que ce Prince pût le faire prendre , seller & brider par ses Ecuyers. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que Roger put monter & se tenir sur Frontin ; & celui dont la valeur avoit défait toute une armée , & dont la force & l'adresse avoient soutenu la fureur de Bradamante pendant tout un jour , put à

peine marcher pendant une demi-lieue pour arriver dans une belle Abbaye, où Léon voulut qu'il demeurât pendant quelques jours pour se rétablir.

Léon & Mélisse ayant vu que Roger avoit repris ses forces, le ramenèrent dans la cité royale de Paris; ils apprirent en chemin, que, sur le soir du jour précédent, une ambassade solennelle, envoyée par les Bulgares, étoit entrée dans cette ville; que cette nation venoit d'élire Roger pour son Roi, & qu'elle avoit envoyé pour Ambassadeurs les plus grands Seigneurs du Royaume à la Cour de Charles, pour lui demander Roger, & prêter serment de fidélité, pour toute leur nation, entre les mains de ce Chevalier: ce fut des Bulgares même que l'Ecuyer de Roger apprit cette nouvelle; dont il vint rendre compte à son maître; il les avoit suivis depuis Belgrade, & cet Ecuyer avoit déjà raconté dans Paris, comment son maître avoit battu l'armée de Constantin & de Léon; & que les Bulgares, lui devant leur salut & la victoire, l'avoient unanimement proclamé pour leur Roi: ce même Ecuyer avoit répandu de même comment Roger avoit été retenu prisonnier par Ungiard dans Novigrade; le péril affreux qu'il avoit couru lorsqu'il avoit été remis entre les mains de la cruelle Princesse

Théodora ; on sçut même de lui , que ce Chevalier avoit été délivré par une main inconnue , & qu'un matin on avoit trouvé son Geolier mort & sa prison ouverte.

Ces événemens étoient déjà connus dans tout Paris , lorsque Léon & Roger entrèrent sur le soir dans cette ville ; & , ne marchant que par des rues détournées , aucun des habitans n'avoit pu reconnoître ce Chevalier.

Le lendemain matin les deux amis se présentèrent ensemble devant Charlemagne : Roger portoit les mêmes armes dont il s'étoit couvert pour combattre Bradamante ; l'aigle impériale à deux têtes paroissoit éployée sur son écu ; il avoit la même devise , la même cotte d'armes , que l'on voyoit encore percée & déchirée par les coups que la fille d'Aymon avoit portés. Léon , sans armes , couvert des plus riches habits & d'un long manteau de pourpre , étoit à côté de lui , & de grands Seigneurs Grecs marchoient à leur suite.

Léon salua respectueusement l'Empereur Charles , qui s'étoit déjà levé pour venir au-devant de lui ; & tenant par la main Roger , qui n'étoit encore connu de personne , il le présenta lui-même à Charles , en lui disant : Seigneur , voilà le bon & valeureux Chevalier qui , depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit fermée , a

soutenu les efforts inutiles de la brave guerrière Bradamante ; elle n'a pu le vaincre ; & selon votre ban, Seigneur, ce Chevalier étant sorti victorieux de ce combat, il a fait la conquête de cette illustre guerrière ; il doit l'avoir pour épouse, & je viens vous la demander pour lui.

Charles resta confus & surpris ; toute sa Cour le fut également ; personne n'avoit soupçonné jusqu'à ce moment, qu'un autre que Léon eût soutenu le combat contre Bradamante ; & l'on ne pouvoit imaginer quel pouvoit être le Chevalier présenté par le Prince de Grèce. Marphise n'étoit rien, moins que tranquille en voyant, en écoutant tout ce qui se passoit en ce moment ; elle avoit eu peine à soutenir ce que Léon venoit de dire ; mais à peine eut-il proféré les derniers mots, que, se levant avec pétulance, elle dit à Charles avec hauteur : Mon frère Roger n'est point ici pour défendre son épouse & ses légitimes droits ; mais ne croyez pas que je les laisse attaquer en son absence : je suis sa sœur ; quiconque osera dire qu'il a des droits sur Bradamante, quiconque avancera que Roger ne soit pas digne d'elle, qu'il se présente, qu'il vienne combattre Marphise, & recevoir la punition de son mensonge & de sa témérité....

Marphise montra tant d'indignation & de colère en prononçant ces mots ; son air , ses gestes étoient si menaçans , qu'on craignit que , sans respect pour la présence de Charles , elle ne courût attaquer sur le champ Léon & le Chevalier inconnu. Léon sourit de la fureur dont les beaux yeux de Marphise étincellent ; il voit qu'il n'est plus tems de cacher Roger ; il lève son casque : Belle & redoutable Marphise , lui dit-il , je livre ce Chevalier à vos coups. Le vieux Egée ne fut pas plus surpris lorsque , séduit par la fureur d'une marâtre jalouse , il présentoit une coupe empoisonnée à Thésée , & qu'il reconnut son fils à l'épée sur laquelle il alloit proférer ses sermens. Marphise éperdue reconnoît son frère , s'écrie & s'élance entre ses bras ; cette tendre sœur ne peut s'en arracher. Renaud , Roland , Charles lui-même accourent ; Roger passe tour-à-tour dans leurs bras , & n'en sort que pour passer dans ceux d'Olivier , de Dudon & de Sobrin. Tous les Paladins , tous les hauts Barons l'entourent ; Roger est en ce moment heureux , l'enfant , le frère , l'ami de toute la Cour de Charles.

Lorsque la vive & tendre émotion de ce premier moment fut un peu calmée , le Prince de Grèce employa l'éloquence ordinaire de son pays , pour raconter toutes les actions écla-

tantes de Roger ; il leur dit comment ce Héros avoit été surpris ; il finit en leur confirmant tout ce qu'il avoit été forcé de faire pour l'arracher des fers de sa tante , & du supplice qu'elle lui préparoit ; & ce fut les larmes aux yeux qu'il leur raconta le sacrifice que Roger avoit voulu lui faire , son combat contre Bradamante , & l'acte de générosité surnaturelle que ce noble guerrier avoit cru devoir à la reconnoissance.

Léon crut pouvoir leur dire aussi dans quel état affreux il avoit trouvé le malheureux Roger , lorsqu'après avoir rempli tout ce qu'il avoit promis , il l'avoit vu couché sur la terre , étendu par une abstinence volontaire , & prêt à perdre la vie s'il n'eût été promptement secouru. Léon avoit été trop vivement affecté pour ne pas peindre fortement le désespoir de son ami : tous les yeux de ceux qui l'écoutoient se remplirent de larmes ; le moment d'après , Léon parla d'une manière si pathétique au Duc Aymon , que non-seulement il toucha vivement l'obstiné vieillard , mais il le porta même jusqu'à prévenir Roger , en lui disant qu'il le prioit d'oublier l'opposition qu'il avoit apportée à son mariage ; qu'il l'adoptoit pour son fils , & que la main de Bradamante étoit à lui.

Pendant ce tems , cette guerrière malheureuse
fuyoit

fuyoit le monde , & jusqu'au jour même : retirée dans un cabinet sombre , elle verfoit sans cesse des larmes ; & souvent elle appeloit la mort à son secours. Tout-à-coup elle entend le palais de son-père retentir de cris de joie ; elle se lève : ses parens , ses amis accourent , l'entourent ; elle apprend l'heureux événement qui termine ses peines. Le cours de son sang , retenu par la douleur , s'élance alors de son cœur avec tant d'impétuosité , qu'elle est prête à perdre la vie ; tous ses esprits semblent se dissiper à-la-fois , & ses nerfs épuisés la laissent sans force , hors d'état de faire un pas & d'exprimer ce qu'elle sent si vivement. Tel est le malheureux qui languit dans les fers , & qui n'attend plus qu'une mort honteuse & cruelle ; c'est au moment même qu'il croit voir arriver la troupe sinistre qui va le conduire au supplice , qu'on reconnoît son innocence , & qu'il entend retentir jusqu'à lui le cri de justice qui le rappelle à la vie.

Les Maisons de Montgraine & de Clermont partagent la joie de ces heureux Amans , & prennent plaisir à voir deux branches de leur illustre sang se réunir par un nouveau nœud. Les perfides Mayençois , au contraire , s'affligoient de cette nouvelle alliance ; mais Anselme , Ganélon , Falcon & Ginames avoient soin de cacher la haine & l'envie qui rongeoient

leur cœur ; ils n'osoient agir à force ouverte , & les traîtres couvroient leurs menées secrètes avec la même adresse qu'emploie un renard caché dans un buisson , pour se jeter sur la proie qu'il épie.

Renaud & Roland avoient déjà puni plusieurs traîtres de cette race perfide : Charles avoit sagement assoupi ces anciennes querelles ; mais la haine des Mayençois étoit encore augmentée depuis la mort de Pinabel & de Bertolas ; cependant, comme ils n'osoient attaquer ceux qui leur avoient donné la mort , ils feignirent d'ignorer qu'ils étoient tombés sous les coups de Bradamante , de Roger & de ses deux cousins. Leur haine n'en étoit que plus envenimée , les traîtres n'attendoient que le moment de se venger à coup sûr de ceux qu'ils détestoient & qu'ils craignoient également.

Dans ce même tems , les Ambassadeurs Bulgares , arrivés à la Cour de Charles dans l'espérance d'y trouver Roger , apprirent ce qui venoit de se passer ; & , venant le trouver aussitôt , ils se jetèrent à ses pieds , & le prièrent de venir leur donner des loix ; ils lui dirent que le sceptre & la couronne de Bulgarie l'attendoient dans Andrinople , où sa présence étoit nécessaire pour mettre en sûreté leur Royaume , que Constantin étoit prêt d'attaquer avec de

nouvelles forces supérieures aux premières : Mais, lui dirent-ils, dès que nous vous aurons à notre tête, loin de le redouter, c'est à ce Prince à craindre lui-même de perdre son Empire. Roger accepta leur offre, se rendit à leur prière, & leur promit d'arriver dans Andriople avant le troisième mois expiré, si le sort ne s'opposoit pas à son dessein. Léon, qui venoit d'entendre les Ambassadeurs, s'avança promptement, & les assura que puisque Roger devenoit leur Roi, dès ce moment il pouvoit leur jurer, au nom de Constantin son père, une alliance éternelle ; il dit en conséquence à Roger, qu'il ne se presât pas de quitter la France pour aller se mettre à la tête des escadrons Bulgares, & qu'il lui répondoit d'engager son père à renoncer à toutes ses anciennes prétentions.

Toutes les actions éclatantes de Roger, les qualités, les dons célestes qu'il avoit reçus du Ciel, furent avoués par l'ambitieuse Béatrix, & le rendirent à ses yeux digne de devenir son gendre, dès qu'elle sçut qu'il étoit Roi de Bulgarie. Charles donna ses ordres pour les préparatifs d'une noce aussi magnifique, aussi brillante que s'il eût marié sa propre fille : les services de Bradamante, tous ceux de sa famille étoient présents à ses yeux ; il crut ne pouvoir

trop faire en cette occasion ; & l'ame noble & sensible de cet Empereur eût volontiers sacrifié la moitié de ses trésors pour honorer une alliance qui lui devenoit si chère. Il fit publier dans tous ses Etats, qu'il tiendrait Cour plénière, & qu'il accordoit toute sûreté pendant l'espace de neuf jours à tous ceux qui voudroient s'y rendre ; il donna des ordres en conséquence pour faire dresser de riches pavillons dans la campagne autour de Paris ; leurs avenues, leurs entours furent garnis de rameaux & parés de festons de fleurs ; & ce camp fut comme une seconde ville, de l'aspect le plus agréable.

Charles, imaginant bien que cette grande fête attireroit à Paris un concours prodigieux d'étrangers de tous les pays, & que cette ville, quoique vaste, ne pourroit les contenir tous, multiplia pour eux des logemens aussi commodes qu'agréables, par une immensité de pavillons tendus autour des murs.

Mélisse s'étoit occupée à préparer un singulier & superbe appartement pour les deux jeunes époux qu'elle protégeoit ; elle sçavoit que cet heureux mariage étoit inscrit depuis long-tems dans les décrets éternels, & qu'il devoit naître de cette union la meilleure & la plus illustre des races ; elle plaça le lit nuptial dont elle prévoyoit l'heureuse fécondité sous le plus riche

& le plus vaste de tous les pavillons ; tous les ornemens en étoient aussi somptueux que galans , & ses murailles intérieures étoient couvertes de broderies , qui ne représentoient que des objets également intéressans & agréables ; elle venoit d'enlever ce riche & singulier pavillon sur un rivage de la Thrace , où Constantin l'avoit fait tendre ; ce fut du consentement du Prince Léon , ou plutôt pour lui prouver toute la puissance que son art lui donnoit sur la terre & sur les enfers , qu'elle évoqua les habitans du Styx soumis à ses ordres , & qu'elle fit enlever ce pavillon avec ses mâts, ses piquets & ses cordages. Ce fut donc au milieu du jour même qu'elle le fit enlever à Constantin, qu'elle le fit porter dans les airs jusqu'aux bords de la Seine , & qu'elle le fit tendre pour recevoir sous son riche toit les plus fidèles & les plus heureux époux ; mais il ne leur servit que pendant la première nuit , & dès le lendemain elle le fit reporter & tendre sur le même rivage d'où les esprits à ses ordres l'avoient enlevé.

La divine Cassandre , cette fille de Priam qui joignoit une fureur prophétique à l'étude la plus profonde , avoit fait construire ce riche pavillon plus de deux mille ans avant les noces de Roger : Cassandre l'avoit brodé de ses propres mains , pour en faire présent à son frère Hector.

Cette Princesse avoit voulu donner à ce Héros quelque légère idée de tout ce qu'elle connoissoit pleinement devoir contribuer dans les siècles futurs à la splendeur de sa race; elle s'étoit servie des soies les plus fines & des couleurs les plus vives, pour tramer & faire le portrait du plus illustre de ses descendans, quoiqu'elle scût bien qu'il ne devoit naître qu'après une longue suite de siècles. Hector, enchanté de ce beau présent, l'admiroit sans cesse; & la main qui l'avoit brodé, le lui rendoit encore plus cher que sa magnificence.

Lorsqu'Hector fut tombé sous les coups d'Achille; lorsque le perfide Sinon eut, par sa ruse, ouvert les portes de Pergame, & que les Troyens péris sous les toits embrasés de cette ville bâtie par les Dieux, furent obligés de fuir les tristes débris de leurs foyers, ce pavillon étoit tombé dans le partage des dépouilles de Troye à Ménélas; mais ce Prince avoit été forcé de le donner à Prothée, Roi d'Egypte, en échange de la belle & fatale Hélène, que ce Roi tenoit alors en sa puissance. Ptolomée posséda ce pavillon après lui; & de ce Prince, il vint entre les mains de Cléopâtre. Cette belle Princesse, si nuisible à son Amant le jour mémorable de la bataille d'Actium, fuyoit devant les vaisseaux commandés par Agrippa, qui se

rendit maître de celui qui portoit ce pavillon ; il en fit présent au vainqueur d'Antoine , & d'Auguste il passa dans les mains de Tibère ; il tomba successivement dans celles de Constantin , de ce Constantin qui se rendit funeste à l'Italie , & qui fit perdre une partie de son ancienne splendeur à la capitale du monde. Ce Prince , en abandonnant les bords du Tibre pour aller établir le siège de l'Empire dans Byfance , emporta le pavillon ; & ce fut à l'un de ses successeurs du même nom que Mélisse l'enleva pour une seule nuit. Ses mâts étoient d'un ivoire ciselé plus blanc que la neige ; tous ses cordages étoient d'or ; & son dôme & les pentes de ses murailles offroient des peintures variées , dignes du pinceau d'Apelle.

On voyoit dans une des principales parties les Graces , à demi nues , secourir une belle & grande Princesse , au moment où le plus beau de tous les enfans recevoit le jour ; le puissant Jupiter , l'éloquent Mercure , le redoutable Dieu de la guerre & la mère des Amours verfoient à pleines mains des fleurs immortelles sur son berceau ; ils mouilloient ses lèvres vermeilles d'ambroisie , & parfumoient ses langes des plus célestes odeurs ; une petite inscription , que l'œil distinguoit à peine , présentoit le nom d'Hypolite ; la Fortune tenoit déjà la main de ce bel

enfant, & sembloit vouloir affermir ses premiers pas ; la Vertu, en action de marcher, tournoit la tête, lui sourioit tendrement & l'appeloit sur ses traces : on voyoit ailleurs une troupe d'hommes portant de longues vestes, des cheveux & des moustaches pareilles, & ces étrangers venoient des rivages du Danube pour demander cet aimable enfant à son père, de la part du victorieux Corvin. Plus loin on appercevoit ce jeune fils d'Hercule, de Léonore, porter déjà sur son front les fleurs, la noblesse, & l'audace naissante de l'adolescence : il quittoit ceux dont il tenoit le jour d'un air respectueux & tendre, & marchoit vers la fin du long cours du Danube, pour se faire adorer des habitans belliqueux de ses rivages. Mathias admiroit, honoroit déjà la sagesse & les vertus au dessus d'un âge encore si tendre, qu'il voyoit briller dans ce jeune Prince, & le croyoit digne de lui confier toute autorité sur la Strigonie. Hyppolite ne quittoit jamais Corvin ; il habitoit également avec ce Prince, ses palais & ses tentes ; & soit que ce Roi guerrier combattît les Turcs ou les Allemands, Hyppolite, à ses côtés, partageoit ses périls & sa gloire ; attentif aux ordres qu'il entendoit ce Héros donner à ses fidèles Hongrois, c'est en recevant ses leçons qu'il apprenoit le grand art de la guerre.

Sur une autre pente du pavillon , on voyoit le jeune Hyppolite recevoir les maximes de toutes les vertus , & acquérir les principes des arts & de toutes les sciences. Le savant & sage Fusco lui donnoit la connoissance des Auteurs & de l'Histoire antique & moderne ; il lui faisoit apprécier également les actes glorieux ou condamnables : Jugez vous-même , lui disoit il , si vous voulez acquérir une gloire immortelle , quels sont les actes & les exemples que vous devez imiter , & quels sont ceux que vous proscrirez pour toujours dans votre cœur. On voit au sortir des mains de Fusco , le jeune Hyppolite revêtu déjà de la pourpre Romaine : ses plus anciens confrères sont étonnés , en l'écoutant , de croire entendre parler tour-à-tour Cicéron , Caton , & les Disciples qu'ils représentent. Que sera-t-il donc un jour , se disent-ils entr'eux ? Ah ! quel bonheur pour son siècle ! Quelle gloire pour la chaire apostolique , si cet Hyppolite vient à la remplir ! Cassandre n'avoit rien oublié de tout ce qui pouvoit avoir trait à ce jeune Prince ; elle avoit brodé jusqu'aux jeux de son enfance , & l'usage courageux qu'il avoit fait de ses premières forces. On le voyoit sur les rochers escarpés des Alpes , terrasser & percer un ours furieux ; plus bas , un épieu dans sa main , il parcouroit les forêts marécageuses

& d'un seul coup il arrêtoit la fureur d'un sanglier s'élançant de sa bauge , & le menaçant avec ses défenses meurtrières ; plus loin , monté sur un courfier d'Andalousie plus vite que les vents , il joignoit un cerf ou le chevreuil léger dans la plaine , & le partageoit en deux d'un seul coup d'épée. On le voyoit , au retour de la chasse , entouré dans son palais par les sublimes enfans d'Apollon & par les doctes élèves d'Uranie ; quelques-uns de ces derniers lui faisoient parcourir l'espace , lui faisoient suivre la marche régulière de ces grands orbes roulans sur leurs axes , & suspendus dans leurs orbites attirés & repoussés tour-à-tour ; les autres lui faisoient sentir les charmes mélancoliques de la plaintive *Élégie* ; les autres élevoient son ame par des chants héroïques. Quelques favoris des Graces le faisoient sourire & l'animoient à répéter leurs chansons ; le son harmonieux des instrumens attiroit aussi son attention & son ame toute entière ; les uns , par le grand effet d'une musique pathétique , les autres , par le charme divin des accords d'une agréable & douce mélodie. Le goût exquis d'Hyppolite les applaudissoit également , les jugeoit & les éclairoit en maître.

Cassandre avoit donc eu soin d'employer différens panneaux de la tenture , pour expri-

mer les différens âges de la vie d'Hyppolite. On le voyoit ensuite , dans un âge plus mûr , sacrifier aux autels de l'Amitié , chercher à relever la tête penchée des couleuvres de Louis Sforce ; il conseilloit , il n'abandonnoit jamais cet ami , même dans les périls & dans la fuite ; il cherchoit à faire renaître pour lui quelques lueurs de prospérité. Mais Hyppolite ne paroissoit jamais si grand que lorsqu'il employoit son bras & sa haute sagesse pour le service d'Alphonse , ou pour la sûreté de Ferrare : sachant percer dans l'obscurité des trahisons , sachant démêler la trame des complots les plus secrets , on le voyoit découvrir à son frère les ligues coupables que ses plus proches parens avoient l'indignité de former contre lui ; & ces nouveaux Catilinas faisoient acquérir au grand Hyppolite le titre de Libérateur de sa patrie , aussi dignement que Cicéron le mérita de l'ancienne Rome. Aussi terrible sous les armes que respecté sous la pourpre , plus loin il combat pour sa famille ou pour l'Eglise ; il brave la fureur d'une armée depuis long-tems exercée , avec quelques troupes rassemblées à la hâte , mais conduites par un héros : il finit par mettre les domaines de Saint Pierre en sûreté , & peut dire alors comme César : *Je suis venu , j'ai vu , j'ai vaincu....* On le voit aussi , dans une autre occasion ,

combattre une des plus fortes armées que les Vénitiens eussent mises en mer, même contre les Turcs leurs ennemis naturels, ou contre les Génois jaloux de leur puissance. Hyppolite remporte la victoire, ramène leurs galères captives, partage à son armée un butin immense; une gloire immortelle lui reste seule; il n'a désiré que de l'acquérir.

Les Dames & toute la Cour de Charlemagne ne pouvoient se lasser d'admirer la richesse & les figures de ce pavillon: mais elles ne pouvoient se former aucune idée positive de ces événemens destinés à des siècles encore éloignés. Bradamante seule, instruite par Merlin & par Mélisse, jouissoit déjà de l'avenir, & s'applaudissoit de la gloire destinée à sa postérité. Roger cependant, avec lequel elle en avoit parlé, se souvenoit bien d'avoir appris aussi de Mélisse que cet Hyppolite seroit l'un de ses descendans qui répandroit le plus de splendeur sur sa race.

On auroit peine à raconter toute la noblesse, la bonté, la gaieté même que Charlemagne eut pour tous ceux qui parurent à cette grande fête. Des jeux & des festins continuels aidèrent à la célébrer; mais ce qui la rendit encore plus auguste, ce fut le nombre & la magnificence des tournois; mille lances rompues tous les

jours, jonchoient le sable de la lice ; quelques Chevaliers acquéroient deux à deux l'honneur du combat à la barrière ; des quadrilles remportoient celui des troupes mêlées dans le bé-hourdis. Roger se distingua sans cesse dans la joute, dans la lutte, & par sa danse légère : Bradamante le suivoit par ses regards tendres, & c'étoit le prix le plus doux de ses nouvelles victoires.

Le dernier jour de ces fêtes, & dans lequel le festin royal étoit déjà commencé, le duc de Bourgogne avoit Roger assis à sa droite, & Bradamante, brillante de pierreries & plus parée encore de ses propres charmes, étoit à sa gauche. On vit arriver d'un côté de la plaine un Chevalier qui, sans descendre de son cheval & tout armé, s'approcha de la table d'un air audacieux ; il étoit d'une très-haute taille, son cheval & ses armes étoient couverts de noir. Ce Chevalier étoit le fier Rodomont, Roi d'Alger ; ce Prince avoit juré d'être un an sans porter les armes depuis l'affront qu'il avoit reçu de Bradamante, qui l'avoit renversé sur le pont de la Saone ; il avoit passé comme un Hermite en sa retraite, un an, un mois & un jour, selon l'usage des Chevaliers de ce tems, qui souvent se punissoient eux-mêmes d'avoir essuyé quelque disgrâce dans un combat.

Rodomont avoit bien appris les grands succès de Charles & la mort d'Agramant ; mais il n'avoit pas voulu rompre son serment pour des événemens qui ne l'intéressoient plus. Voyant que le tems de la pénitence qu'il s'étoit imposée étoit fini , il reprit de nouvelles armes pour se rendre à la Cour de France. L'orgueilleux Sarrafin , sans descendre , sans aucune marque de respect , & même sans incliner la tête , eut l'audace au contraire de montrer un air de dédain pour Charles & pour la Cour brillante dont il étoit environné. Tout le monde resta surpris , indigné même de cet excès d'insolence ; & chacun , quittant tout ce qui l'occupoit alors , fut attentif à l'écouter.

Rodomont , regardant Charles & Roger , leur dit d'une voix forte & qui tenoit du ton de l'insulte : Je suis Rodomont , & c'est toi , Roger , que je défie au combat mortel ; je veux te prouver avant la fin du jour , que tu n'es qu'un traître à ton Souverain , & que comme tel tu devrois être exclu de cette table , & d'être assis parmi les gens d'honneur. Quoique la lâcheté de ta conduite soit avérée , puisqu'en te faisant Chrétien tu nous as montré la légèreté de ton ame & ton manque de foi , je viens ici pour te confondre , pour te déshonorer aux yeux de l'univers. Tu peux faire venir tel

nombre de champions que tu voudras pour te défendre de l'accusation que je porte contre toi ; cela m'est égal , & je maintiendrai moi seul tout ce que j'ai dit contre toi. Roger , se levant aussi tôt , pria Charles de lui permettre de répondre à Rodomont ; il dit avec chaleur : Tu mens , Rodomont , & je doute que personne eût la lâcheté de mentir comme toi. J'ai servi fidèlement Agramant jusqu'à son départ pour l'Afrique ; je l'ai même servi malgré mes intérêts personnels ; je ne crains point le blâme de tout homme d'honneur , & je méprise le tien. Vas , je suis tout prêt à te confondre , je n'ai besoin de personne pour te punir ; & tu verras , en tombant sous mes coups , que je ne suis que trop fort pour te prouver l'atrocité du mensonge insolent que tu viens de proférer contre moi.

Marphise , Renaud , Roland , Olivier , ses deux fils & Dudon s'étoient levés aussi-tôt que Roger ; il n'en étoit aucun qui ne voulût prendre sa défense : Il n'est pas juste , s'écrioient-ils , qu'un nouvel époux se batte le jour même de ses noces. Roger les força de rester tranquilles , se fit apporter les armes qu'il avoit enlevées à Mandricard. Roland voulut attacher lui-même ses éperons ; Charles ceignit l'épée à son côté ; Bradamante & Marphise finirent par attacher

sa cuirasse après avoir lacé ses autres armes. Astolphe tint son cheval par la bride ; Dudon lui présenta l'étrier ; & Renaud, Olivier & le Duc Naymes chassèrent & firent sortir tous ceux qui pouvoient embarrasser la lice , qui, selon l'usage ordinaire, étoit toujours dressée près de l'habitation du Souverain. Comme on voit quelquefois de timides colombes se lever d'un champ de bled , & s'enfuir à tire d'ailes pour se cacher dans leur nid , lorsque les vents déchaînés couchent les moissons, secondés par un orage qui verse des torrens d'eau mêlée de grêle , & lorsque l'air sombre & nébuleux s'entr'ouvre & laisse échapper de longs sillons de feu ; de même toutes les Dames de la Cour de Charles pâlissoient & frémissaient en voyant Rodomont : elles étoient prêtes à se cacher dans le palais , & ne pouvoient croire que Roger pût lui résister. La même terreur s'emparoit même de quelques Chevaliers , & fut encore bien plus grande parmi le peuple qui se fouvenoit des ravages affreux que ce Sarrafin avoit faits dans Paris , lorsque tout seul il parcouroit cette ville le fer & la flamme à la main.

Bradamante aimoit trop tendrement pour ne pas trembler aussi ; le courage invincible de Roger , la justice de la cause qu'il avoit à soutenir , ne pouvoient empêcher cette jeune & tendre

tendre épouse de frémir en voyant celui qu'elle adoroit, aux prises avec le plus redoutable de tous les Sarrafins. Ah! qu'elle eût désiré pouvoir combattre en la place de son époux, quoiqu'elle fût presque certaine de ne pouvoir résister à Rodomont! Mais elle eût préféré de mourir mille fois elle-même, plutôt que de soutenir l'affreux spectacle qui lui présentait un époux adoré dans le péril le plus grand qu'il eût jamais éprouvé. Ce fut en vain que, prenant un visage plus assuré, Bradamante supplia son époux de lui remettre le soin de venger son injure; elle fut obligée de se rasseoir, & d'être témoin de cet affreux combat, dont l'issue pouvoit devenir si funeste à son amour.

Les deux guerriers, après s'être écartés l'un de l'autre, se chargèrent avec fureur la lance en arrêt; les deux lances, en portant sur leurs boucliers, parurent n'être que d'une glace fragile, & l'on eût pris leurs éclats pour des oiseaux qui s'élevoient vers le Ciel: celle de Rodomont avoit frappé dans le milieu du bouclier d'Hector, & l'acier, trempé par Vulcain, qui le couvroit, étoit impénétrable. La lance de Roger avoit traversé le bouclier de Rodomont, quoiqu'il eût une palme d'épaisseur, & que le milieu fût composé des os les plus durs. Si cette lance ne se fût pas brisée dans le bou-

chier, le haubert de Rodomont, eût-il été de diamant, n'eût pu résister, & le combat eût été terminé par la mort du Sarrafin. Les deux chevaux, ne pouvant soutenir la force du contre-coup qu'ils reçoivent, mettent tous les deux leurs croupes à terre; les deux fiers ennemis les font relever, jettent le reste de leurs lances, & reviennent l'un sur l'autre l'épée haute & la fureur dans les yeux. Tous les deux cherchent le défaut de leurs armes pour y porter la pointe ou le taillant de leurs épées.

Rodomont n'est plus couvert de son ancienne écaille de dragon, & son bras n'est plus armé de la redoutable épée de Nembrod; sa tête n'est défendue que par un casque d'une trempe ordinaire, les armes impénétrables dont il fut autrefois couvert, étant restées appendues au monument consacré par lui-même aux mânes d'Isabelle, où Bradamante les avoit attachées après l'avoir renversé. Les armes du Roi d'Alger sont cependant d'une forte trempe; mais il n'en est aucune qui puisse résister aux coups de Balifarde, qui perceroit jusqu'à des armes enchantées,

Roger caracolle autour de Rodomont, & parvient à lui faire plusieurs blessures légères: le Sarrafin, furieux de voir déjà ses armes ensanglantées, & de se sentir atteint par de

nouveaux coups , mugit dans son casque comme la mer irritée ; il jette son bouclier , & prenant son épée à deux mains , il en porte un coup horrible sur la tête de Roger. Ce coup fut plus violent encore que ne le seroit celui de ce poids énorme que des constructeurs suspendent sur des appuis posés dans deux bateaux ; les bras multipliés réunissent leurs forces pour tirer des cables , qui , roulant sur des poulies , élèvent ce poids dont la forme & le choc lui fait donner le nom de mouton ; ils le laissent tomber tout-à-coup sur la tête d'un pilotis assujetti dans une position verticale ; l'air retentit au loin de la chute du mouton , & la seule surface d'une roche dure peut empêcher le pilotis de percer jusqu'à la plus grande profondeur. Le coup furieux du Sarrafin ne peut entamer le casque d'Hector ; l'homme & le cheval eussent été fendus en deux sans l'ouvrage de Vulcain : mais Roger ne peut en soutenir la violence ; il penche la tête sur l'encollure de son cheval , ouvre les bras & les jambes ; il est déjà prêt à tomber , lorsque Rodomont redouble par deux fois le même coup : son épée ne peut résister plus longtemps , & se brise au troisième presque jusqu'à la garde. Roger reste étendu sans connoissance sur son cheval. Rodomont , quoique défarmé , profite de son état , embrasse son cou avec ses

bras nerveux, & le fait tomber étendu sur le sable. A peine Roger a-t-il touché la terre, qu'il reprend ses esprits; son dépit alors égale sa fureur, & sur-tout lorsqu'il jette les yeux sur Bradamante, qu'il voit pâle & levant au Ciel ses yeux pleins de larmes. Cette tendre Amante, en effet, avoit pensé tomber morte des mêmes coups que Roger avoit reçus.

Le Paladin, serrant son épée dans sa main, s'élance pour frapper Rodomont; celui-ci veut le heurter & le faire fouler sous les pieds de son cheval; mais Roger se détourne légèrement, saisit la bride du cheval de la main gauche, & de la droite, précipitant ses coups sur le Sarrafin, il le blesse dans le flanc gauche, & lui perce la cuisse du même côté. Rodomont, qui tient encore la poignée malive de son épée, espère étourdir Roger en portant un coup violent sur son casque; mais Roger prend ce moment pour lui saisir le bras; &, joignant son autre main à la première, il fait un effort assez puissant pour arracher son ennemi des arçons. Rodomont tombe sur la terre qui retentit du bruit de ses armes, & l'avantage deviendroit égal entre les deux, si Roger n'avoit pas celui d'être armé de son épée: il veut en profiter, & présentant toujours sa pointe à Rodomont; il tâche de tenir éloigné de lui ce Sarrafin

d'une taille gigantesque : il voit que le sang coule à gros bouillons de sa cuisse & de son flanc ; il espère que ses forces s'épuiseront bientôt, & qu'il lui sera facile d'achever de le vaincre. Rodomont connoît son danger présent, & , n'ayant plus d'autre ressource , il lance avec force la poignée pesante de son épée contre la tête de Roger , qui reste chancelant & tout étourdi de la violence de ce coup : il avoit porté sur la visière & contre l'épaule de Roger , qui fait quelques pas en arrière , & qui paroît prêt à tomber. Le Sarrafin veut profiter de ce moment pour s'élancer sur lui ; mais la douleur & la profonde blessure de sa cuisse trompent sa fureur , & le font tomber un genou à terre : Roger aussi-tôt lui porte de nouveaux coups, & se sert de ses bras pour achever de l'étendre sur la terre ; mais Rodomont se relève, saisit Roger , l'embrasse avec ses bras longs & nerveux , & chacun d'eux emploie alors tout l'art de la lutte pour renverser son ennemi.

Rodomont , heureusement , avoit déjà perdu de ses forces avec le sang qu'il avoit répandu ; & Roger , exercé dès son enfance à la lutte , sentoit l'avantage qu'il avoit sur lui. Roger a l'adresse de presser principalement les parties du corps de son ennemi qu'il voit blessées ; il en fait couler le sang avec plus d'abondance. Ro-

domont, se livrant à toute la rage qu'il a de se sentir prêt à céder la victoire, fait un nouvel effort; &, profitant de la hauteur de sa taille, il saisit Roger par le cou & par les épaules, il lui fait perdre terre & le tient suspendu sur sa poitrine; alors il le secoue, le serre étroitement, le fait tourner, & veut le précipiter à ses pieds; mais Roger, rassemblant toutes ses forces, le tient si fortement attaché, que Rodomont ne peut s'en séparer.

Roger l'ébranle fortement à son tour; il appuie sa poitrine contre son côté gauche; il appuie sa jambe droite contre son genou; sa jambe gauche entrelace celles de Rodomont; & c'est dans cette position, qu'ébranlant à la fin ce grand colosse, il le soulève, le renverse, & lui fait frapper rudement la terre de ses épaules & de son casque.

Ce moment devient décisif. La chute du Sarrafin est si violente, que le sang coule plus abondamment que jamais de ses blessures; la terre en est bientôt abreuvée & rougie. Roger poursuit sa victoire; il serre le cou de Rodomont, il presse son corps avec ses genoux; &, tirant un poignard aigu qu'il porte sur sa visière, il lui crie de se rendre, & le menace de lui porter le coup mortel. Le Sarrafin furieux, loin de se rendre, fait d'inutiles efforts pour se

dégager ; il reste oppressé par la force & par tout le poids du corps de Roger , comme le font souvent ces malheureux ouvriers que la soif de l'or porte jusques dans les entrailles de la terre Ibérienne ou de Pannonie : les parois des puits profonds s'éboulent ; enterrés à moitié , leurs bras s'élèvent en vain ; & leur poitrine affaissée par la pression des terres , ne peut plus élever des cris pour appeler à leur secours. Rodomont sent qu'il ne peut plus résister ; il voit la pointe du poignard prête à lui percer la tête ; il entend les menaces de Roger que la générosité porte encore à vouloir lui donner la vie , s'il veut la lui demander : mais le fier Roi d'Alger craint moins la mort , que de s'avilir par un acte de foiblesse ; il essaie de nouvelles secousses ; il veut se rouler pour reprendre le dessus sur son ennemi qui continue à le presser & à l'étouffer dans ses bras victorieux. Tel on voit un mâtin qu'un dogue tient à la gorge , & qui ne peut se dégager de ses fortes mâchoires plus serrées & plus fixes encore qu'un étau ; son corps se débat en vain , ses yeux ardens roulent dans sa tête , & sa gueule écumeuse est prête à jeter son dernier cri.

Rodomont perd enfin l'espérance de pouvoir se dégager des bras de son ennemi ; mais sa rage lui fait conserver encore l'espoir de lui donner

la mort dans les siens. Tandis que le généreux Roger persiste à lui crier de se rendre, l'indomptable Roi d'Alger fait un nouvel effort, dégage son bras droit, tire son poignard, & cherche à l'enfoncer dans les reins de Roger : celui-ci s'en apperçoit, se garantit de cette atteinte ; &, sa belle ame étant indignée de la férocité de celle de Rodomont, il hausse son bras victorieux, & plonge trois fois son poignard dans le front terrible du Sarrafin. Le corps de Rodomont reste immobile & glacé ; mais son ame irritée blasphème encore en se précipitant sur les noirs rivages de l'Achéron.

F I N.

650622

